This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

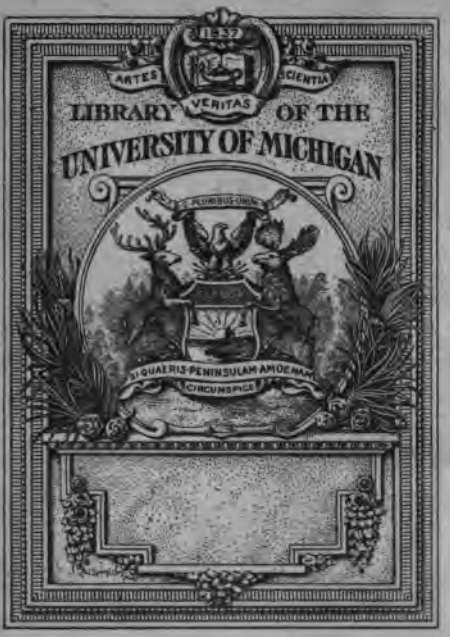
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

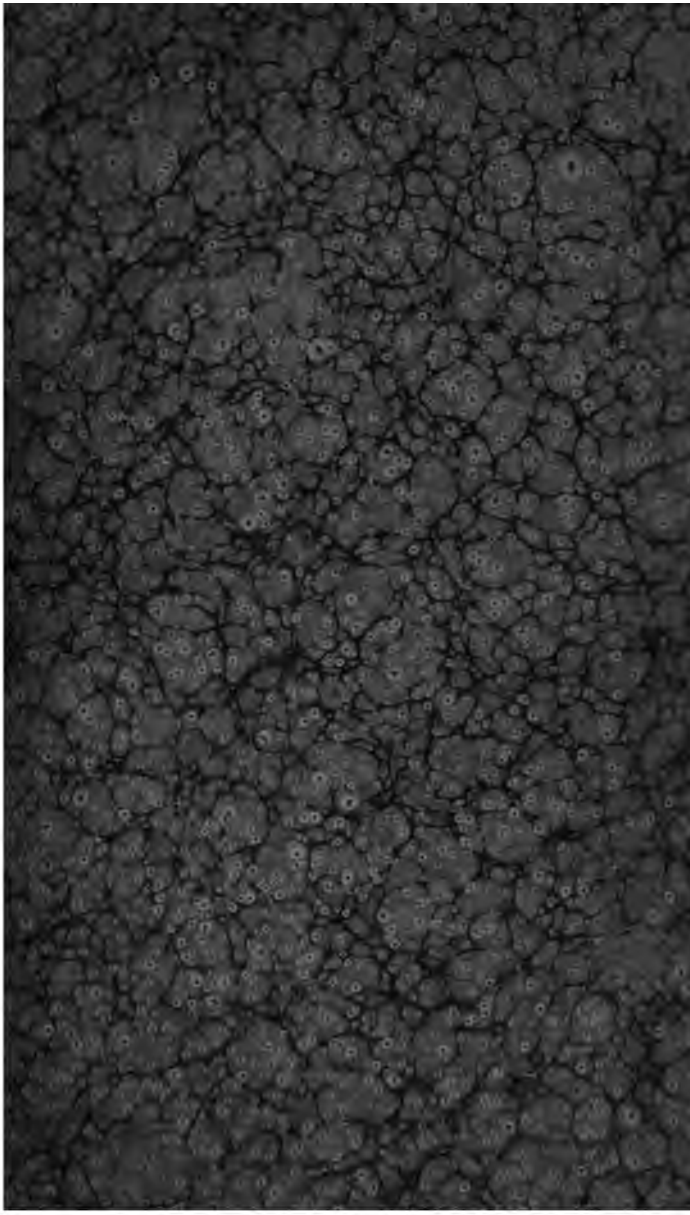
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 936,108


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



848
D88i/2
N

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Acté..... 1
Amaury..... 1
Ange Pitou..... 2
Ascanio..... 2
Une Aventure d'Amour..... 1
Aventures de John Davys..... 2
Les Baleiniers..... 2
Le Bâtard de Mauléon..... 3
Black..... 1
Les Blancs et les Bleus..... 3
La Bouillie de la comtesse Berthe 1
La Boule de neige..... 1
Bric-à-Brac..... 2
Un Cadet de famille..... 3
Le Capitaine Pamphile..... 1
Le Capitaine Paul..... 1
Le Capitaine Richard..... 1
Catherine Blum..... 1
Causeries..... 2
Cécile..... 1
Charles le Téméraire..... 2
Le Chasseur de sauvagine..... 1
Le Château d'Eppstein..... 2
Le Chevalier d'Harmental..... 2
Le Chevalier de Maison-Rouge.. 2
Le Collier de la reine..... 3
La Colombe..... 1
Les Compagnons de Jéhu..... 3
Le Comte de Monte-Cristo..... 6
La Comtesse de Charny..... 6
La Comtesse de Salisbury..... 2
Les Confessions de la marquise.. 2
Conscience l'innocent..... 2
La Dame de Montsoreau..... 3
La Dame de Volupté..... 2
Les Deux Dianes..... 3
Les Deux Reines..... 2
Dieu dispose..... 2
Les Drames galants — La Marquise d'Escoman..... 2
Le Drame de Quatre-Vingt-Treize. 3
Les Drames de la mer..... 1
La Femme au collier de velours. 1
Fernande..... 1
Une Fille du régent..... 1
Le Fils du forçat..... 1
Les Frères corses..... 1
Gabriel Lambert..... 1
Les Garibaldiens..... 1
Gaule et France..... 1
Georges..... 1
Un Gil Blas en Californie..... 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : — César..... 2
— Henri IV, Richelieu, Louis XIII 2
La Guerre des femmes..... 2
Histoire d'un casse-noisette..... 1
Les Hommes de fer..... 1
L'Horoscope..... 1
L'Ile de feu..... 2
Impressions de voyage :
— Une année à Florence..... 1
— L'Arabie Heureuse..... 3
— Les bords du Rhin..... 1
— Le Capitaine Arena..... 1
— Le Caucase..... 3
— Le Corricolo..... 2

Impressions de voyage :
— Le Midi de la France..... 2
— De Paris à Cadix..... 2
— Quinze jours au Sinaï..... 2
— En Russie..... 4
— En Suisse..... 3
— Le Speronare..... 1
— La Villa Palmieri..... 1
— Le Véloce..... 2
Ingénue..... 2
Isabel de Bavière..... 2
Italiens et Flamands..... 2
Ivanhoe de Walter Scott (trad). 2
Jacques Ortis..... 1
Jane..... 1
Jehane la Pucelle..... 1
Louis XIV et son Siècle..... 4
Louis XV et sa Cour..... 2
Louis XVI et la Révolution..... 2
Les Louves de Machecoul..... 3
Madame de Chamblay..... 2
La Maison de glace..... 2
Le Maître d'armes..... 1
Les Mariages du père Olifus..... 1
Les Médicis..... 1
Mes Mémoires..... 10
Mémoires de Garibaldi..... 2
Mémoires d'un aveugle..... 2
Mém. d'un médecin. — J. Balsamo 5
Le Meneur de loups..... 1
Les Mille et un Fantômes..... 1
Les Mohicans de Paris..... 4
Les Morts vont vite..... 2
Napoléon..... 1
Une nuit à Florence..... 1
Olympe de Clèves..... 3
Le Page du duc de Savoie..... 2
Parisiens et Provinciaux..... 2
Le Pasteur d'Ashbourn..... 2
Pauline et Pascal Bruno..... 1
Un Pays inconnu..... 1
Le Père Gigogne..... 2
Le Père la Ruine..... 1
La Princesse de Monaco..... 2
La Princesse Flora..... 1
Les Quarante-Cinq..... 3
La Régence..... 1
La Reine Margot..... 2
La Route de Varennes..... 1
Le Salteador..... 1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris)..... 5
Souvenirs d'Antony..... 1
Les Stuarts..... 1
Sultanetta..... 1
Sylvandire..... 1
La Terreur prussienne..... 2
Le Testament de M. Chauvelin.. 1
Trois Maîtres..... 1
Les Trois Mousquetaires..... 2
Le Trou de l'Enfer..... 1
La Tulipe noire..... 1
Le Vicomte de Bragelonne..... 6
La Vie au désert..... 2
Une Vie d'artiste..... 1
Vingt ans après..... 3

POISSY. — TYP. ARBIEU, LEJAY ET CIE.

IMPRESSIONS
DE VOYAGE

— DE PARIS A CADIX —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870

Droits de reproduction et de traduction réservés

IMPRESSIONS

DE VOYAGE.

DE PARIS A CADIX.

Bayonne, 3 octobre au soir.

Madame,

Au moment de mon départ, vous m'avez fait promettre de vous écrire, non pas une lettre, mais trois ou quatre volumes de lettres. Vous aviez raison. Vous me connaissiez ardent aux grandes choses, oublieux des petites, aimant à donner, mais n'aimant pas à donner pour peu.

J'ai donc promis; et, vous le voyez, en arrivant à Bayonne, je commence à m'acquitter de ma promesse.

Je ne fais point le modeste, madame, et ne me dissimule

pas que les lettres que je vous adresse seront imprimées. J'avoue même, avec l'impertinente naïveté qui, selon le caractère de ceux qui me coudoient, me fait des uns de si bons amis et des autres de si chauds ennemis ; j'avoue même, dis-je, que je les écris dans cette conviction ; mais, soyez tranquille, cette conviction ne changera rien à la forme de mes épîtres. Le public, depuis quinze ans que je me suis mis en relation pour la première fois avec lui, a bien voulu m'accompagner dans les différens sentiers que j'ai parcourus et quelquefois tracés, au milieu de ce vaste labyrinthe de la littérature, désert toujours aride pour les uns, forêt toujours vierge pour les autres. Cette fois encore, je l'espère, il m'accompagnera donc avec sa bienveillance ordinaire dans le chemin familier et capricieux où je lui fais signe de me suivre, et où je vais m'ébattre pour la première fois.

D'ailleurs, le public n'y perdra rien : un voyage comme celui que j'entreprends, sans aucun itinéraire tracé, sans aucun plan suivi, un voyage soumis, en Espagne, aux exigences des routes, en Algérie, au caprice des vents ; un pareil voyage se trouvera merveilleusement à l'aise dans la liberté épistolaire, liberté presque sans limite, qui permet de descendre aux détails les plus vulgaires et d'atteindre les sujets les plus élevés.

Enfin, n'y eût-il que cet attrait de jeter ma pensée dans un nouveau moule, de faire passer mon style par un nouveau creuset, de faire étinceler quelque nouvelle facette de cette pierre que je tire de la mine de mon esprit, diamant ou strass, et auquel le temps, cet incorruptible lapidaire, fixera un jour sa valeur; n'y eût-il que cet attrait, dis-je, je céderais à cet attrait ; l'imagination, vous le savez, madame,

est chez moi la fille de la fantaisie, si toutefois elle n'est pas la fantaisie elle-même. Je me laisse donc aller au vent qui me pousse à cette heure, et je vous écris...

Et je vous écris à vous, madame, parce que vous êtes à la fois un esprit grave et enjoué, sérieux et enfantin, correct et capricieux, fort et charmant; parce que votre position dans le monde vous permet, non pas de tout dire, mais de tout entendre; parce que, mœurs, littérature, politique, arts, et je dirai presque sciences, tout vous est familier; parce qu'enfin, voulez-vous que je vous le dise, ou plutôt que je vous le répète, car je crois vous l'avoir dit bien souvent, parce qu'enfin l'élément le plus nécessaire à cette verve que l'on veut bien me reconnaître parfois est la causerie, cette spirituelle hôtesse de nos salons, que l'on retrouve si rarement au delà des frontières de France, et qu'en vous écrivant ce sera purement et simplement causer encore avec vous. Il est vrai que le public sera en tiers dans notre conversation; mais notre conversation n'en souffrira point. J'ai toujours remarqué que j'avais plus d'esprit que d'habitude, quand je devinais quelque écouteur indiscret debout et l'oreille collée contre la porte.

Reste un seul point, madame : vous fuyez toute publicité et vous avez raison; la publicité de nos jours est souvent l'injure. L'injure pour les hommes n'est qu'un accident; l'injure entre hommes se repousse et se venge. Mais l'injure pour la femme est plus qu'un accident, c'est un malheur; car, tout en flétrissant celui qui la lui adresse, elle salit toujours celle à qui elle est adressée. Plus une robe est blanche, plus elle fait visible la moindre éclaboussure qui l'atteint.

Voilà donc ce que je vous proposerai, madame. Il va:

dans cette belle Italie que vous aimez tant, trois femmes bénies que trois divins poëtes ont rendues célèbres. Ces femmes se nomment : Béatrice, Laure et Fiametta. Choisissez un de ces trois noms, et ne craignez point que pour cela je me croie jamais Dante, Pétrarque ou Boccace. Vous pouvez avoir comme Béatrice une étoile au front, comme Laure une auréole autour de la tête, ou comme Fiametta une flamme au sein : soyez tranquille, mon orgueil ne s'y brûlera pas.

Ce nom sous lequel je dois vous écrire, vous me le ferez connaître, n'est-ce pas, dans votre prochaine lettre ?

Ai-je encore quelque chose du même genre à vous dire ? Non, je ne le crois pas.

Eh bien ! donc, maintenant que ma petite préface est faite, permettez-moi de vous exposer dans quelles conditions je pars, dans quel but je vous quitte, et dans quelles intentions je reviendrai probablement.

Il existe de par le monde un homme d'une haute intelligence, dont l'esprit a résisté à dix ans d'Académie, l'urbanité à quinze ans de débats parlementaires, la bienveillance à cinq ou six portefeuilles ministériels. Cet homme politique a commencé par être homme de lettres, et, chose rare chez les hommes politiques, il n'est pas devenu, ne faisant plus que des lois, jaloux de ceux qui font encore des livres. Toutes les fois qu'une de ces choses qui, sur l'arbre éternel de l'art, font éclore une fleur ou mûrir un fruit lui est proposée, il la saisit avec empressement, cédant à son premier mouvement, tout au contraire de cet autre homme politique qui n'y cédait jamais, vous savez pourquoi ? Parce que c'était le bon.

Or, cet homme eut un jour l'idée de voir par ses propres yeux cette terre brûlante d'Afrique, que tant de sang féconde,

que tant d'exploits immortalisent, que tant d'intérêts opposés attaquent et défendent. Il partit entre deux sessions, et, à son retour, comme cet homme a quelque estime pour moi, il voulut, frappé de la grandeur du spectacle qu'il venait de voir, il voulut, dis-je, que je visse à mon tour ce qu'il avait vu.

Pourquoi voulut-il cela ? vous demandera votre banquier.

Parce que, dans certaines âmes, et celles-là sont celles qui ressentent fortement, sincèrement et profondément, il existe un invincible besoin de faire partager aux autres les impressions qu'elles ont reçues ; il leur semble que ce serait d'un égoïsme étroit et vulgaire de garder pour soi tout seul ces grands étonnemens de la pensée, ces sublimes bondissemens du cœur que toute organisation supérieure ressent devant les œuvres de Dieu ou les chefs-d'œuvre des hommes. Buckingham laissa tomber un diamant magnifique à la place même où Anne d'Autriche lui avait avoué qu'elle l'aimait. Il voulait qu'un autre fût heureux là où il l'avait été lui-même.

Un matin, je reçus donc du ministre voyageur, du ministre académicien, du ministre homme de lettres, une invitation à déjeuner. Il y avait à peu près deux ans que je ne l'avais vu : cela tient à ce qu'il a beaucoup de choses à faire et moi aussi ; sans cela, au risque de ce que pourraient en dire mes amis les républicains, les libéraux, les progressistes, les fouriéristes et les humanitaires, je déclare que je le verrais plus souvent.

Comme je m'en étais douté, l'invitation n'était qu'un prétexte, un moyen de nous trouver en face l'un de l'autre à une table qui ne fût pas tout à fait un bureau. Quant au but, il était de me proposer deux choses : la première, d'assister au

mariage de monseigneur le duc de Montpensier en Espagne; la seconde, de visiter l'Algérie.

J'eusse accepté une seule de ces deux choses avec reconnaissance, à plus forte raison les deux choses ensemble.

J'acceptai donc. C'était, vous dira toujours votre banquier, une spéculation fort déraisonnable, car je laissais *Balsamo* au tiers publié, mon théâtre à peu près bâti.

Que voulez-vous, madame, je suis ainsi fait, et votre banquier aura grand'peine à me corriger. C'est bien certainement moi qui mets au monde l'idée qui éclôt dans ma tête; mais, à peine éclose, cette fille ambitieuse de ma pensée, au lieu d'en sortir comme Minerve, s'y établit, s'y loge, s'y cramponne, s'empare de mon esprit, de mon cœur, de mon âme, de toute ma personne enfin, et d'esclave docile qu'elle devait être, devenant maîtresse absolue, elle me fait faire quelques-unes de ces belles sottises que les sages blâment, que les fous applaudissent, et que les femmes récompensent parfois.

Je pris donc cette résolution de laisser là *Balsamo*, et d'abandonner, momentanément du moins, mon théâtre.

Ce n'est pas sans intention, vous le pensez bien, madame, que je fais précéder le substantif *théâtre* du pronom possessif *mon*.

En bonne logique, j'aurais dû dire *notre* théâtre, je le sais bien ; mais, que voulez-vous, je suis comme ces imbécilles de pères qui ne peuvent se déshabituer de dire *mon fils*, quoique l'enfant ait été allaité par une nourrice et élevé par un professeur.

A ce propos, laissez-moi faire une légère digression à l'endroit de ce pauvre théâtre, sur lequel on a déjà dit tant de

sottises, lesquelles ne nuiront pas, je l'espère, à celles que l'on compte en dire encore.

Ce que je vais vous raconter, c'est ce que personne n'a jamais bien su, c'est-à-dire le secret de sa naissance, le mystère de son incarnation. Tout enfantement est curieux. Ecoutez-moi donc quelques instans : nous reviendrons à Bayonne ensuite, et, je vous le promets, ce soir, sans faute, à moins que la malle-poste ne se brise, nous partirons pour Madrid.

Vous rappelez-vous, madame, la première représentation des *Mousquetaires*, non pas des *Mousquetaires de la Reine*, qui n'a jamais eu de mousquetaires, mais des mousquetaires du roi?... C'était à l'Ambigu que la chose se passait, et Son Altesse le duc de Montpensier y assistait.

Tout au contraire de mes confrères les auteurs dramatiques, qui, à l'heure suprême, se font juger par contumace en se cachant derrière les portans des coulisses ou derrière la toile du fond, se hasardant seulement sur quelque praticable quand un applaudissement les sollicite, ou un coup de sifflet les inquiète; moi, tout au contraire d'eux, j'affronte de la salle applaudissemens ou sifflets, et cela avec, je ne dirai pas une indifférence, mais avec un calme si parfait, qu'il m'est arrivé, ayant donné dans ma loge l'hospitalité à quelque voyageur inconnu, égaré dans les corridors, de quitter ce voyageur inconnu à la fin du spectacle, ou plutôt d'être quitté par lui, sans qu'il se doutât qu'il avait passé la soirée avec l'auteur même de la pièce qu'il avait applaudie ou sifflée.

J'étais donc dans une loge en face de Son Altesse, à qui je n'avais jamais eu l'honneur de parler, et je m'amusais, chose bien permise à un auteur, on en conviendra, à suivre

sur le jeune visage royal, encore soumis aux impressions primesautières de la jeunesse, les différentes émotions bonnes ou mauvaises qui faisaient éclore un sourire sur ses lèvres ou passer un nuage sur son front.

Vous êtes-vous quelquefois, madame, en vous préoccupant d'un seul objet, à l'exclusion des autres objets environnans, enfoncée dans une rêverie telle que vos yeux cessaient de voir et vos oreilles d'entendre, à ce point que tout, excepté cet objet privilégié de vos regards, disparaissait autour de vous? Oui! n'est-ce pas, cela vous est arrivé, et ce n'étaient pas les momens où vous viviez le moins que ces momens où vous paraissiez ne plus vivre.

C'est qu'en effet la vue du royal jeune homme réveillait en moi tout un monde de souvenirs.

Il a existé, hélas! il y a déjà longtemps de cela, un homme que j'aimais, comme on aime à la fois son père et son enfant, c'est-à-dire du plus respectueux et du plus profond de tous les amours. Comment avait-il presque de prime-abord conquis sur moi cette suprême influence? Je l'ignore. J'eusse donné ma vie pour racheter la sienne, voilà tout ce que je sais.

Lui-même aussi m'aimait quelque peu, j'en suis certain, sans cela m'eût-il accordé tout ce que je lui demandais? Il est vrai que je ne lui demandais que de ces choses qui font celui qui accorde presque l'obligé de celui qui demande. Dieu seul sait combien d'aumônes mystérieuses et saintes j'ai répandues en son nom. Il y a, à l'heure qu'il est, un cœur qui bat et qui serait glacé, une bouche qui prie et qui serait muette, si nous ne nous étions pas rencontrés sur le même chemin, et si, seul, je n'avais pas crié grâce quand tous les autres criaient justice.

Il y a des malheureux qui ne croient à rien, des énervés qui doutent sans cesse de la force, des eunuques de cœur qui cherchent la raison des choses viriles, et qui calomnient toute chose virile qu'ils ne comprennent pas. Ceux-là ont découvert, les uns que cet homme me faisait une pension de douze cents francs, les autres qu'il m'avait, d'une seule fois, fait don de cinquante mille écus. Et, Dieu me pardonne! ils ont écrit cela quelque part, je ne sais où. Ce que j'ai reçu de lui pendant toute sa vie, hélas trop courte! madame, je vais vous le dire : J'en ai reçu un bronze, le soir de la représentation de *Caligula*, et le lendemain de ses noces un paquet de plumes.

Il est vrai que ce bronze était un original de Barye, et qu'avec ce paquet de plumes j'ai écrit *Mademoiselle de Belle-Isle*.

Hamlet avait bien raison de dire :

— *Man delights not me!* L'homme ne me plaît pas, si toutefois méritent le nom d'homme ceux qui écrivent de pareilles infamies.

Voilà quels souvenirs s'agitaient en moi et fixaient mes yeux sur le prince. Cet autre prince, c'était son frère.

Tout à coup, je vis monsieur le duc de Montpensier se reculer et pâlir. Je cherchai la cause de la sensation pénible qu'il venait d'éprouver; mes yeux se reportèrent de sa loge au théâtre, et je n'eus besoin que d'un regard pour comprendre.

L'artiste qui jouait le rôle d'Athos, au lieu de la goutte de sang qui devait, au moment où tombe la tête de Charles Ier, filtrer à travers les planches de l'échafaud, et venir étoiler son front, s'était fait une tache sanglante qui lui couvrait la moitié du visage.

C'était à cet aspect que le prince avait fait ce mouvement de répulsion.

Il me serait impossible de vous dire, madame, quelle impression pénible je ressentis à la vue de ce mouvement qu'il n'avait pu réprimer. Toute la salle éclatant en sifflets m'eût moins préoccupée

Je m'élançai hors de ma loge; je courus à la sienne. Je demandai le docteur Pasquier, qui était près de lui. Il sortit. « Pasquier, lui dis-je, annoncez de ma part au prince que demain le tableau de l'échafaud aura disparu. »

Que vous dirai-je, madame, ou plutôt que dirai-je à ces gens dont je vous parlais tout à l'heure ? Il y a entre les organisations d'élite une entente sympathique qui leur fait remonter la chaîne tout entière d'une pensée, pourvu que l'extrémité du dernier chaînon les effleure. Le prince, qui ne m'avait jamais vu aux Tuileries, où je ne suis jamais entré qu'une seule fois, le 29 juillet 1830, le prince se souvint de quelle façon désintéressée j'aimais son frère; il comprit le sentiment qui m'avait fait, sur sa tombe fatale et prématurée, briser ces relations que j'eusse pu rattacher peut-être à quelques-uns de ceux qui lui survivaient; il avait entendu le cri de douleur et d'adieu que je lui avais jeté avec toute la France; puis il m'avait vu m'éloigner, renoncer à toute influence, rentrer, prêt à de nouvelles luttes, dans ce royaume de l'art, où mon ambition est d'être prince aussi, moi.

Il désira me connaître. Le docteur Pasquier fut notre intermédiaire. Huit jours après je me trouvais à Vincennes, causant avec monsieur le duc de Montpensier, et oubliant pour la première fois, pendant quelques minutes, que le duc d'Orléans, ce prince si éminemment artiste, était mort.

Le résultat de cette conversation fut un privilége de théâ-

tre promis par monsieur le comte Duchâtel à la personne que je choisirais.

J'avais, pendant notre répétition des *Mousquetaires*, fait connaissance avec monsieur Hostein. J'avais pu apprécier ses facultés administratives, ses études littéraires, et surtout son ambition de transporter au milieu des classes populaires une littérature qui pût les instruire et les moraliser.

Je proposai à monsieur Hostein d'être le directeur du nouveau théâtre qu'on allait élever. Il accepta.

Vous savez le reste, madame; vous avez vu tomber l'hôtel Foulon, et vous verrez bientôt, sous l'habile ciseau de Klagmann, sortir de ses ruines l'élégante façade qui résumera en pierre mon immuable pensée. L'édifice est appuyé sur l'art antique, la tragédie et la comédie, c'est-à-dire sur Eschyle et Aristophane. Ces deux génies primitifs soutiennent Shakespeare, Corneille, Molière, Racine, Calderon, Goëthe et Schiller, Ophélie et Hamlet, Faust et Marguerite, représentent, au milieu de la façade, l'art chrétien, comme les deux cariatides du bas représentent l'art antique. Et le génie de l'esprit humain montre du doigt le ciel à l'homme, dont le visage sublime, au dire d'Ovide, a été fait pour regarder le ciel.

Cette façade explique tous nos projets littéraires, madame; notre théâtre, que certaines convenances ont fait nommer *Théâtre-Historique*, serait nommé plus justement *Théâtre-Européen*; car, non-seulement la France y régnera en souveraine, mais toute l'Europe sera, comme les anciens seigneurs féodaux qui venaient rendre hommage à la tour du Louvre, forcée d'y entrer en tributaire. A défaut de ces grands maîtres que l'on nomme Corneille, Racine et Molière, et qui sont inhumés dans leur tombeau royal de la rue de

Richelieu, nous aurons ces puissans génies que l'on nomme Shakespeare, Calderon, Goëthe, Schiller ! Et *Hamlet*, *Othello*, *Richard III*, le *Médecin de son Honneur*, *Faust*, *Goetz de Berlichingen*, *Don Carlos*, et les *Piccolomini*, nous aideront, escortés des œuvres contemporaines, à nous consoler de l'absence forcée du *Cid*, d'*Andromaque* et du *Misanthrope*.

Voilà notre prospectus de granit, madame; si quelqu'un y ment, ce ne sera pas moi.

Ceci posé en passant, madame, je reviens, non pas comme je vous l'ai dit, à Bayonne, mais à Saint-Germain. En quittant la vieille ville hospitalière pour aller chez mon ministre, je ne savais pas la veille que je dusse jamais partir. En y revenant, j'avais déjà fixé mon départ au lendemain. Il n'y avait pas de temps à perdre. Vingt-quatre heures, dans toutes les positions, et surtout dans celle où je me trouvais en ce moment, sont une courte introduction à un voyage de trois ou quatre mois.

D'ailleurs, je comptais bien partir en bonne compagnie. Le voyage seul, à pied, avec le bâton à la main, convient à l'étudiant insoucieux ou au poëte rêveur. J'ai malheureusement passé cet âge où l'hôte des universités mêle sur les grandes routes son chant joyeux aux grossiers jurons des rouliers; et si je suis poëte, je suis poëte actif, homme de combat et de lutte d'abord, rêveur après la victoire ou la défaite, voilà tout.

Il y avait, au reste, à peu près six mois que cette idée d'un voyage en Espagne avait déjà comme un rêve illuminé une de nos soirées. Nous trouvant réunis, Giraud, Boulanger, Maquet, mon fils et moi, sur cet espace compris au bout de mon jardin, entre mon cabinet de travail d'été et la maison d'hiver de mes singes, nous avions laissé d'abord notre re-

gard se perdre sur cet immense horizon qui embrasse depuis Luciennes jusqu'à Montmorency, six lieues du plus charmant pays qui soit au monde ; et, comme il est du caractère de l'homme de désirer juste le contraire de ce qu'il a, nous nous étions mis, au lieu de cette fraîche vallée, de ce fleuve coulant à pleins bords, de ces coteaux boisés d'arbres aux feuilles vertes et ombreuses, nous nous étions mis à désirer l'Espagne avec ses sierras rocheuses, avec ses rivières sans eau et avec ses plaines sablonneuses et arides. Alors, dans un moment d'enthousiasme, nous avions, en nous emboîtant comme les Horaces de monsieur David, fait le serment d'aller en Espagne tous les six ensemble.

Puis, naturellement, les événemens s'étaient écoulés, tous contraires à ceux que nous attendions, et j'avais complétement oublié le serment et presque l'Espagne, quand un beau matin, trois mois après cette soirée, Giraud et Desbarolles étaient venus, en costume de voyageurs, frapper à ma porte pour me demander si j'étais prêt. Ils m'avaient trouvé roulant ce rocher de Sysiphe qui, tous les jours repoussé par moi, retombe tous les jours sur moi. J'avais un instant levé les yeux de mon papier, j'avais un instant reposé ma plume sur mon bureau, je leur avais donné quelques adresses, je leur avais offert quelques recommandations, je les avais embrassés en soupirant, enviant cette liberté de mes premiers jours qu'ils ont conservée, eux, que j'ai perdue, moi. Enfin, je les avais reconduits jusqu'à la porte, je les avais suivis des yeux jusqu'au détour de la rue, et j'étais remonté pensif, insensible aux caresses de mon chien, sourd aux cris de mon perroquet ; j'avais rapproché mon fauteuil de la table éternelle à laquelle je suis enchaîné; j'avais repris ma plume, rivé de nouveau mon regard sur mon papier ; puis la tête

avait repris son active pensée, la main son agile travail, et *Joseph Balsamo*, commencé depuis huit jours, s'était impitoyablement remis à son œuvre de régénération ; sans compter que le théâtre, sorti de terre au grand étonnement du peuple parisien, qui avait reçu je ne sais d'où des billets de faire part de sa mort presque en même temps que ceux que j'avais envoyés de sa naissance, commençait à pousser comme un immense champignon au milieu des décombres de l'hôtel Foulon, qu'il soulevait déjà avec sa tête.

Et voyez, grâce à un de ces caprices qui ont fait, par des élémens tout opposés, du hasard un dieu presque aussi puissant que le destin, voilà qu'un événement inattendu venait m'arracher à mon roman et à mon théâtre pour me pousser vers cette Espagne désirée, mais déjà mise par moi au rang de ces pays fantastiques qu'on ne visite que lorsqu'on s'appelle Giraud ou Gulliver, Desbarolles ou Aroun-al-Raschild.

Vous me connaissez, madame; vous savez que je suis l'homme aux rapides résolutions. Les décisions les plus importantes de ma vie n'ont jamais amené chez moi une hésitation de dix minutes. En remontant la rampe de Saint-Germain, j'avais rencontré mon fils, et lui avais proposé de partir avec moi, ce qu'il avait accepté. En rentrant chez moi, j'écrivis à Maquet et à Boulanger pour leur faire la même proposition.

J'envoyai ces deux lettres par un domestique : l'une à Chatou, l'autre rue de l'Ouest. J'avouerai qu'elles avaient pris la forme d'une circulaire. Je n'avais pas le temps de varier mes phrases. D'ailleurs, elles étaient adressées à deux hommes qui tiennent une place égale dans mon esprit et dans mon cœur.

Elles étaient conçues en ces termes, et n'offraient d'autre variante que celle que le lecteur remarquera naturellement sans que je prenne la peine de la lui indiquer.

« Cher ami,

» Je pars demain soir pour l'Espagne et pour l'Algérie, veux-tu / voulez-vous venir avec moi ?

» Si, oui, tu n'as à te / vous n'avez à vous préoccuper que d'une malle, seulement choisis / choisissez le récipient le plus petit possible.

» Je me charge de tout le reste.

» A toi, / » A vous, AL. DUMAS. »

Mon domestique trouva Maquet dans l'île de Chatou, assis sur l'herbe de monsieur d'Aligre, et pêchant le poisson du gouvernement. Seulement, tout en pêchant, il écrivait, et comme en ce moment sans doute il alignait une de ces belles et bonnes pages que vous connaissez, il avait complétement oublié les trois ou quatre engins de destruction dont il était entouré, et au lieu que ce fussent ses lignes qui amenaient les carpes sur le rivage, c'étaient les carpes qui emmenaient ses lignes dans l'eau.

Paul arriva à temps ; — je vous ferai plus tard la biographie de Paul, madame ; — Paul arriva à temps pour arrêter une superbe canne de roseaux (*arundo donax*), laquelle descendait le fil de l'eau avec la rapidité d'une flèche, emportée par une carpe qui avait des affaires très pressantes au Havre.

Maquet rajusta son roseau à moitié démanché, ferma son petit portefeuille de pêche, décacheta ma lettre, ouvrit de grands yeux, lut et relut les six lignes qui la composaient, récolta ses quatre engins, et reprit le chemin de Chatou pour s'occuper activement de trouver une malle de la dimension demandée. Il acceptait.

Il va sans dire qu'avant que Maquet ne fût au bout de l'île, la carpe était déjà à Meulan; elle allait d'autant plus vite qu'elle n'avait besoin de rien prendre; elle avait déjeuné en passant avec le blé que Maquet lui avait offert, et l'hameçon qu'elle s'était approprié sans doute à titre de digestif.

Paul reprit le chemin de fer, abandonné un instant pour son excursion pédestre à l'intérieur, et arriva rue de l'Ouest, n° 16. Là, il trouva Boulanger rêvant en face d'une grande toile blanche; c'était son tableau d'exposition pour l'an de grâce 1847. Il devait représenter une adoration des trois mages.

Tout à coup Boulanger vit une forme noire se dessiner sur cette toile blanche, il crut que c'était le roi éthiopien Melchior qui avait l'obligeance de venir poser en personne.

Ce n'était que Paul.

Mais Paul apportait une lettre de moi, et il fut aussi gracieusement reçu que si sa tête d'ébène eût porté la couronne de Sabah-la-Noire.

Boulanger déposa sa palette sur laquelle il venait d'assortir les couleurs, mit en travers de sa bouche son pinceau, vierge encore du futur chef-d'œuvre, prit ma lettre des mains de Paul, la décacheta, se pinça pour savoir s'il était bien éveillé, interrogea Melchior, s'assura que la proposi-

tion était sérieuse, et se laissa tomber, pour réfléchir, sur le fauteuil où il avait déposé sa palette.

Au bout de cinq minutes, ses réflexions étaient faites, et il explorait son atelier pour tâcher de découvrir derrière quelque toile oubliée une malle convenable à la situation.

Le lendemain, à six heures précises, tout le monde était dans la cour des diligences Laffitte et Caillard.

Vous savez le tableau que présente la cour des diligences en général à six heures du soir, n'est-ce pas? Désaugiers a fait un fort charmant couplet là-dessus, que vous ne connaissez pas, car vous étiez née à peine que ce pauvre Désaugiers était mort.

Chacun de nous avait ses adieux à faire; on entendait, comme dans ce premier cercle de l'enfer dont parle Dante, des paroles sans suite qui frissonnaient dans l'air; on voyait des bras sortir des voitures; on entendait des cris de rappel, chaque fois qu'à la voix du conducteur toujours impatient l'un de nous s'avançait vers la diligence. Chacun faisait ses recommandations, auxquelles on répondait par des protestations et des promesses. Au milieu de ces agitations, six heures sonnèrent; les bras les plus obstinés furent obligés de se détendre; il y eut un redoublement de larmes, une augmentation de sanglots, une recrudescence de soupirs. Je donnai l'exemple en m'élançant dans l'intérieur, Boulanger me suivit, Alexandre vint après, enfin Maquet monta le dernier, en recommandant qu'on lui écrivît à Burgos, à Madrid, à Grenade, à Cordoue, à Séville et à Cadix; pour le reste du voyage, il devait donner des instructions ultérieures.

Quant à Paul, comme il n'avait d'adieux à faire à personne, il était depuis longtemps installé près du conducteur.

Un quart d'heure après, une mécanique fort habilement organisée nous soulevait de notre train et nous déposait mollement sur notre truc.

Aussitôt, la locomotive fit entendre son âcre respiration; l'immense machine s'ébranla; on entendit la grinçante trépidation du fer; les lanternes passèrent à notre gauche et à notre droite, rapides comme les torches qu'emportent les lutins pendant une nuit de sabbat, et tout en laissant une longue traînée de feu sur notre route, nous roulâmes vers Orléans.

II.

Bayonne, 5 octobre 1846.

Je vous ai tant parlé de moi dans ma dernière lettre, qu'à peine y ai-je trouvé une petite place à donner à mes compagnons. Laissez-moi vous en dire deux mots. Giraud vous les fera connaître sous le rapport physique, à moi le côté moral.

Louis Boulanger est ce peintre rêveur que vous connaissez, toujours accessible au beau, sous quelque aspect qu'il se présente, admirant presque à un degré égal la forme avec Raphaël, la couleur avec Rubens, la fantaisie avec Goya. Pour lui, toute grande chose est grande, et, au contraire de ces pauvres esprits dont l'œuvre stérile est d'abaisser sans

cesse, lui se laisse prendre sans combat, s'incline devant l'œuvre des hommes, tombe à genoux devant l'œuvre de Dieu, admire ou prie. Homme d'études, élevé dans son atelier, ayant passé sa vie dans le culte de l'art, il n'a aucune des habitudes violentes nécessaires à un voyageur. Jamais il n'a monté à cheval, jamais il n'a touché une arme à feu; et cependant, j'en suis certain, madame, vous le verrez, si l'occasion s'en présente dans le cours de ce voyage, enfourcher la selle comme un *picador*, et faire le coup de fusil comme un *escopetero*.

Quant à Maquet, mon ami et mon collaborateur, vous le connaissez moins, madame, Maquet étant, après moi, l'homme qui travaille peut-être le plus au monde, sort peu, se montre peu, parle peu : c'est à la fois un esprit sévère et pittoresque, chez lequel l'étude des langues antiques a ajouté la science sans nuire à l'originalité. Chez lui, la volonté est suprême, et tous les mouvemens instinctifs de sa personne, après s'être fait jour par un premier éclat, rentrent, presque honteux de ce qu'il croit une faiblesse indigne de l'homme, dans la prison de son cœur, comme ces pauvres enfans que le maître surprend faisant l'école buissonnière, et qu'il fait impitoyablement rentrer à la classe, le martinet à la main. Ce stoïcisme lui donne une espèce de raideur morale et physique, qui, avec des idées exagérées de loyauté, constituent les deux seuls défauts que je lui connaisse. Au reste, familier avec tous les exercices du corps et apte à toutes les choses pour lesquelles il est besoin de persévérance, de sang-froid et de courage.

Que vous dirai-je de mon fils, que vous gâtez si obstinément, que, s'il ne vous appelait pas sa sœur, il vous appellerait sa mère. Il est venu au monde à cette heure douteuse

où il ne fait plus jour et où il ne fait pas encore nuit; aussi, l'assemblage d'antithèses qui forme son étrange — moi — est-il un composé de lumière et d'ombre; il est paresseux, il est actif; il est gourmand et il est sobre, il est prodigue et il est économe, il est défiant et il est crédule, il est blasé et il est candide, il est insoucieux et il est dévoué, il a la parole froide et il a la main prompte, il se moque de moi de tout son esprit et m'aime de tout son cœur. Enfin, il se tient toujours prêt à me voler ma cassette comme Valère, ou à se battre pour moi comme le Cid.

D'ailleurs, possédant la verve la plus folle, la plus entraînante, la plus obstinée que j'aie jamais vue étinceler aux lèvres d'un jeune homme de vingt et un ans, et qui, pareille à une flamme mal enfermée, se fait jour incessamment dans la rêverie comme dans l'agitation, dans le calme comme dans le danger, dans le sourire comme dans les pleurs.

Au reste, montant résolument à cheval, tirant suffisamment l'épée, le fusil, le pistolet, et dansant d'une façon supérieure toutes les danses de caractère qui se sont introduites en France depuis le trépas de l'anglaise et l'agonie de la gavotte.

De temps en temps, nous nous brouillons, et, comme l'enfant prodigue, il prend sa légitime et quitte la maison paternelle : ce jour-là, j'achète un veau et je l'engraisse, bien certain qu'avant un mois il en reviendra manger sa part.

Il est vrai que les mauvaises langues disent que c'est pour le veau qu'il revient et non pas pour moi, mais je sais à quoi m'en tenir là-dessus.

Maintenant passons à Paul. Puisque vous voulez non-seulement nous suivre sur la carte, mais encore nous voir là où

nous serons et comme nous serons, avec les yeux du souvenir, il faut donc que je vous rappelle Paul.

Paul est un être à part, madame, et qui mérite une mention toute particulière. D'abord, Paul ne s'appelle pas Paul, il s'appelle Pierre ; je me trompe, il ne s'appelle pas Pierre, il s'appelle Eau de Benjoin; cette triple appellation désigne un seul individu , noir de peau, Abyssin de naissance, cosmopolite de vocation.

Comment cette goutte de senteur est-elle éclose au penchant des monts Samen, entre les rives du lac Dembea et les sources du fleuve Bleu ? C'est ce qu'il aurait grand'peine à dire lui-même, et par conséquent ce que je ne vous dirai pas. Vous saurez seulement qu'un matin un gentleman-traveller, qui venait de l'Inde par le golfe d'Aden, et qui, après avoir remonté le fleuve Anaso, passait par Emfras et Gondar, vit le jeune Eau de Benjoin dans cette dernière ville, en eut envie, et l'acheta moyennant une bouteille de rhum.

Eau de Benjoin le suivit donc, pleura trois jours son père, sa mère et sa maison; puis, la variété des objets amena la distraction, la distraction l'oubli, et, au bout de huit jours, c'est-à-dire en arrivant aux sources de la rivière Rahad, il était à peu près consolé.

L'Anglais descendit la rivière Rahad depuis Abou-Harad, où elle se jette dans le fleuve Bleu, jusqu'à Halfay, où le fleuve Bleu se jette dans le Bahr-el-Abiad; deux mois après ils étaient au Caire.

Eau de Benjoin resta six ans avec son gentleman-traveller. Pendant ces six ans, il parcourut l'Italie et apprit un peu d'italien; la France, et apprit un peu de français ; l'Espagne, et apprit un peu d'espagnol; l'Angleterre, et apprit un peu d'anglais. Eau de Benjoin se trouvait très bien de cette vie

nomade, qui lui rappelait celle de ses ancêtres, les rois pasteurs. Aussi n'eût-il jamais quitté son Anglais, mais ce fut son Anglais qui le quitta. Le pauvre homme avait tout vu, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, et même la Nouvelle-Zélande ; il n'avait plus rien à faire dans ce monde, il résolut de visiter l'autre. Un matin qu'il n'avait pas sonné à son heure habituelle, Eau de Benjoin entra dans sa chambre : l'Anglais s'était pendu avec le cordon de sonnette. Voilà pourquoi il n'avait pas sonné.

Eau de Benjoin aurait pu faire des économies au service de son Anglais, car son Anglais était généreux. Mais Eau de Benjoin n'est pas économe. En véritable fils de l'Equateur, il aime tout ce qui brille au soleil : strass ou diamant, verre ou émeraude, cuivre ou or, peu lui importe. Il acheta donc tant qu'il eut de l'argent, entremêlant ses emplettes de quelques gorgées de rhum, car Eau de Benjoin aime fort le rhum, et si jamais il retourne au pied des monts Samen, sur les rives du lac Dembea, près des sources du fleuve Bleu, il est capable de vendre son fils au même prix que son père avait vendu le sien.

Quant Eau de Benjoin se fut séparé de son dernier écu, il comprit qu'il était temps de chercher une nouvelle condition : il chercha ; et, comme il a l'œil bon, le sourire naïf et les dents blanches, il ne resta pas longtemps sur le pavé.

Son nouveau maître fut un colonel français, qui l'emmena en Algérie. Là, Eau de Benjoin se trouva en famille. Les Arabes d'Afrique, dont il parle la langue avec toute la pureté des souches primitives, le regardèrent comme un frère un peu plus foncé qu'eux en couleur, voilà tout ; et Eau de Benjoin passa en Algérie cinq années heureuses, pendant lesquelles, touché par la grâce du Seigneur, il se fit baptiser sous le

nom de Pierre, pour se réserver sans doute la faculté de renier trois fois Dieu, comme a fait son saint patron.

Malheureusement pour Eau de Benjoin, son colonel fut mis à la retraite. Il revint en France pour réclamer contre cette ordonnance ; malgré ses réclamations, l'ordonnance fut maintenue. Le colonel se trouva réduit à la demi-solde. Cette réduction dans son revenu en amena une dans son domestique, et Paul se retrouva sur le pavé.

Il va sans dire qu'il n'avait pas plus économisé près de son colonel que près de son Anglais.

Mais il avait fait une belle connaissance : cette connaissance, c'était Chevet. Chevet me le recommanda comme un valet de chambre précieux : parlant quatre langues, sans compter la sienne, bon à pied, bon à cheval, et n'ayant qu'un seul défaut, c'était de perdre tout ce qu'on lui confiait, voilà tout.

Il s'agissait seulement de ne lui rien confier, et alors c'était la perle des domestiques. Quant à son goût prononcé pour le rhum, Chevet ne m'en dit pas un mot, devinant sans doute que je m'en apercevrais bien tout seul.

Chevet se trompait. Je voyais bien de temps en temps Eau de Benjoin rouler de gros yeux, qui, au lieu d'être blancs, étaient jaunes ; je remarquais bien qu'il appuyait d'une façon plus prononcée son petit doigt à la couture de sa culotte ; j'entendais bien qu'il mêlait confusément l'anglais, le français, l'espagnol et l'italien ; mais je sais les nègres d'un tempérament fort bilieux ; cette pose toute militaire me semblait un dernier hommage rendu à son colonel ; je comprenais enfin que lorsqu'on parle quatre langues, sans compter la sienne, il est permis de dire *yes* pour *si* et *no* pour *non*, et je continuais à ne rien confier à Eau de Benjoin, si ce

n'est la clef de la cave, que, contrairement à ses habitudes, il n'avait jamais perdue.

Cependant, un jour que j'étais parti pour une chasse, où je devais rester toute une semaine, et de laquelle j'étais revenu le lendemain, je rentrai sans être attendu, et, selon mon habitude, quand je rentrai j'appelai Paul.

Ah! il faut vous dire, puisque vous savez déjà comment Eau de Benjoin s'était appelé Pierre, il faut vous dire maintenant comment Pierre s'était appelé Paul.

J'avais déjà, à la maison, un jardinier du nom de Pierre, qui se trouva blessé qu'un moricaud portât le même nom que lui. Je lui proposai de s'appeler autrement, lui offrant en échange de son prénom les syllabes les plus euphoniques du calendrier. Mais il refusa obstinément, invoquant son ancienneté dans la maison, et la suprématie que devait lui donner naturellement sur le nouveau venu son titre d'homme à peau blanche. Je posai le cas devant Paul, qui répondit qu'ayant déjà changé une première fois de nom, peu lui importait d'en changer une seconde; seulement, il désirait ne pas déchoir, et me priait de lui choisir, dans la hiérarchie céleste, un patron aussi distingué que celui qu'il s'était choisi lui-même. Je ne voyais comme égal d'un apôtre qu'un autre apôtre, que le glaive qui valût la clef, que saint Paul qui ne fût point inférieur à saint Pierre. Je proposai donc à Eau de Benjoin de se nommer Paul, et Eau de Benjoin accepta.

Moyennant cette concession, la paix se rétablit entre Pierre et Paul.

En rentrant de la chasse, j'appelai donc Paul.

Paul ne répondit pas.

J'ouvris la porte de sa chambre, craignant qu'il ne se fût pendu, comme son ancien maître.

Je fus vite rassuré. Paul avait adopté non pas la position perpendiculaire, mais la position horizontale.

Il était couché sur son lit, aussi raide et aussi immobile qu'un soliveau. Je crus d'abord qu'il était trépassé, non pas de suicide, mais de mort naturelle. Je l'appelai, il ne répondit pas; je le secouai, il ne bougea point; je le soulevai par les épaules, comme Pierrot soulève Arlequin, pas une articulation ne plia; je le posai sur ses jambes, ses jambes vacillèrent; je l'appuyai contre le mur, il se tint debout.

Cependant, pendant cette dernière évolution, j'avais remarqué que Paul faisait des efforts pour parler; cela me rassura. En effet, peu à peu il ouvrit de gros yeux fixes, remua les lèvres et dit :

— Pourquoi me lève-t-on?

Tout en maintenant Paul, j'appelai Pierre.

Pierre entra.

— Ah çà! Paul est-il fou? demandai-je.

— Non, monsieur, Paul est ivre.

Et il s'en alla.

Je savais que Pierre avait gardé une dent contre Paul depuis cette malheureuse proposition de changer de nom que j'avais eu l'imprudence de lui faire, aussi j'écoutais rarement les fréquens rapports qu'il me faisait contre lui. Mais cette fois l'accusation me paraissait si probable qu'elle illumina mon esprit. Cependant, me rappelant qu'il est certain pays où l'on ne punit pas l'accusé sans l'aveu du coupable, je me retournai vers Paul, et le maintenant toujours du doigt contre la muraille :

— Paul, lui demandai-je, est-il vrai que vous êtes ivre?

Mais Paul avait déjà refermé la bouche et les yeux. Paul ne répondit pas, il s'était rendormi.

Cette somnolence me parut plus convaincante que tous les aveux du monde. J'appelai le cocher, je lui dis de coucher Paul sur son lit, et de me prévenir quand Paul serait éveillé.

Vingt-quatre heures après, le cocher entra dans ma chambre et m'annonça que Paul venait de rouvrir les yeux.

Je descendis, prenant tout le long de l'escalier mon visage le plus sévère, et j'annonçai à Paul qu'il n'était plus à mon service.

Dix minutes après, j'entendis des cris effrayans.

Paul, dont cette nouvelle surexcitait la sensibilité, Paul avait des attaques de nerfs, Paul criait de toutes ses forces qu'il n'avait quitté son premier maître que parce qu'il s'était pendu, et son second parce qu'il avait été mis à la retraite; qu'il ne connaissait que ces deux cas qui fussent des cas rédhibitoires, et que tant que je ne serais pas en retraite ou pendu, il ne me quitterait pas.

Il n'y a personne qui se rende plus vite que moi aux bonnes raisons; celle-là me parut excellente. J'obtins de Paul la promesse qu'il ne boirait plus; j'exigeai la restitution de la clef de la cave, et tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Il va sans dire que de temps en temps Paul manque à sa promesse; mais comme je sais les causes de sa léthargie, je ne suis plus inquiet, et, comme je déteste les attaques de nerfs, je ne me hasarde plus à le renvoyer.

Vous comprenez, madame, qu'au moment de partir pour l'Afrique, je m'applaudis de ma mansuétude. Si, dans cette confusion des langues que j'avais si souvent remarquée

Paul n'avait pas oublié la sienne, Paul allait me devenir de la plus grande utilité comme interprète.

Voilà donc pourquoi Paul, à l'exclusion de tout autre, avait été choisi pour nous accompagner. Ce n'était plus le néophyte Paul ou Pierre que j'emmenais, c'était l'Arabe Eau de Benjoin.

Vous nous avez laissé, madame, subissant les premières oscillations du chemin de fer, le 3 octobre, vers six heures et demie du soir, juste au moment où nos maréchaux de logis Giraud et Desbarolles, partis depuis trois mois, ayant déjà parcouru la Catalogne, la Manche, l'Andalousie, frappent, selon toute probabilité, harassés de fatigue et haletans de chaleur, à la porte de quelque venta de la Vieille-Castille, qu'on se garde bien de leur ouvrir.

Quand on est sur un chemin de fer bien doux, quand il fait nuit serrée, quand cette nuit est orpheline de sa lune et en deuil de ses étoiles, quand on est menacé de cinq autres nuits de diligence, ce qu'on a de mieux à faire est de s'endormir. En conséquence, nous nous endormîmes.

Tout à coup l'absence de tout mouvement nous réveilla.

Quand un train qui suit les rails d'un chemin de fer cesse de rouler, on ne peut supposer que deux choses : c'est que le train est arrivé à une station ou qu'un accident est arrivé au train. Nous passâmes nos quatre têtes par les deux portières; il n'y avait de station ni à droite ni à gauche. Nous augurâmes qu'il y avait accident.

En tout cas, c'était un accident bien inoffensif, car on n'entendait aucun cri, on ne ressentait aucun mouvement; seulement, on entendait ouvrir les voitures, et l'on commençait d'entrevoir une foule d'ombres qui s'agitaient dans l'obscurité.

Ces ombres étaient non pas les ombres des voyageurs, comme cela aurait pu arriver au val Fleury ou à Fampoux, mais les voyageurs eux-mêmes, qui profitaient de ce bienheureux accident pour se dégourdir les jambes aux deux côtés du rail-way.

Nous descendîmes à notre tour, et nous nous informâmes de l'endroit où nous étions, et des causes de cette halte oubliée au programme.

Nous étions un peu au-delà de Beaugency; une fuite s'était faite dans la chaudière, l'eau avait éteint le feu, la locomotive était morte d'hydropisie.

Il fallait attendre celle que l'on ne pouvait manquer de nous envoyer de Blois, quand on verrait à Blois que nous n'arrivions pas.

Nous attendîmes près de deux heures. Au bout de ce temps, nous aperçûmes un point rougeâtre qui s'avançait flamboyant comme l'œil d'un cyclope, et qui s'élargissait en avançant. Bientôt nous entendîmes la respiration haletante du monstre; nous vîmes le sillage de flamme qu'il laissai sur son chemin; il passa devant nous rapide et rugissant, comme le lion de l'Ecriture, puis s'arrêta et revint docile et soumis se présenter à son frein de fer.

Nous remontâmes en voiture, on attacha à la queue de notre train la locomotive morte, et nous reprîmes notre route. A six heures du matin nous étions à Tours.

Vers trois heures de l'après-midi, nous traversâmes Châtellerault. Dieu vous garde de Châtellerault, madame, si vous n'avez pas la passion des petits couteaux; il est vrai que si vous l'avez, en cinq minutes vous pouvez en faire la plus complète collection qui soit au monde. Malheureusement, on s'arrête près d'un quart-d'heure à Châtellerault. Bloqués

dans notre diligence par toute une population de femmes, dont la plus jeune pouvait avoir sept ans, et la plus vieille quatre-vingts, et qui nous sollicitaient sur tous les tons de la gamme, à l'endroit de leur marchandise, nous appelâmes le conducteur pour nous aider à opérer notre sortie, espérant gagner les portes de la ville à l'aide d'une trouée. Mais soit que notre plan fût mal conçu, soit que ce projet téméraire fût impraticable en réalité, à peine eûmes-nous mis pied à terre que nous fûmes dispersés, poursuivis, entourés, vaincus! et, après une défense plus ou moins héroïque, forcés de nous rendre à discrétion. Au lieu de nous reprendre en masse au sortir de la ville, ainsi que la chose avait été dite, la diligence nous recueillit donc çà et là, comme fait une chaloupe de sauvetage de malheureux naufragés; chacun était porteur, à sa honte, l'un d'une paire de rasoirs, l'autre d'une serpette, celui-ci d'une paire de ciseaux, celui-là d'un bistouri.

Alexandre surtout avait acheté un couteau-poignard à manche de nacre et à garniture de cuivre simulant l'argent, de la taille la plus gigantesque. On le lui avait fait un louis; croyant couper court à la proposition, il en avait offert cinq francs, et on le lui avait laissé.

Rappelez-vous ce détail, madame, si jamais vous passez à Châtellerault, il n'est pas indifférent.

Quant à nous, nous pensâmes ou que les habitans de Châtellerault avaient de furieuses dispositions au commerce, ou que c'était la Providence qui, sous la figure d'une coutelière, nous envoyait à vil prix cette arme, sans doute destinée à accomplir des miracles pareils à ceux qui illustrèrent Joyeuse, Balisarde et Durandale.

Il me serait difficile, madame, de rien spécialiser de ce

que nous vîmes sur la route de Châtellerault à Angoulême. Tout ce que je sais, c'est que nous montâmes de nuit les rampes de cette dernière ville, que sa position à l'intérieur des terres a fait choisir, à l'exclusion de Brest, de Cherbourg ou de Marseille, pour y placer une école de marine. C'est probablement de l'école d'Angoulême que sortait le capitaine de la *Salamandre*.

A quelle heure nous arrivâmes à Bordeaux, je n'en sais trop rien. Ce que je sais, c'est que nous avions perdu deux heures à Beaugency, et deux autres heures en cherchant à les rattraper, ce qui nous faisait quatre heures de retard; il résultait de tout cet arriérage que la dernière voiture partant pour Bayonne sortait de Bordeaux par une porte, tandis que nous entrions par l'autre.

C'était vingt-quatre heures de retard, car il ne partait plus aucune voiture avant le lendemain. Nous étions au cinq. Le mariage du prince avait lieu le 10; la frontière était distante encore de cinquante lieues : il n'y avait pas une minute à perdre si nous voulions arriver.

J'achetai, moyennant 1,500 francs, une voiture de voyage qui en valait bien 500, tout au contraire d'Alexandre, qui avait acheté 5 francs un couteau qui en valait 24.

Il est vrai que le carrossier m'expliqua que je faisais une magnifique spéculation, attendu que les voitures françaises étant fort estimées en Espagne, je revendrais incontestablement la mienne à Madrid, et cela trois fois le prix qu'elle m'avait coûté.

J'ai peu de confiance, non pas dans ce que me disent messieurs les carrossiers, Dieu m'en garde! mais dans mon génie personnel pour la spéculation. Cependant il n'y avait pas à hésiter, la poste était le seul moyen de locomotion qui

pût, en vingt-quatre heures, me transporter de Bordeaux à Bayonne, et en arrivant à Bayonne le lendemain dans la matinée, il y avait chance pour que je trouvasse place à la malle-poste de Madrid.

Je fis donc atteler, et nous partîmes.

Il était quatre heures du soir : je n'avais donc qu'une heure de jour pour étudier le changement de paysage. L'Espagne, m'avait-on dit, commençait en sortant de Bordeaux, et, en effet, nous vîmes se coucher le soleil sur de vastes plaines qui ressemblaient fort à ces plaines de la Manche dont parle Cervantes, dans cette Iliade comique, restée, comme l'autre Iliade, sans égale, et que l'on appelle *Don Quichotte*.

En effet, lorsque nous nous éveillâmes vers Roquefort, nous étions dans un pays complétement nouveau. Si les Landes, au lieu d'être en France, étaient à deux mille lieues de la France, nous aurions cinquante descriptions des Landes, et elles seraient connues comme les plaines des Pampas, comme la vallée du Nil, comme les rives du Bosphore. Malheureusement, les Landes sont entre Bordeaux et Mont-de-Marsan, ce qui fait qu'on y passe tous les jours sans les visiter jamais.

Au lever du soleil, les Landes formaient un spectacle merveilleux. Nous avions à notre droite et à notre gauche des plaines immenses, mouchetées de bruyères fauves comme la peau d'un tigre gigantesque; à l'horizon oriental, tout était flamme, la lumière tombait ruisselante; à l'horizon occidental, au contraire, l'obscurité livrait sa dernière lutte, et se retirait lentement, laissant traîner derrière elle les plis sombres de son manteau, encore constellé de quelques étoiles.

En face de nous, c'est-à-dire au midi, la vue était bornée

par une dentelure ferme et nerveuse : c'étaient les monts Pyrénées, qui découpaient leur silhouette argentée sur l'azur du ciel espagnol.

Tout cela, plaine sablonneuse, bruyères fauves, horizons sombres ou ardens, tout cela s'éveillait à l'existence, aussi jeune, aussi ardent à vivre qu'au premier jour de la création. Des alouettes montaient perpendiculairement au ciel, et chantaient en montant. Des troupeaux de moutons marchaient devant eux, conduits par des pâtres montés sur de longues échasses, et soulevaient des myriades de perdrix rouges, qui, après un vol bruyant et effaré, allaient s'abattre à cinq cents pas du lieu d'où elles étaient parties. Enfin la caille, invisible et obstinément tapie dans l'herbe, faisait entendre sa note stridente et claire, dont le grincement métallique des cigales semblait former la basse continue.

Au relais de Roquefort nous nous aperçûmes que l'attelage, lui aussi, avait changé de nature. Aux rétifs et hennissans chevaux blancs du Perche, aux lourds chevaux normands croisés danois, avaient succédé de petits chevaux maigres, à la queue et à la crinière flottante, usant à la voiture, pour laquelle ils ne sont pas faits, les restes de ce sang arabe que leurs pères ont fait couler dans leurs veines, lorsque les Maures, descendus des Pyrénées, traversaient la Guyenne pour venir conquérir la France, comme ils avaient conquis l'Espagne. Nous gagnions à ce changement dix minutes par lieue. On a beau dire, la race se sent toujours, quelque part qu'elle soit et si peu qu'il en reste.

Je n'ai rien vu de plus charmant, madame, que la sortie de Mont-de-Marsan. Je crois que les derniers grands arbres de la France sont là. Dites-leur adieu si jamais vous passez à leur ombre, car vous n'en retrouverez plus de pareils ni

en Espagne, ni en Algérie. Aux deux côtés d'une route unie comme un tapis de billard, ils joignent leur cime et forment un adorable berceau de verdure ; à droite et à gauche du chemin s'étendent d'immenses bois de pins, dont chaque tronc blessé par le fer, comme les arbres de la forêt enchantée du Tasse, laisse couler, non pas des ruisseaux de sang, mais une source argentée, qui n'est autre que leur sang aussi ; mais le sang des pins, vous le savez, est la résine, et l'arbre blessé, comme l'homme, meurt parfois d'épuisement.

Après les grands arbres de Mont-de-Marsan, je vous recommande le pont de Saint-André de Cubsac. Saluez aussi la Dordogne, qui, à cet endroit, a près d'un demi-quart de lieue de large. Vous verrez encore bon nombre de rivières, ayant des pierres, ayant du sable, ayant des lentisques, ayant des myrtes, ayant des lauriers-roses même dans leur lit, mais vous n'en verrez plus guère ayant de l'eau.

Quant à des ponts, vous en verrez de reste ; il est vrai que si vous tenez à ne pas tomber avec eux dans l'eau, vous serez obligée de passer à côté.

Nous arrivâmes à Bayonne vers midi. La façon charmante dont nous avions fait le voyage de Bordeaux nous avait décidés, bien plus encore que les promesses dorées de mon carrossier, à continuer notre route en poste. Je courus donc, à peine descendu à l'hôtel, chez monsieur Leroy, notre consul à Bayonne, pour le prier de viser notre passeport et de nous aider de tous ses moyens à partir sans retard. Je trouvai un homme charmant, disposé à nous rendre toutes sortes de services, mais qui m'apprit deux choses qui mettaient à néant notre beau projet : la première, c'est que toute voiture française payait 1.800 francs d'entrée en Espagne ; la

seconde, c'est qu'à cause du passage des princes, nous ne trouverions pas de chevaux de poste.

Il ne fallait donc plus songer à ce mode de locomotion. Je courus à la malle-poste : quatre places restaient dans l'intérieur, qui, du reste, ne contenait que quatre places. Je les arrêtai, je les payai, et rentrai à l'hôtel annoncer à mes compagnons ces nouvelles dispositions de voyage.

La difficulté était de charger tout notre bagage sur une voiture destinée à transporter seulement des lettres, et pour laquelle les individus sont déjà un supplément. Rien qu'en fusils et en couteaux de chasse, nous avions plus que le poids accordé en France à chaque voyageur. Mais, par bonheur, les courriers espagnols sont de meilleure composition que les courriers français, et, après dix minutes de causerie accompagnée de gestes animés et expressifs, l'affaire se trouva arrangée à la satisfaction de tout le monde.

Maintenant, trois choses me forcent à vous dire adieu, madame. La première, la longueur de ma lettre ; la seconde, l'heure de la poste, et la troisième, les cris de mon courrier qui réclame son voyageur.

J'aurai l honneur de vous écrire au premier repos. Ce ne sera pas probablement avant Madrid.

III.

Madrid, 5 octobre, au soir.

Ouf! Nous voici enfin installés dans la capitale de toutes les Espagnes. Vous verrez dans un instant, madame, que ce n'est point sans peine.

En sortant de Bayonne, la France nous suivit encore pendant deux relais, pendant deux relais encore les postillons sont français, c'est-à-dire jouissent des droits civils attachés à cette qualité, car pour la langue et pour le costume il n'en faut déjà plus parler, et rien n'est moins sous ce rapport le compatriote d'un Alsacien qu'un Basque ou même un Gascon.

De temps en temps à notre droite nous entendions ce mugissement majestueux, qui n'est rien autre chose que la respiration de l'Océan ; puis, quelques secondes après avoir été prévenus par ce bruit, nous apercevions tout à coup, au clair de la lune, quelque golfe, soit celui de Fontarabie, soit celui de Saint-Sébastien, dont le flot, sombre comme un abîme, venait se briser contre la côte, qu'il bordait de volutes d'écume, blanches comme des franges d'argent.

La Bidassoa, comme vous le savez, madame, forme la vieille frontière espagnole. La moitié du pont appartient à la France, l'autre moitié à l'Espagne. Sans être le colosse de

Rhodes, on peut, en écartant les jambes au milieu de ce pont, avoir un pied sur l'Espagne et un pied sur la France, sans compter que dans cette position on aura au-dessous de soi la fameuse île des Faisans, dans laquelle Mazarin tint ses conférences avec don Louis de Haro, et où fut décidé le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse.

De l'autre côté du pont, adieu la France; on est en Espagne, et l'on s'en aperçoit bientôt en allant se heurter contre la douane d'Irun.

Vous vous attendez à ce que, comme mes confrères les voyageurs, je vais vous dire grand mal des douaniers guipuscoates; détrompez-vous, madame, ce serait de l'ingratitude, car à Irun commence cette série de triomphes dont je fus honoré pendant tout le reste de mon voyage.

Chacun apporta ses malles, en tremblant pour sa malle, car on nous avait prévenus que rien ne pouvait entrer en Espagne, excepté le linge sale et les vieux habits. Quant aux armes, il n'y fallait pas songer, on voyait dans chaque voyageur portant une canne à épée un carliste, un républicain ou un espartériste.

Or, moi, j'avais trois malles regorgeant d'habits neufs et de linge blanc, plus six caisses contenant carabines, fusils, pistolets et couteaux de chasse, le tout à foison.

Cet armement formidable était accompagné d'une caisse de cartouches destinées à desservir les fusils Lefaucheux, qui formaient juste la moitié de notre arsenal.

Ainsi l'on pouvait soupçonner que non-seulement nous venions pour mettre le feu à l'Espagne, mais encore pour la faire sauter.

Quelle fut ma surprise, madame, lorsque lisant mon nom écrit sur mes malles et sur mes caisses, en lettres de cuivre,

le chef de la douane vint à moi, me fit ses complimens en excellent français, et en espagnol que je trouvai meilleur encore, ordonna à ses employés de respecter jusqu'à mes sacs de nuit ! Mon nom, tout au contraire de ce nom des *Mille et une Nuits* qui faisait ouvrir les portes, mon nom empêchait d'ouvrir mes malles. Décidément nous étions bien dans ce pays de cape et d'épée, qui a donné naissance à Lope de Véga, à Michel Cervantes et à Vélasquez. Seulement si Vélasquez, Lope de Véga ou Michel Cervantes venaient en France, ils auraient beau se nommer, on les fouillerait, je les en préviens, jusqu'à l'épiderme.

Seulement le chef de la douane me recommanda de mettre à part la caisse de cartouches ; il craignait qu'un conducteur imprudent ou oublieux ne montât sur l'impériale avec une lumière, et n'allât rejoindre sur un char de feu le premier inventeur de la poudre.

Je trouvai la recommandation on ne peut plus raisonnable. Je confiai la boîte à Paul en la lui recommandant, et je le prévins que d'après le soin qu'il en aurait je jugerais, en arrivant à Madrid, si Chevet l'avait peint d'après nature ou l'avait calomnié.

Je me hâte de vous dire, madame, que depuis ce matin, c'est-à-dire depuis notre arrivée à Madrid, on cherche inutilement la boîte, et que tout porte à croire qu'elle est perdue. Chevet avait donc médit seulement.

Il va sans dire que par compensation les autres voyageurs furent désespérément fouillés. On retourna leurs poches, et on décolla le coutil de leurs malles.

Toute cette petite exécution dura deux heures, pendant lesquelles mes compagnons se débattirent aux mains des douaniers, tandis que je fumais une cigarette avec leur chef.

Nous continuâmes notre route par Ernani et Andouin, et nous arrivâmes au point du jour à Tolosa.

Rien ne creuse les vrais appétits comme l'air du matin et le mouvement de la malle-poste. Aussi fut-ce avec une véritable joie que nous abordâmes Tolosa, où, nous avait dit le conducteur, on déjeunait.

Vous connaissez nos hôtelleries de France, madame, vous savez, à cette heure désirée à la fois des aubergistes et des voyageurs, avec quelle touchante cordialité ces deux races si bien faites pour s'entendre se précipitent au devant l'une de l'autre. Vous savez en général avec quelle somptueuse profusion la table est servie moyennant deux francs cinquante centimes ou trois francs par tête, et combien est désagréable, pour les estomacs à moitié rassasiés, le sacramentel: — « Allons, messieurs, en voiture, » du conducteur.

Eh bien! nous qui le savons aussi, nous nous attendions à trouver tout cela à Tolosa, cette ville des sérénades, s'il faut en croire votre ami Alfred de Musset. Nous descendîmes donc, ou plutôt nous nous précipitâmes de la voiture en criant : Où déjeune-t-on?

D'abord, en Espagne, tout se fait poco a poco, comme disent les Espagnols. Le conducteur mit cinq minutes à nous répondre.

Nous crûmes qu'il avait mal entendu, et Boulanger, le plus fort de nous tous dans la langue de Michel Cervantes, répéta la question.

— Vous déjeunez donc? nous demanda le conducteur avec un accent qui nous fit venir la chair de poule.

— Certainement que nous déjeunons, répondis-je.

— Et même deux fois! moi, du moins, répondit Alexandre.

Vous savez, madame, que la nature a doué Alexandre de

trente-trois dents, et que je ne me suis pas encore aperçu qu'il eût ses dents de sagesse.

— En ce cas, cherchez, répondit le conducteur.

— Comment, que nous cherchions ?

— Sans doute ! Si vous voulez déjeuner, cherchez votre déjeuner.

— Vous parlez comme l'Evangile, mon ami, dit Maquet. Cherchons et nous trouverons.

Il me sembla que le conducteur murmurait avec un sourire mal dissimulé : — Por ventura.

Cela voulait dire *Peut-être !* Comprenez-vous, madame, le désespoir de quatre voyageurs qui meurent de faim, et à qui l'on dit, vous déjeunerez... peut-être !...

Nous nous élançâmes à la recherche d'une hôtellerie. Hélas ! madame, aucun signe extérieur; pas une de ces bonnes enseignes portant pour légende : à l'Ecu de France, au Grand Saint-Martin, ou au Cygne de la Croix ; des maisons, des maisons, des maisons, comme dit Hamlet à propos des mots alignés dans le livre qu'il fait semblant de lire, et pas une de ces maisons d'où sorte la vapeur du moindre déjeuner.

Heureusement les voyageurs du coupé, atteints sans doute de la même infirmité que nous, étaient descendus de leur côté. Je reconnus l'un d'eux, à sa tournure, pour être Français.

Je courus à lui.

— Monsieur, lui demandai-je, pardon de l'indiscrétion, mais la situation fâcheuse où nous nous trouvons sera notre excuse ; est-ce la première fois que vous venez à Tolosa ?

— J'habite l'Espagne depuis vingt ans, monsieur, et deux

Nous continuâmes notre route par Ernani et Andouin, et nous arrivâmes au point du jour à Tolosa.

Rien ne creuse les vrais appétits comme l'air du matin et le mouvement de la malle-poste. Aussi fut-ce avec une véritable joie que nous abordâmes Tolosa, où, nous avait dit le conducteur, on déjeunait.

Vous connaissez nos hôtelleries de France, madame, vous savez, à cette heure désirée à la fois des aubergistes et des voyageurs, avec quelle touchante cordialité ces deux races si bien faites pour s'entendre se précipitent au devant l'une de l'autre. Vous savez en général avec quelle somptueuse profusion la table est servie moyennant deux francs cinquante centimes ou trois francs par tête, et combien est désagréable, pour les estomacs à moitié rassasiés, le sacramentel: — « Allons, messieurs, en voiture, » du conducteur.

Eh bien! nous qui le savons aussi, nous nous attendions à trouver tout cela à Tolosa, cette ville des sérénades, s'il faut en croire votre ami Alfred de Musset. Nous descendîmes donc, ou plutôt nous nous précipitâmes de la voiture en criant : Où déjeune-t-on?

D'abord, en Espagne, tout se fait poco a poco, comme disent les Espagnols. Le conducteur mit cinq minutes à nous répondre.

Nous crûmes qu'il avait mal entendu, et Boulanger, le plus fort de nous tous dans la langue de Michel Cervantes, répéta la question.

— Vous déjeunez donc? nous demanda le conducteur avec un accent qui nous fit venir la chair de poule.

— Certainement que nous déjeunons, répondis-je.

— Et même deux fois! moi, du moins, répondit Alexandre.

Vous savez, madame, que la nature a doué Alexandre de

trente-trois dents, et que je ne me suis pas encore aperçu qu'il eût ses dents de sagesse.

— En ce cas, cherchez, répondit le conducteur.

— Comment, que nous cherchions ?

— Sans doute ! Si vous voulez déjeuner, cherchez votre déjeuner.

— Vous parlez comme l'Evangile, mon ami, dit Maquet. Cherchons et nous trouverons.

Il me sembla que le conducteur murmurait avec un sourire mal dissimulé : — Por ventura.

Cela voulait dire *Peut-être !* Comprenez-vous, madame, le désespoir de quatre voyageurs qui meurent de faim, et à qui l'on dit, vous déjeunerez... peut-être !...

Nous nous élançâmes à la recherche d'une hôtellerie. Hélas ! madame, aucun signe extérieur; pas une de ces bonnes enseignes portant pour légende : à l'Ecu de France, au Grand Saint-Martin, ou au Cygne de la Croix ; des maisons, des maisons, des maisons, comme dit Hamlet à propos des mots alignés dans le livre qu'il fait semblant de lire, et pas une de ces maisons d'où sorte la vapeur du moindre déjeuner.

Heureusement les voyageurs du coupé, atteints sans doute de la même infirmité que nous, étaient descendus de leur côté. Je reconnus l'un d'eux, à sa tournure, pour être Français.

Je courus à lui.

— Monsieur, lui demandai-je, pardon de l'indiscrétion, mais la situation fâcheuse où nous nous trouvons sera notre excuse ; est-ce la première fois que vous venez à Tolosa ?

— J'habite l'Espagne depuis vingt ans, monsieur, et deux

fois par an je vais en France, par conséquent quatre fois par an je passe à Tolosa.

— En ce cas, monsieur, sauvez-nous la vie.

— Volontiers, seulement dites-moi de quelle façon?

— Apprenez-nous où l'on mange.

Le voyageur se livra à un jeu de physionomie que nous suivîmes avec une anxiété difficile à décrire.

— Où l'on mange? répéta-t-il.

— Oui.

— Vous contenterez-vous d'une tasse de chocolat? nous dit-il.

— Dame, si nous ne trouvons pas autre chose.

— Alors, venez avec moi.

Nous suivîmes notre guide en emboîtant le pas dans le sien.

Il tourna l'angle d'une rue et entra avec l'assurance de l'habitude dans une maison que rien ne distinguait des autres maisons.

C'était une espèce de café.

Un homme fumait, une femme se chauffait à un brazero. Ni l'un ni l'autre ne bougea.

Notre guide s'approcha du brazero, en nous faisant signe de demeurer vers la porte, dans un angle qui nous dérobait en partie à la vue de nos hôtes. Puis, comme un voisin qui viendrait faire une visite, il entama la conversation; demanda à l'homme des nouvelles de sa santé, à la femme si elle avait des enfans, ralluma au cigare du fumeur son cigare éteint. Puis, arrivé au degré de familiarité qu'il croyait nécessaire, il se hasarda à demander :

— Est-ce qu'on pourrait prendre le chocolat, par hasard?

— Cela se peut, répondit laconiquement l'hôte.

Nous nous approchâmes, alléchés par la réponse.

Notre guide laissa échapper un mouvement qui nous fit comprendre que notre démarche était prématurée.

— Ah! ah! fit le maître du café en fronçant le sourcil. Et combien de tasses?

— Cinq.

— Les plus grandes qu'on pourra trouver, hasarda Alexandre.

Le maître du café grommela quelques mots espagnols.

— Que dit-il? demandai-je.

— Il dit que des tasses sont des tasses.

— Et qu'on n'en fera pas faire exprès pour nous, ajouta Boulanger qui avait compris.

— Non, certainement, dit l'hôte.

Notre guide tira un cigare de sa poche et le lui offrit; c'était un véritable puro, venu en droite ligne de la Havane; un éclair de satisfaction brilla dans les yeux du cafetier, mais fut incontinent réprimé.

— Cinq? reprit-il.

— Oui, cinq. Cependant, comme je n'ai pas grand'faim, je puis personnellement...

Le cafetier étendit la main avec un geste de roi qui accorde une grâce.

— Non, dit-il. Muchacho, cinq tasses de chocolat pour ces messieurs.

On entendit une espèce de soupir qui sortait de la chambre voisine.

— Vous allez avoir votre chocolat, nous dit notre interprète.

— Ah! fîmes-nous tous d'un même soupir.

fois par an je vais en France, par conséquent quatre fois par an je passe à Tolosa.

— En ce cas, monsieur, sauvez-nous la vie.

— Volontiers, seulement dites-moi de quelle façon?

— Apprenez-nous où l'on mange.

Le voyageur se livra à un jeu de physionomie que nous suivîmes avec une anxiété difficile à décrire.

— Où l'on mange? répéta-t-il.

— Oui.

— Vous contenterez-vous d'une tasse de chocolat? nous dit-il.

— Dame, si nous ne trouvons pas autre chose.

— Alors, venez avec moi.

Nous suivîmes notre guide en emboîtant le pas dans le sien.

Il tourna l'angle d'une rue et entra avec l'assurance de l'habitude dans une maison que rien ne distinguait des autres maisons.

C'était une espèce de café.

Un homme fumait, une femme se chauffait à un brazero. Ni l'un ni l'autre ne bougea.

Notre guide s'approcha du brazero, en nous faisant signe de demeurer vers la porte, dans un angle qui nous dérobait en partie à la vue de nos hôtes. Puis, comme un voisin qui viendrait faire une visite, il entama la conversation; demanda à l'homme des nouvelles de sa santé, à la femme si elle avait des enfans, ralluma au cigare du fumeur son cigare éteint. Puis, arrivé au degré de familiarité qu'il croyait nécessaire, il se hasarda à demander :

— Est-ce qu'on pourrait prendre le chocolat, par hasard?

— Cela se peut, répondit laconiquement l'hôte.

Nous nous approchâmes, alléchés par la réponse.

Notre guide laissa échapper un mouvement qui nous fit comprendre que notre démarche était prématurée.

— Ah! ah! fit le maître du café en fronçant le sourcil. Et combien de tasses?

— Cinq.

— Les plus grandes qu'on pourra trouver, hasarda Alexandre.

Le maître du café grommela quelques mots espagnols.

— Que dit-il? demandai-je.

— Il dit que des tasses sont des tasses.

— Et qu'on n'en fera pas faire exprès pour nous, ajouta Boulanger qui avait compris.

— Non, certainement, dit l'hôte.

Notre guide tira un cigare de sa poche et le lui offrit; c'était un véritable puro, venu en droite ligne de la Havane; un éclair de satisfaction brilla dans les yeux du cafetier, mais fut incontinent réprimé.

— Cinq? reprit-il.

— Oui, cinq. Cependant, comme je n'ai pas grand'faim, je puis personnellement...

Le cafetier étendit la main avec un geste de roi qui accorde une grâce.

— Non, dit-il. Muchacho, cinq tasses de chocolat pour ces messieurs.

On entendit une espèce de soupir qui sortait de la chambre voisine.

— Vous allez avoir votre chocolat, nous dit notre interprète.

— Ah! fîmes-nous tous d'un même soupir.

L'hôte nous regarda avec mépris, et alluma son puro, qu'il savoura fièrement, et comme s'il n'avait jamais fumé d'autre tabac de sa vie.

Cinq minutes après, le Muchacho entra avec cinq dés à coudre pleins d'une liqueur épaisse et noirâtre, qui ressemblait à un breuvage préparé par quelque sorcière de la Thessalie.

Le même plateau supportait cinq verres d'eau pure, et une corbeille pleine d'objets qui nous étaient inconnus; c'étaient des espèces de petits pains blancs et roses, de forme allongée, et qui ressemblaient à ces ustensiles qu'on met dans la cage des chardonnerets pour leur aiguiser le bec.

Nous touchâmes du bout des lèvres au chocolat, craignant de voir s'envoler, comme tant d'autres, cette illusion du chocolat espagnol avec lequel on a bercé notre enfance. Mais cette fois, notre crainte fut vite dissipée. Le chocolat était excellent. Malheureusement; il y en avait juste assez pour le goûter.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas en avoir encore cinq tasses ? hasardai-je.

— Dix! balbutia Boulanger.

— Quinze! fit Maquet.

— Vingt! demanda Alexandre.

— Chut! dit notre introducteur. Faites fondre votre azucarillo dans votre verre, et allons rejoindre la voiture : usons, n'abusons pas.

— Comment cette fonte se pratique-t-elle? demandai-je tandis que nos compagnons attiraient à eux, au moyen de l'aspiration, les dernières gouttes de chocolat retenues aux parois de leurs tasses.

— Rien de plus facile : voyez !

Notre sauveur prit l'azucarillo par un des bouts, et trempa l'autre dans son verre comme on fait d'une mouillette dans un œuf.

L'azucarillo fondit au fur et à mesure de son contact avec l'eau, et changea cette eau claire en eau trouble.

Nous goûtâmes cette eau trouble avec la même défiance que nous avions goûté le chocolat. Cette eau trouble était douce, fraîche, parfumée, excellente enfin.

Tout cela était d'une qualité supérieure, il n'y manquait que la quantité.

Nous voulûmes payer : notre interprète nous fit un signe, tira une piécette de sa poche, et la posa sur le rebord d'un bahut.

L'hôte ne se retourna même pas pour savoir si son compte y était.

— *Vaya usted con Dios!* dit notre guide avec un salut gracieux.

Et il sortit.

Le cafetier tira son cigare de sa bouche.

— *Vaya usted con Dios!* répondit-il. Et il se remit à fumer.

Nous nous inclinâmes et sortîmes à notre tour en répétant l'un après l'autre le sacramentel :

— *Vaya usted con Dios!*

— Allez avec Dieu! allez avec Dieu! répéta Alexandre en regagnant la malle-poste qui nous attendait toute attelée. C'est très bien, et je ne demande pas mieux certainement; mais il y a loin d'ici au ciel, et je déclare que si l'on ne trouve sur la route que du chocolat et de l'eau au sucre, j'aime mieux aller ailleurs.

— Si nous avions seulement un croûton de pain! dit stoïquement Maquet.

— Ou un bouillon! dit Boulanger.

— Ou une côtelette! dit Alexandre.

— Messieurs, interrompit notre guide, qui depuis dix minutes paraissait on ne peut plus touché de notre peine, voulez-vous me permettre de vous offrir un poulet, une bouteille de vin de Bordeaux, et un pain de deux livres?

— Votre nom, monsieur? demandai-je, afin que, de retour dans nos foyers, chacun de nous le fasse graver en lettres d'or sur une plaque de marbre.

— Je me nomme Faure, je suis négociant à Madrid, je demeure rue de la Montira, près de la puerta del Sol.

Puis, modestement, monsieur Faure se retourna, tira d'une sacoche le poulet, la bouteille de vin de Bordeaux, le pain de deux livres, et nous les offrit.

Nous acceptâmes, je dois l'avouer à notre honte, sans même lui demander s'il lui restait un autre poulet, une autre bouteille de vin, un autre morceau de pain.

Il est vrai que Boulanger avait émis cette idée que le prétendu monsieur Faure n'était autre que cette même Providence qui était montée avec nous dans la voiture, cour des messageries Laffitte et Caillard, qui avait disparu en arrivant à Bordeaux, et qui reparaissait, un pain, une bouteille de vin, et un poulet à la main.

Cette supposition fut accueillie avec enthousiasme. En effet, elle levait tous nos scrupules : si monsieur Faure était la Providence, comme cela nous paraissait incontestable, il retrouverait bien un autre poulet, un autre morceau de pain, une autre bouteille de vin. Nous n'avions donc pas à nous en inquiéter.

Si au contraire monsieur Faure était tout simplement monsieur Faure, comme depuis trente ans, lui-même nous

l'avait dit, il habitait l'Espagne, il devait avoir pris les coutumes espagnoles et être habitué, par conséquent, à déjeuner avec un jicara de ciocolate, un azucarillo, et un verre d'eau trouble ou claire, selon qu'il lui plaisait de manger son eau à la mouillette ou de la boire pure.

Nous fîmes, entre Tolosa et Villa-Franca, grâce à l'intervention de la Providence ou à la libéralité de monsieur Faure, car nous ne sommes point encore fixés sur ce point, un de ces repas qui prennent date dans la vie.

Quand il ne resta plus un atome de chair autour de la carcasse du poulet, plus une goutte de vin dans la bouteille, plus une miette de pain sur le mouchoir qui nous tenait lieu de nappe, nous jetâmes les yeux autour de nous et devant nous.

Nous étions dans le Guipuscoa, c'est-à-dire dans une des provinces les plus fertiles de l'Espagne. Nous roulions avec la rapidité du vent, au milieu d'un pays pittoresque et fertile. Tout autour de nous s'élevaient des hauteurs qui, relativement aux Pyrénées, ne sont que des collines, mais qui, relativement à Montmartre, sont de fort jolies montagnes. De temps en temps ces montagnes, d'un admirable ton de rouille, nous paraissaient, comme les manteaux des pauvres que nous rencontrions, raccommodés avec de grandes pièces jaunes, rouges ou vertes. Cela tenait à ce que le propriétaire de la montagne avait découvert sur les flancs rocheux quelque portion de terre labourable, qu'il avait cultivée dans les pentes trop rapides à la bêche, dans les inclinaisons praticables à la charrue. Ces positions, cultivées soient en blé, soit en piment, soit en trèfle, tranchaient par la couleur avec le reste, et jetaient aux épaules du mont ce manteau bariolé qui nous tirait l'œil en passant. Au reste, une belle route; des ruis-

seaux partout, de charmans villages blancs et rouges, épanouis au soleil, avec un monde d'enfans, riant, criant, grouillant sur le seuil des portes, tandis que dans la pénombre intérieure se dessinait le profil pur et gracieux de quelque femme filant au fuseau, voilà les tableaux qui nous apparaissaient, tableaux que la rapidité de notre véhicule réduisait pour nous à l'état de vision.

En effet, notre véhicule était traîné tantôt par huit, tantôt par dix mules. Ces huit ou dix mules, qui commençaient à prendre leur poil d'hiver, rasées sur le dos seulement, présentaient, vues de haut en bas, l'aspect de rats gigantesques attelés à quelque char de fée. Trois hommes aiguillonnaient ces mules et dirigeaient ce char, le mayoral, le zagal et le sota cochero.

Le mayoral répond à notre conducteur, le sota cochero à notre postillon, quant au zagal, il n'a d'équivalent dans aucune langue, et j'oserai même dire de pareil dans aucun pays.

Le zagal n'est pas un homme, c'est un singe qui monte et descend, c'est un démon qui heurte, c'est un tigre qui bondit; il ne marche pas, il court; il ne parle pas, il crie; il n'avertit pas, il frappe. Le zagal est placé avec le mayoral sur une petite planchette adaptée au devant du coupé, mais cette place constitue un droit et non un fait. Jamais le zagal n'est sur sa tablette; il est toujours sautant, toujours criant, toujours gesticulant. Tout lui est bon pour faire marcher ses mules : pierres, fouet, bâton ! Ce qu'il leur dit d'injures en une heure enrichirait le répertoire annuel du plus grossier de nos voituriers. Les mules trottent, il trotte; elles galopent, il galope; elles vont ventre à terre, il les suit; elles s'emportent, il les dépasse et les arrête. C'est la mouche du coche, mais la mouche efficace, avec son aiguillon terrible,

sa trompe insatiable, son bourdonnement menaçant comme le rauquement du lion. Une voiture sans son zagal est une diligence ordinaire; une voiture avec son zagal c'est l'aigle volant à la poursuite du nuage, c'est le vent courant après le tourbillon.

Maintenant, comment les voitures ne se brisent-elles pas, ne se disloquent-elles pas, ne se versent-elles pas? C'est ce que je laisse expliquer à plus savant que moi.

Un seul mot sur le sota cochero, qui est ordinairement un enfant de quatorze à quinze ans, monté sur la première mule de gauche. On le désigne sous un nom espagnol qui signifie *condamné à mort*. En effet, le pauvre diable monte à cheval à Bayonne, court à franc étrier jusqu'à Madrid, c'est-à-dire pendant deux jours et trois nuits; aussi, aux derniers relais, le soulève-t-on généralement de la selle qu'il quitte pour le replacer sur la selle qu'il prend.

Tout cela porte des costumes pittoresques : chapeaux pointus, vestes à incrustations de velours, ceintures rouges, larges culottes, et bottes ou sandales aux pieds.

En somme, sans compter que la diligence espagnole va beaucoup plus vite que notre diligence à nous, cette trilogie du mayoral, du zagal et du sota cochero est infiniment plus récréative que la dualité qui se compose de notre conducteur et de notre postillon.

Puis, pour nous surtout, madame, la route présente des aspects infiniment variés. Chez nous, à peu de différence près, tous les voyageurs que nous rencontrons portent le même costume. En Espagne, au contraire, en mettant de côté le prêtre avec son chapeau fantastique, près duquel celui du Basile de notre théâtre n'est qu'une miniature, il reste encore le Valencien, avec son teint cuivré, ses larges braies

blanches, ses pieds chaussés d'alpargatas; le Manchego, avec sa veste brune, sa ceinture rouge, sa culotte courte, ses bas de couleur, sa cravate nouée en sautoir, et son escopette fixée à l'arçon de la selle; l'Andalous, avec son chapeau à bords retroussés et arrondis, orné de deux pompons de soie, sa cravate cerise, son gilet aux vives couleurs, son habit bariolé, ses pantalons coupés à mi-jambes, et ses bottes brodées à chaque couture et ouvertes sur le côté; le Catalan avec son bâton dont la police lui mesure la force et la longueur, son foulard noué derrière la tête et pendant au milieu du dos.

Enfin tous ces autres enfans des douze Espagnes qui ont bien voulu consentir à ne faire qu'un royaume, mais qui ne consentiront jamais à ne faire qu'un peuple.

De temps en temps aussi passait près de nous une charrette qui, chaque fois qu'elle passait, faisait mon admiration en ce qu'elle me rappelait ces chars mérovingiens que notre savant Augustin a essayé de reconstruire, comme Cuvier ses mastodontes et ses ichthyosaurus. Ce véhicule, attelé d'une couple de bœufs, était toujours annoncé par un bruit étrange, enroué, féroce, et, la première fois que je l'entendis, aussi inexplicable pour moi que ce cri qu'entendent au bord du Saint-Laurent les timides héroïnes de Cooper, et qu'on reconnaît enfin pour être celui d'un cheval attaqué par les loups. Ce bruit était causé sans doute par la sécheresse de l'essieu avec lequel ou autour duquel, je n'en sais rien, tournent des roues pleines, ayant la forme d'un immense champignon. Ce bruit, qui ne cesse jamais, qui doit s'entendre d'une demi-lieue, quand aucun autre bruit ne le contrarie, m'a paru destiné, combiné avec la cigarette qui flamboie toujours, à distraire le propriétaire du char, qui possède ainsi une boîte à musique,

laquelle joue incessamment le même air, c'est vrai, mais a sur les tabatières et les serinettes l'avantage de ne jamais se déranger. Peut-être encore ce bruit serait-il destiné à prévenir longtemps à l'avance les posaderos de l'arrivée d'une pratique. En ce cas, comme on le voit, la mécanique en question joindrait l'utile à l'agréable, — *l'utile dulci* — et aurait des chances pour le grand prix de l'Académie.

Un autre bruit que je vous dénoncerai encore, madame, afin que vous ne le preniez pas pour celui d'un corps qu'on égorge, ou d'une âme que l'on châtie, un bruit qui n'a pas de limite dans l'espace, pas d'équivalent dans les souvenirs, est celui des noria.

Vous chercherez dans le dictionnaire pour savoir ce que c'est qu'une noria, madame, et votre dictionnaire, pour ne pas gâter le métier innocent que font les dictionnaires, vous répondra machine, et par conséquent ne vous apprendra absolument rien.

Une noria est la roue d'un moulin à eau, roue gigantesque, roue près de laquelle la roue qui reste à la machine de Marly n'est qu'une roue de montre, et qui, pour garder son rang dans la hiérarchie mécanique, fait quatre fois autant de bruit d'elle seule qu'en font les deux roues du fameux char dont je viens d'avoir l'honneur de vous entretenir.

Nous arrivâmes ainsi, regardant de tous nos yeux, écoutant de toutes nos oreilles, à Vittoria.

Je vous ai dit comment nous avions déjeuné ; permettez, madame, que je vous dise comment nous dînâmes.

Grâce au poulet de notre excellent compagnon de voyage, monsieur Faure, nous avions attendu, sinon sans inquiétude, du moins sans impatience, le dîner.

Le dîner se composait d'une soupe au safran, d'un puchero et d'un plat de garbanzos.

La soupe au safran était une des meilleures soupes que j'eusse mangé, quoique je la soupçonne d'avoir été faite avec du mouton et non avec du bœuf. Je vous recommande donc la soupe au safran. Vous voyez que je dis le bien comme le mal.

Puis venait le puchero, mets essentiellement espagnol; aussi, en sa qualité d'aliment national, compose-t-il à lui seul à peu près tout le dîner espagnol. Malheur à vous, madame, si vous n'aimez pas le puchero! Familiarisez-vous donc peu à peu avec ce plat, et permettez-moi, pour vous faciliter ce travail, de vous dire de quoi il se compose.

Il se compose d'un quartier de vache, — en Espagne, le bœuf, au point de vue de l'alimentation, m'a semblé complétement inconnu, — d'un morceau de mouton, d'une poule, et de tranches d'un saucisson nommé choriso; le tout est accompagné de lard, de jambon, de tomates, de safran et de choux. C'est, comme on le voit, une macédoine d'assez bonnes choses prises individuellement, mais dont la réunion m'a paru malheureuse, à ce point que je n'ai jamais pu m'y habituer.

Tâchez de mieux faire que moi, madame, car si vous n'aimiez pas le puchero, vous seriez obligée de vous rabattre sur les garbanzos.

Les garbanzos sont des pois de la grosseur d'une balle de calibre. C'est, je crois, le même que les anciens appelaient pois chiche, et dont Cicéron, d'éloquente mémoire, portait un échantillon au bout du nez. Je ne sais pas l'effet que le garbanzo faisait au bout du nez de Cicéron, mais je sais celui qu'il fait dans mon estomac, qui n'y est point accoutumé.

Habituez-vous donc, madame, aux garbanzos, comme vous vous serez habituée au puchero. C'est facile, vous en mangerez un le premier jour, deux le second, trois le troisième, et, avec ces précautions, il est probable que vous y survivrez.

Hâtons-nous d'ajouter que ce dîner était servi avec la propreté la plus exquise, par des servantes du lieu, qui avaient l'air de dames d'honneur, et par les filles de la maison, qui avaient l'air de princesses.

Ce repas nous inspira la résolution bien arrêtée de faire autant que possible, à l'avenir, notre cuisine nous-mêmes.

Heureusement que je lus sur un papier collé à la muraille une carte de déjeuner. La première chose portée sur cette carte était une *paire d'œufs passés à l'eau*. J'appelai notre hôtesse et lui demandai une paire d'œufs.

Elle comprit parfaitement mon espagnol, et s'informa si c'était une paire d'œufs de moine ou une paire d'œufs de laïque que je désirais.

Je m'enquis de la différence qu'il pouvait y avoir entre une paire d'œufs et une paire d'œufs.

Une paire d'œufs de moine se compose de trois œufs, et une paire d'œufs de laïque de deux œufs.

On voit qu'avant la révolution qui les a expulsés d'Espagne, les moines avaient de grands priviléges. Malheureusement les priviléges sont réduits pour eux aujourd'hui à l'état de proverbe.

Nous partîmes vers sept ou huit heures du soir, et nous entrâmes à Burgos vers cinq ou six heures du matin.

Nous entrions dans la patrie du Cid par la même porte où le Cid avait passé lui-même, il y a tantôt huit cents ans, pour se rendre au palais du roi, quand il l'aperçut dans la cour du palais où il venait d'entrer, qui s'avançait au de-

vant de lui. Permettez-moi de terminer cette lettre par le récit de leur rencontre, madame. Il y a dans tous ces récits espagnols une allure fière qui doit aller à la fierté de votre esprit.

Diègue Laynes, le père du Cid, vient à cheval baiser la main du bon roi don Ferdinand; il emmène avec lui trois cents gentilshommes. Parmi eux va Rodrigue, le superbe Castillan.

Tous chevauchent sur des mules; seul, Rodrigue est à cheval. Tous sont vêtus d'or et de soie; seul, Rodrigue est couvert de fer. Tous ont une houssine à la main; seul, Rodrigue porte une lance. Tous ont des gants parfumés; seul, Rodrigue a de bons gantelets. Tous ont des chapeaux de feutre ou de velours; seul, Rodrigue a un casque d'acier, et ce casque est surmonté d'une aigrette de pourpre.

Allant par leur chemin, ils firent la rencontre du roi. Ceux qui venaient avec le roi causaient entre eux et disaient :

— Voici venir parmi ces gentilshommes celui qui a tué le comte Locano.

Rodrigue les entendit, les regarda fixement, et, d'une voix haute et fière, il leur dit :

— S'il existe parmi vous quelqu'un qui soit son parent ou son allié, et que ce quelqu'un soit mécontent de sa mort, qu'il se montre à l'instant même et m'en demande raison. Je me battrai contre lui à pied ou à cheval.

Et tous répondirent à la fois :

— Que le diable te demande raison si cela lui convient, Rodrigue; quant à nous, ce n'est pas notre intention.

Tous les gentilshommes de don Diégo Laynes mirent pied à terre pour baiser la main du roi; seul, Rodrigue resta sur

son cheval. Alors son père lui dit — écoutez ce que dit à son fils le père de Rodrigue — Alors son père lui dit :

— Pied à terre, Rodrigue; vous baiserez la main du roi, parce que le roi est mon seigneur et que vous êtes mon fils, c'est-à-dire mon vassal.

Rodrigue s'estima fort offensé de ces paroles, et les paroles qu'il répondit à son père, vous allez en juger, sont d'un homme fier et hardi.

— Si quelque autre que vous m'eût dit cela, mon père, répondit-il, il me l'aurait déjà payé; mais puisque c'est vous qui l'ordonnez, j'obéirai de bonne grâce.

Et Rodrigue mit pied à terre pour baiser la main du roi. Mais au moment où il s'agenouillait devant lui, sa dague glissa hors du fourreau et tomba.

Le roi fit un pas en arrière comme un homme qui a peur, et dit tout troublé :

— Ote-toi de là, Rodrigue ! ôte-toi de là, démon ! toi dont la face est d'un homme et la conduite d'une bête farouche.

Rodrigue à ces mots se releva vivement, et, d'une voix altérée, demanda aussitôt son cheval; puis, se tournant contre le roi, il lui parla ainsi :

— Sire, sachez-le bien, je ne me tiens pas pour honoré de baiser la main du roi, et je me tiens pour offensé que mon père l'ait baisée.

Et, disant ces mots, il sortit du palais, emmenant avec lui ses trois cents gentilshommes.

Ils s'en allèrent bien vêtus pour revenir bien armés; ils s'en allèrent sur des mules pour revenir à cheval.

Maintenant, ne vous étonnez point, madame, que dès mon entrée à Burgos je vous aie parlé du Cid. Il y a certains noms qui sont liés l'un à l'autre d'une façon indissoluble.

Burgos, pauvre cité qui comptait autrefois trente-cinq mille habitans et qui aujourd'hui n'en compte plus, je crois, que huit ou neuf mille, Burgos n'est point la ville de Fernand Gonzalès, qui fut son premier comte; Burgos n'est point même la ville de don Alphonse premier, qui fut son premier roi; Burgos est la ville du Cid, qui fut son plus illustre enfant.

En effet, Burgos, comme cet écho de la Simonetta qui répète le même mot d'une manière indéfinie, Burgos répète-t-elle incessamment le nom du Cid. Les exploits du mari de dona Ximène bruissent aux oreilles du voyageur qui franchit ses portes, qui traverse ses rues, qui visite ses monumens; le distrayant de ce qui existe au profit de ce qui est mort, et l'ombre gigantesque du héros, à travers huit siècles écoulés, se projette gigantesque et rayonnante du passé sur le présent.

Aussi, interrogez le premier enfant venu sur le Cid Campéador. Cet enfant, qui ne pourrait peut-être pas vous dire le nom de la gracieuse reine qui s'assied aujourd'hui sur le trône de Charles-Quint, vous dira que le Cid Campéador s'appelait don Rodrigue, et qu'il est né au château de Bivar. Il vous racontera à quelle occasion il fut nommé Cid; comment il força le roi Alphonse de prêter, en l'église de Saint-Gadocé, serment qu'il n'avait trempé en rien dans le meurtre de don Sanche; comment le roi Alphonse exila le Cid; comment, au moment de partir, le Cid emprunta sur un coffre plein de sable mille florins à deux juifs; comment il se raccommoda avec le roi; comment saint Pierre lui annonça sa mort prochaine; et enfin comment, mort, l'industrieux Gil Diaz, son écuyer, le plaça, d'après l'ordre qu'il avait reçu de son maître mourant, sur son cheval Rabiéca, son épée Tisena

à la main, si bien que les Mores, le croyant encore vivant, prirent la fuite à son aspect, laissant vingt de leurs rois sur le champ de bataille.

Eh bien! madame, croyez-vous une chose : c'est qu'il y a des savans qui ont découvert que le Cid n'avait jamais existé, et que cette religion, vouée par toute une ville, que cette renommée qui, débordant d'Espagne, a envahi le monde, ce respect de huit siècles agenouillés sur la tombe du héros, n'était qu'une imagination des poëtes du douzième et du treizième siècle.

N'est-ce pas, madame, que c'est une chose bien utile à la gloire d'une nation qu'un savant, surtout lorsqu'il est assez savant pour découvrir de pareilles choses?

En attendant, madame, si vous passez jamais à Burgos, visitez sa prodigieuse cathédrale; et, après avoir examiné les bas-reliefs représentant l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem; son chœur fermé par des grilles en fer repoussé d'un travail merveilleux; son dôme travaillé comme un bijou florentin; son *Ecce Homo*, de Murillo; sa *Passion*, de Philippe de Bourgogne; son *Christ en croix*, du Greco; sa *Madeleine*, de Léonard de Vinci; son orgue formidable et son *Christ* en peau humaine, demandez à voir le coffre du Cid, et le sacristain, qui par bonheur n'est point un savant, vous montrera, dans la salle de Jean Cuchiller, ce vénérable monument scellé au mur par des crampons d'acier.

J'avais trois heures à passer à Burgos, madame, une pour dormir, deux pour visiter la ville. N'étant pas sûr de rêver de vous, j'ai consacré à vous écrire cette heure que je devais consacrer au sommeil.

Le Cid n'eût pas mieux fait pour Chimène, n'est-ce pas?

Allons, voilà que j'oublie encore que le Cid n'a jamais existé.

Daignez agréer, etc.

IV.

Madrid, ce 9 octobre 1846.

En quittant Burgos, en supposant que vous quittiez jamais Burgos, madame, vous passerez un pont, jeté je ne vous dirai pas sur quelle rivière, car, n'ayant pas vu la rivière, je n'ai pas pu lui demander son nom; vous traverserez un pont, voilà tout ce que je puis vous dire.

Au milieu de ce pont, retournez-vous, madame, et jetez un dernier regard sur la reine de la Vieille-Castille; alors vous aurez devant vous, d'abord sa plus belle porte, monument de la renaissance, élevé en l'honneur de Charles V, et qui vous offrira les statues de Nuno-Rasura, de Lain-Calvo, de Fernand Gonzalès, de Charles Ier, du Cid, et de Diego Percel.

Puis à votre droite, et à celle de cette porte, vous verrez s'élever comme deux flèches de pierre les clochers de cette admirable cathédrale, qui semble placée sur la route du voyageur pour l'initier aux merveilles qu'il va visiter.

Enfin, vous embrasserez d'un coup d'œil la ville placée en amphithéâtre, et, plongeant un dernier regard dans lesplai-

nes et dans les vallées verdoyantes que vous venez de traverser, comme on force son souvenir à redescendre dans un passé riant, vous direz adieu aux sources bondissantes, aux frais ombrages, aux montagnes pittoresques du Guipuscoa, car vous allez traverser les sables rouges, les bruyères grises et les horizons sans fin de la Vieille-Castille, où vous fera pousser une exclamation de joie et d'étonnement le chêne rachitique ou l'orme rabougri que vous rencontrez par hasard.

La première chose remarquable que nous trouvâmes sur notre route fut le château de Lerma, où mourut en exil le fameux duc du même nom, célèbre par la faveur dont il jouit près du roi Philippe III, et par la profonde disgrâce qui la suivit. Les biens, et par conséquent le château que l'on voit de la route et qui faisait partie de ses biens, furent saisis après sa mort pour une somme de quatorze cent mille écus. Personne, dès lors, ne s'occupa plus de cette propriété, qui peu à peu tomba en ruines. Aujourd'hui, les plafonds effondrés gisent au niveau du sol, et à travers les fenêtres sans vitraux on aperçoit le ciel.

Monsieur Faure, l'un de nos voyageurs, qui s'était constitué notre interprète et notre cicérone, nous donna tous ces détails, en ajoutant que cinq ans auparavant, à la place même où nous étions, il avait été arrêté par des voleurs, qui avaient, sans respect pour les souvenirs qui s'y rattachaient, établi leur domicile dans le vieux château de Lerma.

Au fur à mesure que nous avancions, nous voyions, trompés par un effet d'optique, venir à nous les sommets bleuâtres de la Somma-Sierra, autre passage non moins redouté autrefois des voyageurs que ce fameux passage de Lerma où avait été arrêté notre ami Faure. Il était cinq heures du

vant de lui. Permettez-moi de terminer cette lettre par le récit de leur rencontre, madame. Il y a dans tous ces récits espagnols une allure fière qui doit aller à la fierté de votre esprit.

Diègue Laynes, le père du Cid, vient à cheval baiser la main du bon roi don Ferdinand; il emmène avec lui trois cents gentilshommes. Parmi eux va Rodrigue, le superbe Castillan.

Tous chevauchent sur des mules; seul, Rodrigue est à cheval. Tous sont vêtus d'or et de soie; seul, Rodrigue est couvert de fer. Tous ont une houssine à la main; seul, Rodrigue porte une lance. Tous ont des gants parfumés; seul, Rodrigue a de bons gantelets. Tous ont des chapeaux de feutre ou de velours; seul, Rodrigue a un casque d'acier, et ce casque est surmonté d'une aigrette de pourpre.

Allant par leur chemin, ils firent la rencontre du roi. Ceux qui venaient avec le roi causaient entre eux et disaient :

— Voici venir parmi ces gentilshommes celui qui a tué le comte Locano.

Rodrigue les entendit, les regarda fixement, et, d'une voix haute et fière, il leur dit :

— S'il existe parmi vous quelqu'un qui soit son parent ou son allié, et que ce quelqu'un soit mécontent de sa mort, qu'il se montre à l'instant même et m'en demande raison. Je me battrai contre lui à pied ou à cheval.

Et tous répondirent à la fois :

— Que le diable te demande raison si cela lui convient, Rodrigue; quant à nous, ce n'est pas notre intention.

Tous les gentilshommes de don Diégo Laynes mirent pied à terre pour baiser la main du roi; seul, Rodrigue resta sur

son cheval. Alors son père lui dit — écoutez ce que dit à son fils le père de Rodrigue — Alors son père lui dit :

— Pied à terre, Rodrigue; vous baiserez la main du roi, parce que le roi est mon seigneur et que vous êtes mon fils, c'est-à-dire mon vassal.

Rodrigue s'estima fort offensé de ces paroles, et les paroles qu'il répondit à son père, vous allez en juger, sont d'un homme fier et hardi.

— Si quelque autre que vous m'eût dit cela, mon père, répondit-il, il me l'aurait déjà payé; mais puisque c'est vous qui l'ordonnez, j'obéirai de bonne grâce.

Et Rodrigue mit pied à terre pour baiser la main du roi. Mais au moment où il s'agenouillait devant lui, sa dague glissa hors du fourreau et tomba.

Le roi fit un pas en arrière comme un homme qui a peur, et dit tout troublé :

— Ote-toi de là, Rodrigue ! ôte-toi de là, démon ! toi dont la face est d'un homme et la conduite d'une bête farouche.

Rodrigue à ces mots se releva vivement, et, d'une voix altérée, demanda aussitôt son cheval; puis, se tournant contre le roi, il lui parla ainsi :

— Sire, sachez-le bien, je ne me tiens pas pour honoré de baiser la main du roi, et je me tiens pour offensé que mon père l'ait baisée.

Et, disant ces mots, il sortit du palais, emmenant avec lui ses trois cents gentilshommes.

Ils s'en allèrent bien vêtus pour revenir bien armés; ils s'en allèrent sur des mules pour revenir à cheval.

Maintenant, ne vous étonnez point, madame, que dès mon entrée à Burgos je vous aie parlé du Cid. Il y a certains noms qui sont liés l'un à l'autre d'une façon indissoluble.

Burgos, pauvre cité qui comptait autrefois trente-cinq mille habitans et qui aujourd'hui n'en compte plus, je crois, que huit ou neuf mille, Burgos n'est point la ville de Fernand Gonzalès, qui fut son premier comte; Burgos n'est point même la ville de don Alphonse premier, qui fut son premier roi; Burgos est la ville du Cid, qui fut son plus illustre enfant.

En effet, Burgos, comme cet écho de la Simonetta qui répète le même mot d'une manière indéfinie, Burgos répète-t-elle incessamment le nom du Cid. Les exploits du mari de dona Ximène bruissent aux oreilles du voyageur qui franchit ses portes, qui traverse ses rues, qui visite ses monumens; le distrayant de ce qui existe au profit de ce qui est mort, et l'ombre gigantesque du héros, à travers huit siècles écoulés, se projette gigantesque et rayonnante du passé sur le présent.

Aussi, interrogez le premier enfant venu sur le Cid Campéador. Cet enfant, qui ne pourrait peut-être pas vous dire le nom de la gracieuse reine qui s'assied aujourd'hui sur le trône de Charles-Quint, vous dira que le Cid Campéador s'appelait don Rodrigue, et qu'il est né au château de Bivar. Il vous racontera à quelle occasion il fut nommé Cid; comment il força le roi Alphonse de prêter, en l'église de Saint-Gadocé, serment qu'il n'avait trempé en rien dans le meurtre de don Sanche; comment le roi Alphonse exila le Cid; comment, au moment de partir, le Cid emprunta sur un coffre plein de sable mille florins à deux juifs; comment il se raccommoda avec le roi; comment saint Pierre lui annonça sa mort prochaine; et enfin comment, mort, l'industrieux Gil Diaz, son écuyer, le plaça, d'après l'ordre qu'il avait reçu de son maître mourant, sur son cheval Rabiéca, son épée Tisona

à la main, si bien que les Mores, le croyant encore vivant, prirent la fuite à son aspect, laissant vingt de leurs rois sur le champ de bataille.

Eh bien! madame, croyez-vous une chose : c'est qu'il y a des savans qui ont découvert que le Cid n'avait jamais existé, et que cette religion, vouée par toute une ville, que cette renommée qui, débordant d'Espagne, a envahi le monde, ce respect de huit siècles agenouillés sur la tombe du héros, n'était qu'une imagination des poëtes du douzième et du treizième siècle.

N'est-ce pas, madame, que c'est une chose bien utile à la gloire d'une nation qu'un savant, surtout lorsqu'il est assez savant pour découvrir de pareilles choses?

En attendant, madame, si vous passez jamais à Burgos, visitez sa prodigieuse cathédrale; et, après avoir examiné les bas-reliefs représentant l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem; son chœur fermé par des grilles en fer repoussé d'un travail merveilleux; son dôme travaillé comme un bijou florentin; son *Ecce Homo*, de Murillo; sa *Passion*, de Philippe de Bourgogne; son *Christ en croix*, du Greco; sa *Madeleine*, de Léonard de Vinci; son orgue formidable et son *Christ* en peau humaine, demandez à voir le coffre du Cid, et le sacristain, qui par bonheur n'est point un savant, vous montrera, dans la salle de Jean Cuchiller, ce vénérable monument scellé au mur par des crampons d'acier.

J'avais trois heures à passer à Burgos, madame, une pour dormir, deux pour visiter la ville. N'étant pas sûr de rêver de vous, j'ai consacré à vous écrire cette heure que je devais consacrer au sommeil.

Le Cid n'eût pas mieux fait pour Chimène, n'est-ce pas?

Allons, voilà que j'oublie encore que le Cid n'a jamais existé.

Daignez agréer, etc.

IV.

Madrid, ce 9 octobre 1846.

En quittant Burgos, en supposant que vous quittiez jamais Burgos, madame, vous passerez un pont, jeté je ne vous dirai pas sur quelle rivière, car, n'ayant pas vu la rivière, je n'ai pas pu lui demander son nom; vous traverserez un pont, voilà tout ce que je puis vous dire.

Au milieu de ce pont, retournez-vous, madame, et jetez un dernier regard sur la reine de la Vieille-Castille; alors vous aurez devant vous, d'abord sa plus belle porte, monument de la renaissance, élevé en l'honneur de Charles V, et qui vous offrira les statues de Nuno-Rasura, de Lain-Calvo, de Fernand Gonzalès, de Charles Ier, du Cid, et de Diego Percel.

Puis à votre droite, et à celle de cette porte, vous verrez s'élever comme deux flèches de pierre les clochers de cette admirable cathédrale, qui semble placée sur la route du voyageur pour l'initier aux merveilles qu'il va visiter.

Enfin, vous embrasserez d'un coup d'œil la ville placée en amphithéâtre, et, plongeant un dernier regard dans lesplai-

nes et dans les vallées verdoyantes que vous venez de traverser, comme on force son souvenir à redescendre dans un passé riant, vous direz adieu aux sources bondissantes, aux frais ombrages, aux montagnes pittoresques du Guipuscoa, car vous allez traverser les sables rouges, les bruyères grises et les horizons sans fin de la Vieille-Castille, où vous fera pousser une exclamation de joie et d'étonnement le chêne rachitique ou l'orme rabougri que vous rencontrez par hasard.

La première chose remarquable que nous trouvâmes sur notre route fut le château de Lerma, où mourut en exil le fameux duc du même nom, célèbre par la faveur dont il jouit près du roi Philippe III, et par la profonde disgrâce qui la suivit. Les biens, et par conséquent le château que l'on voit de la route et qui faisait partie de ses biens, furent saisis après sa mort pour une somme de quatorze cent mille écus. Personne, dès lors, ne s'occupa plus de cette propriété, qui peu à peu tomba en ruines. Aujourd'hui, les plafonds effondrés gisent au niveau du sol, et à travers les fenêtres sans vitraux on aperçoit le ciel.

Monsieur Faure, l'un de nos voyageurs, qui s'était constitué notre interprète et notre cicérone, nous donna tous ces détails, en ajoutant que cinq ans auparavant, à la place même où nous étions, il avait été arrêté par des voleurs, qui avaient, sans respect pour les souvenirs qui s'y rattachaient, établi leur domicile dans le vieux château de Lerma.

Au fur à mesure que nous avancions, nous voyions, trompés par un effet d'optique, venir à nous les sommets bleuâtres de la Somma-Sierra, autre passage non moins redouté autrefois des voyageurs que ce fameux passage de Lerma où avait été arrêté notre ami Faure. Il était cinq heures du

soir lorsque nous commençâmes d'en gravir les premières pentes.

C'est une des montagnes qui s'élèvent à la gauche du chemin conduisant d'Aranda à Madrid, qui fut emportée, aux yeux de Napoléon, par la cavalerie polonaise. Cette montagne présente la déclivité d'un toit ordinaire.

Pour traverser ce passage, l'effectif de notre attelage fut porté à douze mules.

Le matin, en nous éveillant, nous vîmes à l'horizon d'un vaste désert quelques points blancs se détachant dans une brume violette : c'était Madrid.

Une heure après nous entrions dans la capitale des Espagnes par la porte d'Alcala, la plus belle de ses portes, et nous mettions pied à terre dans la cour de la malle-poste.

Ce n'était pas le tout que d'être arrivé, il fallait trouver un logement ; or, un logement à une pareille époque, dans une semblable circonstance, n'était pas chose facile.

Mais, dira votre banquier, il fallait prévoir le cas, écrire d'avance, faire retenir un hôtel.

D'abord, vous aurez la bonté de répondre à votre banquier, madame, que nous sommes partis du jour au lendemain, que par conséquent nous n'avions pas le temps de prendre nos précautions à ce sujet.

Puis vous ajouterez, et de ce fait il s'en souviendra, car à propos de ce fait les fonds ont baissé de trois francs; vous ajouterez que les journaux avaient annoncé que l'Espagne tout entière était en révolution, que les routes étaient infestées de guérillas, et qu'on se battait dans les rues de Madrid... Or, voilà le raisonnement que nous nous étions fait. Si l'on se bat dans les rues de Madrid, nous trouverons certainement place dans les maisons de ceux qui se battent, at-

tendu qu'on ne peut pas à la fois se battre dans la rue et demeurer à la maison. Pas du tout, voilà que l'Espagne jouissait de la paix la plus profonde, voilà que nous avions fait cent cinquante lieues, de Bayonne à Madrid, sans rencontrer sur la route le moindre guérilla, le moindre ladron, le moindre ratero; voilà enfin que nous trouvions les rues de Madrid dans leur solitude matinale et couvertes de théâtres forains, dressés d'avance pour les fêtes dont nous étions venus prendre notre part : il ne nous restait donc la ressource que de loger sur un théâtre.

C'était si magnifique que c'en était désespérant.

Nous nous mîmes en quête, en laissant notre bagage au bureau; nous heurtâmes à tous les hôtels de Madrid, nous visitâmes toutes les maisons garnies, toutes les casas de Pupillos : pas une chambre, pas une mansarde, pas un cabinet où loger un groom, un cobolt, un nain.

A chaque nouvelle déception nous redescendions dans la rue. Nous nous interrogions des yeux, puis, l'oreille de plus en plus basse, nous poursuivions notre investigation.

Nous avions tout visité, nous avions perdu jusqu'à ce dernier espoir qu'on ne perd qu'au dernier moment, quand par hasard je levai la tête et je lus ces mots au-dessus d'une porte encore close :

« Monnier, libraire français. »

Je poussai un cri de joie; il était impossible qu'un compatriote nous refusât l'hospitalité chez lui, ou ne nous aidât point de tout son pouvoir à la trouver ailleurs.

Je cherchai une autre porte que celle du magasin, et je trouvai une porte d'allée au-dessus de laquelle étaient écrits ces trois mots : *Casa de Banos.*

C'était un miracle de chance. Ce dont nous avions le plus

Allons, voilà que j'oublie encore que le Cid n'a jamais existé.

Daignez agréer, etc.

IV.

Madrid, ce 9 octobre 1846.

En quittant Burgos, en supposant que vous quittiez jamais Burgos, madame, vous passerez un pont, jeté je ne vous dirai pas sur quelle rivière, car, n'ayant pas vu la rivière, je n'ai pas pu lui demander son nom; vous traverserez un pont, voilà tout ce que je puis vous dire.

Au milieu de ce pont, retournez-vous, madame, et jetez un dernier regard sur la reine de la Vieille-Castille; alors vous aurez devant vous, d'abord sa plus belle porte, monument de la renaissance, élevé en l'honneur de Charles V, et qui vous offrira les statues de Nuno-Rasura, de Lain-Calvo, de Fernand Gonzalès, de Charles Ier, du Cid, et de Diego Percel.

Puis à votre droite, et à celle de cette porte, vous verrez s'élever comme deux flèches de pierre les clochers de cette admirable cathédrale, qui semble placée sur la route du voyageur pour l'initier aux merveilles qu'il va visiter.

Enfin, vous embrasserez d'un coup d'œil la ville placée en amphithéâtre, et, plongeant un dernier regard dans lesplai-

nes et dans les vallées verdoyantes que vous venez de traverser, comme on force son souvenir à redescendre dans un passé riant, vous direz adieu aux sources bondissantes, aux frais ombrages, aux montagnes pittoresques du Guipuscoa, car vous allez traverser les sables rouges, les bruyères grises et les horizons sans fin de la Vieille-Castille, où vous fera pousser une exclamation de joie et d'étonnement le chêne rachitique ou l'orme rabougri que vous rencontrez par hasard.

La première chose remarquable que nous trouvâmes sur notre route fut le château de Lerma, où mourut en exil le fameux duc du même nom, célèbre par la faveur dont il jouit près du roi Philippe III, et par la profonde disgrâce qui la suivit. Les biens, et par conséquent le château que l'on voit de la route et qui faisait partie de ses biens, furent saisis après sa mort pour une somme de quatorze cent mille écus. Personne, dès lors, ne s'occupa plus de cette propriété, qui peu à peu tomba en ruines. Aujourd'hui, les plafonds effondrés gisent au niveau du sol, et à travers les fenêtres sans vitraux on aperçoit le ciel.

Monsieur Faure, l'un de nos voyageurs, qui s'était constitué notre interprète et notre cicérone, nous donna tous ces détails, en ajoutant que cinq ans auparavant, à la place même où nous étions, il avait été arrêté par des voleurs, qui avaient, sans respect pour les souvenirs qui s'y rattachaient, établi leur domicile dans le vieux château de Lerma.

Au fur à mesure que nous avancions, nous voyions, trompés par un effet d'optique, venir à nous les sommets bleuâtres de la Somma-Sierra, autre passage non moins redouté autrefois des voyageurs que ce fameux passage de Lerma où avait été arrêté notre ami Faure. Il était cinq heures du

Allons, voilà que j'oublie encore que le Cid n'a jamais existé.

Daignez agréer, etc.

IV.

Madrid, ce 9 octobre 1846.

En quittant Burgos, en supposant que vous quittiez jamais Burgos, madame, vous passerez un pont, jeté je ne vous dirai pas sur quelle rivière, car, n'ayant pas vu la rivière, je n'ai pas pu lui demander son nom; vous traverserez un pont, voilà tout ce que je puis vous dire.

Au milieu de ce pont, retournez-vous, madame, et jetez un dernier regard sur la reine de la Vieille-Castille; alors vous aurez devant vous, d'abord sa plus belle porte, monument de la renaissance, élevé en l'honneur de Charles V, et qui vous offrira les statues de Nuno-Rasura, de Lain-Calvo, de Fernand Gonzalès, de Charles Ier, du Cid, et de Diego Percel.

Puis à votre droite, et à celle de cette porte, vous verrez s'élever comme deux flèches de pierre les clochers de cette admirable cathédrale, qui semble placée sur la route du voyageur pour l'initier aux merveilles qu'il va visiter.

Enfin, vous embrasserez d'un coup d'œil la ville placée en amphithéâtre, et, plongeant un dernier regard dans lesplai-

nes et dans les vallées verdoyantes que vous venez de traverser, comme on force son souvenir à redescendre dans un passé riant, vous direz adieu aux sources bondissantes, aux frais ombrages, aux montagnes pittoresques du Guipuscoa, car vous allez traverser les sables rouges, les bruyères grises et les horizons sans fin de la Vieille-Castille, où vous fera pousser une exclamation de joie et d'étonnement le chêne rachitique ou l'orme rabougri que vous rencontrez par hasard.

La première chose remarquable que nous trouvâmes sur notre route fut le château de Lerma, où mourut en exil le fameux duc du même nom, célèbre par la faveur dont il jouit près du roi Philippe III, et par la profonde disgrâce qui la suivit. Les biens, et par conséquent le château que l'on voit de la route et qui faisait partie de ses biens, furent saisis après sa mort pour une somme de quatorze cent mille écus. Personne, dès lors, ne s'occupa plus de cette propriété, qui peu à peu tomba en ruines. Aujourd'hui, les plafonds effondrés gisent au niveau du sol, et à travers les fenêtres sans vitraux on aperçoit le ciel.

Monsieur Faure, l'un de nos voyageurs, qui s'était constitué notre interprète et notre cicérone, nous donna tous ces détails, en ajoutant que cinq ans auparavant, à la place même où nous étions, il avait été arrêté par des voleurs, qui avaient, sans respect pour les souvenirs qui s'y rattachaient, établi leur domicile dans le vieux château de Lerma.

Au fur à mesure que nous avancions, neus voyions, trompés par un effet d'optique, venir à nous les sommets bleuâtres de la Somma-Sierra, autre passage non moins redouté autrefois des voyageurs que ce fameux passage de Lerma où avait été arrêté notre ami Faure. Il était cinq heures du

soir lorsque nous commençâmes d'en gravir les premières pentes.

C'est une des montagnes qui s'élèvent à la gauche du chemin conduisant d'Aranda à Madrid, qui fut emportée, aux yeux de Napoléon, par la cavalerie polonaise. Cette montagne présente la déclivité d'un toit ordinaire.

Pour traverser ce passage, l'effectif de notre attelage fut porté à douze mules.

Le matin, en nous éveillant, nous vîmes à l'horizon d'un vaste désert quelques points blancs se détachant dans une brume violette : c'était Madrid.

Une heure après nous entrions dans la capitale des Espagnes par la porte d'Alcala, la plus belle de ses portes, et nous mettions pied à terre dans la cour de la malle-poste.

Ce n'était pas le tout que d'être arrivé, il fallait trouver un logement ; or, un logement à une pareille époque, dans une semblable circonstance, n'était pas chose facile.

Mais, dira votre banquier, il fallait prévoir le cas, écrire d'avance, faire retenir un hôtel.

D'abord, vous aurez la bonté de répondre à votre banquier, madame, que nous sommes partis du jour au lendemain, que par conséquent nous n'avions pas le temps de prendre nos précautions à ce sujet.

Puis vous ajouterez, et de ce fait il s'en souviendra, car à propos de ce fait les fonds ont baissé de trois francs; vous ajouterez que les journaux avaient annoncé que l'Espagne tout entière était en révolution, que les routes étaient infestées de guérillas, et qu'on se battait dans les rues de Madrid... Or, voilà le raisonnement que nous nous étions fait. Si l'on se bat dans les rues de Madrid, nous trouverons certainement place dans les maisons de ceux qui se battent, at-

tendu qu'on ne peut pas à la fois se battre dans la rue et demeurer à la maison. Pas du tout, voilà que l'Espagne jouissait de la paix la plus profonde, voilà que nous avions fait cent cinquante lieues, de Bayonne à Madrid, sans rencontrer sur la route le moindre guérilla, le moindre ladron, le moindre ratero; voilà enfin que nous trouvions les rues de Madrid dans leur solitude matinale et couvertes de théâtres forains, dressés d'avance pour les fêtes dont nous étions venus prendre notre part : il ne nous restait donc la ressource que de loger sur un théâtre.

C'était si magnifique que c'en était désespérant.

Nous nous mîmes en quête, en laissant notre bagage au bureau; nous heurtâmes à tous les hôtels de Madrid, nous visitâmes toutes les maisons garnies, toutes les casas de Pupillos : pas une chambre, pas une mansarde, pas un cabinet où loger un groom, un cobolt, un nain.

A chaque nouvelle déception nous redescendions dans la rue. Nous nous interrogions des yeux, puis, l'oreille de plus en plus basse, nous poursuivions notre investigation.

Nous avions tout visité, nous avions perdu jusqu'à ce dernier espoir qu'on ne perd qu'au dernier moment, quand par hasard je levai la tête et je lus ces mots au-dessus d'une porte encore close :

« Monnier, libraire français. »

Je poussai un cri de joie; il était impossible qu'un compatriote nous refusât l'hospitalité chez lui, ou ne nous aidât point de tout son pouvoir à la trouver ailleurs.

Je cherchai une autre porte que celle du magasin, et je trouvai une porte d'allée au-dessus de laquelle étaient écrits ces trois mots : *Casa de Banos.*

C'était un miracle de chance. Ce dont nous avions le plus

besoin, après une maison garnie, c'était une maison de bains.

Je poussai une petite barrière à claires-voies qui fit résonner une sonnette. J'entrai. Je suivis une longue allée, à la suite de laquelle je trouvai une cour couverte d'un vitrage. Tout autour de cette cour s'ouvraient des entrées donnant sur des salles de bains; au-dessus de ces salles régnait un petit entresol.

Deux femmes et cinq chats se chauffaient à un brasero.

Je demandai monsieur Monnier; mais sans doute mon air déplut aux commensaux de la maison, car les femmes se mirent à grogner et les chats à geindre.

A ce double bruit, une fenêtre de l'entresol s'ouvrit; une tête coiffée d'un foulard, et un torse orné d'une chemise, apparurent à la fenêtre.

— Qu'y a-t-il? demanda la tête.

Je me hâte de vous dire, madame, que cette tête dont il m'était si important à cette heure de constater la physionomie, je me hâte de vous dire que cette tête était douée de l'aspect le plus avenant.

— Il y a, mon cher monsieur Monnier, répondis-je, que je suis, moi et mes compagnons, en quête d'un logement; que nous quêtons depuis deux heures du matin, et que si vous ne nous logez point, nous serons obligés d'acheter une tente d'occasion à quelque général carliste en retraite, et de camper sur la place d'Alcala.

Monsieur Monnier m'écoutait en ouvrant des yeux exorbitans; il était évident qu'il cherchait à me reconnaître.

— Pardon, me dit-il, mais vous m'avez appelé votre cher monsieur Monnier. Nous nous connoissons donc?

— Sans doute, puisque je vous ai appelé par votre nom.

— Oh ! il n'y a rien d'étonnant à cela, mon nom est sur ma porte.

— Et le mien aussi.

— Comment ! votre nom est sur ma porte ?

— Dame ! je l'y ai lu.

— Comment vous appelez-vous donc ?

— Alexandre Dumas.

Monsieur Monnier poussa un cri, se cogna la tête au haut de la croisée, et disparut à reculons.

Un instant après, il apparaissait en simple caleçon à l'une des portes de cette petite cour changée en parloir.

— Comment ! Alexandre Dumas, le nôtre ? notre Alexandre Dumas ? dit-il.

— Sans doute, je n'en connais qu'un, et je vous réponds d'une chose, c'est que non-seulement il est à vous, mais tout à vous.

Et je lui tendis la main

— Pardieu ! dit-il en me la secouant cordialement, voici un bon jour pour moi ; et vous dites que vous venez me demander, quoi ?

— L'hospitalité.

— Mon illustre, la maison est à vous

— Pardon, cher monsieur Monnier, c'est que je ne suis pas seul.

— Ah ! vous avez...

— J'ai mon fils.

— Eh bien ! quand il y en a pour un, il y en a pour deux.

— C'est que nous sommes plus de deux.

— Ah ! ah ! Vous avez un ami ?

Je fis un signe de tête.

— Diable ! fit monsieur Monnier en se grattant l'oreille. Eh bien ! on tâchera de trouver place pour votre ami.

— Mais c'est que...

— Quoi encore ?

— Mon ami... a un ami.

— Alors, vous êtes quatre ?

— Et un domestique.

Monsieur Monnier tomba sur une chaise.

— Alors, je ne sais plus comment faire, dit-il.

— Voyons, n'avez-vous pas quelque chambre où l'on puisse mettre deux lits ?

— Il y en a déjà deux.

— Occupés par qui ?

— Par deux Français.

— Leurs noms ?

— Messieurs Blanchard et Girardet.

— Ce sont deux amis, ils se prêteront à tout.

— Mais leur chambre est matériellement trop petite ; à peine y peuvent-ils tenir eux-mêmes.

— C'est votre seule pièce ?

— Il y en a bien une grande à côté.

— Grande, bien grande ?

— Oh ! immense ; dans celle-là vous tiendriez tous les quatre, et même tous les six.

— Bravo !

— Oui, mais c'est leur atelier.

— Eh bien ! ce sera notre atelier, voilà tout. Il n'y a pas absolument besoin de s'appeler le Corrége pour dire : Et moi aussi, je suis peintre ! Voyons, que vous reste-t-il encore ?

— Dame ! quelques greniers, quelques mansardes, quelques nids à rats.

— Bravo ! nous serons là comme dans des fromages de Hollande ! Visitons les localités.

J'allai à la porte, où le reste de la troupe attendait avec anxiété.

— Venez, messieurs, dis-je, nous avons trouvé un palais.

On me suivit en poussant des hourras.

— Silence ! messieurs, silence ! je vous prie ; la maison est honnête : ne nous en faisons pas mettre à la porte avant que d'y entrer.

Alexandre entra saluant comme un cavalier de Callot, Boulanger le suivit, Maquet venait ensuite.

Paul marchait le dernier, les doigts collés aux coutures de sa culotte, ce qui indiquait toujours qu'on l'avait perdu de vue un instant, et qu'il avait profité de cet instant pour violer les lois de son ancienne religion.

Je le regardai de travers ; il sourit le plus agréablement qu'il put. Paul a le vin charmant et le rhum adorable.

Monsieur Monnier monta le premier ; nous trouvâmes Blanchard et Girardet dans leur atelier, ils étaient déjà à l'ouvrage.

Tous deux avaient été envoyés officiellement, avec un troisième compagnon, monsieur Gisnain, pour peindre les principales scènes du grand événement qui allait se passer.

Ce furent des cris de joie quand on me vit entrer. Ces cris redoublèrent quand on vit derrière moi Boulanger, mon fils et Maquet.

— Vous voyez bien ! dis-je à monsieur Monnier en me retournant.

La proposition faite par moi au rez-de-chaussée fut renou-

velée au premier, et reçue avec enthousiasme. Blanchard et Girardet prirent un morceau de blanc d'Espagne, et tirèrent une ligne équivalant au tiers de l'atelier.

Ce tiers de l'atelier, c'était leur compartiment; la porte de leur chambre donnait dans ce compartiment; c'était fort commode, on le voit.

Les deux autres tiers nous étaient attribués.

On fit à l'instant même le déménagement.

Une grande table de sapin rouge, avec deux chaises, furent transportées au delà de la ligne blanche, et devinrent à l'instant même la propriété des anciens locataires.

Monsieur Monnier nous promit de nous faire jouir de deux tables et de quatre chaises pareilles à celles dont on avait démeublé notre compartiment.

Un grand canapé de paille et une commode en noyer devinrent propriété commune. Il fut convenu qu'on s'en servirait soit ensemble, soit séparément, mais toujours d'un bon accord.

Ce premier aménagement terminé, on passa de l'appartement commun aux chambres particulières, tout en commettant Eau de Benjoin au soin d'aller chercher les malles et les caisses, et de faire porter dans l'atelier les objets qui étaient destinés, conjointement avec les deux tables de sapin et les deux chaises de paille promises, à en faire l'ornement.

Au bout d'un quart d'heure, la visite était faite et nous étions installés. Maquet et moi avions, dans des latitudes assez rapprochées de l'appartement commun, découvert une chambre. Boulanger et mon fils, sous un méridien plus éloigné, en avaient découvert une autre.

Ces chambres, ornées seulement de quatre murs blancs, peints à la chaux, devaient être, par les soins de monsieur

Monnier, meublées, avant deux heures, d'un lit, d'une table et de quatre chaises.

Pendant ces dispositions, notre excellent hôte rayonnait : Français, il était heureux de recevoir toute une colonie française ; et quelle colonie ! des peintres officiels et un invité au mariage royal.

Ces divers points arrêtés, une reconnaissance faite des différens corridors et des diverses portes qui conduisaient au centre commun, nous nous souvînmes de l'inscription placée au-dessus de la porte d'entrée : *Casa de Banos*, et nous nous précipitâmes vers ce petit *atrium* où avait eu lieu la première partie de la scène que je viens de vous raconter.

L'admirable chose qu'un bain, quand on vient de faire soixante lieues en chemin de fer, cent quarante lieues en diligence et deux cents lieues en malle-poste, et qu'on peut, par les quatre portes des quatre chambres ouvertes, remercier en commun le Seigneur du bien-être et du repos qu'il nous fait !

Nous avions voulu retenir monsieur Monnier pour répondre aux mille questions qui nous brûlaient la langue. Mais monsieur Monnier avait disparu ; il courait les tapissiers de Madrid. Nous fûmes donc obligés de nous en tenir à notre seule conversation, qui, nous devons le dire, madame, n'en fut pas moins animée pour cela.

En effet, tout était nouveau pour nous. Ces populations graves et silencieuses, qui nous regardaient passer avec l'immobilité d'un cortége d'ombres, ces femmes belles sous leurs haillons, ces hommes fiers sous leurs guenilles, ces enfans drapés déjà dans ces lambeaux tombés du manteau paternel, tout nous indiquait non-seulement un autre peuple, mais encore un autre siècle.

Boulanger était dans l'admiration : il avait, depuis Bayonne, rencontré à chaque pas des modèles qui posaient gratis. C'était une économie de temps et d'argent à la fois : de temps, puisqu'on n'avait point besoin de les chercher ; d'argent, puisqu'on ne les payait point.

Monsieur Monnier rentra comme nous sortions du bain.

— Tout est prêt, dit-il en se frottant les mains.

— Comment, tout est prêt?

— Oui, vous pouvez monter. Les tables sont d'aplomb sur trois pieds au moins, les lits sont couverts, ou à peu près, et vos chaises résisteront si vous avez l'attention de vous asseoir seuls sur chacune d'elles.

— Monsieur Monnier, vous êtes un grand homme.

Monsieur Monnier s'inclina modestement.

Nous montâmes. Notre premier coup d'œil fut pour l'atelier; chose miraculeuse ! Eau de Benjoin lui-même était à la besogne. Il ouvrait les caisses et déballait les fusils; les bras m'en tombèrent.

— C'est bien, laissez cela, lui dis-je; occupez-vous des malles.

— Les malles sont dans les chambres de ces messieurs.

— Bien, donnez-moi les clefs.

— Elles sont tout ouvertes.

Je ne pouvais revenir de cette activité. Cette activité m'inquiétait toujours chez Paul; quand il tombait dans cet excès de prévenances, c'est qu'il avait quelque faute à se faire pardonner.

Je me doutai qu'il manquait quelque chose à l'ensemble des bagages, et que c'était dans le but de dissimuler la disparition de ce quelque chose que Paul avait disséminé les malles, les sacs de nuit, les porte-manteaux et les caisses.

J'avais une liste. Paul me vit fouiller à ma poche et en tirer cette liste; il redoubla d'activité, se rapprochant, tout en faisant son ménage, de la porte du corridor.

— Paul, lui dis-je. Il est convenu, n'est-ce pas, madame, que j'appelle Pierre tantôt Paul, tantôt Eau de Benjoin.

— Paul, lui dis-je, nous allons faire l'inventaire des bagages.

Paul, en termes de peinture, a trois tons bien distincts; son ton ordinaire est encre de Chine; mais, selon les événemens, il rougit ou pâlit; lorsqu'il rougit, il passe au bronze florentin; quand il pâlit, il tombe dans le gris de souris.

Eau de Benjoin tomba dans le gris de souris, d'où je conclus que la perte était importante.

C'était une raison de plus pour faire l'inventaire. J'y tins donc obstinément, quoique Paul fît tout ce qu'il pût pour m'en détourner.

La caisse aux cartouches manquait.

C'était grave. Nous possédions en tout sept fusils, dont une carabine à double canon; deux de ces fusils seulement étaient à système ordinaire; les quatre autres étaient des fusils Lefaucheux, c'est-à-dire se chargeant avec des cartouches et par la culasse.

Moins une soixantaine de cartouches demeurées par hasard dans les cavités des caisses à fusils, la sainte-barbe était donc complétement dégarnie.

Il est vrai qu'on nous avait dit qu'il restait bien peu de voleurs en Espagne, cinquante ou soixante, voilà tout.

Heureux pays qui sait le nombre de ses voleurs!

Mais il restait en Afrique force perdrix, force chacals, force hyènes, même quelques panthères; et nous comptions faire la chasse à tout cela.

Quant aux lions, il en reste à peine dans toute l'Algérie autant qu'il reste de voleurs en Espagne, Gérard les a tous détruits.

Eau de Benjoin reçut l'ordre de faire les recherches les plus actives. Eau de Benjoin fit semblant de chercher. Dans deux ou trois jours, quand il verra le baromètre remonté chez nous de la tempête au beau fixe, il nous avouera, avec un sourire émaillé de trente-deux dents, que la boîte aux cartouches est restée à la douane d'Irun ou de Bayonne, et qu'il se le rappelle parfaitement.

Pendant que Paul cherchait les cartouches, nous consolidions la prise de propriété, et nous organisions cet admirable désordre dont le cabinet d'un homme de lettres et l'atelier d'un peintre donnent le spécimen le plus complet.

Cette première et importante partie de l'installation arrêtée, on s'est occupé de la nourriture.

Ne vous étonnez point, madame, de me voir revenir de temps en temps à ce sujet, sur lequel il faut que les gens les plus matériels ou les plus immatériels reviennent au moins une fois par jour.

Vous qui habitez Paris, madame, et qui à travers les glaces de votre voiture voyez quand vous sortez, aux deux côtés de votre chemin, des cafés aux riches peintures, des restaurans aux gras étalages, solliciter votre appétit, vous vous étonnez, n'est-ce pas, qu'il y ait des pays où l'on s'inquiète de la façon dont l'on dînera, et vous vous dites : Entrez chez un restaurateur, ou envoyez chercher une volaille truffée, un pâté de foie gras et une langouste chez un marchand de comestibles; à la rigueur on dîne avec cela.

Eh! mon Dieu! oui, madame, on dîne avec cela, et même très bien; mais malheureusement, les pâtés de foie gras

viennent de Strasbourg, les langoustes viennent de Brest, et les volailles truffées du Périgord. Il résulte de ces différentes distances que j'ai l'honneur de vous indiquer, que lorsque ces comestibles tout français arrivent à Madrid, ils sont quelque peu détériorés, ce qui fait que l'on doit se rejeter sur un autre mode d'alimentation.

C'était ce mode d'alimentation à la recherche duquel il était urgent de nous mettre.

Après deux ou trois heures d'investigations, voici comment nos repas furent réglés.

A Madrid, le cuisinier et la cuisinière, excepté dans les grandes maisons, sont réduits à l'état de mythe. Il ne fallait donc pas songer à engager ni cuisinier ni cuisinière.

A Madrid, ceux qui veulent manger, les étrangers bien entendu, vont au marché, ou y envoient leurs domestiques; puis ils rôtissent ou fricassent eux-mêmes les objets acquis pour leur consommation.

Heureusement, depuis mon enfance, je suis chasseur, vous le savez, madame, et j'ajouterai même chasseur assez habile. Or, à l'âge de dix ou douze ans, je m'échappais parfois de la maison, j'allais dire paternelle... hélas! je n'ai jamais eu de maison paternelle, puisque mon père est mort trois ans après ma naissance, mais de la maison maternelle, pour aller faire le braconnier au milieu de ces grands bois sous l'ombre desquels je suis né. Alors, pendant un jour, deux jours, huit jours quelquefois, j'errais de village en village, sans autre ressource que mon fusil, échangeant quelque lièvre, quelque lapin, quelque perdreau, contre du vin et du pain; puis avec ce pain et ce vin mangeant une autre portion de ma chasse, la troisième portion étant invariablement destinée à ma mère et devant lui être apportée, comme Hippo-

Quant aux lions, il en reste à peine dans toute l'Algérie autant qu'il reste de voleurs en Espagne, Gérard les a tous détruits.

Eau de Benjoin reçut l'ordre de faire les recherches les plus actives. Eau de Benjoin fit semblant de chercher. Dans deux ou trois jours, quand il verra le baromètre remonté chez nous de la tempête au beau fixe, il nous avouera, avec un sourire émaillé de trente-deux dents, que la boîte aux cartouches est restée à la douane d'Irun ou de Bayonne, et qu'il se le rappelle parfaitement.

Pendant que Paul cherchait les cartouches, nous consolidions la prise de propriété, et nous organisions cet admirable désordre dont le cabinet d'un homme de lettres et l'atelier d'un peintre donnent le spécimen le plus complet.

Cette première et importante partie de l'installation arrêtée, on s'est occupé de la nourriture.

Ne vous étonnez point, madame, de me voir revenir de temps en temps à ce sujet, sur lequel il faut que les gens les plus matériels ou les plus immatériels reviennent au moins une fois par jour.

Vous qui habitez Paris, madame, et qui à travers les glaces de votre voiture voyez quand vous sortez, aux deux côtés de votre chemin, des cafés aux riches peintures, des restaurans aux gras étalages, solliciter votre appétit, vous vous étonnez, n'est-ce pas, qu'il y ait des pays où l'on s'inquiète de la façon dont l'on dînera, et vous vous dites : Entrez chez un restaurateur, ou envoyez chercher une volaille truffée, un pâté de foie gras et une langouste chez un marchand de comestibles; à la rigueur on dîne avec cela.

Eh! mon Dieu! oui, madame, on dîne avec cela, et même très bien; mais malheureusement, les pâtés de foie gras

viennent de Strasbourg, les langoustes viennent de Brest, et les volailles truffées du Périgord. Il résulte de ces différentes distances que j'ai l'honneur de vous indiquer, que lorsque ces comestibles tout français arrivent à Madrid, ils sont quelque peu détériorés, ce qui fait que l'on doit se rejeter sur un autre mode d'alimentation.

C'était ce mode d'alimentation à la recherche duquel il était urgent de nous mettre.

Après deux ou trois heures d'investigations, voici comment nos repas furent réglés.

A Madrid, le cuisinier et la cuisinière, excepté dans les grandes maisons, sont réduits à l'état de mythe. Il ne fallait donc pas songer à engager ni cuisinier ni cuisinière.

A Madrid, ceux qui veulent manger, les étrangers bien entendu, vont au marché, ou y envoient leurs domestiques; puis ils rôtissent ou fricassent eux-mêmes les objets acquis pour leur consommation.

Heureusement, depuis mon enfance, je suis chasseur, vous le savez, madame, et j'ajouterai même chasseur assez habile. Or, à l'âge de dix ou douze ans, je m'échappais parfois de la maison, j'allais dire paternelle... hélas! je n'ai jamais eu de maison paternelle, puisque mon père est mort trois ans après ma naissance, mais de la maison maternelle, pour aller faire le braconnier au milieu de ces grands bois sous l'ombre desquels je suis né. Alors, pendant un jour, deux jours, huit jours quelquefois, j'errais de village en village, sans autre ressource que mon fusil, échangeant quelque lièvre, quelque lapin, quelque perdreau, contre du vin et du pain; puis avec ce pain et ce vin mangeant une autre portion de ma chasse, la troisième portion étant invariablement destinée à ma mère et devant lui être apportée, comme Hippo-

lyte apportait la sienne aux pieds de Thésée pour calmer sa colère.

Cette ressemblance dans ma destinée et dans celle du fils d'Antiope a peut-être nui à mon éducation intellectuelle, mais a singulièrement perfectionné mon éducation culinaire.

Il en résulte, madame, que beaucoup de lecteurs, après avoir lu mes livres, ont contesté la valeur de mes livres, mais que pas un gourmand, après avoir goûté mes sauces, n'a contesté la valeur de mes sauces.

Je fus donc élu, à l'unanimité, maître d'hôtel de l'ambassade française à Madrid, et Paul élevé au grade de pourvoyeur.

La société devait faire les frais d'un grand panier pour que Paul perdît le moins d'œufs, de carottes, de côtelettes et de jambons possible.

Ces précautions étaient prises en faveur du déjeuner.

Le déjeuner devait toujours se composer de deux ou trois plats, chauds ou froids, et de quatre tasses de chocolat par tête.

Il est bon de vous dire, madame, que les Espagnols prennent leur chocolat dans des dés à coudre.

Quant au dîner, monsieur Monnier nous avait indiqué un restaurateur italien, nommé Lardi, chez lequel nous devions trouver une nourriture honorable.

En Italie, où l'on mange mal, les bons restaurateurs sont Français; en Espagne, où l'on ne mange pas du tout, les bons restaurateurs sont Italiens.

Adieu, madame, il faut que je vous quitte pour aller au marché et à l'ambassade de France.

V.

Madrid, 10 octobre 1846.

Devinez, madame, ce que j'ai rapporté de ma double course au marché et à l'ambassade?

J'ai rapporté Giraud et Desbarolles!

Au milieu de la rue Mayor, au moment où je rêvais, je ne veux pas vous dire à qui, madame, mais enfin au moment où je faisais un rêve charmant, je sentis que ma voiture s'arrêtait tout à coup et par une secousse.

En même temps, je vis apparaître à chacune de mes portières deux têtes basanées et barbues.

Quand je rêve, je rêve bien, c'est-à-dire que j'oublie complétement la réalité au profit du rêve. Je me réveillai donc en sursaut, et, à la vue de ces deux têtes formidables emmanchées sur des corps vêtus à l'espagnole, je me crus au milieu de quelque forêt épaisse ou de quelque gorge profonde, arrêté par des bandits.

Je cherchai instinctivement mes pistolets. J'ai de magnifiques pistolets à six coups, madame; mais je n'avais pas cru devoir les prendre pour aller au marché et à l'ambassade. Je ne les trouvai donc point.

Je m'apprêtais, en conséquence, à repousser l'agression avec les simples forces corporelles que Dieu m'a données,

lorsque je vis une de ces têtes qui, en riant, me montrait trente-deux dents blanches, et l'autre deux dents jaunes.

Je les regardai avec plus d'attention.

— Giraud! Desbarolles! m'écriai-je.

J'en demande pardon à mon ami Giraud, mais c'était à ses trente dents absentes et à ses deux dents présentes que je l'avais reconnu surtout.

En effet, outre la couche de bistre étendue sur les visages des deux voyageurs par le soleil de la Catalogne et de l'Andalousie, il s'était fait un énorme changement dans l'aspect de leurs *facies*.

Giraud, qui était parti sans cheveux, revenait avec une crinière de lion; Desbarolles, qui était parti avec des cheveux magnifiques, revenait à peu près chauve.

Le voyage avait agi en sens inverse sur le cuir chevelu des deux voyageurs. Je livre le fait à la science des médecins et à l'investigation des marchands de pommade.

Je poussai un cri de joie, j'ouvris la portière, et, deux secondes après, Giraud et Desbarolles étaient installés dans la voiture.

Ils revenaient de faire un voyage merveilleux, à pied toujours; un voyage d'artiste dans toute la force du terme : le carton en bandoulière, le crayon à la main, l'escopette sur l'épaule; couchant où ils pouvaient, mangeant comme ils pouvaient, mais riant, chantant, croquant tout le long du chemin. A Séville, ils avaient appris les mariages et les fêtes, il y avait douze jours de cela. Aussitôt ils étaient partis pour Madrid. En douze jours ils avaient fait cent quarante lieues de France, et venaient d'arriver.

Avant de partir de Séville, ils avaient acheté un malheureux lévrier. Pendant les trois premiers jours, le lévrier les

précéda ; les quatrième et cinquième jours, le lévrier marcha côte à côte avec eux ; enfin, le sixième jour, le lévrier resta en arrière.

Le lévrier était épuisé.

Le lendemain, au moment du départ, le pauvre animal essaya de se dresser sur ses pattes raidies ; la chose était au-dessus de ses forces.

Alors Giraud le prit dans ses bras et le porta pendant six heures ; six heures trois minutes après, le lévrier expirait sur le sein de Giraud.

Une tombe lui avait été creusée au revers du fossé. Ce jour-là, Giraud et Desbarolles ne firent que douze lieues : mais ils se rattrapèrent le lendemain en en faisant dix-huit.

Bref, ils arrivaient, et en arrivant ils apprenaient que, moi aussi, j'étais arrivé. Ils s'étaient mis aussitôt à ma recherche, et, par un excellent hasard, ils étaient venus donner du nez droit dans ma voiture.

Mon premier mot, après les avoir embrassés, fut :

— Vous venez en Algérie avec moi, n'est-ce pas ?

Tous deux se regardèrent. Il y avait déjà un mois qu'ils eussent dû être en France.

Desbarolles poussa un soupir.

Giraud leva les mains au ciel et murmura :

— Ma pauvre famille !

Il faut vous dire que Giraud possède une bonne, charmante et excellente femme qui lui a donné, voilà bientôt huit ans, cet adorable enfant blond que vous avez admiré à l'exposition, jouant avec un chien, un autre lévrier, mort aussi, mais pas de fatigue, celui-là, d'indigestion.

C'est, avec un jeune frère de vingt-quatre ans qui explore les îles Marquises, et une vieille mère de soixante-dix ans,

lorsque je vis une de ces têtes qui, en riant, me montrait trente-deux dents blanches, et l'autre deux dents jaunes.

Je les regardai avec plus d'attention.

— Giraud! Desbarolles! m'écriai-je.

J'en demande pardon à mon ami Giraud, mais c'était à ses trente dents absentes et à ses deux dents présentes que je l'avais reconnu surtout.

En effet, outre la couche de bistre étendue sur les visages des deux voyageurs par le soleil de la Catalogne et de l'Andalousie, il s'était fait un énorme changement dans l'aspect de leurs *facies*.

Giraud, qui était parti sans cheveux, revenait avec une crinière de lion; Desbarolles, qui était parti avec des cheveux magnifiques, revenait à peu près chauve.

Le voyage avait agi en sens inverse sur le cuir chevelu des deux voyageurs. Je livre le fait à la science des médecins et à l'investigation des marchands de pommade.

Je poussai un cri de joie, j'ouvris la portière, et, deux secondes après, Giraud et Desbarolles étaient installés dans la voiture.

Ils revenaient de faire un voyage merveilleux, à pied toujours; un voyage d'artiste dans toute la force du terme : le carton en bandoulière, le crayon à la main, l'escopette sur l'épaule; couchant où ils pouvaient, mangeant comme ils pouvaient, mais riant, chantant, croquant tout le long du chemin. A Séville, ils avaient appris les mariages et les fêtes, il y avait douze jours de cela. Aussitôt ils étaient partis pour Madrid. En douze jours ils avaient fait cent quarante lieues de France, et venaient d'arriver.

Avant de partir de Séville, ils avaient acheté un malheureux lévrier. Pendant les trois premiers jours, le lévrier les

précéda ; les quatrième et cinquième jours, le lévrier marcha côte à côte avec eux ; enfin, le sixième jour, le lévrier resta en arrière.

Le lévrier était épuisé.

Le lendemain, au moment du départ, le pauvre animal essaya de se dresser sur ses pattes raidies ; la chose était au-dessus de ses forces.

Alors Giraud le prit dans ses bras et le porta pendant six heures ; six heures trois minutes après, le lévrier expirait sur le sein de Giraud.

Une tombe lui avait été creusée au revers du fossé. Ce jour-là, Giraud et Desbarolles ne firent que douze lieues : mais ils se rattrapèrent le lendemain en en faisant dix-huit.

Bref, ils arrivaient, et en arrivant ils apprenaient que, moi aussi, j'étais arrivé. Ils s'étaient mis aussitôt à ma recherche, et, par un excellent hasard, ils étaient venus donner du nez droit dans ma voiture.

Mon premier mot, après les avoir embrassés, fut :

— Vous venez en Algérie avec moi, n'est-ce pas ?

Tous deux se regardèrent. Il y avait déjà un mois qu'ils eussent dû être en France.

Desbarolles poussa un soupir.

Giraud leva les mains au ciel et murmura :

— Ma pauvre famille !

Il faut vous dire que Giraud possède une bonne, charmante et excellente femme qui lui a donné, voilà bientôt huit ans, cet adorable enfant blond que vous avez admiré à l'exposition, jouant avec un chien, un autre lévrier, mort aussi, mais pas de fatigue, celui-là, d'indigestion.

C'est, avec un jeune frère de vingt-quatre ans qui explore les îles Marquises, et une vieille mère de soixante-dix ans,

les trois êtres privilégiés de son cœur qui composent la famille de Giraud.

Il est donc tout naturel que de temps en temps Giraud pense à sa famille. Seulement, les émotions que font naître en lui cette pensée se manifestent d'une façon différente selon l'heure de la journée où cette pensée lui vient, et les circonstances dans lesquelles elle lui vient.

Ainsi, le matin, Giraud ne pense pas à sa famille de la même façon qu'il y pense le soir : cela tient à ce que le matin il est à jeun et que le soir il a dîné.

Or, chacun le sait, rien ne change l'aspect des choses comme de voir les choses avec un estomac vide ou avec un estomac plein.

Giraud est donc assommant quand il pense à sa famille le matin ; Giraud est donc adorable quand il pense à sa famille le soir.

Quant à Desbarolles, je ne sais pas s'il a une famille, s'il pense à sa famille, et si cette pensée le distrait ; mais ce que je sais, c'est que la distraction de Damis, qui mordait son doigt pour sa mouillette, n'était rien auprès de la distraction de Desbarolles.

Cette digression sur Giraud et Desbarolles m'a empêché de vous dire, madame, qu'après que l'un eut achevé son soupir et l'autre sa phrase, ils acceptèrent tous deux la proposition que je leur faisais.

Notre troupe était donc au complet, telle que nous l'avions rêvée le jour de ce fameux serment des Horaces que je vous ai dit ; et nous nous retrouvions en Espagne à temps encore pour parcourir ensemble la moitié de l'Espagne.

Maintenant, je me vois dans la nécessité de vous tracer le

portrait de Giraud et de Desbarolles, comme je vous ai tracé celui de Boulanger, de Maquet et de mon fils.

Giraud est l'auteur de la *Permission de dix heures*, comme Delacroix est l'auteur du *Giaour*, et Scheffer l'auteur de la *Françoise de Rimini*. C'est-à-dire qu'outre cette *Permission de dix heures*, que vous avez vue en gravure, en lithographie, sur les tabatières, au théâtre même, Giraud a fait encore mille choses charmantes, tableaux d'histoire, tableaux de genre, portraits, pastels, etc., etc. Giraud n'est pas un peintre, c'est la peinture. Pour desssiner, il n'a pas besoin de tel ou tel objet consacré; quand le crayon manque, quand le fusin fait défaut, quand le pinceau est absent, quand la plume ne répond pas à l'appel, Giraud dessine avec un charbon, avec une allumette, avec une canne, avec un cure-dents; ce qui frappe surtout son esprit subtil et railleur, c'est le côté ridicule des objets ; son œil est comme un des miroirs désenchanteurs qui exagèrent et déforment toutes les physionomies. Giraud ferait la charge de l'Apollon du Belvédère et de la Vénus de Médicis. Si Narcisse vivait du temps de Giraud, ou que Giraud eût vécu du temps de Narcisse, il est probable que le malheureux fils, je ne sais plus de qui, madame, au lieu de mourir de langueur en voyant son portrait, serait mort de gaieté en voyant sa charge.

Il est inutile d'ajouter, madame, que Giraud est un des hommes les plus spirituels que je connaisse, et que j'ai rarement vu dans un atelier, dans un salon, ou même dans un palais, un artiste sachant mieux l'endroit et les convenances de l'endroit où il se trouve.

C'est vous dire assez que lorsqu'il est au bal de l'Opéra, Giraud interprète la musique de Musard de façon à faire pâmer d'aise le Napoléon du cancan.

Quant à Desbarolles, son portrait est plus difficile à tracer, quoiqu'il soit plus typique encore que celui de Giraud. Desbarolles est un composé de l'artiste, du voyageur, mais de l'artiste et du voyageur parisien. Il tire l'épée comme Grisier, le bâton comme Fanfan, la savate comme Lacour. Cette multiplicité d'exercices, sans compter ceux du crayon et de la plume, auxquels il se livre dans ses momens perdus, a fait contracter à ses mains l'habitude d'une multiplicité de gestes presque toujours dévastateurs. En outre, Desbarolles est distrait.

Je vous ai déjà parlé de cette distraction, madame. Quand Desbarolles est debout, cette distraction a pour tout résultat de l'empêcher d'entendre ce qu'on lui dit, ou de lui faire oublier à l'instant même ce qu'il a entendu; voilà tout. Mais, quand Desbarolles est assis, la chose devient plus grave : Desbarolles, quelque part qu'il soit, passe tout doucement et tout ingénument de la distraction au sommeil. Aussi Desbarolles s'est-il étudié à donner à son sommeil, toujours silencieux du reste, rendons-lui cette justice, un air de dignité qui fait qu'à l'exception de Giraud, les plus éveillés respectent ce sommeil. Mais à l'endroit de Desbarolles, madame, Giraud ne respecte rien. On dirait que Giraud a quelque chose en lui qui s'éveille aussitôt que Desbarolles s'endort. Aussi, dès que Desbarolles s'endort, Giraud s'approche, lui pose le pouce sur le nez et appuie jusqu'à ce que le nez disparaisse, entièrement aplati dans la moustache. C'est d'ordinaire lorsque le nez de Desbarolles est arrivé à ce point de compression que Desbarolles s'éveille, prêt à chercher querelle à l'insolent qui prend de telles libertés avec un organe qu'il a constamment sevré de tabac pour lui conserver son élégance native.

Mais alors, reconnaissant Giraud, il sourit de ce bon et amical sourire que je n'ai vu que sur les lèvres de Desbarolles. Depuis vingt ans que Giraud et Desbarolles se connaissent, Giraud a bien aplati un million de fois le nez de Desbarolles. En adoptant ce chiffre, madame, c'est juste un million de fois, pour ce fait seulement, que Desbarolles a souri à Giraud.

Quand je rencontrai Giraud et Desbarolles, ils avaient adopté le costume espagnol, c'est-à-dire le chapeau aux bords relevés en forme de tourte, avec deux pompons de soie superposés l'un à l'autre ; la petite veste brodée, le gilet éclatant, la ceinture rouge, la culotte courte, la guêtre brodée et la mante andalouse. Mais cette mise tenait moins à l'enthousiasme que leur inspirait ce costume national qu'à des circonstances particulières qu'il est opportun de mentionner ici.

En partant de France, Giraud et Desbarolles avaient emporté, outre les vêtemens de voyage qu'ils avaient sur eux, une malle de voyage contenant deux habits, deux redingotes, deux pantalons, et deux chapeaux Gibus.

Les habits, les redingotes et les pantalons, tout en se râpant de la façon la plus absolue, avaient conservé leur forme et sentaient toujours leur tailleur parisien. Mais les deux Gibus, ces produits encore mal assurés de notre civilisation moderne, n'avaient pu supporter le soleil africain de Barcelone et de Murcie, et avaient complétement dévié de la ligne droite pour se projeter en avant. Cette cambrure, qui, en France, eût disparu en quelques secondes, avait obstinément résisté à tous les efforts des chapeliers espagnols, lesquels en sont encore au feutre Louis XIII et au sombrero andalous. Il en résultait que Giraud et Desbarolles avaient

l'air d'être coiffés, chacun, d'un de ces tuyaux de cheminée que le vent a courbés ; quand ils marchaient côte à côte et qu'ils avaient le soin de mettre leur chapeau du même sens, soit que la cambrure se projetât en avant, soit qu'elle se projetât en arrière, cela ne jurait pas trop encore ; si elle se projetait en avant, ils avaient l'air de deux grenadiers russes marchant à la charge ; si elle se projetait en arrière, ils avaient l'air de Bertrand et de son ombre battant en retraite. Mais si, par un oubli bien excusable chez des voyageurs préoccupés du paysage, de l'air, de la lumière, des hommes, des femmes, de tout enfin, ils disposaient leur chapeau en sens opposé, alors ils prenaient l'aspect fantastique d'une paire de ciseaux à quatre pattes qui marcherait tout ouverte.

Un jour, Desbarolles eut une idée, c'était, puisque les chapeliers étaient impuissans, de porter son Gibus chez un horloger. L'idée fut couronnée d'un plein succès. L'horloger redressa le Gibus à l'aide d'un ressort de pendule, et Desbarolles, au grand étonnement de Giraud, revint à l'hôtel avec une coiffure perpendiculaire. Cet état de choses se maintint trois jours dans la disposition la plus satisfaisante, mais le troisième jour, pendant que Desbarolles dormait, le ressort se distendit avec le bruit d'un coucou qui va sonner. Desbarolles avait un chapeau à échappement.

C'étaient ces différentes vicissitudes de leurs vêtemens et de leurs coiffures qui avaient déterminé Giraud et Desbarolles à adopter le costume andalous, sous lequel ils venaient d'apparaître à mes yeux, et, subsidiairement, aux yeux de la colonie française.

Lorsque la colonie française eut témoigné aux nouveaux venus la satisfaction qu'elle éprouvait d'être réunie à eux, elle demanda des nouvelles du marché et de l'ambassade.

Paul répondit à l'endroit du marché en ouvrant son panier et en montrant, proprement couchés dans des compartimens de feuilles de choux, douze œufs, six perdrix, deux lièvres, et un jambon de Grenade.

Il faut vous dire, madame, que si l'on ne mange pas en Espagne, ou si l'on y mange mal, c'est tout bonnement qu'on ne veut pas y bien manger. La terre, cette mère féconde presque partout, est prodigue en Espagne ; les plus beaux légumes y poussent sans soins, les fruits les plus savoureux y mûrissent sans culture. Dans tous les temps, en se baissant, on y cueille des fraises, perdues parmi des violettes en fleurs, et, pendant six mois, en se haussant sur la pointe des pieds seulement, on atteint soit les oranges dorées qui balancent au-dessus de la tête des passans leur orbe parfumé, soit les grenades qui en s'éclatant comme un cœur trop plein font pleuvoir sur le front du voyageur une grêle de rubis.

Puis, pour les chasseurs, l'Espagne est la terre promise. Ces longues plaines aux bruyères arides offrent un inviolable asile aux perdrix, dont le faucheur ne détruit pas les œufs, et au lièvre, dont le laboureur épargne les petits. Quant au grand gibier, tels que cerf, daim, sanglier, qui déserte de jour en jour nos forêts, il trouve un refuge assuré dans ces sierras qui étoilent l'Espagne en tous sens, et où il vit sous la protection des bandits, propriétaires naturels de toutes les sierras.

Et cela, sans compter certaines traditions conservatrices dont il est impossible de deviner l'origine. Les lièvres, par exemple, qui font, soit rôtis, soit en civet, l'ornement de nos dîners, les lièvres sont proscrits de la plupart des tables, sous prétexte qu'ils fouillent les tombes et mangent les

cadavres. A quelque chose la calomnie est bonne. En Espagne, les lièvres meurent de vieillesse, en regardant les Espagnols manger les lapins.

En outre, je ne sais quelle redevance les perdrix payent aux cuisiniers pour avoir obtenu d'eux qu'au lieu de les servir rôties, à la tartare ou en salmis, on les mette à cette abominable sauce au vinaigre, qui n'a d'autre but que de faire croire à l'homme inexpérimenté en cuisine que la perdrix, cette vice-reine des repas, qui dispute la royauté au faisan, est un animal un peu moins mangeable que la chouette ou le corbeau.

J'avais rêvé, en voyant ces fatales erreurs, qu'une grande tâche m'était réservée, c'était de réhabiliter le lièvre et la perdrix.

La colonie française était disposée à m'aider dans cette œuvre de justice et d'humanité, car elle parut fort satisfaite du marché.

Une seule inquiétude lui restait : c'était à l'endroit de l'ambassade.

Je la rassurai promptement : quoique écrasé de préoccupations politiques comme ambassadeur, et de devoirs d'étiquette comme hôte, monsieur Bresson, qui avait été prévenu de mon arrivée par monsieur le comte de Salvandy, avait donné des ordres pour que je fusse introduit près de lui aussitôt que je me présenterais à l'hôtel.

L'ordre fut exécuté.

Je ne connaissais pas monsieur Bresson. C'est un homme de haute taille, au visage grave et froid, à la tête haute, comme on aime à la voir à tous ceux qui s'étant faits ce qu'ils sont, ont le droit de la porter ainsi.

La fermeté de monsieur Bresson dans toute cette grande

affaire du mariage avait été admirable; il ne s'était laissé intimider ni par les menaces de lord Palmerston, ni par la prédiction des journaux, ni par la vente mobilière de monsieur Bulwer.

Il faut vous dire, madame, que monsieur Bulwer, dont l'intention était de changer de logement et de se meubler à neuf, vendait ses vieux meubles, pour faire croire qu'il déménageait, non pas d'une rue à une autre rue, mais d'un royaume à un autre royanme.

Monsieur Bresson me reçut à merveille; il eut la bonté, en me répétant les paroles du prince, de m'assurer d'avance de tout le plaisir que celui-ci aurait à me voir, et, pour qu'il me vît le plus vite possible, il m'invita à dîner avec Son Altesse le jour même. Mes amis étaient tous invités à la soirée qui devait suivre.

Je souligne le mot *tous*, pour indiquer que le cercle de l'invitation était remis à mon plaisir.

En quittant monsieur Bresson, et je le quittai enchanté, je l'avoue, d'un de ces bons accueils dont je le savais peu prodigue, je demandai l'appartement de Glucksberg, de Talleyrand et de Guitaut.

J'avais abandonné Paris si vite que je n'avais pas eu le temps de demander à monsieur le duc Decazes, un de mes premiers patrons littéraires, je ne l'oublierai jamais, que je n'avais pas eu, dis-je, le temps de demander à monsieur le duc Decazes ses commissions pour son fils. J'avais vu Glucksberg tout enfant, juste à l'époque où Boulanger faisait son portrait, et j'avais hâte de le revoir pour parler avec lui de son père, que je n'avais pas vu lui-meme depuis bien longtemps. Vous le savez mieux que personne, madame, j'ai rarement le loisir de visiter les gens que j'aime, mais

une fois chez eux ils ne peuvent plus m'en faire sortir. Je restai donc une heure chez Glucksberg.

Quant à Talleyrand, j'avais non moins grande hâte de le revoir, quoiqu'il n'y eût pas si longtemps que je l'eusse vu que Glucksberg. J'avais connu Talleyrand en Italie, où il était attaché à l'ambassade de Florence. Je vous le présentai à l'un de ses passages à Paris, et vous savez, madame, si plus charmant esprit a jamais animé plus spirituelle figure. Talleyrand est un véritable attaché d'ambassade, et surtout d'ambassade espagnole. Aussi, je vous le dis tout bas, Talleyrand a-t-il à Madrid toutes sortes de succès dans sa façon particulière de représenter la France. Il résulte de cette grande représentation individuelle une pâleur qui va admirablement avec les yeux bleus et les cheveux blonds du jeune diplomate. Glucksberg représente le côté sérieux, et Talleyrand le côté intéressant.

Guitaut est le beau-frère de madame Bresson et descendant de ce bon et brave Guitaut si dévoué à la reine Anne d'Autriche. Guitaut, le vieux Guitaut, bien entendu, fut le poignet de fer choisi pour saisir au collet ce prince de Condé qui faisait trembler toute cette petite cour du Palais-Royal. Guitaut enfin fut celui qui, au nom de la reine, alla chercher Louis XIII chez mademoiselle de Lafayette au couvent des dames de la Visitation, et qui le ramena coucher au Louvre, neuf mois juste avant la naissance de Louis XIV. Guitaut, m'a assuré un jour un auguste personnage fort au courant des anecdotes de la monarchie, avait laissé des mémoires que la famille brûla, sur les instances de Louis XVIII. Si la famille Guitaut n'eût pas fait le sacrifice de ces mémoires, peut-être eussions-nous appris un secret bien autrement important que celui du Masque de fer.

Guitaut, le jeune, est un beau et fier garçon de vingt-deux ans, sachant la valeur du nom qu'il porte, et tout prêt à se dévouer aussi à une reine, j'en suis certain, si une reine avait besoin de son dévouement.

Avis aux jeunes reines de l'Europe.

Je revenais donc enchanté de ma course : j'avais trouvé un marché abondant, une ambassade comme il n'en existe nulle part, et sur le chemin j'avais raccolé deux amis que je croyais à l'autre bout de la Péninsule.

J'oubliais de dire qu'outre mon invitation particulière à dîner et l'invitation générale du soir, je rapportais des billets pour toutes les *fonctions royales*, et surtout un balcon pour la grande course de taureaux, qui doit avoir lieu dans trois ou quatre jours, place Mayor.

On nous promet merveilles de cette course, qui se fait dans des conditions de splendeur et d'originalité qui ne se représentent qu'aux naissances et aux mariages des infans. Il y a seize ans que pareille course n'a eu lieu à Madrid.

Cependant, les amateurs secouent la tête et font avec la bouche ce petit claquement qui indique le doute. Comme je suis fort curieux, je me suis informé de ce que voulait dire cette double dénégation, et j'ai appris qu'ils trouvaient l'enceinte de la place Mayor trop grande.

En effet, il paraît, madame, que plus l'enceinte dans laquelle se heurte le taureau et ses ennemis est grande, moins la lutte est acharnée, puisqu'un plus grand espace est ouvert à la fuite. Nous sommes donc menacés de ne voir, pendant les quatre jours que ces fêtes doivent durer, tuer que deux ou trois cents chevaux, et blesser que dix ou douze hommes. Dans un cirque ordinaire, on pouvait compter sur le double.

Vous comprenez maintenant ce signe de mépris arraché aux véritables amateurs de tauromachie.

Au reste, nous saurons à quoi nous en tenir demain; demain il y a course à la porte d'Alcala, c'est-à-dire au cirque ordinaire, et tout Madrid a la fièvre d'avance.

Et voulez-vous me permettre de vous le dire, madame? c'est que nous l'avons comme si nous étions de véritables Madrilègnes. La fièvre se gagne.

En attendant, nous avons été visiter le pont de Tolède : c'est un pèlerinage que nous avions voté en entendant Alexandre chanter tout le long de la route :

Vraiment, la reine eût près d'elle été laide,
Lorsque, le soir,
Elle passait sur le pont de Tolède
En corset noir.

Hélas! madame, le pont de Tolède y est toujours, mais Sabine n'y est plus, et nous avons cherché vainement cette belle manola qui, de compte à demi avec le vent de la montagne, avait rendu fou le pauvre Castibelza.

Il y a encore autre chose que nous avons cherché vainement, c'est le Mançanarès. Il faudrait pourtant bien que l'on s'entendît une fois pour toutes à l'endroit des fleuves.

Chez nous, quand on exerce des fonctions publiques, on ne sort point de chez soi sans dire où l'on va.

Moi qui exerce des fonctions publiques, madame, je donne l'exemple, et je vous annonce bien hautement, afin que notre hôte l'entende, que je vous quitte pour aller dîner à l'ambassade.

Tous nos compagnons vont dîner chez Lardi, pilotés par

Théophile Gautier, qu'ils ont rencontré vaguant par les rues, et qui a prétendu mieux connaître l'Espagne que les Espagnols.

En conséquence, il leur a prédit qu'ils dîneraient très mal.

VI.

Madrid, 11, au matin.

Enfin, madame, la voilà passée cette terrible émotion qu'on nous avait promise au premier combat de taureaux. L'un de nous a pâli, l'autre s'est trouvé mal tout à fait, les quatre autres sont restés fermes sur leurs stalles comme ces vieux Romains que les Gaulois vainqueurs prirent pour les dieux du Capitole.

Mais, d'abord, j'ai vu notre jeune prince ; il a été charmant, comme toujours, et a trouvé moyen de dire un mot aimable à chacun de nous. Mes amis s'étonnaient qu'un si jeune prince eût déjà cette charmante flexibilité de paroles qui trouve pour chacun ce qu'il faut dire à chacun. C'est que rien ne donne de l'esprit comme le bonheur, et que le duc de Montpensier me paraissait hier soir le prince le plus heureux du monde.

Je vous raconterais bien toutes ces fêtes, madame, si quel-

ques journaux n'avaient point annoncé que je partais comme historiographe officiel de Son Altesse. C'est une niaiserie qui vous coûtera un magnifique programme; mais vous pourrez lire toutes ces belles choses dans une lettre pétillante de verve que mon ami Achard vient de me communiquer à l'instant même, et qu'il envoie à l'*Époque*.

Car il faut vous dire, madame, que la colonie française augmente de jour en jour; bientôt cela ressemblera à une occupation. Quand on se promène dans les rues, on y rencontre en vérité autant de Parisiens que d'Espagnols. N'était un soleil magnifique, des mantilles à foison, des yeux noirs comme je n'en ai pas encore vu, et ce petit sifflement d'éventails qui agite éternellement l'air de la Castille, on pourrait se croire en France.

Après ma visite à l'ambassade, mes deux premières visites ont été à deux bons amis à moi que vous connaissez de nom. L'un de ces deux amis est le cortès Rocca de Togores (1), qui sera ministre un jour, et le duc d'Ossuna, qui l'aurait probablement été déjà s'il l'avait voulu.

Rocca de Togores est un des premiers poëtes et un des hommes les plus spirituels de l'Espagne. L'Espagne a le bon goût de croire que ses poëtes ne sont pas bons seulement à faire de la poésie, et que ses hommes d'esprit ne sont pas seulement des diseurs de bons mots. Rocca de Togores a répondu à cette confiance en devenant un des hommes les plus populaires de l'Espagne.

Le duc d'Ossuna est un de ces seigneurs comme il en reste

(1) La prédiction de monsieur Alexandre Dumas ne mit pas beaucoup de temps à se réaliser; monsieur Rocca de Togores fut depuis appelé au ministère.

si peu dans les sociétés modernes. Treize ou quatorze fois grand d'Espagne, décoré de plus d'ordres que n'en peut porter sa poitrine, il est le dernier de sa race, et représente les trois maisons gigantesques qui sont venues se fondre dans la sienne : Lerna, Benevente, Infantado. Ses aïeux, depuis cinq cents ans, n'ont pas quitté les marches du trône, et quelquefois se sont assis sur le trône lui-même. Comme le Ruy Gomez de Sylva d'Hernani, il touche du pied à tous ces ducs, du front à tous les rois. Ses revenus sont immenses, et l'on prétend qu'il en ignore le chiffre; ses propriétés couvrent l'Espagne et les Flandres. Il a, dans les Pays-Bas, des châteaux plus beaux que ceux de l'ancien roi déchu, et même que ceux du roi qui règne. Il a en Espagne des forteresses, où, en le supposant sujet rebelle comme il est sujet dévoué, il tiendrait pendant un an, rien qu'avec ses domestiques, contre toutes les armées espagnoles. Enfin, il a des plaines à lui, des chaînes de montagnes à lui, des forêts à lui ; et dans ces forêts, — écoutez bien ceci, madame, — il a des voleurs à lui.

Je vous ai dit, madame, qu'il restait en Espagne cinquante à soixante voleurs. Eh bien! sept de ces voleurs sont à d'Ossuna.

N'allez pas conclure, madame, que d'Ossuna est le chef de ces sept voleurs.

Non pas ; il en est propriétaire, voilà tout.

Voilà comment d'Ossuna a acquis cette singulière propriété.

Lorsqu'on détruisit, il y a trois ou quatre ans, le brigandage en Espagne, une soixantaine de voleurs, comme nous l'avons dit, échappèrent à la destruction : trente ou quarante se réfugièrent dans les gorges impénétrables de la Sierra,

huit ou dix entre Castro de Rio et Alcandete, et le reste dans les forêts de l'Alamine.

Or, les forêts de l'Alamine appartiennent à d'Ossuna.

Pendant quelque temps, les gardes de d'Ossuna tourmentèrent les voleurs, et les voleurs, gens peu endurans, tourmentèrent les gardes d'Ossuna. Il y eut des coups de fusil échangés, force balles perdues dans les arbres, mais aussi quelques-unes dans des cadavres. C'était un état intolérable : il survint un armistice; l'armistice fut posé sur les bases suivantes :

Il y aurait trève entre les gardes et les voleurs.

Les gardes ne traqueraient plus les voleurs ; mais aussi, de leur côté, les voleurs n'arrêteraient jamais aucun voyageur notoirement connu pour être parent, ami ou porteur d'un laissez-passer de d'Ossuna.

En outre, le prêtre d'un village situé au milieu de la foret et appartenant à d'Ossuna, le prêtre, disons-nous, aurait mission de confesser, administrer et enterrer ceux des voleurs qui, naturellement ou par accident, passeraient de vie à trépas.

En vertu de cette convention, le prêtre confessa, administra et enterra de son mieux les voleurs, qui, de dix qu'ils étaient, furent réduits définitivement à sept.

Un jour, ou plutôt un soir, les voleurs étant à l'affût, virent venir à eux la marquise de Santa-C...

Voulez-vous me permettre de vous dire en passant, madame, que la marquise de Santa-C... est une des plus jolies femmes de Madrid ; et, lorsque l'on dit une des plus jolies femmes de Madrid, on dit une des plus belles femmes du monde.

La marquise de Santa-C... était donc dans sa voiture, che-

minant au grand trot de son attelage, et cela sans se douter de rien, lorsque tout à coup sept escopettes apparurent aux regards ébouriffés du cocher et du valet de chambre. La voiture s'arrêta.

La marquise mit la tête à la portière, vit ce dont il s'agissait, et se trouva mal.

Les voleurs profitèrent de son évanouissement pour la dévaliser ; mais cela se fit avec de tels égards, qu'il était facile de voir que les voleurs prenaient à tâche de se montrer dignes en tout point du patronage qui leur était accordé.

L'opération terminée, les voleurs firent signe au cocher de continuer son chemin.

La marquise revint à elle en sentant le roulement de la voiture.

Elle était saine et sauve ; mais les voleurs lui avaient tout pris, jusqu'à son dernier réal ; tout enlevé, jusqu'à son dernier bijou.

La marquise, en arrivant à Madrid, courut annoncer à d'Ossuna l'événement dont elle venait d'être victime.

— Leur avez-vous dit que j'avais l'honneur d'être votre cousin, madame ? demanda d'Ossuna.

— Je n'ai rien pu leur dire, j'étais évanouie, répondit la marquise.

— Très bien.

— Comment, très bien ?

— Oui, je m'entends ; rentrez chez vous, marquise, et attendez-y de mes nouvelles.

Huit jours se passèrent sans que les nouvelles promises par d'Ossuna arrivassent à madame de Santa-C...

Le neuvième jour, elle reçut l'invitation de passer chez son cousin.

D'Ossuna l'attendait dans son cabinet avec un homme inconnu.

— Chère marquise, dit d'Ossuna en allant au-devant d'elle, et en la conduisant près d'une table sur laquelle était un sac d'argent et un tas de bijoux, voulez-vous me dire quelle somme vous aviez dans votre voiture?

— Quatre mille réaux.

— Comptez, dit d'Ossuna en lui présentant le sac, ou plutôt je vais compter moi-même. Vous avez de trop jolies mains pour les salir en touchant une si grossière monnaie.

D'Ossuna compta l'argent renfermé dans le sac : il n'y manquait pas un maravédis.

— Maintenant, chère marquise, continua-t-il, examinez ces bijoux, et voyez si vous retrouvez votre compte.

La marquise passa en revue bracelets, chaînes, montres, châtelaines, bagues, broches, colliers; il n'y manquait pas une épingle d'or.

— Mais qui vous a donc rendu toutes ces choses? lui demanda la marquise.

— Monsieur, répondit d'Ossuna en lui montrant l'homme inconnu.

— Et quel est ce monsieur?

— Monsieur est le chef des bandits qui vous ont arrêtée. Je me suis plaint à lui. Je lui ai dit que vous étiez ma cousine, et il est au désespoir que vous ne le lui ayez pas dit vous-même, car sans cela, au lieu de vous arrêter, il vous eût au contraire donné une escorte si vous en eussiez eu besoin. Il vous offre donc, chère marquise, ses bien sincères et bien respectueuses excuses.

Le bandit s'inclina.

— A tout péché miséricorde, continua d'Ossuna; voyons, pardonnez-lui.

— Oh! de grand cœur, dit la marquise; mais à une condition.

— Laquelle? demanda le duc.

Le bandit fixa sur la marquise son œil inquiet et intelligent.

— C'est, continua la marquise, choisissant parmi les bijoux un simple anneau d'or, c'est qu'à l'exception de cette petite bague que je reprends parce qu'elle me vient de ma mère, monsieur remportera tout ce qu'il a apporté.

Le bandit voulut débattre.

— Ce n'est qu'à ce prix que je pardonne, continua la marquise.

— Mon cher, dit le duc, ma cousine est fort entêtée; passez par où elle veut, je vous le conseille.

Le bandit, sans répondre un seul mot, reprit son argent et ses bijoux, s'inclina et sortit.

Quand la marquise rentra chez elle, on lui dit qu'un homme était passé à l'hôtel, et avait laissé un paquet à son adresse.

La marquise ouvrit le paquet : il contenait les bijoux et l'argent.

Il n'y avait pas moyen de poursuivre le bandit dans les forêts de l'Alamine; force fut donc à la marquise de reprendre ce qui lui appartenait.

Depuis ce jour, aucune méprise du même genre n'a été commise, et le duc d'Ossuna n'a pas eu un seul reproche à adresser à ses voleurs.

Voilà ce que c'est qu'un grand seigneur d'Espagne, ma-

dame; vous voyez que cela ressemble assez peu à nos petits seigneurs de France.

Avant de me quitter, le duc m'a invité à déjeuner pour demain. Il me ménage une surprise, a-t-il dit.

Soyez tranquille, madame : si, comme je n'en doute point, cette surprise en vaut la peine, je vous en ferai part.

Ce matin, Madrid s'est éveillée en fête. Tous ces théâtres et toutes ces places que nous avions vus vides hier, en arrivant, à six heures du matin étaient, les théâtres pleins d'acteurs, et les places pleines de spectateurs.

C'est que sur chacun de ces théâtres bondissait tour à tour la danse nationale de chacune des quatorze grandes provinces d'Espagne : Catalogne, Valence, Aragon, Andalousie, Vieille-Castille, Nouvelle-Castille, Léon, Galice, Asturies, Navarre, Manche et Biscaye.

Tous les danseurs, hommes et femmes, la castagnette obligée aux mains, étaient revêtus des costumes nationaux, qui, en Espagne comme ailleurs, hélas ! vont s'effaçant de jour en jour, mais qui, pour cette circonstance, réapparaissaient dans toute leur pureté native.

Chaque groupe de danseurs était réellement du pays qu'il représentait.

C'est là que vous eussiez admiré cet étrange sentiment de couleur que la nature a mis dans l'œil harmonieux de ces enfans du soleil. Avez-vous remarqué une chose, madame? c'est que plus on marche du midi au nord, plus les tons des vêtemens perdent de leur valeur, jusqu'à ce qu'enfin, sous les latitudes élevées, ils se dégradent tout à fait. Rubens, ce peintre au nom et au cœur de flamme, dut être bien heureux lorsque, envoyé en Espagne comme ambassadeur, il vit flamboyer à ses yeux ce magnifique arc-en-ciel

que forme la population bariolée de Madrid. Là, chaque vêtement semble une palette chargée des tons les plus hardis, qui s'allient sans jamais se heurter. Si l'on pouvait voir les rues de Madrid en passant à vol d'oiseau, à un quart de lieue au-dessus d'elles, on les prendrait, j'en suis certain, pour un immense parterre tout étoilé de fleurs.

Comme il n'y a pas assez de danseurs pour remplir toutes les estrades à la fois, quand un groupe a accompli dans une rue ou sur une place le nombre de figures qu'il doit exécuter, il se met en route, musique en tête, pour aller chercher un autre théâtre et d'autres spectateurs.

Alors, par tout son chemin, les fenêtres se garnissent de têtes de femmes aux épaules nues, aux cheveux lisses et luisans comme des ailes de corbeau ; sur ces cheveux, d'un noir bleu, s'épanouit ardente quelque rose pourpre, quelque camélia cerise ou quelque œillet cramoisi. Une mantille couvre tout cela sans rien cacher ; puis les éventails vont avec leur petit bruit agaçant, s'ouvrant, se fermant sans cesse, et se déroulant entre les doigts effilés qui les tourmentent avec une incroyable adresse et une adorable coquetterie.

Cependant le théâtre abandonné ne reste pas longtemps vide : aux danses succèdent les combats ; des Maures, coiffés de turbans et armés de cimeterres, des chevaliers avec des jupes bleues, des maillots collans, des toques à plumes et des épées en croix, comme on en portait, il y a vingt ans, à la Gaîté et à l'Ambigu, figurant, les uns des soldats du roi Boabdil, les autres les croisés du roi Ferdinand, s'emparent des théâtres et représentent tant bien que mal la prise de Grenade et les hauts faits du grand capitaine. Pour les animer, une musique composée de tambours et de trompettes retentit incessamment, pétillante et barbare, à croire

qu'au lieu d'assister au siége de Grenade, on assiste à la prise de Jéricho.

Sur d'autres estrades, nous vîmes des Chinois avec leurs chapeaux en pagodes, leurs yeux retroussés, leurs longues moustaches et leurs habits soyeux tout ruisselans de grelots. Mais la vérité me force à dire que les honneurs de la journée étaient en général pour les danseurs et les Maures. Les Chinois, sans être tout à fait abandonnés, me paraissent un peu vieillis, même en Espagne.

C'est au milieu de cette population fiévreuse, sillonnée à chaque instant par des carrosses qui semblaient tirés des écuries du roi Louis XIV, et qui passaient à grand tintamarre, attelés de chevaux ou de mules empanachés, que nous gagnâmes l'église d'Atocha, où se célèbrent d'ordinaire les mariages des infans et des infantes d'Espagne.

Jamais, je crois, tant de monde n'a tenu sur un si petit espace, et tant d'or n'a été étalé sur des habits de cour.

Au milieu de ce luxe qui rappelait les anciens possesseurs de l'Inde et du Pérou, nos deux jeunes princes se faisaient remarquer par une simplicité toute militaire. Ils portaient tous deux l'uniforme de maréchaux de camp : culotte blanche, bottes à l'écuyère, grand cordon rouge en sautoir, et la Toison-d'Or au cou.

Celle de Son Altesse le duc de Montpensier était en diamans.

La reine était charmante de grâces, l'infante resplendissante de beauté.

Bon ! voilà que j'avais dit que je ne raconterais rien de toutes ces merveilles, madame, et qu'au lieu de me tenir la parole que je m'étais donnée à moi-même, je me laisse entraîner à vous faire des descriptions sans fin.

Je me contenterai donc de vous dire qu'à deux heures le patriarche des Indes prononça la bénédiction nuptiale.

Nous retrouvâmes en sortant la foule non moins épaisse que nous l'avions trouvée en entrant. Eau de Benjoin, avec son costume de Says, excitait surtout l'admiration générale.

Cette admiration nous retarda quelque peu, à notre grand regret, car nous avions hâte de revenir changer d'habits pour aller voir la course. La course était indiquée pour deux heures et demie, et c'est peut-être le seul spectacle où l'on ne fasse jamais attendre le public, même pour la reine.

J'ordonnai au cocher de quitter le Prado, tout encombré de préparatifs d'illuminations et de feux d'artifices, et de prendre les rues les moins fréquentées. Nous avions notre toilette à faire, ou plutôt à défaire.

A deux heures un quart, nous touchions Casa-Monnier; à deux heures et demie, nous étions prêts à monter en voiture, lorsqu'une querelle avec notre cocher, qui ne voulut jamais nous laisser monter cinq dans son véhicule, vint compliquer notre situation en nous laissant sur le pavé.

Il fallait gagner à pied la porte d'Alcala, et de la Casa-Monnier à la porte d'Alcala il y a un bon quart de lieue : c'était, même en courant, au moins dix minutes de chemin.

C'est véritablement un spectacle curieux, madame, que Madrid se rendant à une course de taureaux. On dirait un fleuve débordé roulant sur une pente. Ces âmes que vit Dante, après avoir franchi le seuil désespéré de l'enfer, et que le vent poussait devant lui comme un tourbillon de feuilles, ne franchissaient pas l'espace avec plus de vitesse et d'acharnement que cette foule partagée entre tant de spectacles, et qui était en retard comme nous pour son spectacle favori. Toute cette rue d'Alcala, large comme notre avenue

des Champs-Elysées, et terminée par une porte presque aussi gigantesque que notre arc de triomphe de l'Étoile, ressemblait à un champ d'hommes et de femmes aussi pressés que le blé dans une plaine, et courbés tous du même côté par le vent fiévreux de la curiosité.

Pour ce grand jour, on avait fait sortir de leurs remises des carrosses comme on n'en trouve plus que dans les tableaux de Vandermeulen, et des calessinos comme on n'en voit nulle part. Entre les roues de ces voitures, entre les flots de ce peuple, passent, sans heurter personne, et c'est miracle, les paysans des environs de Madrid à cheval, avec la carabine à l'arçon de la selle, et l'air aussi farouche que s'il s'agissait de conquérir et non de payer cette place qu'ils viennent chercher au cirque. Enfin, au milieu de tout ce conflit de piétons aux vêtemens bariolés, de carrosses massifs, de calessinos aux roues immenses, de cavaliers sur leurs chevaux andalous, l'omnibus passe avec une célérité inaccoutumée, chargé d'autant de curieux que peut en contenir non-seulement son intérieur, mais encore son impériale, labourant tout ce flot humain comme Léviathan fait de la mer.

Nous arrêtâmes une voiture qui passait et qui ne contenait encore que quatre personnes. Nous jetâmes deux douros au cocher, qui voulait s'opposer à notre invasion, ignorant jusqu'à quel point cette invasion lui serait profitable, et qui, ravi de notre générosité, nous enfourna dans son véhicule, comme un boulanger fait de six pains, en criant à ses premiers voyageurs : « Pressez-vous ! pressez-vous ! »

Les uns se tinrent debout, soutenant comme Atlas fait du monde le haut de l'impériale avec leurs épaules ; les autres s'assirent sur des genoux complaisans; les autres, enfin,

parvinrent à se glisser entre les fémurs étrangers, comme des coins de torture ; tout cela pendant que la voiture continuait son galop enragé ; mais il est convenu que ce jour-là on est insensible aux coups comme à la pression ; pourvu que l'on arrive, c'est tout ce qu'il faut, arrivât-on moulu, brisé, en morceaux.

Nous arrivâmes à la porte d'Alcala : notre locomotive s'arrêta à trente pas à peu près d'un vaste monument représentant un pâté bas de forme. Nous sautâmes à terre, et le dernier était encore en l'air que le carrosse repartait au galop de ses deux mules, qui semblaient partager la fièvre générale, pour aller chercher d'autres curieux.

Nous pressâmes le pas. J'aurais voulu voir, avant d'entrer dans le cirque, la chapelle où l'on dit la messe mortuaire, la pharmacie avec ses deux médecins, la sacristie avec son prêtre, les uns se tenant prêts à secourir les blessés, les autres à confesser les mourans ; mais nous n'avions plus le temps, nous entendions sonner la fanfare qui annonce que l'alguazil vient de jeter au garçon du cirque la clef du toril. Nous prîmes nos billets ; nous nous engouffrâmes dans la large porte, et, avec un de ces battemens de cœur qu'on éprouve toujours quand on va voir une chose inconnue et terrible, nous gravîmes l'escalier qui nous conduisit à nos galeries.

On me fait observer, madame, qu'il est tantôt sept heures ; il faut que je revête mon habit de cérémonie. Monsieur le duc de Rianzarès a eu la bonté de m'inviter hier à la cérémonie de la chapelle du palais, et j'ai reçu ce matin de monsieur Bresson une lettre qui renouvelle cette invitation.

A demain donc, ou à cette nuit, la course des taureaux.

VII.

Madrid, 12, au soir.

Nous vivons dans un tel tourbillon, madame, que voilà quarante-huit heures passées sans causer avec vous. Il faut dire aussi que ces quarante-huit heures ont passé comme un mirage perpétuel, pendant lequel je ne dirai pas j'ai vu, mais j'ai cru voir des fêtes, des illuminations, des combats de taureaux, des ballets; tout cela passant avec la rapidité de ces décorations qui paraissent et qui disparaissent au sifflet du machiniste.

Vous nous avez laissés, madame, nous pressant, nous poussant, nous heurtant dans un des corridors sombres et ascendans de cette moderne tour de Babel qu'on appelle un cirque.

A l'extrémité de ce corridor, nous trouvâmes la lumière.

Nous nous arrêtâmes éblouis, aveuglés, chancelans.

C'est que quiconque n'a pas vu cette flamboyante Espagne ne se doute pas de ce que c'est que le soleil; quiconque n'a pas entendu la rumeur d'un cirque ne se doute pas de ce que c'est que le bruit.

Figurez-vous, madame, un amphithéâtre dans le genre de l'Hippodrome, mais contenant vingt mille personnes, au lieu de quinze mille, disposées sur des gradins qui coûtent plus

ou moins cher, selon qu'ils offrent des billets d'ombre, des billets de soleil et d'ombre, ou bien des billets de soleil tout seul.

Les spectateurs qui ont des billets de soleil sont ceux, vous le comprenez bien, qui, pendant toute la durée du spectacle, doivent être exposés à l'ardeur dévorante du soleil.

Ceux qui ont des billets de soleil et d'ombre sont ceux que le mouvement journalier de la terre doit protéger pendant un certain temps contre la fixité du soleil.

Enfin, ceux qui ont des billets d'ombre sont ceux qui, depuis le commencement du spectacle jusqu'à la fin, doivent être à l'abri du soleil.

Il va sans dire que nous avions des billets d'ombre.

Notre premier mouvement, en entrant dans ce cercle de flamme, fut de nous rejeter, épouvantés, en arrière. Jamais nous n'avions vu, avec de pareils cris, s'agiter tant de parasols, tant d'ombrelles, tant d'éventails, tant de mouchoirs.

Voici l'aspect que présentait l'arène lorsque nous arrivâmes.

Nous étions juste en face de la porte du toril. Le garçon du cirque, qui venait de recevoir des mains de l'alguazil la clef de cette porte, tout empanachée de rubans, s'avançait vers elle; à la gauche du taureau qui allait sortir, se tenaient, emboîtés dans leurs selles arabes, la lance en arrêt, les trois picadors. Le reste de la quadrille, c'est-à-dire les chulos, les banderilleros et le torero, se tenaient à droite, dispersés dans l'arène, comme des pions en bataille sur un échiquier.

Disons d'abord ce que c'est que le picador, le chulo, le banderillero et le torero, puis nous essayerons de rendre visible à nos lecteurs le théâtre sur lequel ils opèrent.

Le picador, à notre avis celui qui court le plus de danger de tous, est l'homme à cheval qui, une lance à la main, attend l'attaque du taureau. Cette lance n'est point une arme, mais seulement un aiguillon. Le fer qui la garnit n'a que la profondeur nécessaire à entamer la peau de l'animal, c'est-à-dire que la blessure que fait le picador ne peut jamais avoir d'autre résultat que de doubler la colère du taureau et d'exposer l'homme et le cheval à une attaque d'autant plus vive que cette douleur a été plus cuisante.

Le picador court deux dangers : celui d'être embroché par le taureau, celui d'être écrasé par son cheval.

Nous avons parlé de la lance, son arme offensive; il n'a pour armes défensives que des jambiers de fer, montant jusqu'à mi-cuisses, et recouverts d'un pantalon de peau.

Les chulos sont ceux qui, un manteau vert, bleu ou jaune à la main, détournent sur eux, en agitant ce manteau aux yeux de l'animal, sa colère prête à se satisfaire sur un cheval renversé ou sur un picador désarçonné.

Les banderilleros ont pour mission de ne pas laisser refroidir la colère du taureau. Au moment où le taureau, éperdu, ébloui, lassé, tourne sur lui-même, ils viennent lui planter dans les deux épaules des banderilles, composées de petites baguettes portant du papier de toutes couleurs découpé comme celui que les enfans mettent à la queue d'un cerf-volant. Ces banderilles s'enfoncent à l'aide d'une pointe de fer ayant la forme d'un hameçon.

Le torero est le roi de la scène; c'est à lui qu'appartient le cirque, c'est le général qui dirige toute la bataille, c'est le chef au geste duquel chacun obéit passivement; le taureau lui-même, sans s'en douter, est soumis à sa puissance : il le conduit où il veut à l'aide des chulos, et lorsque l'heure

du dernier duel entre lui et le taureau est arrivée, c'est sur le terrain qu'il a choisi, en se réservant tous les avantages de l'ombre et du soleil, que le taureau, frappé à mort par la terrible spada, vient expirer à ses pieds.

Si la maîtresse du torero est dans le cirque, c'est toujours vers le point de l'arène le plus rapproché de cette maîtresse que le taureau mourra.

Il y a par chaque course deux ou trois picadors de rechange, au cas où les picadors combattans seraient blessés : autant de chulos et autant de banderilleros.

Le nombre des toreros n'est pas fixé ; à cette course, il y en avait trois : Cucharès, Lucas Blanco et le Salamanchino.

De ces trois toreros, Cucharès seul a un nom.

Tout cela, picadors, chulos, banderilleros, toreros, est vêtu avec une merveilleuse élégance. Les vestes, courtes et chargées de broderies d'or et d'argent, sont vertes, bleues ou roses ; les gilets, brodés comme les vestes, de couleurs éclatantes, sont harmonieusement assortis avec le reste du costume. Les culottes sont de tricot, les bas de soie, et les souliers de satin.

Une ceinture aux vives couleurs serre la taille des combattans, et un élégant chignon orne le derrière de leur tête, couverte d'un petit chapeau noir tout brodé de passementeries.

Maintenant, passons des acteurs au théâtre.

Autour de l'arène, majestueuse comme un cirque du temps de Tite ou de Vespasien, règne une cloison en madriers haute de six pieds et formant le cercle où sont enfermés tous les personnages que nous venons de décrire, depuis le picador jusqu'au torero.

Cette cloison, qui s'appelle l'*olivo*, est peinte en rouge

dans sa partie supérieure, en noir dans la partie inférieure. Ces deux parties, de hauteurs inégales, sont séparées par une planche peinte en blanc formant un rebord saillant; ce rebord est destiné à servir d'étriers aux chulos, banderilleros et toreros poursuivis par le taureau; ils posent un pied sur le rebord, et, à l'aide des mains, s'élancent par-dessus la barrière. Cela s'appelle *tomar el olivo*, c'est à-dire prendre l'olive. Il est bien rare que le torero recoure à ce dernier moyen; il se détourne du taureau, mais il regarderait comme une honte de le fuir.

De l'autre côté de cette première cloison est une seconde barrière; cette cloison et cette barrière forment un couloir. C'est dans ce couloir, où sautent les chulos et banderilleros poursuivis par le taureau, que se tiennent l'alguazil, les picadors de rechange, le cachetero, et les amateurs qui ont leurs entrées.

Disons ce que c'est que le cachetero.

Le cachetero est l'exécuteur des hautes œuvres. Son office est presque infamant : quand le taureau est abattu par l'épée du torero, et que cependant il soulève encore sa tête mugissante et ensanglantée, le cachetero enjambe la barrière, entre dans l'arène, se glisse tortueusement, comme le chat et le chacal, jusqu'à l'animal abattu, et là, traîtreusement, par derrière, il lui donne le coup de grâce. Ce coup se donne avec un poignard ayant la forme d'un cœur; il sépare ordinairement la deuxième vertèbre du cou de la troisième, et le taureau tombe comme foudroyé.

Puis, cette exécution accomplie, le cachetero regagne toujours de son pas oblique le rebord, franchit la barrière et disparaît.

Cette première barrière, que franchissent, comme nous

l'avons vu, les chulos, les banderilleros et le cachetero n'est pas toujours un refuge certain. On a vu des taureaux sauteurs franchir cette barrière avec la même facilité que nos chevaux de course franchissent une haie, et une gravure de Goya représente l'alcade de Terrason misérablement embroché et foulé aux pieds par un taureau sauteur.

J'ai vu aux fêtes royales un taureau sauter trois fois de suite de l'arène dans le couloir.

Alors, avec la même agilité qu'ils ont sauté de l'arène dans le couloir, les chulos et les banderilleros sautent du couloir dans l'arène; le garçon du cirque ouvre une porte, et le taureau, qui tourne furieux dans ce petit espace, voyant le chemin qu'on lui ouvre, rentre de nouveau dans la lice, où l'attendent ses ennemis.

Parfois, on sépare l'arène en deux. Cela arrive quand l'arène est trop grande. A la place Mayor, par exemple, où l'on fait à la fois deux combats, un jour il arriva que deux taureaux sautèrent à la fois de la lice dans le couloir, coururent l'un sur l'autre, se rencontrèrent et se tuèrent tous deux.

Cette cloison est percée de quatre portes, situées aux quatre points cardinaux; deux de ces portes sont irrévocablement destinées à laisser entrer les taureaux vivans et à laisser sortir les taureaux morts.

Derrière la seconde barrière s'élève l'amphithéâtre, tout chargé de gradins, chargés eux-mêmes de spectateurs.

La musique est placée juste au-dessus du toril.

Le toril est l'endroit où l'on renferme les taureaux.

Les taureaux qui doivent combattre, tirés généralement des pâturages les plus solitaires, sont amenés pendant la nuit

à Madrid, et conduits au toril, où chacun trouve son étable particulière.

Pour l'irriter davantage, aucune nourriturè ne lui est donnée pendant les dix ou douze heures qu'il passe dans sa prison.

Puis, au moment de sortir, pour porter l'irritation de l'animal à son comble, on lui enfonce dans l'épaule gauche, toujours à l'aide d'un fer aiguisé en hameçon, une touffe de rubans aux couleurs de son propriétaire ou de ses propriétaires.

Cette touffe de rubans est le but de l'ambition des picadors et des chulos. C'est un charmant cadeau à faire à une maîtresse que de lui donner cette touffe de rubans.

Ma mise en scène posée, permettez-moi, madame, de revenir au spectacle.

Nous étions, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, juste en face du toril. A notre droite, nous avions la loge de la reine ; à notre gauche, l'ayuntamiento, c'est-à-dire quelque chose comme le maire, les adjoins et les conseillers municipaux.

Nous regardions tout cela dans l'angoisse de l'attente, avec un visage fort pâle et d'un œil assez effaré.

J'avais à ma gauche Rocca de Togores, ce charmant poëte dont je vous ai parlé ; à ma droite Alexandre, puis Maquet, puis Boulanger.

Giraud et Desbarolles, en costume complet d'Andalous, se tenaient debout sur la seconde banquette.

Ils avaient vu dix courses, et nous regardaient de cet air de pitié que les vieux grognards de l'empire avaient pour les conscrits.

Le garçon du cirque ouvrit la porte du toril et se rangea derrière cette porte.

Le taureau apparut, fit dix pas, s'arrêta court, ébloui par la lumière, étourdi par le bruit.

C'était un taureau noir, aux couleurs d'Ossuna et de Veragua (1).

Sa bouche était blanche d'écume; ses regards semblaient deux rayons de feu.

J'avoue pour mon compte que le cœur me battait comme si j'allais assister à un duel.

— Regardez! regardez! me dit Rocca, le taureau est bon.

A peine Rocca m'avait-il fait cette promesse, que, comme s'il eût hâte de réaliser la prophétie de Rocca, le taureau se précipita sur le premier picador.

Vainement celui-ci essaya-t-il de l'arrêter avec sa lance, le taureau fonça sur le fer, et prenant le cheval au poitrail, il lui enfonça une de ses cornes jusqu'au cœur.

Le cheval quitta la terre, soulevé par le taureau, et battit l'air de ses quatre pieds.

Le picador comprit que son cheval était perdu; il s'accrocha des deux mains à la crête de la barrière, quittant vivement les étriers.

En même temps que son cheval tombait d'un côté, il enjambait la barrière et se laissait tomber de l'autre.

Le cheval essayait de se relever, le sang coulait de son poitrail par deux trous, comme deux robinets lâchés.

Il vacilla un instant, puis retomba. Le taureau s'acharna sur lui, et en une seconde lui fit dix autres blessures.

(1) Le duc de Veragua est le dernier descendant des Christophe Colomb.

— Bon! me dit Rocca, c'est un taureau collant... La course va être belle.

Je me retournai vers mes compagnons. Boulanger avait assez bien supporté le spectacle, mais Alexandre était fort pâle, mais Maquet essuyait son front couvert de sueur.

Le deuxième picador, voyant le taureau acharné sur l'agonie du cheval, quitta la barrière et vint à lui.

Quoiqu'il eût les yeux bandés, son cheval se cabra, il sentait instinctivement que son maître le menait à la mort.

Le taureau, en voyant ce nouvel antagoniste fondit sur lui.

Ce qui se passa fut rapide comme la pensée : en une seconde, le cheval fut renversé en arrière, et tomba de toute sa pesanteur sur la poitrine de son cavalier.

Nous entendîmes, si l'on peut dire cela, le cri des os.

Alors un hourra universel s'éleva. Vingt mille voix crièrent ensemble :

— Bravo toro ! bravo toro !

Rocca criait comme les autres, et ma foi ! je me laissai entraîner à crier comme Rocca :

— Bravo toro !

C'est qu'en effet l'animal était superbe, avec tout son corps noir comme du jais, et le sang de ses deux adversaires qui lui ruisselait sur la tête et sur les épaules comme une coiffe de pourpre.

— Hein ! me dit Rocca, quand je vous avais dit que c'était un taureau collant.

On appelle taureau collant celui qui, après avoir renversé sa victime, s'acharne sur elle.

En effet, celui-là non-seulement s'acharnait sur le cheval, mais encore, sous lui, il cherchait son cavalier.

Cucharès, qui était le torero de cette course, fit un signe,

et toute la troupe des chulos et des banderilleros enveloppa le taureau. Au milieu de cette troupe qu'il dirigeait, était Lucas Blanco, autre torero que j'ai déjà nommé, beau jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, qui tue depuis deux ans seulement.

Il dérogeait en se mêlant aux chulos. Mais l'enthousiasme l'emportait.

A force d'agiter leurs capes aux yeux du taureau, les chulos parvinrent à le distraire. Il releva la tête, regarda un instant ce monde d'ennemis, ces capes flamboyantes au soleil, et s'élança sur Lucas Blanco, qui se trouvait le plus proche de lui.

Lucas se contenta de pirouetter sur le talon avec une grâce et une tranquillité infinie; le taureau passa.

Les chulos poursuivis par lui gagnèrent la barrière. Le dernier pouvait sentir l'haleine de l'animal brûler ses épaules.

Arrivés à la barrière, ils s'envolèrent par-dessus : s'envolèrent est le mot, car, grâce à leurs grandes capes bleues, roses et vertes, ils semblaient une troupe d'oiseaux aux ailes étendues.

Les cornes du taureau s'enfoncèrent dans la barrière et clouèrent le long des madriers la cape du dernier chulo, qui, en sautant de l'autre côté, la lui rejeta sur la tête.

Le taureau arracha ses cornes des planches et resta un instant coiffé de la cape rose du chulo, sans pouvoir se débarrasser de cette cape, qui, pompant le sang que l'animal avait sur les épaules, se teignit de larges taches de pourpre.

L'animal piétinait sur l'extrémité de la cape, mais le centre du manteau était arrêté par ses cornes. Un instant, il tourna furieux sur lui-même, comme s'il devenait insensé,

puis la cape vola en pièces, excepté un lambeau qui demeura, comme une banderolle, fixé à la corne droite.

Lorsqu'il put y voir, il embrassa toute l'arène d'un rapide et sombre regard.

Au-dessus de la barrière, reparaissaient toutes les têtes des chulos et des banderilleros fugitifs, prêts qu'ils étaient à sauter de nouveau dans le cirque dès que le taureau se serait éloigné.

Sur deux points parallèles, se tenaient Lucas Blanco et Cucharès, calmes tous deux, regardant tous deux.

Trois hommes tiraient le picador de dessous son cheval, et essayaient de le mettre sur pied. Le picador vacillait sur ses grosses jambes garnies de fer. Il était pâle comme la mort et une écume sanglante teignait ses lèvres.

Des deux chevaux, l'un était mort tout à fait, l'autre essayait de repousser la mort à coups de ruades.

Le troisième picador, le seul qui fût resté debout, se tenait sur son cheval, immobile comme une statue de bronze.

Après une investigation d'un instant, le taureau fut fixé.

Son œil s'arrêta sur le groupe qui emmenait le picador blessé.

Il gratta le sable, qu'il fit jaillir jusque sur les gradins avec ses pieds de devant, abaissa son nez au niveau du sillon qu'il venait de creuser, poussa un beuglement terrible, et s'élança sur le groupe.

Les trois hommes qui emportaient le blessé l'abandonnèrent et coururent à la barrière.

Le picador, presque évanoui, mais ayant cependant encore la conscience du danger, fit deux pas, battit un instant l'air de ses mains, et tomba en essayant d'en faire un troisième.

Le taureau se dirigeait sur lui.

Mais sur sa route il rencontra un obstacle.

Le dernier picador s'était enfin ébranlé, et il était venu se placer entre l'animal furieux et son camarade blessé.

Le taureau fit plier sa lance comme un roseau, et ne lui donna qu'un coup de corne en passant.

Le cheval, grièvement blessé, pivota sur ses pieds de derrière et emporta son maître à l'extrémité de l'arène.

Le taureau parut hésiter entre le cheval encore vivant et le picador qui semblait mort.

Il s'élança sur le cheval.

Puis, après l'avoir fouillé profondément, et avoir laissé dans une des nouvelles blessures qu'il venait de lui faire ce lambeau de cape dont nous avons parlé, il se retourna vers l'homme que Lucas Blanco aidait à se soulever sur un genou.

Le cirque éclatait en applaudissemens, les « bravo toro » ne cessaient pas. Quelques voix, plus enthousiastes, l'appelaient « joli garçon, cher taureau. »

Il fondit sur Lucas Blanco et sur le picador. Lucas Blanco fit un pas de côté, étendit son manteau entre lui et le blessé; le taureau, trompé, s'élança sur la cape mouvante.

Je regardai nos compagnons : Boulanger était pâle; Alexandre était vert; Maquet, comme la nymphe Biblis, fondait littéralement en eau.

Si j'avais eu un miroir, madame, je vous dirais comment j'étais moi-même. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'étais si fort ému, que je n'éprouvais absolument rien de ce dégoût qui m'avait été promis, et que moi, qui me sauve quand je vois un cuisinier prêt à tuer une poule, je ne pouvais détacher mes yeux de ce taureau qui avait déjà à peu près tué trois chevaux et blessé un homme.

Il s'était arrêté sur lui-même, ne comprenant rien sans

doute à la faiblesse de l'obstacle qu'on lui avait opposé, et il s'apprêtait à continuer la lutte.

Ce fut encore Lucas Blanco qui lui offrit le combat, ayant sa cape de taffetas bleu pour toute arme offensive et défensive.

Le taureau s'élança sur Lucas. Lucas fit une passe semblable à la première, et le taureau se retrouva à dix pas plus loin que lui.

Pendant ce temps, chulos et banderilleros étaient redescendus dans l'arène; les valets du cirque étaient revenus chercher le picador, qui, appuyé sur eux, gagnait la barrière en marchant plus facilement.

Toute la quadrille entourait le taureau, agitant ses capes; mais le taureau n'avait de regards que pour Lucas Blanco. C'était une lutte entre lui et cet homme, dont aucune autre attaque ne pouvait le distraire.

Quand un taureau regarde un homme ainsi, il est bien rare que ce ne soit pas un homme mort.

— Vous allez voir, me dit Rocca, en me posant la main sur le bras, vous allez voir.

— Arrière! Lucas, arrière! crièrent d'une seule voix tous les chulos et tous les banderilleros.

— Arrière, Lucas! cria Cucharès.

Lucas regarda dédaigneusement le taureau.

Le taureau vint droit à lui la tête basse.

Lucas lui posa la pointe du pied entre les deux cornes et lui sauta par-dessus la tête.

Alors ce ne furent plus des applaudissemens, ce ne furent plus des cris, ce furent des rugissemens.

— Bravo, Lucas! crièrent vingt mille voix. Viva Lucas! viva! viva!

Les hommes jetaient leurs chapeaux et leurs pétacas dans l'arène, les femmes jetaient leurs bouquets et leurs éventails.

Lucas saluait en souriant, comme s'il eût joué avec un chevreau.

Nos compagnons, tout pâles, tout verts et tout ruisselans qu'ils étaient, applaudissaient et criaient comme les autres.

Mais ni ces cris ni ces applaudissemens furieux ne détournaient le taureau de son idée de vengeance. Au milieu de tous ces hommes, c'était Lucas que son regard suivait, et tous ces manteaux voltigeant à ses yeux ne pouvaient lui faire oublier ce manteau bleu céleste contre lequel il s'était deux fois inutilement heurté.

Il s'élança de nouveau contre Lucas, mais cette fois en mesurant son élan de manière à ne pas le dépasser.

Lucas l'évita par une volte habile.

Mais l'animal n'était qu'à quatre pas de lui.

Il revint sans lui donner relâche.

Lucas lui jeta sa cape sur la tête et gagna la barrière à reculons.

Voilé un instant, le taureau laissa prendre à son adversaire une dizaine de pas d'avance; mais la cape éclata en lambeaux, et le taureau s'élança de nouveau sur son ennemi.

C'était une question d'agilité. Lucas arriverait-il à la barrière avant le taureau? Le taureau aurait-il rejoint Lucas avant qu'il n'eût atteint la barrière?

Lucas mit le pied sur un bouquet, le pied glissa sur les fleurs humides; il tomba.

Un grand cri retentit poussé par vingt mille voix, puis un profond silence lui succéda.

Il me passa comme un nuage devant les yeux ; au milieu de ce nuage je vis un homme jeté à quinze pieds de haut.

Et, chose étrange, au milieu de cet éblouissement, tous les détails de la toilette du pauvre Lucas m'apparurent. Sa petite veste bleue, brodée d'argent, son gilet rose à boutons ciselés, sa culotte blanche, toute passementée sur les coutures.

Il retomba. Le taureau l'attendait ; mais un autre adversaire attendait le taureau.

C'était le premier picador, remonté sur un cheval frais, et qui, rentré dans l'arène, fondit sur l'animal au moment où il abaissait ses cornes vers Lucas.

Le taureau, se sentant blessé, releva la tête ; et, comme s'il eût été sûr de retrouver Lucas où il le laissait, il fonça sur le picador.

A peine eut-il laissé Lucas derrière lui, que Lucas se releva, salua le public en riant. Par un miracle, les cornes avaient passé des deux côtés de son corps : c'était le front seul de l'animal qui l'avait lancé dans l'espace.

Par un autre miracle encore, il était retombé sans se faire aucun mal.

Une immense rumeur de joie parcourut tout le cirque, la respiration revenait à vingt mille personnes.

Maquet était presque évanoui, Alexandre ne valait guère mieux et demandait un verre d'eau.

On le lui apporta.

Il en but quelques gouttes, et le rendant aux trois quarts plein :

— Portez cela au Mançanarès, dit-il, cela lui fera plaisir.

En ce moment on entendit une grande rumeur : les trompettes sonnèrent.

Pardon, madame, mais il y a deux heures inexorables : l'heure de la poste et l'heure de la mort. L'une me presse ; à vous jusqu'à l'autre.

VIII.

Madrid, 13 octobre.

Nous avons laissé, si j'ai bonne mémoire, madame, ce pauvre Lucas Blanco, miraculeusement vivant encore, saluant le public au milieu des applaudissemens universels.

Nous avons laissé le taureau aux prises avec le picador venu à son secours.

Enfin, nous avons laissé les trompettes sonnant et annonçant quelque événement nouveau et imprévu.

Cet événement nouveau et imprévu, c'était l'arrivée de la reine-mère.

La reine-mère, cette gracieuse et belle femme que vous avez vue à Paris, et qui semble la sœur aînée de sa fille, aime les courses de taureaux comme pourrait le faire une simple marquise ; elle était parvenue à se dérober aux fêtes du jour, et elle accourait prendre une heure de ce fiévreux spectacle qui nous brûlait.

A peine les trompettes eurent-elles annoncé son arrivée, à peine eut-elle paru dans la pénombre de sa loge, que, comme par magie, tout le drame du cirque s'arrêta.

On laissa le picador, son cheval et le taureau se tirer d'affaire comme ils pourraient, et toute la quadrille alla se former en colonne en face du toril.

Cuchares, le Salamanchino et Lucas Blanco marchaient les premiers.

Derrière eux venaient les trois picadors. Le picador blessé, que nous avions cru mort, s'était fait remettre en selle sur un cheval neuf, et, n'eût été son extrême pâleur, on eût pu croire qu'il ne lui était rien arrivé. Celui qui occupait le taureau s'en était débarrassé et avait repris son rang.

Derrière les picadors venaient les quatre chulos, derrière les chulos les banderilleros, derrière eux les valets du cirque.

Seul, le cachetero n'était point du cortége.

Le taureau, acculé à la loge de l'ayuntamiento, regardait cette procession d'un air stupide.

Quant à la procession, elle ne s'inquiétait pas plus du taureau que s'il n'eût jamais existé.

Elle s'avança marchant au pas sur la mesure de la musique, et vint mettre un genou en terre devant la reine.

La reine laissa toute la quadrille pendant quelques secondes dans cette attitude, comme pour dire qu'elle acceptait son hommage ; puis elle lui fit signe de se relever.

Tous ceux qui la composaient se relevèrent et saluèrent.

Puis, sur un second signe, les rangs furent rompus et chacun rentra dans son rôle, les picadors abaissant leurs lances, les chulos secouant leurs manteaux, les banderilleros courant préparer leurs banderilles.

Pendant ce temps, le taureau, pour ne pas rester à rien faire sans doute, avait piqué sur un pauvre cheval que nous croyions mort, et que lui avait senti vivant ; il l'avait pris

en dessous avec ses deux cornes, l'avait soulevé de terre, et e promenait en le portant sur son cou.

Le cheval, par un dernier effort, redressait la tête, et laissait échapper une dernière plainte qui n'avait pas la force d'arriver au hennissement.

En voyant ses ennemis revenir à l'attaque, le taureau secoua le cheval comme il eût fait d'un panache ordinaire.

Le cheval tomba, puis, par un dernier élan d'agonie, se releva sur ses quatre pieds, et tout chancelant alla s'abattre près du toril.

Le taureau le regarda s'éloigner.

— Retenez bien ceci, me dit Rocca, et vous me direz après si je me connais ou non en tauromachie. A quelque endroit que soit frappé le taureau, s'il n'est pas tué raide, il ira mourir sur le cheval qui vient de tomber. Je vous l'ai dit, c'est un véritable collant.

Le taureau avait tué trois chevaux et en avait blessé deux. L'alguazil fit signe aux picadors de s'éloigner.

Les picadors gagnèrent l'extrémité du cirque située en face du toril, et s'appuyèrent tous trois à l'olivo, la tête tournée vers le milieu du cirque.

Les chulos firent jouer leurs capes.

Le taureau se remit en mouvement, et les fuites recommencèrent. Trois ou quatre fois le taureau poursuivit ses adversaires jusqu'à la barrière, et nous donna ce spectacle gracieux de ces hommes bondissant avec leur cape étendue au-dessus de leur tête.

Un banderillero entra tenant une banderille de chaque main ; ses trois compagnons le suivaient armés comme lui.

Ce n'est point une chose commode que d'enfoncer des banderilles au taureau.

Il faut les lui planter à la fois dans l'épaule droite et dans l'épaule gauche ; plus elles sont parallèlement plantées, mieux le tour est fait.

Les chulos dirigèrent le taureau vers le banderillero : le banderillero lui enfonça les deux dards dans les deux épaules, et, en même temps, du ventre rebondi de chacun de ces dards, sortit une volée de cinq ou six petits oiseaux, chardonnerets, linots, serins.

Quelques-unes de ces malheureuses petites bêtes, tout étourdies, ne purent prendre leur vol, et s'en allèrent tomber sur le sable de l'arène.

Aussitôt cinq ou six personnes s'élancèrent du couloir et les allèrent ramasser, au risque d'être éventrées par le taureau.

Mais celui-ci commençait à perdre visiblement la tête ; il n'avait plus dans sa poursuite cette volonté tenace qui rend l'animal si dangereux. Il fondait d'un chulo sur l'autre, donnant ses coups de corne comme le sanglier donne ses coups de boutoir, mais se laissant distraire d'un ennemi par un autre ennemi.

Un second banderillero apparut.

A sa vue, le taureau parut se calmer tout à coup, mais se calmer pour assurer sa vengeance. Sans doute il reconnut aux mains du nouveau venu les instrumens de douleur qu'il secouait à ses épaules, car il fondit sur lui sans que rien pût le détourner ni l'arrêter. Le banderillero l'attendit ses flèches à la main. Mais une seule resta plantée dans l'épaule de l'animal. En même temps un léger cri se fit entendre : la manche rose du banderillero se teignit de pourpre, sa main se couvrit de sang, chacun de ses doigts ruissela. La corne venait de lui traverser le haut du bras.

Il gagna la barrière, sans permettre qu'on le soutînt ; mais, au moment où il s'apprêtait à la franchir, il s'évanouit. Nous le vîmes passer dans le couloir la tête renversée et sans connaissance.

C'était assez de désastres pour un seul taureau, la trompette sonna la mort.

Aussitôt chacun s'écarta. La lice appartenait dès lors au torero.

Le torero était Cucharès.

Cucharès s'avança ; c'était un homme de trente-six à quarante ans, de taille ordinaire, maigre, grêle de peau, et au teint basané; c'est, sinon un des toreros les plus habiles, les Espagnols lui préfèrent Montès et le Chiclanero, du moins un des plus hardis. Cucharès fait en face du taureau des choses merveilleuses d'audace, qui dénotent une connaissance approfondie du caractère de l'animal. Un jour qu'il luttait avec Montès, qui l'avait emporté sur lui, ne sachant plus que faire pour reconquérir une part de ces bravos que lui enlevait son heureux rival, il alla se mettre à genoux devant un taureau furieux.

Le taureau étonné le regarda deux ou trois secondes ; puis, comme effrayé d'une pareille hardiesse, il abandonna Cucharès pour poursuivre un chulo.

Cucharès s'avança donc; il tenait à la main gauche son épée cachée par la muleta.

La muleta, madame, est une pièce de drap rouge emmanchée à un petit bâton : c'est le bouclier du torero.

Cucharès traversa tout le cirque, alla mettre un genou en terre devant la loge royale, et, levant son petit chapeau de la main droite, il demanda à l'auguste spectatrice la permission de tuer le taureau.

La permission lui fut accordée d'un signe et avec un sourire.

Cucharès jeta son chapeau loin de lui avec un geste d'orgueil qui n'appartient qu'à l'homme qui va lutter avec la mort, et s'avança vers le taureau.

Toute la quadrille était à ses ordres et voltigeait autour de lui.

A partir de ce moment, rien ne se fait plus qu'à la volonté du torero. Il a choisi son lieu de combat, il sait d'avance l'endroit où il veut frapper le taureau ; tout le monde va manœuvrer pour conduire le taureau à l'endroit désigné.

L'endroit désigné était au-dessous de la loge royale.

Mais les chulos mirent de la coquetterie à l'amener là ; eux aussi étaient bien aises d'avoir leur triomphe. Ils firent faire un grand détour au taureau, le forcèrent de passer devant la loge de l'ayuntamiento, le ramenèrent au toril, et de là à la place où Cucharès l'attendait, la muleta d'une main, l'épée de l'autre.

En passant près du cheval qu'il avait soulevé sur sa tête, et qui cette fois était bien mort, il se détourna pour lui donner encore deux ou trois coups de corne.

— Voyez-vous ! voyez-vous ! me dit Rocca.

Lorsque Cucharès vit le taureau en face de lui, il fit un signe.

Tout le monde s'écarta.

L'homme et l'animal se trouvèrent en face l'un de l'autre.

L'homme avec sa petite épée mince, longue et affilée comme une aiguille.

L'animal avec sa force incommensurable, ses cornes terribles, son jarret plus rapide que celui du plus rapide cheval.

L'homme était bien peu de chose, en vérité, en face d'un pareil monstre.

Seulement, le rayon de l'intelligence jaillissait du regard de l'homme, tandis que le feu de la férocité brillait seul dans le regard du taureau.

Il était évident que tout l'avantage était à l'homme, et que, dans cette lutte inégale cependant, c'était le fort qui devait succomber, c'était le faible qui devait vaincre.

Cucharès fit flotter sa muleta aux yeux du taureau.

Le taureau fondit sur lui. Cucharès tourna sur le talon. La corne gauche de l'animal effleura sa poitrine.

C'était une passe magnifique; tout le cirque éclata en applaudissemens.

Ces applaudissemens semblèrent irriter le taureau; il revint sur Cucharès : cette fois celui-ci l'attendit l'épée à la main.

Le choc fut terrible; on vit l'épée plier comme un cerceau, puis voler en l'air.

La pointe avait touché l'os de l'épaule; l'épée avait fait ressort, et, toute sifflante, avait échappé à la main du torero.

On fut sur le point de huer Cucharès, qu'une nouvelle volte non moins habile que la première déroba à son ennemi.

Les chulos s'avancèrent alors pour distraire le taureau; mais Cucharès, tout désarmé qu'il était, leur fit signe de rester en place.

En effet, il lui restait sa muleta.

Il se passa alors une chose merveilleuse, et qui indiquait chez l'homme cette profonde connaissance de l'animal, si nécessaire à celui qui le combat pendant cinq minutes avec ce simple drapeau de pourpre. Cucharès conduisit le taureau où il voulut, l'excitant à lui faire perdre jusqu'à l'ins-

tinct. Dix fois le taureau fondit sur lui, passant tantôt à sa droite, tantôt à sa gauche, l'effleurant chaque fois, ne le touchant jamais.

Enfin, Cucharès, criblé d'applaudissemens, ramassa une épée, l'essuya tranquillement, et se remit en garde.

Cette fois, la fine lame disparut, dans toute sa longueur, juste entre les deux épaules du taureau.

L'animal s'arrêta frémissant sur ses quatre pieds; on sentait que sinon le fer, du moins le froid du fer avait pénétré jusqu'à son cœur.

La poignée seule apparaissait au-dessus de la nuque.

Cucharès ne s'inquiéta plus du taureau, et alla saluer la reine.

De son côté, le taureau, se sentant blessé à mort, regarda tout autour de lui, puis, d'un trot déjà alourdi par l'agonie, il se dirigea vers le cheval.

— Voyez-vous ? me dit Rocca, voyez-vous?

En effet, arrivé près du cadavre du cheval, le taureau tomba sur ses deux genoux, poussa un meuglement plaintif, abaissa le train de derrière comme il avait abaissé le train de devant, et se coucha, la tête seule soulevée encore.

Ce fut alors que le cachetero sortit du couloir, rampa jusqu'au taureau, leva son poignard, prit son temps et frappa.

La foudre n'eût pas été plus prompte. La tête retomba sans un seul frémissement : l'animal expira sans une seule plainte.

Aussitôt, la musique sonna la mort du taureau.

Au son de cette musique, une porte s'ouvrit, quatre mules traînant une espèce de palonnier entrèrent.

Ces mules disparaissaient sous de magnifiques aparejos

tout resplendissans de bouffettes de soie, tout ruisselans de grelots.

On commença par attacher à leur palonnier, l'un après l'autre, les trois chevaux morts, qu'elles emportèrent avec la rapidité de l'éclair.

Puis vint le tour du taureau, qui disparut à son tour par la sortie de la chair morte.

La porte se referma derrière lui.

Quatre grandes lignes restaient sur le sable, toutes tachées de sang ; c'étaient les lignes tracées par les chevaux et le taureau morts.

Çà et là dans le cirque, on voyait encore quelques autres taches rouges.

Quatre valets entrèrent, deux avec des râteaux, deux avec des paniers pleins de sable. En dix secondes, toutes ces traces de la première course eurent disparu.

Les picadors allèrent reprendre leur place à gauche du toril ; les chulos et les banderilleros à droite. Lucas Blanco, qui succédait à Cucharès, se plaça un peu en arrière : la musique sonna l'entrée, la porte s'ouvrit, et le second taureau parut.

Une des grandes qualités de ce merveilleux spectacle, madame, c'est qu'il n'a jamais d'entr'actes ; la mort même d'un homme n'est qu'un accident ordinaire qui n'interrompt rien. Comme dans nos théâtres bien organisés, tous les rôles sont distribués en double et en triple.

Il en est des taureaux comme des hommes, madame ; il y en a de lâches et de braves, de francs et de rusés, de persévérans et d'oublieux.

Le taureau qui entrait était noir comme le premier, il avait sept ans comme le premier, il venait des forêts de l'Alamine

comme le premier. Aux yeux de tout le monde, c'était le frère du premier; mais, malgré toutes ces ressemblances, il ne put tromper Rocca.

— Si vous avez une visite à faire, me dit-il, profitez de cette course-ci.

— Pourquoi ?

— Parce que le taureau est mauvais.

— A quoi voyez-vous cela ?

— Je le vois.

Madame, je me ferai dire ma bonne aventure par Rocca de Togores, et prenez garde s'il me prédit que vous m'aimerez un jour : il faudra que ce jour arrive, eussiez-vous juré qu'il ne viendra point.

Le taureau était mauvais.

Comme le premier, il courut sur les trois chevaux, mais à chaque élan la lance du picador suffit pour l'arrêter, ou plutôt pour l'éloigner. Repoussé trois fois, il continua son chemin en mugissant de douleur.

Tout le cirque éclata en huées et en sifflets.

Les spectateurs du cirque, madame, sont les spectateurs les plus impartiaux que je connaisse. Ils sifflent ou applaudissent également, selon leurs mérites, bêtes et gens, homme et taureau. Pas un beau coup de corne, pas un beau coup de lance, pas un beau coup d'épée ne passe inaperçu. On a vu douze mille spectateurs demander d'une seule voix la grâce d'un taureau qui avait éventré neuf chevaux et tué un picador. La grâce fut accordée, et le taureau, chose presque inouïe, sortit vivant de l'arène.

Le nôtre n'était pas destiné à être sauvé d'une si glorieuse façon. Les picadors eurent beau l'aiguillonner, les bande-

rilleros eurent beau lui enfoncer leurs banderilles, rien ne put le décider au combat.

C'est alors que le cri : Perros ! perros ! retentit.

Perro veut dire *chien*, et par conséquent perros veut dire *les chiens*.

Quand un taureau ne se décide pas à attaquer, quand il ne se croit pas sous la douleur, quand il ne se conduit pas en brave taureau enfin, on demande soit perros, soit fuego.

Cette fois on demandait les chiens. L'alguazil interrogea de l'œil la loge de la reine, et fit signe que les chiens étaient accordés.

Aussitôt ce signe fait et interprété, chacun s'éloigna du taureau. On eût dit que le pauvre animal avait la peste.

Il s'arrêta seul au milieu de l'arène, regardant autour de lui et paraissant s'étonner de ce repos qui lui était accordé. Sans doute si quelque compartiment du système cérébral est chez le taureau destiné aux souvenirs, celui-ci se rappela les sauvages prairies où il avait été élevé, et il crut qu'on allait le reconduire au pied de ses montagnes rocheuses et aux lisières de ses sombres forêts.

S'il espérait cela, son illusion fut courte.

La porte s'ouvrit. Un homme, tenant un chien dans ses bras, entra ; un second suivit le premier, puis un troisième le second.

Enfin, six hommes entrèrent, armés chacun d'un terrible perro.

A la vue du taureau, les six dogues éclatèrent en aboiemens ; les yeux leur sortirent de la tête, leurs bouches se fendirent jusqu'aux oreilles ; ils eussent dévoré leurs maîtres, si leurs maîtres ne les eussent point lâchés. Leurs mai-

tres, qui ne se souciaient pas de mourir comme Jézabel, lâchèrent leurs animaux, qui fondirent sur le taureau.

Le taureau, à leur vue, avait deviné ce qui allait se passer, et il avait été à reculons se coller à la barrière.

En une seconde, la meute aboyante eut franchi toute la largeur du cirque, et le combat commença.

Contre ces nouveaux antagonistes, le taureau retrouva toute sa vigueur; on eût dit que le courage, qui l'avait abandonné dans sa lutte avec les hommes, lui revenait en face de ses ennemis naturels.

Quant aux chiens, ils étaient de bonne race, dogues et boule-dogues; l'un d'eux était bien certainement né à Londres : c'était le plus petit et le plus acharné de tous. Il me rappela ce pauvre Mylord, d'italique mémoire, que vous avez connu, madame, et dont vous avez lu les merveilleuses aventures dans le *Speronare* et dans le *Corricolo*.

Ce spectacle n'était pas nouveau pour moi, quoique l'un des acteurs ne fût pas le même. Souvent, dans nos belles forêts de Compiègne, de Villers-Cotterets ou d'Orléans, j'ai vu le sanglier, acculé à quelque rocher ou à quelque tronc d'arbre, tenant tête à toute une meute qui couvrait la terre à dix pas autour de lui, comme un tapis mouvant et bariolé. De temps en temps, un de ces hardis combattans, soulevé par le groin terrible, bondissait, lancé à dix ou douze pieds de hauteur, et, après avoir fait dans l'espace deux ou trois tours sur lui-même, retombait sanglant, éventré, les entrailles traînantes.

Il en était ainsi de ce nouveau combat; un chien fut jeté dans l'arène au milieu des spectateurs; un autre, lancé presque perpendiculairement, retomba sur la barrière, et se cassa les reins en retombant.

Les autres furent foulés aux pieds du taureau, mais se relevèrent. Deux le saisirent aux oreilles; un autre, c'était le plus petit, lui fit une prise au museau; le quatrième le tourna.

Tout à coup, vaincu par une horrible douleur, le taureau poussa un meuglement terrible, puis il se mit à essayer de fuir cette douleur qui le suivait toujours croissante. Sa tête relevée semblait celle d'un animal informe, car les trois chiens n'avaient pas lâché prise, pas plus que le quatrième et ces excroissances étranges semblaient ne faire qu'un avec lui. Deux fois il fit ainsi le tour de l'arène, puis essaya de; écarts à droite et à gauche, rua, se roula, bondit; tout fut inutile : les inflexibles mâchoires restèrent serrées, et le taureau s'arrêta, vaincu, la tête basse, et le devant du corps incliné sur ses deux genoux.

On cria Bravo perros! comme on avait crié Bravo toro! comme on avait crié Bravo Cucharès!

Un des chulos s'avança avec une épée; un taureau livré aux chiens n'est pas digne de l'épée du matador ni de la blessure entre les deux épaules. Ce sont les taureaux braves que l'on frappe en face, ce sont ceux qui essaient de tuer que l'on tue; les autres on les assassine de côté, on les poignarde par derrière.

Le chulo s'avança vers le taureau, et lui enfonça trois fois son épée dans le flanc avant qu'il tombât. La troisième fois, il toucha le cœur, et le taureau se coucha.

Ce fut alors au cachetero de faire son devoir.

Il s'approcha à son tour et le fit.

Il fallut que les maîtres vinssent détacher leurs chiens de l'animal expiré. Ils le tenaient encore.

Vous savez, madame, comment se fait cette opération et

tres, qui ne se souciaient pas de mourir comme Jézabel, lâchèrent leurs animaux, qui fondirent sur le taureau.

Le taureau, à leur vue, avait deviné ce qui allait se passer, et il avait été à reculons se coller à la barrière.

En une seconde, la meute aboyante eut franchi toute la largeur du cirque, et le combat commença.

Contre ces nouveaux antagonistes, le taureau retrouva toute sa vigueur; on eût dit que le courage, qui l'avait abandonné dans sa lutte avec les hommes, lui revenait en face de ses ennemis naturels.

Quant aux chiens, ils étaient de bonne race, dogues et boule-dogues; l'un d'eux était bien certainement né à Londres : c'était le plus petit et le plus acharné de tous. Il me rappela ce pauvre Mylord, d'italique mémoire, que vous avez connu, madame, et dont vous avez lu les merveilleuses aventures dans le *Speronare* et dans le *Corricolo*.

Ce spectacle n'était pas nouveau pour moi, quoique l'un des acteurs ne fût pas le même. Souvent, dans nos belles forêts de Compiègne, de Villers-Cotterets ou d'Orléans, j'ai vu le sanglier, acculé à quelque rocher ou à quelque tronc d'arbre, tenant tête à toute une meute qui couvrait la terre à dix pas autour de lui, comme un tapis mouvant et bariolé. De temps en temps, un de ces hardis combattans, soulevé par le groin terrible, bondissait, lancé à dix ou douze pieds de hauteur, et, après avoir fait dans l'espace deux ou trois tours sur lui-même, retombait sanglant, éventré, les entrailles traînantes.

Il en était ainsi de ce nouveau combat; un chien fut jeté dans l'arène au milieu des spectateurs; un autre, lancé presque perpendiculairement, retomba sur la barrière, et se cassa les reins en retombant.

Les autres furent foulés aux pieds du taureau, mais se relevèrent. Deux le saisirent aux oreilles; un autre, c'était le plus petit, lui fit une prise au museau; le quatrième le tourna.

Tout à coup, vaincu par une horrible douleur, le taureau poussa un meuglement terrible, puis il se mit à essayer de fuir cette douleur qui le suivait toujours croissante. Sa tête relevée semblait celle d'un animal informe, car les trois chiens n'avaient pas lâché prise, pas plus que le quatrième et ces excroissances étranges semblaient ne faire qu'un avec lui. Deux fois il fit ainsi le tour de l'arène, puis essaya de; écarts à droite et à gauche, rua, se roula, bondit; tout fut inutile : les inflexibles mâchoires restèrent serrées, et le taureau s'arrêta, vaincu, la tête basse, et le devant du corps incliné sur ses deux genoux.

On cria Bravo perros! comme on avait crié Bravo toro! comme on avait crié Bravo Cucharès!

Un des chulos s'avança avec une épée; un taureau livré aux chiens n'est pas digne de l'épée du matador ni de la blessure entre les deux épaules. Ce sont les taureaux braves que l'on frappe en face, ce sont ceux qui essaient de tuer que l'on tue; les autres on les assassine de côté, on les poignarde par derrière.

Le chulo s'avança vers le taureau, et lui enfonça trois fois son épée dans le flanc avant qu'il tombât. La troisième fois, il toucha le cœur, et le taureau se coucha.

Ce fut alors au cachetero de faire son devoir.

Il s'approcha à son tour et le fit.

Il fallut que les maîtres vinssent détacher leurs chiens de l'animal expiré. Ils le tenaient encore.

Vous savez, madame, comment se fait cette opération et

par quel moyen homœopathique on force les boule-dogues à desserrer la mâchoire.

Rien de plus simple : on leur mord la queue.

Un jour, je faillis être porté en triomphe. Je passais en cabriolet dans la rue Sainte-Anne. Mon cabriolet fut arrêté par un rassemblement immense. Une vieille marquise se promenait, suivie d'un chien-lion et d'un domestique, quand tout à coup un boule-dogue de petite taille, mais à mâchoire de fer, s'était élancé sur le malheureux chien-lion, et lui avait fait une prise dans la partie charnue de l'arrière-train. Le chien-lion hurlait, la marquise criait, le domestique jurait, et, il faut le dire, madame, à la honte des habitans de la rue Sainte-Anne, le public riait.

Quelques âmes plus compatissantes essayaient de détacher les deux animaux, mais sans résultat aucun, ce qui désespérait la marquise.

Je résolus de jouer le rôle du dieu antique, mon cabriolet remplaçant la machine. Je m'appuyai sur le tablier ouvert, et m'emparant de la situation :

— Apportez-moi ces deux animaux, dis-je.

— Ah ! monsieur, sauvez mon chien ! s'écria la marquise les mains jointes.

— Madame, répondis-je modestement, je ferai ce que je pourrai.

On m'apporta la grappe. Comme je ne connaissais aucunement le boule-dogue, et que je n'étais point par conséquent en familiarité avec lui, je lui enveloppai la queue avec mon mouchoir, et, par-dessus mon mouchoir, je mordis un coup sec.

Le chien-lion se détacha comme un fruit mûr, tomba à terre et courut à sa maîtresse, tandis que le boule-dogue à

son tour, se tordant sous la douleur, essayait, les yeux sanglans et la gueule béante, d'accrocher une partie quelconque de ma personne.

Mais je savais mon métier de détacheur de boule-dogue, Mylord me l'avait appris. Je jetai mon animal à dix pieds de moi, et dis tout haut :

— L'Institut !

— Ah bien ! dit une vieille femme, ce n'est point miracle qu'il soit si savant ce monsieur, il est académicien.

Trois jours après, madame, la vieille marquise, qui avait découvert ma vraie profession et ma véritable adresse, me faisait offrir son cœur et sa main. Si je l'avais épousée, je serais veuf aujourd'hui, et j'aurais cent cinquante mille francs de rente.

Avis aux jeunes gens à marier.

Permettez que je vous quitte, madame, sur cette moralité. Les combats de taureaux sont un spectacle dont on ne se lasse pas quand on les voit, puisque huit jours de suite j'ai vu tous les combats de taureaux qui se sont livrés à Madrid. Mais voir et entendre n'est pas la même chose, et j'ai peur que mon récit ne soit déjà bien long.

D'autant plus que je serai forcé de revenir sur ce sujet, les courses royales se faisant, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, dans des conditions toutes différentes des courses ordinaires.

IX.

Madrid, 14 octobre au soir.

Décidément, madame, Madrid est la ville des miracles. Je ne sais pas si Madrid a toujours de pareilles illuminations, de pareils ballets, de pareilles femmes, mais ce que je sais, c'est qu'il me prend de terribles envies, maintenant que, grâces aux précautions prises, mon existence matérielle est assurée, de me faire naturaliser Espagnol et d'élire domicile à Madrid.

Qui n'a pas vu le Prado illuminé hier soir, ne se doute pas de ce que c'est qu'une illumination ; qui n'a pas vu à la lueur de ces illuminations passer les vingt charmantes femmes dont je pourrais vous dire les noms, ne se doute pas de ce que c'est qu'une réunion de fées ; qui n'est pas entré au théâtre du Cirque et n'a pas vu danser le jaleo de Xérès à la Guy Stephen, ne se doute pas de ce que c'est que la danse.

Je pourrais ajouter : qui n'a pas vu combattre Romero, ne se doute pas de ce que c'est que le courage ; mais je reviendrai sur ce dernier chapitre, tandis qu'au contraire je vais épuiser les trois premiers.

Hier, madame, en quittant le palais, je me fis conduire au Prado.

Sa longue avenue, pareille à celle des Champs-Elysées,

était en flammes ; seulement ces flammes, au lieu de figurer les festons traditionnels et les accolades officielles du 1er mai et du 29 juillet, jaillissaient sous toutes les couleurs et affectaient toutes les formes : cathédrales, fleurs, châteaux gothiques, palais moresques, guirlandes, étoiles, soleils ; on eût dit que notre système planétaire tout entier s'était groupé pour donner une fête à notre pauvre globe. Je n'ai rien vu de pareil, excepté la fête de la Luminara de Pise.

Je ne sais pas si l'on ne m'a pas dit que ces illuminations coûtaient cent mille francs par jour : cela ne m'étonnerait point.

Puis, voyez-vous, madame, dans le même carré long qu'enferment ces illuminations, il passe tant d'admirables créatures à pied dans les allées latérales, tant de merveilleuses beautés en voiture, que, c'est l'unique moyen de rendre ma pensée, que ce sont les femmes laides qu'on remarque et qu'on regarde à Madrid. Quant aux autres, ma foi! il y a trop de besogne, et l'on y renonce.

Après nous être promenés deux heures, au milieu de ces feux croisés d'illuminations et de regards, nous entrâmes au théâtre du Cirque. C'était juste le moment du baïle nacional, la principale danseuse était en scène. Cette principale danseuse est Française et s'appelle, je crois vous l'avoir déjà dit, madame Guy Stephen.

Il faut vous dire, madame, qu'il existe entre nous autres artistes une sorte de franc-maçonnerie européenne, à l'aide de laquelle nous nous entretenons sans nous être jamais vus. Ainsi, par exemple, si j'entre à Paris dans un théâtre où joue Frédéric Lemaître, Déjazet ou Bouffé, je n'ai qu'à faire dire à chacun d'eux que je suis là, ou leur faire signe moi-même que j'y suis, et à l'instant même Déjazet, Bouffé ou

Frédéric Lemaître, fussent-ils mal disposés ce jour-là, oublieront à l'instant même leur mauvaise disposition, joueront pour moi, et joueront mieux qu'ils n'ont jamais joué, peut-être. C'est ce qui fait que le public ne comprend rien parfois à un rôle commencé avec une certaine langueur, et qui tout à coup se relève, grandit, grâce à une énergie et un talent que les premières scènes eussent pu lui faire croire momentanément éteints chez l'acteur.

C'est ce que j'ai essayé de peindre dans la scène du quatrième acte de *Kean*, quand l'acteur explique ou plutôt essaye d'expliquer au prince de Galles la nature de ses relations avec la comtesse de Kœfeld.

Bref, madame, cela existe chez nous. Or, retrouvant une de mes compatriotes à l'étranger, je pensai que cela pouvait exister aussi à l'étranger.

Je fis donc dire à madame Guy Stephen que j'étais venu pour avoir l'honneur de la voir, et que je la priais de danser pour moi.

Aussi, madame Guy Stephen, en me voyant entrer à la fin du spectacle et me placer au milieu de l'orchestre, se douta-t-elle que j'étais ce frère en art qui venait réclamer ses droits.

Un signe que je lui fis de la tête lui indiqua qu'elle ne se trompait point. Elle me répondit par un autre signe, invisible pour tout le monde, perceptible pour moi seul.

Nous nous assîmes.

Le jaleo de Xérès commença.

Vous croyez connaître les danses espagnoles, madame; les spectateurs du théâtre du Cirque croyaient comme vous, et avec quelques droits de plus encore, peut-être, les connaître aussi. Eh bien ! vous vous trompez, madame. Eh bien ! madame, ils se trompaient.

Aux premières mesures, aux premiers pas de l'artiste bien-aimée, un silence profond se fit dans la salle. C'était évidemment le silence de l'étonnement. Jamais madame Stephen n'avait attaqué si hardiment cette admirable danse où tout est réuni, fierté et langueur, dédain et amour, désir et volupté; un frémissement universel succéda à ce silence, puis toute le salle éclata en bravos. C'était la première fois que, cédant à l'élan de son inspiration, madame Guy Stephen avait accentué le pas de manière à lui donner toute la valeur du poëme amoureux qu'il présente.

Trois fois on lui fit recommencer ce fameux jaleo, trois fois le succès alla jusqu'au triomphe, les bravos jusqu'à l'enthousiasme, les applaudissemens jusqu'à la frénésie.

Je crois que j'avais d'un seul coup rendu à Madrid l'hospitalité que Madrid m'avait si grandement donnée.

Après le spectacle, je montai dans la loge de madame Guy Stephen. Nous ne nous étions jamais vus, nous ne nous étions jamais parlé.

— Eh bien! me dit-elle en me tendant la main, êtes-vous content?

Vous voyez bien, madame, que nous nous étions parfaitement compris.

C'est quelque chose, n'est-ce pas, que cette fraternité artistique qui arrive tout simplement et tout naturellement à un but que ne peuvent atteindre ni le pouvoir d'un roi, ni la richesse d'un banquier, ni l'influence d'un journal.

En rentrant à la casa Monnier, je trouvai une lettre de d'Ossuna; il m'invitait à déjeuner le lendemain avec son cavalier en place.

Le moment est venu, madame, de vous dire ce que c'est qu'un cavalier en place, *caballero rejonador*.

Je vous ai dit que les courses royales présentaient des circonstances particulières qui n'existaient que pour elles et à cause d'elles.

Ces circonstances, les voici :

Dans les courses royales, dans celles du moins qui ont lieu à propos de la naissance des enfans ou des mariages des rois ou des reines, les fonctions de matador ne sont point remplies par des toreros de profession, mais par de pauvres gentilshommes de noblesse bien reconnue; pour ceux qui survivent à ces courses, et leur chance d'y succomber est d'autant plus grande qu'ils apportent dans leur lutte contre le taureau toute l'infériorité de l'ignorance, des places d'écuyer sont créées au palais, qui assurent à leurs titulaires une existence honorable. Ces places d'écuyer rapportent ordinairement quinze cents francs d'appointemens par année, et quinze cents francs d'appointemens à Madrid sont presque une fortune.

Maintenant, voici les différences introduites dans le combat.

Tant que la lutte a lieu entre les cavaliers en place et le taureau, les picadors sont supprimés.

Au lieu d'attendre le taureau à pied et avec l'épée, les cavaliers en place l'attaquent à cheval et avec le javelot.

Au lieu de monter de malheureux chevaux destinés à l'équarisseur et qu'on abattrait le lendemain si les taureaux ne les tuaient pas la veille, ils montent d'excellens chevaux andalous, tirés des écuries de la reine; ce qui, au lieu d'être un avantage, comme on pourrait le croire d'abord, devient un désavantage, en ce que le cavalier doit lutter à la fois contre la colère du taureau et la terreur de son cheval; que

cette lutte est d'autant plus terrible à l'endroit du cheval que le cheval est plus vigoureux.

Chez les picadors ordinaires, au contraire, le cheval n'est qu'un bouclier, une espèce de matelas vivant où s'amortissent les coups de corne, et que son cavalier abandonne, comme il le veut et quand il le veut, à la fureur du taureau.

Aussi les accidens qui arrivent aux cavaliers en place arrivent-ils plus souvent du fait de leur cheval que du fait du taureau.

Ces cavaliers en place choisissent des parrains parmi les chefs des plus illustres maisons de la ville. Ces parrains, pour répondre à l'honneur du choix, font habiller leurs filleuls et se chargent des autres frais auxquels ils peuvent être entraînés.

Le costume adopté est celui des gentilshommes du temps de Philippe IV.

Chacun est habillé aux couleurs du patron qu'il a choisi.

Comme le parrain ne peut descendre dans l'arène avec son filleul, il se fait représenter lui-même par un torero en réputation, qui a pour mission, lui qui connaît le taureau, de l'attirer à la portée de la lance du cavalier en place, ou de l'éloigner de ce même cavalier quand il fond sur lui.

Il y avait quatre cavaliers en place devant combattre le lendemain.

Ils avaient choisi pour leurs parrains : le premier, le duc d'Ossuna; le deuxième, le duc d'Albe; le troisième, le duc de Médina-Cœli; le quatrième, le duc d'Abrantès.

Les toreros qui les assistaient étaient : Francisco Montès, Pose Redondo (le Chiclanero), Francesco Arjona Guillen (Cucharès), et Juan Lucas Blanco.

D'Ossuna m'invitait donc à déjeuner avec son cavalier en place et avec Montès, son ange gardien.

Montès, madame, je n'ai pas besoin de vous le dire, Montès est le roi des toreros, Montès ne se dérange que sur l'invitation d'un roi, d'un prince ou d'une ville; Montès a mille francs par course qu'il donne; Montès enfin est millionnaire.

Vous comprenez, madame, qu'on n'arrive pas à une si haute position sans un mérite bien reconnu : s'il y a des renommées pour ou contre lesquelles l'intrigue soit impuissante, c'est certainement celle des toreros; tous ses degrés, le torero les gagne à la pointe de son épée, en face du peuple, sous l'œil de Dieu. C'est un général qui compte par batailles gagnées; or Montès a gagné cinq mille batailles, puisque Montès a tué cinq mille taureaux.

Il n'y avait point de danger que je manquasse l'occasion qui m'était si gracieusement offerte par d'Ossuna, de déjeuner avec le pauvre cavalier en place et de me rencontrer avec le brave Montès.

D'Ossuna était en outre chargé, de la part d'un de ses amis, grand amateur de tauromachie, d'offrir à Montès une magnifique épée de combat, forgée à Tolède.

Les courses royales devaient commencer à midi. Monsieur Bresson avait eu, comme je vous l'ai dit, l'obligeance d'envoyer des billets à toute la colonie française; les billets étaient fort courus et valaient jusqu'à cent francs. Mais j'avais fait don de mon billet à monsieur Monnier, notre excellent hôte, d'Ossuna m'ayant offert une place à son balcon.

Ce balcon, madame, est un des plus beaux de la place Mayor. Ce balcon, c'est une concession faite par Philippe IV, je crois, à un des aïeux du duc, pour service personnel rendu

au roi, et tant qu'il existera un d'Ossuna, ce d'Ossuna, quel que soit le propriétaire de la maison, aura le droit d'user de ce balcon, pour lui, sa famille et ses amis, pendant la durée de toutes les fêtes royales qui ont et auront lieu sur la place Mayor.

De son côté, le propriétaire de la maison a le droit de dresser des gradins en face de ses fenêtres, pourvu que ces gradins ne gênent point le passage qui conduit au balcon, et de regarder à l'intérieur de ses chambres par-dessus la tête d'Ossuna, de sa famille et de ses amis.

A dix heures, j'étais chez d'Ossuna.

J'y trouvai le cavalier en place seulement. Encore mal guéri d'un coup de corne qu'il avait reçu dans la cuisse, trois mois auparavant, Montès n'avait pas pu venir ; il réservait toutes ses forces pour protéger son filleul. Ce filleul était un pauvre garçon de vingt-deux à vingt-trois ans, qui, lassé de voir sa mère et sa sœur dans la misère sans que tous ses efforts fussent parvenus à les en tirer, s'était décidé à risquer sa vie pour leur assurer une existence.

Le déjeuner était servi : nous étions six ou huit seulement à table ; d'Ossuna avait son filleul à sa gauche. Ce dernier, sous son costume du temps de Philippe IV, qu'il portait d'une façon assez grotesque, était fort pâle, fort préoccupé, et mangea à peine ; c'était pour le pauvre diable le dernier repas, le repas libre des chrétiens qu'on menait au cirque.

La chose était d'autant plus grave, qu'il n'était familiarisé avec aucun des exercices qui eussent pu diminuer pour lui le danger. Pour la première fois de sa vie il allait monter à cheval, et n'avait jamais touché une arme.

Je n'ai de ma vie vu chose si triste que ce déjeuner. En

face de cet homme qui semblait voir la mort assise à la même table que nous, personne n'osa plaisanter ni rire.

De temps en temps, on voyait passer sur ses lèvres des frissons nerveux que ne pouvaient calmer les encouragemens que nous lui donnions. Si jamais combattant mérita la palme du martyre, c'est celui-là.

A onze heures et demie, nous nous levâmes de table, le cavalier en place l'avait quittée un quart d'heure avant nous; mais son absence ne nous avait pas faits plus gais. Nous comprenions si bien que toute lutte était impossible entre ce pauvre enfant démoralisé et les taureaux qu'il allait combattre, que nous ne voyions en lui rien autre chose qu'une victime.

D'Ossuna l'avait suivi dans la chambre voisine : j'ai su depuis que c'était pour lui offrir, s'il se retirait et s'il renonçait par conséquent à sa pension, une somme presque égale à celle que sa retraite lui ferait perdre; mais il refusa, se contentant de lui recommander sa mère et sa sœur, au cas où il lui arriverait quelque accident mortel.

Nous partîmes pour la place Mayor. Dix minutes après, nous étions installés au plus beau balcon de la place : décidément Sa Majesté Philippe IV faisait bien les choses.

La place Mayor, comme l'indique son nom, madame, est la plus grande de Madrid, et comme lorsque Philippe II bâtit Madrid l'espace ne manquait point, la place Mayor est immense. Depuis un mois on avait commencé les préparatifs; ces préparatifs consistaient à la dépaver, à y semer du sable au lieu de pierres, à dresser les barrières tout à l'entour, à établir des entrées pour les chevaux et les taureaux vivans, et des sorties pour les taureaux et les chevaux morts, et à dresser les gradins.

Ces gradins atteignaient seulement le premier étage des maisons.

A commencer de ce premier étage, les fenêtres servaient de loges.

Nous nous trouvions placés au milieu d'une des quatre façades de la place, ayant la loge royale à notre gauche.

Au-dessous de la loge royale, qui est adossée à la calle San-Geronimo, fermant une ouverture du cirque qui pouvait bien avoir trente pas de large, était une compagnie de hallebardiers. Ces hallebardiers devaient, en toute circonstance, demeurer aussi immobiles que le mur qu'ils représentaient; si le taureau les chargeait, ils devaient arrêter le taureau en lui présentant leurs hallebardes; si, dans la lutte, ils tuaient le taureau, le taureau était pour eux.

En face d'eux, à cheval sur des chevaux noirs, tout vêtus de noir eux-mêmes, se tenaient six alguazils dans leur ancien costume; ces six alguazils, qui n'ont d'autre arme qu'une épée au côté et une cravache à la main, semblaient être placés là pour donner au peuple la comédie à côté de la tragédie. En effet, le taureau, qui ne comprend rien à ces six hommes à cravache et en habit noir, et qui d'ailleurs a peut-être lui-même quelque chose contre les alguazils, prend un malin plaisir à s'adresser particulièrement à eux; de là, des courses, des voltes qui font pâmer d'aise le bon peuple de Madrid.

La place offrait un coup d'œil unique, avec ses gradins, ses balcons, ses fenêtres, ses toits chargés de spectateurs; un ou deux clochers s'élancaient, dominant la place; à chaque aspérité de ces clochers était suspendu un homme ou un enfant.

Plus de cent mille personnes étaient vues et pouvaient voir.

Imaginez-vous les trois rangs de balcons de la place tapissés de tentures rouges ou jaunes, les rouges bordées d'une large bande d'or, les jaunes bordées d'une bande d'argent.

Imaginez-vous cette variété de couleurs qui fait le charme des vêtemens espagnols.

Imaginez-vous ce mouvement perpétuel de cent mille personnes qui cherchent à empiéter sur la place de leurs voisins; imaginez-vous les rumeurs que produisent ces cent mille voix, et votre imagination, si riche qu'elle soit, madame, restera encore au-dessous de la réalité.

Parmi ces cent mille voix, plus de la moitié s'entretenaient d'une seule chose ou plutôt d'un seul homme.

Cet homme, c'était Romero.

Au nombre des cavaliers en place, madame, s'était présenté un jeune homme, à qui ses opinions politiques, disait-on, avaient fait perdre son grade d'officier aux gardes de la reine. Ce jeune homme, dont on connaissait la bravoure, prétendait être victime d'une calomnie, et, en se présentant pour combattre le taureau, avait déclaré ou qu'il se ferait tuer, ou qu'il reconquerrait mieux que la place qu'il avait perdue.

On le savait homme à tenir sa parole; aussi tout le monde parlait-il de Romero; les trois autres cavaliers en place étaient repoussés dans l'ombre. Ils s'appelaient: don Federigo Varela y Ulloa, don Roman Fernandez, don José Cabanes.

En outre, il y avait un remplaçant surnuméraire, nommé don Bernardo Osoreo de la Torre.

Don Federigo était patroné par le duc d'Ossuna; don Romano par le comte d'Altamira; don José par le duc de Medina-Cœli, et Romero par le duc d'Albe.

Sur ces entrefaites, la reine entra accompagnée du roi, du duc et de la duchesse de Montpensier. C'était la première fois qu'elle paraissait en public. Le cirque tout entier se leva et éclata en applaudissemens.

Monsieur le duc d'Aumale et la reine-mère venaient après eux.

A peine les augustes spectateurs eurent-ils pris place, que les fanfares retentirent, qu'une des portes s'ouvrit et que par cette porte entrèrent les cavaliers en place, accompagnés de leurs parrains.

Chaque cavalier était avec son parrain dans une voiture de gala aux splendides dorures. Les quatre chevaux qui conduisaient chaque voiture étaient empanachés aux couleurs de leurs maîtres.

Ces voitures firent le tour du cirque, vinrent défiler devant la loge de la reine, et sortirent par une porte opposée à celle qui leur avait donné entrée.

Presque aussitôt toute la quadrille des chulos, des banderilleros et des toreros se mit en marche et vint, comme la veille, s'agenouiller en face du balcon de la reine.

Comme ils se relevaient, la porte s'ouvrit, et l'on amena deux chevaux tout caparaçonnés.

Deux cavaliers en place les suivaient à pied.

Ces deux cavaliers étaient le même don Federigo avec lequel j'avais déjeuné le matin, et don Romano, le filleul du comte d'Altamira.

Les fanfares sonnèrent; les cavaliers se mirent en selle.

A peine eut-il senti le poids de son cavalier sur ses épaules, que le cheval de don Federigo se cabra. Celui-ci, au lieu de rendre la main, tira la bride à lui, le cheval se renversa en arrière; tous deux roulèrent sur le sable.

C'était un méchant début. Bailly, sortant de la Conciergerie pour aller à l'échafaud, heurta une pierre.

— Triste présage ! dit-il en souriant. Un Romain serait rentré chez lui.

Je crois que don Federigo eût bien voulu faire en ce moment comme eût fait le Romain.

Cependant on le remit en selle; il était tombé, sinon adroitement, du moins heureusement.

L'autre cavalier se tenait tant bien que mal sur ses arçons; il me parut que c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans déjà; on voyait néanmoins qu'il était un peu plus fort en équitation que son compagnon.

Le pauvre don Federigo se laissa conduire où l'on voulut; l'autre gagna sa place au petit trot.

On leur mit à chacun un javelot à la main.

Ce javelot, long de six pieds à peu près, était terminé par un fer de lance très aigu; le bois dont il était façonné était du bois blanc très fragile; il devait casser à chaque coup que le cavalier portait, et ainsi le fer et le fragment de la lance restaient dans le corps du taureau.

Ce javelot me parut un grand embarras de plus pour le pauvre don Federigo.

On sonna l'entrée.

J'avoue que cette seconde fois mon émotion était plus grande encore que la première. Ce n'était pas à un combat que j'assistais, c'était à un supplice.

La porte s'ouvrit; le taureau entra.

C'était un taureau rouge, aux cornes aiguës et recourbées; il franchit le tiers de la lice en courant, puis s'arrêta, pliant sur ses genoux.

En une seconde, son regard sanglant eut embrassé toute

l'arène. Il leva la tête comme pour regarder tout ce monde de spectateurs, étagé devant lui depuis les derniers degrés du cirque jusqu'aux flèches les plus aiguës des clochers.

Puis, après un moment d'hésitation, sa résolution parut fixée; son œil s'arrêta sur les malheureux alguazils, que l'on put voir pâlir sous leur large chapeau, et, avec un mugissement terrible, il s'élança.

Jamais balle lancée au milieu d'une volée de corbeaux ne produisit semblable effet. Les six hommes noirs s'éparpillèrent dans la lice, au grand galop de leurs chevaux. L'un d'eux, perdant les arçons, se retint des deux mains à sa selle; le vent emporta son chapeau que le taureau foula aux pieds, au milieu des rires, des huées et des sifflets de la multitude.

Montès prit alors le cheval du pauvre Federigo par la bride et le conduisit vers le taureau; à quatre pas du taureau, il lâcha le cheval.

Le moment était propice; le taureau, tout à sa colère, ne faisait pas attention à ce qui se passait autour de lui.

Federigo était brave en réalité; la confiance seule lui manquait; il poussa son cheval vers l'animal, leva la main, et lui enfonça son javelot dans le côté.

Le javelot se brisa.

Il y a peut-être quelque chose de plus beau que l'instinct du courage, c'est la puissance de la volonté. Quelques organisations supérieures, qui comprirent ce qu'il avait fallu de volonté au pauvre Federigo pour faire ce qu'il venait de faire, applaudirent et entraînèrent une partie du cirque.

Le taureau resta un instant étourdi de l'attaque; puis, avant que son adversaire eût eu le temps de se retirer, il fondit sur lui.

Tout le monde crut le pauvre Federigo mort.

Il l'était en effet, si Montès, avec une agilité et un courage admirables, n'eût passé sous le cou du cheval, et ne se fût placé entre son filleul et le taureau, sa cape rose à la main.

Le taureau se laissa prendre à cette cape rose qui éblouissait ses yeux, et fondit sur Montès.

Alors nous eûmes un spectacle merveilleux : celui de Montès capant le taureau.

Je voudrais pouvoir vous expliquer, madame, ce que c'est que caper le taureau ; mais c'est chose difficile à faire comprendre à qui n'a pas vu.

Imaginez-vous, madame, un homme sans autre arme qu'un manteau de soie, jouant avec un animal furieux, le faisant passer à sa droite, le faisant passer à sa gauche, tout cela sans bouger d'un pas lui-même, et voyant à chaque passade du taureau la corne effleurer les vanequilles d'argent de son gilet. C'est à n'y rien comprendre, c'est à croire à un charme, à une amulette, à un talisman.

Pendant que Montès capait le taureau, on armait don Federigo d'une autre lance, et le second cavalier, conduit également par son parrain, venait lui briser la sienne dans le cou.

Même chose arriva que pour Federigo. Le taureau se lança sur le cavalier, mais son parrain, moins alerte ou moins courageux que Montès, ne put détourner l'animal. Sa tête s'engagea sous le poitrail de son ennemi, et nous vîmes s'y enfoncer une de ses cornes jusqu'au front.

Le cheval blessé se cabra, battit le dos de l'animal avec son sabot de fer et se renversa en arrière, broyant son ca-

valier entre la terre et lui, et lui enfonçant la poitrine avec e pommeau de la selle.

Un cri commencé par le malheureux fut étouffé par l'horrible compression.

Le cheval se releva, paralysé d'une jambe et perdant son sang à gros bouillons,

Mais le cavalier demeura à terre, il était évanoui.

Le taureau allait revenir sur lui, quand don Federigo lui enfonça une seconde lance au défaut de l'épaule. L'animal se retourna, mais cette fois encore ce fut Montès qui le reçut.

Pendant ce temps, quatre hommes relevaient le cavalier en place et l'emportaient.

Pour la seconde fois, Montès capait le taureau.

Tout à coup une grande rumeur se fit entendre.

A la place du cavalier que l'on emportait, venait d'entrer un autre cavalier.

Celui-là, c'était Romero.

Tous les yeux se détournèrent de don Federigo, du cavalier évanoui, et même de Montès, pour se porter sur Romero.

C'était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, vêtu de velours vert, et portant admirablement ce beau costume du temps de Philippe II, qui pour les autres semblait un déguisement.

Il avait le teint pâle, mais de cette belle pâleur mate qui fait la beauté des hommes; ses cheveux noirs étaient coupés très courts, de petites moustaches noires dessinaient sa bouche fine et crispée.

On lui amena un cheval sur lequel il sauta légèrement. Après quoi, il alla droit au balcon, salua la reine et les princes, lança son cheval dans le cirque, et lui fit faire deux

Tout le monde crut le pauvre Federigo mort.

Il l'était en effet, si Montès, avec une agilité et un courage admirables, n'eût passé sous le cou du cheval, et ne se fût placé entre son filleul et le taureau, sa cape rose à la main.

Le taureau se laissa prendre à cette cape rose qui éblouissait ses yeux, et fondit sur Montès.

Alors nous eûmes un spectacle merveilleux : celui de Montès capant le taureau.

Je voudrais pouvoir vous expliquer, madame, ce que c'est que caper le taureau ; mais c'est chose difficile à faire comprendre à qui n'a pas vu.

Imaginez-vous, madame, un homme sans autre arme qu'un manteau de soie, jouant avec un animal furieux, le faisant passer à sa droite, le faisant passer à sa gauche, tout cela sans bouger d'un pas lui-même, et voyant à chaque passade du taureau la corne effleurer les vanequilles d'argent de son gilet. C'est à n'y rien comprendre, c'est à croire à un charme, à une amulette, à un talisman.

Pendant que Montès capait le taureau, on armait don Federigo d'une autre lance, et le second cavalier, conduit également par son parrain, venait lui briser la sienne dans le cou.

Même chose arriva que pour Federigo. Le taureau se lança sur le cavalier, mais son parrain, moins alerte ou moins courageux que Montès, ne put détourner l'animal. Sa tête s'engagea sous le poitrail de son ennemi, et nous vîmes s'y enfoncer une de ses cornes jusqu'au front.

Le cheval blessé se cabra, battit le dos de l'animal avec son sabot de fer et se renversa en arrière, broyant son ca-

valier entre la terre et lui, et lui enfonçant la poitrine avec e pommeau de la selle.

Un cri commencé par le malheureux fut étouffé par l'horrible compression.

Le cheval se releva, paralysé d'une jambe et perdant son sang à gros bouillons,

Mais le cavalier demeura à terre, il était évanoui.

Le taureau allait revenir sur lui, quand don Federigo lui enfonça une seconde lance au défaut de l'épaule. L'animal se retourna, mais cette fois encore ce fut Montès qui le reçut.

Pendant ce temps, quatre hommes relevaient le cavalier en place et l'emportaient.

Pour la seconde fois, Montès capait le taureau.

Tout à coup une grande rumeur se fit entendre.

A la place du cavalier que l'on emportait, venait d'entrer un autre cavalier.

Celui-là, c'était Romero.

Tous les yeux se détournèrent de don Federigo, du cavalier évanoui, et même de Montès, pour se porter sur Romero.

C'était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, vêtu de velours vert, et portant admirablement ce beau costume du temps de Philippe II, qui pour les autres semblait un déguisement.

Il avait le teint pâle, mais de cette belle pâleur mate qui fait la beauté des hommes; ses cheveux noirs étaient coupés très courts, de petites moustaches noires dessinaient sa bouche fine et crispée.

On lui amena un cheval sur lequel il sauta légèrement. Après quoi, il alla droit au balcon, salua la reine et les princes, lança son cheval dans le cirque, et lui fit faire deux

ou trois voltes et deux ou trois changemens de pied, sans s'inquiéter davantage du taureau que s'il n'existait pas.

Puis se penchant vers le Chiclanero, il s'entretint quelques secondes avec lui, prit une lance des mains d'un garçon du cirque et piqua vers l'animal.

Mais cette fois encore, en cavalier consommé, ce ne fut point pour l'attaquer tout d'abord que Romero s'approcha du taureau, ce fut pour habituer son cheval à sa vue et à son odeur.

Deux ou trois fois il tourna autour de lui, maintenant les écarts de sa monture, pareil au gerfaut qui va fondre sur sa proie.

Le taureau le regardait de son air féroce et stupide; on eût dit qu'il comprenait que cette fois seulement il se trouvait en face d'un véritable ennemi.

Enfin, Romero s'arrêta juste en face de lui comme eût fait un picador de profession.

Le taureau le chargea.

Romero l'attendit, et lui enfonça d'un pied sa lance entre les deux épaules; puis, faisant volter légèrement son cheval, il fit un demi-cercle dans le cirque, pour aller chercher une autre lance.

Le taureau fit dix pas pour le poursuivre, tomba sur un genou, se releva par un effort, retomba sur les deux genoux, laissa aller son corps de toute sa longueur dans l'arène, gardant seulement la tête soulevée encore.

Romero tenait déjà une autre lance et s'apprêtait à un nouveau combat.

Mais l'animal s'avouait vaincu. Son œil n'exprimait plus qu'une douleur sombre et mortelle; sa tête s'inclina deux

fois jusqu'à toucher le sable, se releva deux fois, et retomba enfin une troisième pour ne plus se relever.

Les cent mille spectateurs étaient étourdis de ce qu'ils venaient de voir; un torero ne s'y serait pas pris avec plus de grâce et ne s'en serait pas tiré avec plus d'adresse. Il fallut un instant à cette foule pour revenir de son étonnement.

Mais lorsqu'elle en fut revenue, elle applaudit avec frénésie.

Romero salua avec une expression de raillerie hautaine qui semblait dire :

— Oh ! vous êtes bien bons, messieurs ; attendez, attendez.

Aussi lui vîmes-nous faire tous ses apprêts avec la tranquillité d'un duelliste raffiné.

Il prit délicatement l'épée de la main droite, en appuya le pommeau au creux de la main, et de sa main gauche présenta la muleta au taureau.

Le taureau, un instant indécis, fondit enfin sur lui.

Un éclair brilla qui s'éteignit aussitôt.

L'épée était entrée juste entre les deux épaules et avait disparu jusqu'à la garde.

Le taureau tomba sur les deux genoux comme pour rendre hommage à son vainqueur.

Cinq minutes après, l'arène, toute frémissante d'applaudissemens, était vide.

Le troisième taureau entra.

Romero restait seul. Des trois cavaliers, on avait emporté le premier évanoui; le second était sorti courbé en deux et s'appuyant aux bras des valets du cirque; le troisième avait le genou luxé.

Comme le dernier Horace, Romero seul était sans blessure.

Le troisième taureau était noir, sans une seule tache blanche.

Comme s'il avait le mot, il fondit sur les alguazils.

Les alguazils se dispersèrent dans le cirque, pour venir se reformer un instant après en face du balcon de la reine.

Le taureau était resté immobile au milieu du cirque, en voyant cette barrière qu'il croyait solide s'ouvrir devant lui.

Mais derrière cette barrière il y avait un homme, un homme à qui les deux combats précédens avaient donné une idée de sa force et de son adresse; un homme qui, comme toutes les natures puissantes, prenait goût au danger et s'enivrait aux applaudissemens : cet homme, c'était Romero.

Il fondit sur le taureau de toute la vitesse de son cheval, et en passant près de lui lui brisa une lance dans le flanc gauche.

Puis, saisissant une nouvelle lance aux mains d'un valet du cirque, il repassa du côté opposé et la lui brisa dans le flanc droit.

Ces deux coups s'étaient faits si rapidement que l'animal avait eu à peine le temps de sentir la première douleur, quand cette douleur se doubla de la seconde.

Il faut avoir vu cet immense amphithéâtre battant des mains, agitant ses mouchoirs, hurlant le nom de Romero dans un vivat universel, pour se faire une idée de l'enthousiasme que doit éprouver lui-même l'homme qui cause cet enthousiasme.

Romero semblait invincible ; non-seulement invincible, mais invulnérable.

Le taureau, dont le sang coulait par deux blessures, fouillait le sable du pied en mugissant.

Romero salua gracieusement le public.

Le taureau fondit sur lui.

Romero, sans se déranger, remit son chapeau sur sa tête et attendit.

L'attaque était furieuse. L'animal saisit le cheval par dessous le ventre, et, cheval et cavalier, enleva tout sur ses cornes.

Maintenant, écoutez bien ceci, madame, et battez des mains à quatre cents lieues de distance, car ceci s'est passé à la vue de cent mille personnes.

Pendant que Romero était soulevé de terre, il enfonça sa lance d'un pied dans le côté gauche du taureau.

Au même instant, taureau, cheval et cavalier tombèrent comme un groupe confus, au milieu des tressaillemens duquel il fut un instant impossible de rien distinguer.

Le taureau se dégagea le premier ; mais au lieu de charger de nouveau, il s'en alla à reculons gagner la barrière.

Le cheval, moins grièvement blessé qu'on n'aurait pu le croire, se releva à son tour.

Le cavalier se releva également : il n'avait pas même perdu les arçons !

— Une autre lance ! cria Romero, une autre lance !

On la lui apporta, et il bondit vers le taureau.

Le taureau s'était affaissé sur lui-même : le coup avait porté au cœur. Il était mort.

Romero jeta sa lance avec un geste de magnifique dédain, en disant :

— Un autre taureau !

Ecoutez, madame, je vous le déclare, ce fut un spectacle enivrant que ces cent mille personnes criant d'une seule voix :

— Bravo Romero !

En ce moment, la reine fit un signe et parla à l'oreille d'un de ses officiers.

C'était la défense à Romero de continuer une pareille lutte. C'était la promesse de mieux utiliser ailleurs le courage du combattant.

Elle accordait en même temps à Romero la faveur de lui baiser la main.

Romero descendit de cheval à regret, et tout frémissant encore. Ses narines dilatées, son œil étincelant, ses lèvres crispées, indiquaient l'homme arrivé au plus haut degré d'exaltation.

Si un tigre ou un lion fût entré en ce moment dans le cirque, certes Romero eût combattu le tigre et le lion avec la même audace et peut-être même avec le même bonheur qu'il avait combattu le taureau.

Romero regrettait le combat; Romero regrettait la lutte qui faisait pleuvoir sur la tête d'un homme de pareils applaudissemens.

Il obéit cependant, mit pied à terre et sortit du cirque.

Un instant après, il apparaissait dans la loge de la reine. La reine lui donnait sa main à baiser, et le duc de Montpensier détachait sa propre épée pour la lui offrir.

Certes, si un homme fut heureux pendant tout un jour, ce fut Romero.

La course continua.

Mais que vous raconterais-je, madame, après vous avoir raconté Romero? Rien, si ce n'est la mort de quarante-six taureaux, à laquelle j'assistai, moi et mes compagnons, et encore ne vîmes-nous que la moitié des courses.

Je vous écrirai encore une lettre de Madrid; ce que dira

cette lettre, je n'en sais rien. Je laisserai aux événemens le soin de me la dicter.

X.

Madrid, 21 octobre 1846

Les fêtes sont terminées, madame, et les étrangers ingrats commencent à s'envoler de Madrid, comme une troupe d'oiseaux effarouchés qui regagnent leurs nids.

Les diligences, encombrées de voyageurs, comme des rayons divergens, partent de Madrid, centre commun, et fuient dans toutes les directions.

Monsieur le duc d'Aumale est parti ce soir ; monsieur le duc de Montpensier part demain. Nos belles Madrilègnes s'épouvantent à l'idée de ce que va être Madrid dans huit jours.

Je vous dirai, madame, comme Agis dans *Léonidas* : *Je ne le verrai pas*, car je pars demain pour Tolède.

Il y a deux heures que je suis arrivé de l'Escurial.

Laissez-moi vous raconter notre voyage à ce Saint-Denis des rois d'Espagne.

Quand nous avons vu l'heure du départ approcher, nous avons définitivement organisé la troupe et distribué à chacun le rôle qu'il aura à remplir pendant le reste du voyage.

J'ai gardé le titre d'*Amo* qui m'a été conféré par les do-

mestiques, les armuriers, et les autres gens de service qui ont eu affaire à nous depuis mon arrivée à Madrid. *Amo* veut dire maître, directeur, propriétaire.

J'y joins les fonctions de cuisinier en chef.

Desbarolles est interprète juré, chargé en outre des communications à ouvrir avec les conducteurs des diligences, les arrieros et les aubergistes.

Maquet garde son titre d'économe; dans ses momens perdus, comme il a une montre à répétition, la seule qui marche, il sonnera l'heure.

Giraud est caissier; une ceinture de cuir fixe autour de sa taille les fonds de la société. Giraud est en outre ordonnateur général des vivres; il aura à veiller sur le panier de provisions qui sera organisé ce soir.

Boulanger est capitaine d'habillement.

Il y a trois jours, il fut décidé que nous commencerions nos courses par l'Escurial; en conséquence, Desbarolles fut immédiatement expédié pour trouver un véhicule quelconque qui pût nous conduire au palais favori de Philippe II.

Chacun avait à peu près terminé sa besogne, quand Desbarolles rentra. Au premier coup d'œil, chacun remarqua que son gibus se projetait en avant; cette projection était chez lui le signe du triomphe.

— La voiture est en bas, dit-il en prenant sa carabine.

— Comment la voiture?

— Oui.

— Tout attelée?

— Pardieu!

— Ma foi! c'est à faire à vous, Desbarolles.

— Voilà comme je suis, moi.

Et il s'appuya sur son arme, dans la pose la plus propre à faire valoir tous les avantages de sa taille.

Nous descendîmes. La voiture était effectivement en bas, et tout attelée de quatre mules, comme l'avait annoncé Desbarolles.

C'était une berline à la caisse jaune et à la calotte verte. Cette alliance du vert et du jaune aurait dû effrayer les coloristes, mais il est juste de dire que Boulanger lui-même fit peu d'attention à ce détail.

En échange, il remarqua que la caisse était bien étroite pour huit personnes.

Giraud et Desbarolles proposaient des choses impossibles : l'un offrait de se tenir en équilibre sur le brancard, l'autre debout sur le marchepied.

Je proposai, moi, d'aller chercher une seconde voiture, qui servirait de succursale à la première.

La proposition passa à l'unanimité, et Desbarolles reçut mission de se mettre en quête de cette voiture; seulement, on l'invita à se hâter, le temps pressait; il était déjà une heure de l'après-midi, et le mayoral nous demandait sept heures pour faire les sept lieues qui séparent Madrid de l'Escurial.

Les lieues, en Espagne, je crois vous l'avoir déjà dit, madame, ont un tiers de plus qu'en France; les heures aussi.

De sorte que lorsqu'on dit sept lieues, c'est dix lieues; que lorsqu'on dit sept heures, c'est dix heures.

Cinquante minutes après le départ de Desbarolles, Achard, qui était à la fenêtre, poussa un cri d'étonnement et de curiosité.

— Qu'y a-t-il? demandâmes-nous en chœur.

— Messieurs, dit-il, vous avez vu bien des voitures, vous

avez vu des berlines, des coupés, des calèches, des landaus, des américaines, des tilburys, des coachs, des charrettes, des fourgons, des galères ; vous croyez connaître tous les genres de locomotives qui sillonnent la surface du globe. Oui, n'est-ce pas, comme monsieur Lacépède croyait connaître tous les crapauds avant que notre ami Enfantin n'eût découvert un crapaud inconnu. Eh bien ! humiliez-vous comme monsieur de Lacépède. Je viens de découvrir un véhicule nouveau ; venez le voir, venez le voir ; le voici qui s'avance par la rue Mayor ; le voilà qui vient de notre côté ; il va passer sous nos fenêtres ; venez, messieurs, venez vite.

Nous courûmes aux baies à l'aide desquelles nous plongions sur la place d'Alcala et sur la rue Mayor, et nous vîmes effectivement s'avancer au trot d'un malheureux quadrupède, dont la maigreur était cachée sous ce monde de pompons, de grelots et de sonnettes qui constituent la toilette d'un cheval espagnol, la voiture la plus fantastique que nous eussions jamais vue, même Giraud et moi, qui avons vu cependant les calesseros de Florence, les calessinos de Messine, et les corricolos de Naples.

C'était un extravagant véhicule, supporté par deux roues gigantesques, peintes, ainsi que les brancards, du plus flamboyant vermillon. La caisse était bleue-tendre, avec force feuillages vert-pomme, courant en treilles, s'épanouissant en grappes, retombant en fleurs.

Tout ce feuillage, toutes ces grappes, toutes ces fleurs, étaient confusément habitées par des myriades d'oiseaux de toutes couleurs, chantant, becquetant, voletant et faisant la cour à un magnifique perroquet lilas, lequel, placé au centre, battait de l'aile en mangeant une orange.

L'intérieur était tapissé d'une de ces étoffes pompadour

comme on n'en trouve plus en France que chez Gansberg ou chez madame Blandin; seulement l'étoffe, qui datait de la création de ce véhicule insensé, était éraillée, rapiécée, rafistolée au goût de son propriétaire. Tout cela était garni de franges, de passequilles, de galons, de fanfreluches, comme la veste d'un bateleur de l'empire.

A Paris, cette voiture eût certainement été vendue fort cher à quelque aventureux marchand de bric-à-brac.

Cette voiture, à notre grand étonnement, s'arrêta devant notre porte, et nous en vîmes descendre Desbarolles.

Il nous prit un fou rire.

Cette voiture serait-elle pour nous, par hasard?

Desbarolles entra.

— Voilà l'objet demandé, dit-il.

Elle était pour nous.

Nous sautâmes cette fois au cou de Desbarolles, et nous pensâmes l'étouffer. Lui, comme les grands triomphateurs, restait froid et calme au milieu du triomphe.

Il ne se doutait pas de la grandeur de sa découverte.

On se disputa pour savoir à qui appartiendrait l'honneur de monter dans le *Desbarolles;* comme l'objet n'avait pas de nom, on l'avait baptisé du nom de son inventeur.

Achard réclamait, comme l'ayant aperçu le premier de la fenêtre; mais il lui fut observé que l'injustice faite à Christophe Colomb par Américo Vespuce était assez grande pour qu'une injustice pareille ne se renouvelât point, surtout en Espagne.

Pendant qu'on disputait sur les droits de chacun, j'avais fait signe à don Riégo de me suivre; j'étais descendu, et nous étions montés dans le Desbarolles.

— A l'Escurial, dis-je au zagal.

Le zagal sauta sur le brancard et partit.

Tout à coup nous entendîmes les cris féroces de nos compagnons : ils croyaient que le véhicule s'éloignait tout seul. Je fis abattre la capote, et je les saluai de la main.

— Courons après lui, dit Achard, et reprenons le Desbarolles de force.

— Un instant, dit Alexandre, je me range du côté de papa.

— Moi, dit Maquet, je me range du côté de mon collaborateur.

— Moi, dit Boulanger, je me range du côté de mon ami.

— Et moi, dit Giraud, du côté de Boulanger. Dumas a le droit de choisir la voiture qui lui convient : c'est l'Amo.

Desbarolles ne dit rien; il n'avait pas suivi la discussion, et pensait à autre chose.

Ces quatre déclarations successives, jointes à la neutralité de Desbarolles, me donnaient une majorité tellement imposante, qu'Achard fut obligé de retirer sa proposition.

D'ailleurs, j'étais déjà au bout de la ville.

On monta dans la berline jaune et verte, et l'on courut après moi. Ne perdez pas de vue cette berline jaune et verte, madame, car elle est destinée à jouer un rôle important dans notre vie à venir. En traitant avec notre conducteur pour l'Escurial, nous avons traité en même temps pour Tolède. C'est donc quelque chose comme cinq ou six jours que nous avons à passer dans cette voiture.

Nos mules ne nous donnèrent pas d'abord une haute idée de leur vélocité ; la route, qui doit être affreuse en tout temps, était abominablement détrempée par les pluies. Nous descendîmes donc et suivîmes à pied une grande allée tout ombragée, laquelle nous conduisit à la campagne, en nous

faisant traverser deux ou trois portes, dont nous cherchâmes en vain l'utilité.

Cette campagne, comme celle de Rome, présente, à l'instant même où l'on y entre, l'aspect d'un désert : seulement, dans la campagne de Rome il pousse de l'herbe ; dans celle de Madrid il pousse des pierres.

Madrid, caché un instant à nos yeux par un pli de terrain, reparut en arrivant au haut d'une montagne ; la ville, avec ses maisons blanches, ses nombreux clochers, son palais gigantesque, qui semble, au milieu des maisons qui l'entourent, le Leviathan au milieu des habitans de la mer, est d'un aspect pittoresque ; puis, je le répète, ces grandes plaines, bornées par des horizons rocheux, ont un aspect austère qui plaît aux grandes imaginations.

La route, au bout de quatre heures de marche, après avoir plongé dans une vallée, après avoir sauté par-dessus un pont, s'escarpait aux flancs du Guadarrama. C'est sur l'une des plus élevées de toutes ces coupes, qui semblent un troupeau de buffles gigantesques, qu'est bâti l'Escurial.

Le chemin allait donc en montant : nous mîmes pied à terre, moins pour soulager notre attelage que pour nous dégourdir nous-mêmes, et, le fusil à la main, nous nous éparpillâmes dans la montagne.

J'ai peu vu de paysage ayant un caractère aussi sauvage et aussi grandiose que celui que nous avions sous les yeux ; à mille pieds au-dessous de nous, faisant suite à des rochers abruptes, à des précipices, tachant le versant d'épaisses ombres, s'étendait à droite une plaine sans fin, marbrée, comme la peau d'un léopard gigantesque, de larges taches fauves et de grandes bandes noires. A gauche, la vue était brusquement arrêtée par la chaîne de montagnes même que nous

gravissions, et dont tous les sommets étaient couverts de neige; enfin, au fond, Madrid piquetait de pointes blanchâtres la brume du soir, qui s'avançait sur nous comme une inondation d'obscurité.

Giraud et Boulanger étaient dans l'enthousiasme, Boulanger surtout, moins familier avec l'Espagne que Giraud : jamais il n'avait vu si grands partis pris de lumière et d'ombre; à tout moment il joignait les mains en s'écriant : Que c'est beau! mon Dieu, que c'est beau!

Il y a dans un voyage comme le nôtre, madame, et entre voyageurs comme nous, des sensations d'une douceur infinie. L'homme réduit à sa seule individualité est un être fort incomplet; mais l'homme se complète par l'assimilation à la sienne des autres individualités avec lesquelles le hasard ou sa volonté le met en contact. Ainsi chez nous, peintres et poëtes, l'un s'achevait par l'autre, et je vous assure, madame, que les beaux et grands vers d'Hugo, qu'Alexandre jetait au vent, se mariaient admirablement à cette grande et belle nature à la Salvator Rosa.

Pendant toutes nos haltes d'admiration, la nuit était complétement tombée. Mais, comme si le ciel eût voulu jouir à son tour du spectacle dont nous nous abreuvions, des millions d'étoiles ouvraient en clignotant leurs paupières d'or, et regardaient à leur tour curieusement la terre.

Il paraît, madame, que nous parcourions un terrain autrefois fort redouté. Du temps où l'Espagne comptait ses voleurs par mille, au lieu de les compter par unités, ce terrain était leur propriété exclusive, et l'on n'y passait guère, nous assura notre mayoral, surtout à l'heure où nous y passions, sans avoir maille à partir avec eux. Deux ou trois croix, qui étendaient leurs bras lugubres, les unes au revers

du chemin, les autres au pied d'un rocher, attestaient qu'il n'y avait rien d'exagéré dans le récit de notre mayoral.

Une chose qui vint enfin confirmer son récit fut la vue d'une lumière qui apparut tout à coup à deux cents pas de nous. Nous demandâmes ce que c'était que cette lumière, et il nous fut répondu que c'était un poste de gendarmerie.

Cette précaution me fit quelque peu douter de la disparition totale des voleurs, et à tout hasard nous changeâmes les vieilles capsules de nos fusils contre de nouvelles.

Je me hâte de vous dire, madame, que la précaution fut inutile, et que nous franchîmes le *malo sitio*, comme on dit en Espagne, sans accident aucun.

Nous avions une ou deux lieues de plaines à traverser, et, comme nous avions encore trois lieues d'Espagne à faire, notre mayoral nous invita à remonter en voiture, nous promettant, pour nous déterminer à renoncer à une promenade qui nous paraissait si charmante, qu'il obtiendrait de ses mules d'aller au trot, allure qu'elles avaient obstinément refusé d'adopter jusque-là.

Nous rentrâmes dans nos coffres, et comme, après avoir été en montant le chemin allait en descendant, le poids de la voiture les pressant, nos mules furent contraintes de prendre, pendant quelques instans du moins, l'allure que le mayoral nous avait promise en leur nom.

Nous marchâmes deux heures, sans remarquer, — autant que pouvait toutefois nous le permettre cette obscure clarté qui tombe des étoiles, comme dit Corneille, — sans remarquer aucun changement dans le paysage. Au bout de ces deux heures, il nous sembla que nous franchissions une porte, et que nous entrions dans un parc ; en même temps,

nous sentîmes notre marche s'alourdir, nous roulions sur le sable.

Nous marchâmes une heure encore, mais montant cette fois et nous dirigeant vers quelques rares lumières éparses au flanc de la montagne. Pendant une demi-heure, ces lumières semblèrent fuir devant nous comme ces feux follets destinés à égarer les voyageurs. Enfin, nous entendîmes résonner un pavé solide sous les pieds de nos mules et sous les roues de nos voitures. Ce bruit fut suivi d'un cahotement qui ne nous laissa aucun doute. Nous vîmes à notre droite un entassement de maisons silencieuses, sans fenêtres, sans portes et sans toits, présentant, non pas l'aspect pittoresque de ces ruines que fait le temps, mais le tableau attristant d'une œuvre non achevée. Nous franchîmes une espèce de place, nous tournâmes à droite, et nous nous enfonçâmes dans un cul-de-sac ; nos voitures s'arrêtèrent : nous étions arrivés.

Nous descendîmes, et nous lûmes à la lueur de nos lanternes : *Posada de Calisto Burguillos.*

A notre grand étonnement, tout était encore sur pied dans la *posada* au susdit Calisto. Nous augurâmes qu'il s'y passait quelque grand événement. Nous ne nous trompions pas : deux voitures d'Anglais y étaient descendues trois heures avant nous.

On faisait le souper des Anglais.

— Ah ! madame, vous qui êtes Française plutôt deux fois qu'une, car vous êtes Parisienne; ah ! madame, ne tombez pas dans une auberge espagnole quand on y fait à souper à des Anglais.

Ce préambule indique, madame, que nous fûmes fort froidement reçus par le seigneur don Calisto Burguillos, lequel

nous déclara qu'il n'avait le temps de s'occuper ni de notre souper ni de nos chambres.

Il y a une chose que je n'admets pas, c'est que lorsqu'on a écrit sur sa porte, dans le but d'attirer les voyageurs : *Posada de Calisto Burguillos*, il y a une chose, dis-je, que je n'admets point, c'est qu'on ait le droit de mettre à la porte les voyageurs attirés par cette enseigne.

Je me contentai donc de m'incliner poliment devant l'impolitesse de maître Calisto Burguillos, et j'appelai Giraud.

— Mon cher ami, lui dis-je, il y a cinq fusils dans la voiture, y compris la carabine de Desbarolles. Que Desbarolles s'arme de sa carabine, armez-vous de vos fusils, et venez les chauffer au feu de la cheminée. Si l'on vous demande pourquoi vous faites cela, vous répondrez que vous avez peur que vos fusils ne s'enrhument.

— Compris, répondit Giraud, en s'acheminant vers la porte et en faisant signe à Alexandre, à Maquet, à Desbarolles et à Achard de le suivre.

— Maintenant, Boulanger, continuai-je, toi qui es d'un caractère conciliant, prends avec toi don Diégo, et va avec ce ministre de paix à la recherche de quatre petites chambres ou de deux grandes.

— Bien, dit Boulanger, et il sortit à son tour avec don Riégo.

Maître Calisto Burguillos avait suivi de l'œil toute la mise en scène.

— Bon, dit-il à sa femme, les voilà partis, ces pugnateros de Français.

Pugnatero, madame, est un fort vilain mot dont on nous salue depuis notre entrée en Espagne. En vérité, je ne sais pas si la réputation qu'on nous fait dans ce beau pays est

bien méritée, mais je sais au moins qu'elle est universelle.

Don Calisto ne m'avait pas vu, caché que j'étais par le manteau de la cheminée. Sa femme lui fit signe que j'étais là.

Il quitta ses fourneaux et vint à moi.

— Que cherchez-vous là ? me demanda-t-il.

— Je cherche un gril.

— Pourquoi faire?

— Pour faire des côtelettes.

— Vous avez donc des côtelettes?

— Non, mais vous en avez, vous.

— Où cela?

— Là?

Et je montrai un quartier de mouton pendu dans un coin de la cheminée.

— Ces côtelettes sont pour les Anglais, et pas pour vous.

— Vous vous trompez, ces côtelettes sont pour nous, et non pour les Anglais. Vous venez de leur monter douze côtelettes sur un plat, c'est bien assez : les côtelettes que vous leur avez montées, c'est leur part; celles qui restent, c'est la nôtre.

— Celles qui restent sont pour leur déjeuner de demain.

— Celles qui restent sont pour notre souper de ce soir.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Oh! oh!

— Mon cher ami, dis-je à Giraud qui rentrait, son fusil à la main, suivi de Desbarolles, de Maquet, d'Achard et d'Alexandre, tenant également leurs fusils à la main; mon cher ami, voici venir maître Calisto Burguillos, qui a l'obligeance de nous céder ce quartier de mouton. Donne-moi ton fusil; demande-lui le prix de ce quartier de mouton,

paye-le généreusement, décroche-le adroitement, et découpe-le proprement.

— Ces trois adverbes joints font admirablement, dit Desbarolles en approchant la carabine du foyer.

— Pas trop près, mon cher, pas trop près, dit Achard; vous savez que les fusils sont chargés.

— Combien le quartier de mouton? demanda Giraud en me passant son fusil et en prenant le couperet sur la table de cuisine.

— Deux douros, répondit maître Calisto Burguillos, un œil sur les fusils, un œil sur son quartier de mouton.

— Donne trois douros, Giraud.

Giraud tira trois douros de sa poche, et en tirant les trois douros de sa poche, laissa tomber cinq ou six onces.

La senora Calisto Burguillos ouvrit des yeux rapides à la vue de cet or qui roulait sur le plancher de sa cuisine.

Giraud ramassa les cinq ou six onces, et donna les trois douros à notre hôte.

Il les passa à sa femme, laquelle me paraissait occuper dans la maison une position distinguée.

Giraud prit le mouton, le découpa avec une habileté qui faisait le plus grand honneur à ses études anatomiques, saupoudra les côtelettes d'une quantité suffisante de poivre et de sel, les coucha délicatement sur le gril que je lui présentais, puis posa le gril sur un lit égal de charbons ardens, artistement étendu par Achard.

Aussitôt, les premières gouttes de graisse se mirent à crier sur les braises.

— Maintenant, Desbarolles, continuai-je, offrez le bras à madame Calisto Burguillos, et priez-la de vous conduire à l'endroit où elle met ses pommes de terre. Si vous rencon-

trez des œufs en route, introduisez-en douze dans votre gibecière ; tout le long du chemin, mon ami, vous lui demanderez des nouvelles de son père, de sa mère et de ses enfans ; cela la flattera, et vous introduira peu à peu dans son intimité.

Desbarolles s'approcha, le gibus à la main, de notre hôtesse, qui, déjà un peu adoucie par le contact magnétique des douros, daigna accepter le bras qu'il lui offrait.

Tous deux disparurent par une porte qui paraissait s'enfoncer dans les entrailles de la terre.

Boulanger et don Riégo reparaissaient en même temps par la porte opposée. Ils avaient dirigé leur course vers le pôle austral, puis ils avaient rencontré des vents alisés qui les avaient poussés dans un corridor ; au bout du corridor, ils avaient découvert une longue chambre où pouvaient tenir huit lits.

Boulanger, en homme de sens, avait mis la clef de cette chambre dans sa poche et me l'apportait.

Les côtelettes cuisaient toujours.

— Une poêle et une casserole, demandai-je.

Achard s empara d'une poêle, et Giraud d'une casserole.

Maître Calisto Burguillos nous regarda faire d'un œil stupéfait ; mais, comme il était seul contre huit, et n'avait pour toute arme contre cinq fusils qu'une cuillère à pot, il n'y avait pas moyen de résister.

Il avait bien eu un instant l'idée d'appeler les Anglais à son aide ; mais c'était un homme fort instruit que maître Calisto Burguillos, et il s'était rappelé que, dans la guerre de la Péninsule, les Espagnols avaient eu plus à souffrir de la part des Anglais, leurs alliés, que des Français, leurs ennemis.

Il s'était donc décidé à les conserver chez lui à titre d'hôtes seulement.

Desbarolles rentra ; il avait les poches pleines de pommes de terre et son gibecier plein d'œufs.

Achard avait eu mission de casser les œufs et de les battre, Giraud d'éplucher et de tailler les pommes de terre.

Desbarolles devait continuer ses marivaudages près de madame Burguillos, jusqu'à ce qu'une table chargée de huit couverts fût dressée dans un coin quelconque de l'appartement.

Desbarolles se sacrifia, sortit avec elle, et au bout d'un quart d'heure rentra en disant :

— Ouf ! messieurs, la table est prête.

Dix minutes après, les côtelettes n'avaient plus besoin que d'un tour de feu, les pommes de terre que d'un tour de casserole, l'omelette que d'un tour de poêle.

En ce moment, madame, la cuisine de don Caliste Burguillos présentait un spectacle curieux à voir.

D'abord, monsieur Alexandre Dumas, votre serviteur, un éventail de chaque main, animait, par une ventilation soutenue, le charbon qui faisait griller les côtelettes et frire les pommes de terre.

Giraud épluchait une seconde édition de patates destinée à succéder à la première.

Don Riégo faisait semblant de lire son bréviaire, et flairait la fumée du gril, en regardant la poêle du coin de l'œil.

Maquet tenait la queue de la poêle.

Achard pilait du poivre.

Desbarolles se reposait de ses fatigues.

Boulanger, refroidi par sa course dans les hautes latitudes, se réchauffait.

Alexandre, fidèle à sa spécialité, dormait.

Enfin, maître Calisto Burguillos, s'abrutissant de plus en plus à l'aspect de l'intervention française, ne voyait point sa femme, qui, à travers les vitres de sa fenêtre, faisait signe à Desbarolles qu'il manquait quelque chose de très important sur la table.

Heureusement, je veillais pour maître Calisto. J'envoyai Desbarolles à son devoir.

Dix minutes après, nous entourions une table sur laquelle fumaient douze côtelettes, deux pyramides de pommes de terre et une omelette gigantesque.

Cette vue nous donna une telle gaieté, madame, et particulièrement à Boulanger, à Giraud et à Alexandre, qu'à nos éclats de rire madame Burguillos entra; que, derrière elle, entrèrent les deux ou trois maritornes de la posada; et que, derrière les deux ou trois maritornes de la posada, apparurent dans la pénombre les figures étonnées de nos Anglais.

Je profitai de la présence de madame Burguillos pour glisser dans la main de Desbarolles la clef de la chambre.

— Allons, monsieur l'interprète, lui dis-je, un dernier sacrifice; levez-vous de table, faites préparer nos lits; on vous gardera votre part du souper, et, à votre retour, la société vous votera, comme autrefois Rome à César, une couronne de lauriers.

Une heure après, nous étions, pareils aux sept frères du petit Poucet, couchés sur des nattes rangées symétriquement à terre.

Un lit espagnol, c'est-à-dire deux tréteaux surmontés de quatre planches recouvertes d'un matelas, dominait tout le dortoir.

La société reconnaissante le vota à Desbarolles, sans préjudice de sa couronne de lauriers.

XI.

Tolède, 23 octobre au soir.

Le jour se leva grisâtre, enveloppant le soleil d'un manteau de nuages qui semblait, pour nous faire honneur, emprunté au ciel de notre belle France ; je m'en réjouis à part moi : c'est par un temps pareil qu'il me semblait que l'Escurial devait être vu.

Au détour de la rue, nous aperçûmes le colosse sépulcral : il est, en vérité, bien digne de l'homme qui choisit un désert pour sa capitale et un tombeau pour son palais.

Vous savez comment l'Escurial fut bâti, n'est-ce pas, madame? Un jour, c'était vers le commencement de 1559, Philippe, assiégeant Saint-Quentin, fut forcé de diriger contre l'église Saint-Laurent une batterie de canon qui faisait de grands dommages à la pauvre église. Philippe eut peur que le saint ne se fâchât de voir ainsi traiter sa demeure, et il fit vœu de lui en bâtir une autre sous la même invocation, plus riche et plus grande que celle qu'il démolissait. Saint-Quentin pris, il voulut même faire davantage qu'il n'avait promis, et imposa à son architecte, Juan-Baptista, l'étrange

Alexandre, fidèle à sa spécialité, dormait.

Enfin, maître Calisto Burguillos, s'abrutissant de plus en plus à l'aspect de l'intervention française, ne voyait point sa femme, qui, à travers les vitres de sa fenêtre, faisait signe à Desbarolles qu'il manquait quelque chose de très important sur la table.

Heureusement, je veillais pour maître Calisto. J'envoyai Desbarolles à son devoir.

Dix minutes après, nous entourions une table sur laquelle fumaient douze côtelettes, deux pyramides de pommes de terre et une omelette gigantesque.

Cette vue nous donna une telle gaieté, madame, et particulièrement à Boulanger, à Giraud et à Alexandre, qu'à nos éclats de rire madame Burguillos entra; que, derrière elle, entrèrent les deux ou trois maritornes de la posada; et que, derrière les deux ou trois maritornes de la posada, apparurent dans la pénombre les figures étonnées de nos Anglais.

Je profitai de la présence de madame Burguillos pour glisser dans la main de Desbarolles la clef de la chambre.

— Allons, monsieur l'interprète, lui dis-je, un dernier sacrifice; levez-vous de table, faites préparer nos lits; on vous gardera votre part du souper, et, à votre retour, la société vous votera, comme autrefois Rome à César, une couronne de lauriers.

Une heure après, nous étions, pareils aux sept frères du petit Poucet, couchés sur des nattes rangées symétriquement à terre.

Un lit espagnol, c'est-à-dire deux tréteaux surmontés de quatre planches recouvertes d'un matelas, dominait tout le dortoir.

La société reconnaissante le vota à Desbarolles, sans préjudice de sa couronne de lauriers.

XI.

Tolède, 23 octobre au soir.

Le jour se leva grisâtre, enveloppant le soleil d'un manteau de nuages qui semblait, pour nous faire honneur, emprunté au ciel de notre belle France ; je m'en réjouis à part moi : c'est par un temps pareil qu'il me semblait que l'Escurial devait être vu.

Au détour de la rue, nous aperçûmes le colosse sépulcral : il est, en vérité, bien digne de l'homme qui choisit un désert pour sa capitale et un tombeau pour son palais.

Vous savez comment l'Escurial fut bâti, n'est-ce pas, madame? Un jour, c'était vers le commencement de 1559, Philippe, assiégeant Saint-Quentin, fut forcé de diriger contre l'église Saint-Laurent une batterie de canon qui faisait de grands dommages à la pauvre église. Philippe eut peur que le saint ne se fâchât de voir ainsi traiter sa demeure, et il fit vœu de lui en bâtir une autre sous la même invocation, plus riche et plus grande que celle qu'il démolissait. Saint-Quentin pris, il voulut même faire davantage qu'il n'avait promis, et imposa à son architecte, Juan-Baptista, l'étrange

obligation de donner à son monument la forme d'un gril couché à plat.

Contre l'habitude des rois, Philippe II tint donc cette fois plus qu'il n'avait promis.

Il est impossible de se faire une idée de l'aspect morne et austère que présente l'Escurial. Monument de granit, bâti sur une montagne de granit, il semble un de ces yeux de la nature qui, de loin, présentent une image approchant de la réalité. Mais là ce n'est point une erreur d'optique. Quand on s'est approché, qu'on a bien mesuré la petitesse de l'homme en face de cette masse gigantesque, on trouve béante une porte qui se referme sur vous ; alors, ne fût-ce qu'en passant que vous visitiez le monument sombre, eussiez-vous la conscience de votre liberté, une fois entré, vous frissonnez comme si vous ne deviez plus en sortir.

Celui qui n'aurait jamais pu comprendre le caractère inquiet de Philippe II se ferait, en voyant l'Escurial, une idée exacte de la majesté sombre du fils de Charles V.

Ainsi rien ne donne l'idée de l'Escurial : ni Windsor en Angleterre, ni Peterhoff en Russie, ni Versailles en France. Ainsi l'Escurial ne peut se comparer à rien qu'à lui-même, c'est une pensée taillée en pierre, c'est le produit d'un homme et d'une époque façonnée à sa volonté par cet homme, pendant les heures d'insomnie que lui donnait ce soleil éternel toujours levé sur ses États.

Nul ne dira l'Escurial est belle. On n'admire pas le terrible, on frissonne devant lui. Philippe lui-même, lorsque l'architecte lui remit les mille clefs du monument rêvé par son inflexible génie, dut frémir en les touchant.

La première idée qui se présente à l'esprit, c'est que l'Escurial n'est point bâti par les procédés ordinaires, mais a

été creusé dans un bloc de granit. Etes-vous descendue jamais dans quelque mine avec la conscience qu'une montagne tout entière pesait sur vous? Eh bien! le sentiment qu'on éprouve en entrant à l'Escurial est analogue à celui-ci.

Pour arriver à tous les monumens on monte; pour arriver à celui-là l'on descend. Philippe n'a pas voulu se laisser d'illusion à lui-même : vivant il s'ensevelit dans son tombeau. C'était une tradition de famille.

Il y a tout dans l'Escurial : palais, chapelle, couvent, sépulcre.

La chapelle est admirable d'aspect. C'est peut-être le seul endroit du monument où l'on respire.

Elle est soutenue par quatre piliers carrés de cent douze pieds de tour chacun.

On monte à l'autel par dix-neuf marches de marbre. L'ornement de cet autel est une suite de beaux tableaux représentant l'histoire du Christ, soutenue et divisée par colonnes d'ordre dorique.

Les colonnes d'ordre dorique, le plus froid de tous les ordres, sont les seules que l'architecte ait appliquées à l'ornementation de l'édifice.

Cet autel éclate et resplendit à la lueur d'un lustre colossal suspendu à la voûte, et qui, brûlant incessamment, fait resplendir, comme des paillettes de nacre, les parties nuancées du granit.

A droite et à gauche de l'autel, à la hauteur de quinze pieds environ, sont deux grandes niches parallèles, creusées carrément : à gauche, c'est le tombeau de Charles V, à droite, c'est le tombeau de Philippe. Le fondateur pensa sans doute que le tombeau de son père et le sien étaient les seuls qui fussent dignes de sortir du Podridero royal.

obligation de donner à son monument la forme d'un gril couché à plat.

Contre l'habitude des rois, Philippe II tint donc cette fois plus qu'il n'avait promis.

Il est impossible de se faire une idée de l'aspect morne et austère que présente l'Escurial. Monument de granit, bâti sur une montagne de granit, il semble un de ces yeux de la nature qui, de loin, présentent une image approchant de la réalité. Mais là ce n'est point une erreur d'optique. Quand on s'est approché, qu'on a bien mesuré la petitesse de l'homme en face de cette masse gigantesque, on trouve béante une porte qui se referme sur vous ; alors, ne fût-ce qu'en passant que vous visitiez le monument sombre, eussiez-vous la conscience de votre liberté, une fois entré, vous frissonnez comme si vous ne deviez plus en sortir.

Celui qui n'aurait jamais pu comprendre le caractère inquiet de Philippe II se ferait, en voyant l'Escurial, une idée exacte de la majesté sombre du fils de Charles V.

Ainsi rien ne donne l'idée de l'Escurial : ni Windsor en Angleterre, ni Peterhoff en Russie, ni Versailles en France. Ainsi l'Escurial ne peut se comparer à rien qu'à lui-même, c'est une pensée taillée en pierre, c'est le produit d'un homme et d'une époque façonnée à sa volonté par cet homme, pendant les heures d'insomnie que lui donnait ce soleil éternel toujours levé sur ses États.

Nul ne dira l'Escurial est belle. On n'admire pas le terrible, on frissonne devant lui. Philippe lui-même, lorsque l'architecte lui remit les mille clefs du monument rêvé par son inflexible génie, dut frémir en les touchant.

La première idée qui se présente à l'esprit, c'est que l'Escurial n'est point bâti par les procédés ordinaires, mais a

été creusé dans un bloc de granit. Etes-vous descendue jamais dans quelque mine avec la conscience qu'une montagne tout entière pesait sur vous? Eh bien! le sentiment qu'on éprouve en entrant à l'Escurial est analogue à celui-ci.

Pour arriver à tous les monumens on monte; pour arriver à celui-là l'on descend. Philippe n'a pas voulu se laisser d'illusion à lui-même : vivant il s'ensevelit dans son tombeau. C'était une tradition de famille.

Il y a tout dans l'Escurial : palais, chapelle, couvent, sépulcre.

La chapelle est admirable d'aspect. C'est peut-être le seul endroit du monument où l'on respire.

Elle est soutenue par quatre piliers carrés de cent douze pieds de tour chacun.

On monte à l'autel par dix-neuf marches de marbre. L'ornement de cet autel est une suite de beaux tableaux représentant l'histoire du Christ, soutenue et divisée par colonnes d'ordre dorique.

Les colonnes d'ordre dorique, le plus froid de tous les ordres, sont les seules que l'architecte ait appliquées à l'ornementation de l'édifice.

Cet autel éclate et resplendit à la lueur d'un lustre colossal suspendu à la voûte, et qui, brûlant incessamment, fait resplendir, comme des paillettes de nacre, les parties nuancées du granit.

A droite et à gauche de l'autel, à la hauteur de quinze pieds environ, sont deux grandes niches parallèles, creusées carrément : à gauche, c'est le tombeau de Charles V, à droite, c'est le tombeau de Philippe. Le fondateur pensa sans doute que le tombeau de son père et le sien étaient les seuls qui fussent dignes de sortir du Podridero royal.

A côté de Philippe II, agenouillé lui-même et priant, sont agenouillés et prient le prince don Carlos, et les deux reines qu'il épousa successivement.

D'en bas, on peut lire cette inscription, gravée en lettres d'or :

« Philippe II, roi de toutes les Espagnes, de Sicile et de Jérusalem, repose dans ce tombeau, que, vivant, il bâtit pour lui-même.

» Reposent, simultanément avec lui, ses deux femmes Elisabeth et Marie, et son fils premier né, don Carlos. »

Ainsi le père inflexible voulut, roi chrétien, que la mort le réconciliât avec son fils.

A gauche, comme nous l'avons dit, est le tombeau de Charles V, agenouillé comme son fils ; il est entouré aussi de personnages agenouillés, dont on peut reconnaître les identités et lire les noms dans l'inscription suivante :

« A Charles V, roi des Romains, empereur très auguste, roi de Jérusalem, archiduc d'Autriche, son fils Philippe.

» Reposent avec lui simultanément Elisabeth, son épouse, sa fille Marie impératrice, et Eléonore et Marie, ses sœurs : celle-là reine de France, et l'autre reine de Hongrie. »

Toutes ces statues sont de bronze doré, d'un grand style et d'un admirable effet. Celles des deux souverains surtout, avec leurs manteaux armoriés, sont d'une sévère magnificence.

En tournant le dos à l'autel on se trouve en face du chapitre. Là, vous ne chercherez pas, madame, la coquette ornementation de la Renaissance, ni la pittoresque sculpture du quinzième siècle. Non, les stalles, au lieu de s'épanouir comme celles de Burgos, en fleurs charmantes ou en encadremens merveilleux, participent à la rigidité générale ; de

simples moulures, de froides lignes, sont leurs simples ornemens.

Cette inflexible et taciturne volonté, qui a soumis aux règles de sa puissante équerre le bois et le granit, pèse sur vous aussitôt que vous entrez dans cette église. Tous les temples du monde vous rendent l'espérance en échange de la prière. La chapelle de l'Escurial est consacrée au dieu des vengeances, au *Christ du Jugement dernier*, de Michel-Ange. Priez, si vous voulez, mais la chapelle demeurera sans écho, comme serait un cachot de la sainte Inquisition.

Deux choses nuisent à l'harmonie funèbre de cette église : les deux chaires, pareilles à des lanternes, introduites par Ferdinand VII, et les peintures de la voûte, exécutées par l'ordre de Charles II.

Il y a une chose étrange, c'est que lorsqu'une volonté ferme, puissante, granitique, s'est manifestée par une œuvre quelconque, empreinte de toute la couleur de son génie, on ne puisse laisser cette œuvre entière comme un monument inattaquable et sacré. Un homme vient, au compte des siècles, produit typique de son temps, réflecteur de toute une époque : il laisse un monument qui fera connaître son génie à toutes les générations à venir. Eh bien ! un autre homme lui succède, d'un esprit pauvre et mesquin, qui ne peut supporter la sublime tristesse dont son prédécesseur se nourrissait, et qui vient, conduisant un barbouilleur ou un ferblantier par la main, et qui dit à l'un : — Tout ceci est trop triste, tout ceci est trop sombre, tout ceci est trop funèbre pour moi, pauvre esprit frivole et impuissant, peignez-moi quelque chose de gracieux sur ces murs; et à l'autre : — Fabriquez-moi quelque chose de coquet pour cet escalier.

Le barbouilleur et le ferblantier, joyeux, se mettent à la be-

sogne et profanent à tout jamais l'œuvre qu'ils croient embellir.

Dieu fasse miséricorde à monsieur Andrieux qui a refait Nicomède ! Dieu pardonne au roi Charles II qui a retouché l'Escurial !

Aussi, madame, si vous visitez jamais l'Escurial, bornez votre curiosité à trois choses : à la chapelle, au Podridero et à la chambre où mourut Philippe ; tout le reste ne ferait qu'amoindrir vos sensations premières. Une puissante impression est si rare dans la vie, elle ouvre, dans le tressaillement qu'elle nous imprime, de si nouveaux horizons à nos yeux, que je ne reculerai jamais devant une impression profonde, dût-elle m'inonder de tristesse et de terreur comme a fait l'Escurial.

Le Podridero est le Saint-Denis de Madrid : le caveau où est déposée la poussière des rois. C'est une espèce de Panthéon revêtu de jaspe, de porphyre et d'autres marbres précieux, mais qui est loin d'avoir la solennelle majesté des caveaux de Saint-Denis, sur la dernière marche desquels le dernier roi trépassé attend son successeur. Poussière morte qui réclame la poussière vivante.

La chambre où Philippe II mourut est celle où il passa les trois dernières années de sa vie, cloué par la goutte sur un fauteuil. Son alcôve regardait par une étroite lucarne le maître-autel de la chapelle ; de cette façon, sans se lever, sans quitter son lit, il assistait au saint sacrifice de la messe. Ses ministres venaient travailler avec lui dans cette petite chambre, et l'on montre encore la planchette de bois qui, appuyée sur les genoux du roi et de celui qu'il admettait en sa laborieuse présence, servait au travail et à la signature.

Contre le mur est le grand fauteuil où, en descendant

de son lit, on transportait Philippe II. Enfin, près de ce grand fauteuil sont le tabouret d'été et le tabouret d'hiver sur lesquels, selon la saison, le roi allongeait sa jambe malade.

Ces tabourets ont la forme de plians : l'un est en jonc, l'autre est en poil de chèvre. Sur tous deux, la marque de ce talon puissant qui pesa quarante ans sur la moitié du monde, est restée visible et presque menaçante.

Maintenant, madame, égarez-vous un instant dans ces corridors sans fin, au milieu desquels vous guidera un aveugle plein de gaieté, si vous voulez faire tout éveillée un de ces songes comme Charles Nodier les raconte dans son étrange *Smarra*. Alors vous sentirez cet étroit boyau de pierre se rapprocher incessamment de vous, vous sentirez votre poitrine entre ces murailles de granit, ce plafond de granit, ce sol de granit, vous aurez besoin de jour, d'air, de soleil, et vous trouverez tout cela en montant sur la coupole, d'où vous verrez le monument à vos pieds et Madrid à l'horizon.

Mais, madame, en quittant l'Escurial, il y a une chose que vous regretterez entre toutes choses. Ce sont ces beaux moines de Zurbaran et de Murillo, aux longues robes traînantes, aux têtes rasées. L'Escurial sans moines est un non-sens étrange, et dont rien ne semble devoir donner l'explication. La révolution a aboli les moines, vous dira-t-on; les révolutions montent-elles donc jusqu'à l'Escurial? L'Escurial appartient-il donc à la terre? L'Escurial est-il donc de ce monde? Chassez les moines du reste de l'Espagne, messieurs les philosophes, messieurs les progressistes, messieurs les arrangeurs de constitution, mais, au nom du ciel, faites une exception pour l'Escurial, comme nous en avons fait une, nous, pour la Trappe et pour la grande Chartreuse.

Tant que nous restâmes dans l'Escurial, nous ne pensâmes point à déjeuner, tant le sinistre monument nous oppressait la poitrine ; mais une fois dehors, la faim nous revint avec la vie.

Nous prîmes donc notre course vers la parador de maître Calisto Burguillos. Notre hôtesse nous attendait sur la porte.

La carte est peu variée en Espagne. On tenait à notre disposition des côtelettes, des pommes de terre et une salade. C'était, comme vous voyez, le même menu que la veille, plus la verdure.

Mais la verdure en Espagne n'avait d'autres résultats que de nous imposer de profonds regrets, puisque l'huile et le vinaigre espagnols sont si loin de nos mœurs culinaires que je défie à un Français, si grand amateur qu'il soit de laitue, de raiponce ou d'escarole, d'avaler une seule bouchée de l'une ou de l'autre de ces herbes, si appétissantes cependant dès lors qu'on les a mises en contact avec l'un ou l'autre des deux liquides que nous venons d'énoncer.

C'est alors, madame, que me vint pour la première fois une idée sublime, celle de confectionner une salade sans huile et sans vinaigre.

Certes, si j'étais le moins du monde spéculateur, ce serait là pour moi une belle occasion de solliciter un brevet d'invention, et, ce brevet obtenu, de faire fortune en l'exploitant en Espagne et en l'exportant en Italie. Mais, hélas ! vous le savez, le génie du commerce a été oublié à l'heure de mon baptême, et comme ces fées jalouses des autres fées, qui poursuivent les princes ou les princesses de Perrault, ce malheureux génie, non-seulement ne me protége point, mais me persécute.

Je dirai donc purement et simplement à mes confrères les

voyageurs comment on fait des salades sans huile et sans vinaigre, me contentant, au lieu du titre de spéculateur enrichi, de celui de bienfaiteur de l'humanité.

On fait la salade sans huile et sans vinaigre avec des œufs frais et du citron.

Cette opération d'assaisonnement avait énormément préoccupé maître Calisto Burguillos, qui avait paru prendre un tel intérêt à la chose, que j'arrachai le saladier des mains de Giraud, au moment où il y revenait pour la troisième fois, et que je fis porter les dernières feuilles survivantes à notre hôte.

J'y ajoutai un fragment d'omelette de ma façon.

J'avais oublié cet envoi, lorsqu'en descendant je trouvai maître Calisto m'attendant sur le seuil de sa porte, et tenant un verre de chaque main et une outre sous le bras.

Il m'offrait le Val-de-Penas de la confraternité. En effet, maître Calisto Burguillos m'avait fait l'honneur de me prendre pour quelque cuisinier de bonne maison, venu à Madrid à propos des fêtes espagnoles.

Je le laissai donc dans cette erreur qui me plaçait beaucoup plus haut dans son esprit que si je lui eusse dit que j'étais l'auteur des *Mousquetaires* ou de *Monte-Cristo*.

L'heure nous pressait, il était midi, et à sept heures nous étions attendus pour un grand souper que me donnait la colonie française.

Eh! mon Dieu! oui, madame, que voulez-vous? nos compatriotes sont faits ainsi : une fois à l'étranger ils nous fêtent, nous accueillent, nous embrassent, tandis que chez nous ils nous mordent et déchirent à belles dents. L'étranger, c'est la postérité. En passant la frontière, on meurt. Ce n'est

plus vous, c'est votre ombre qui recueille les preuves de sympathie surgissant à chaque pas sur le chemin, et, je dois le dire, mon ombre glorieuse est reçue ici de façon à faire envie à mon pauvre corps.

C'est qu'il y a une chose dont vous ne vous doutez pas, madame, et dont certes je ne me doutais pas non plus. Je suis plus connu, et peut-être plus populaire à Madrid qu'en France. Les Espagnols croient reconnaître en moi, et quand je vous dis en moi, c'est, vous le comprenez bien, dans mes œuvres que je veux dire, un je ne sais quoi de Castillan qui leur chatouille agréablement le cœur. C'est si vrai, qu'avant d'être chevalier de la Légion d'honneur en France, j'étais commandeur d'Isabelle la Catholique en Espagne. L'étranger avait pris l'initiative sur mon pays.

Je ne doute point, madame, qu'à mon retour on me fasse payer cher toutes ces gracieusetés dont je suis l'objet ici. Mais au moins, par ce que l'on pense d'obligeant de moi en Espagne, je saurai à peu près ce que l'on pensera de moi après ma mort.

Aussi, dès mon arrivée, la plus franche cordialité s'est-elle établie entre les artistes espagnols et nous. Lavega porte mon ruban de la Légion d'honneur, et moi le ruban d'Isabelle la Catholique détaché du cou de Madrazo. Tous les soirs, Breton, le Scribe de l'Espagne, et Ribera, qui porte un grand nom en peinture et qui est digne de son nom, passent la soirée avec nous. Le foyer du théâtre d'El Principe, cette réunion de tout ce qu'il y a de distingué en artistes à Madrid, nous a été ouvert par don Carlos de la Torre et par Roméo, les deux artistes dramatiques les plus distingués de toute l'Espagne. Chaque jour un de ceux que je viens de nommer se met à notre disposition pour nous servir de ci-

cerone, et devant lui tout s'ouvre : galeries de tableaux, musées d'artillerie, parcs et palais royaux.

Il est vrai de dire aussi que toute l'ambassade seconde nos désirs de son mieux. Monsieur Bresson, que Sa Majesté vient de faire duc de Sainte-Isabelle et grand d'Espagne, est parfait pour nous, et il y a trois jours il nous a donné, dans le charmant palais qu'il habite, un raout vraiment royal.

Eh bien! donc, pour en revenir au paragraphe qui a ouvert cette digression, nous étions attendus à sept heures à Madrid, par la colonie française qui nous offrait un dîner de cent personnes, présidé par le frère du brave colonel Camond, l'un des négocians les plus distingués de Madrid.

Celui-là, madame, était aussi un dîner royal. Strauss, qui était l'un de nos convives, nous avait ménagé une surprise. Au dessert, tout son orchestre entra, cet orchestre merveilleux qui depuis huit jours faisait danser rois et reines, comme de simples bergers et de simples bergères ; et jusqu'à minuit il éclata en valses, en contredanses et en fanfares, comme savent seuls les faire et les exécuter les Allemands.

A minuit nous nous quittâmes : on avait fumé en cinq heures pour cinq cents francs de cigares. Il va sans dire que, tout parfumé que j'étais par l'émanation du havane, je n'étais absolument pour rien dans cette consommation.

Je ne sais ce que me garde mon retour en France, madame, je ne sais dans quelles luttes inconnues je vais être engagé, j'ignore quelle nouvelle hydre aux sept têtes va se dresser encore contre moi, mais ce que je sais, c'est que je rentrerai en France avec un cœur si plein de reconnaissance pour le passé, qu'il débordera en dédain pour toute insulte à venir.

Il est trois heures du matin, madame, je pars dans deux heures de Madrid pour n'y jamais rentrer peut-être. Plaignez-moi, madame; je laisse ici douze des jours les plus heureux de ma vie, et, vous qui me connaissez, vous savez que mes jours heureux sont rares.

Ainsi donc, adieu à Madrid, la ville hospitalière; adieu aux franches amitiés nées d'hier, et qui cependant seront éternelles; adieu à ces yeux de velours qui ont fait Byron infidèle aux beautés anglaises; adieu à ces jolies mains manœuvrant l'éventail agile et strident; adieu à ces pieds dont les plus ordinaires chausseraient la pantoufle de Cendrillon, ou même, madame, une pantoufle plus petite encore et que moi seul je connais.

Quand je dis moi seul, j'ai tort, madame, car vous savez que je n'ai point de secrets pour vous.

A propos, en allant avant-hier prendre congé de monsieur le duc de Montpensier, il a eu la bonté de m'annoncer que, sur sa demande, Sa Majesté la reine d'Espagne venait de me nommer commandeur de Charles III; et en rentrant, il y a deux heures, j'ai trouvé la croix et la plaque de d'Ossuna, qu'il me priait d'accepter en souvenir de lui.

Vous voyez bien, madame, que je n'ai pas tort de regretter Madrid.

XII.

Aranjuez, 25 octobre.

Deux heures après avoir clos la dernière lettre que j'eus l'honneur de vous adresser, madame, nous devions partir pour Tolède.

Ce voyage devait se faire avec les mêmes amis et dans les mêmes conditions que celui de l'Escurial.

C'est-à-dire que Giraud, Maquet, Boulanger, Desbarolles, Achard et Alexandre, devaient, après changement de mules fatiguées contre des mules fraîches, s'emboîter dans la fameuse berline verte et jaune.

Don Riégo et moi, nous devions prendre la diligence. J'avais pris en affection ce bon prêtre, et je voulais ne m'en séparer que le plus tard possible.

Dès la surveille, nos provisions avaient été faites et emballées dans un immense panier, car nous ne devions plus revenir à Madrid. Les mêmes moyens de transport qui nous avaient conduits à Tolède devaient nous ramener à Aranjuez; la diligence péninsulaire dont nous avions retenu tout l'intérieur devait nous prendre et nous emporter à Grenade.

Le panier aux provisions était placé sous la surveillance immédiate de Giraud.

A l'heure convenue, je saluai d'un dernier adieu la case de monsieur Monnier, la place d'Alcala, la porte de Tolède, et nous sortîmes de Madrid.

La route suit les bords du Tage, qu'accompagne tout le long de son cours une ligne de verdure, d'autant plus remarquable qu'elle se profile au milieu d'immenses plaines de sable et de bruyère.

Je ne sais si nous prîmes la bonne route, ou si, pour nous faire gagner quelques kilomètres, notre mayoral adopta une route de fantaisie ; mais ce que je sais, c'est que nous fîmes la moitié du chemin à pied, émus de pitié pour les malheureux animaux qui traînaient notre voiture, et que dans deux ou trois circonstances même nous leur donnâmes, empêtrés qu'ils étaient par le sable ou par les ornières, un coup d'épaule qui ne leur parut pas indifférent.

Dans chacune de ces circonstances, je dois même ajouter que ce pauvre don Riégo poussait de grandes lamentations, se plaignant de l'état de la voirie en Espagne, et se faisant donner les plus exacts renseignemens sur l'état de la voirie en France, ce qui prouvait que, malgré son âge avancé, il n'avait pas perdu le désir de s'instruire.

Il y a une chose terrible en Espagne, madame, et contre laquelle il faut vous prémunir d'avance, c'est la différence qui existe toujours entre la distance accusée et la distance réelle.

Ainsi, de Tolède à Madrid, ou de Madrid à Tolède, on vous accuse douze lieues. Vous partez emportant dans votre esprit une vague idée des lieues de France. Vous vous dites tout bas, multipliant un par quatre, quatre fois douze quarante-huit, et vous comptez sur quarante-huit lieues, c'est-à-dire sur six heures de chemin, en supposant que vous al-

liez d'un train ordinaire. Vous partez dans cette confiance, vous cherchez sur la route ces points milliaires qui, en France, amusent notre impatience comme des morceaux de chocolat amusent un estomac affamé : point de bornes, de poteaux, rien. Première déception.

Mais vous vous répétez au fond de vous-même : douze lieues. Bah ! douze lieues, en supposant que nous ne marchions pas si bien que nous l'espérions, au lieu de six heures, c'est huit heures. Vous marchez ainsi six heures, huit heures, dix heures, douze heures, vous demandez à chaque instant si vous approchez ; à chaque demande, on vous fait une réponse consolante. Enfin, quinze ou seize heures après votre départ, vous voyez comme la silhouette d'une ville qui se découpe sur le soleil couchant.

Vous demandez : Est-ce là Tolède, Aranjuez, Burgos, Grenade ou Séville ? On vous dit non ; mais quand nous serons là, nous en approcherons. Il en résulte qu'après être partie à cinq heures du matin comme nous, vous ferez ce que nous avons fait : vous arriverez à huit heures du soir.

Dans les beaux chemins et avec les grandes exploitations, la vitesse vous console un peu. Il est vrai que cette consolation se compense par le risque de verser ; mais qu'importe qu'on verse, pourvu qu'on arrive !

En arrivant, Tolède nous saisit par son aspect peut-être plus imposant encore la nuit que le jour. Il est vrai que Dieu nous avait accordé, pour nous consoler des fatigues de la journée, une de ces nuits tièdes et transparentes comme il en donne seulement au pays qu'il favorise de son amour. Or, à la clarté mystérieuse et calme de cette nuit, nous apercevions une porte immense, une route escarpée longeant une montagne ; au haut de cette montagne, les crêtes den-

Il est trois heures du matin, madame, je pars dans deux heures de Madrid pour n'y jamais rentrer peut-être. Plaignez-moi, madame; je laisse ici douze des jours les plus heureux de ma vie, et, vous qui me connaissez, vous savez que mes jours heureux sont rares.

Ainsi donc, adieu à Madrid, la ville hospitalière; adieu aux franches amitiés nées d'hier, et qui cependant seront éternelles; adieu à ces yeux de velours qui ont fait Byron infidèle aux beautés anglaises; adieu à ces jolies mains manœuvrant l'éventail agile et strident; adieu à ces pieds dont les plus ordinaires chausseraient la pantoufle de Cendrillon, ou même, madame, une pantoufle plus petite encore et que moi seul je connais.

Quand je dis moi seul, j'ai tort, madame, car vous savez que je n'ai point de secrets pour vous.

A propos, en allant avant-hier prendre congé de monsieur le duc de Montpensier, il a eu la bonté de m'annoncer que, sur sa demande, Sa Majesté la reine d'Espagne venait de me nommer commandeur de Charles III; et en rentrant, il y a deux heures, j'ai trouvé la croix et la plaque de d'Ossuna, qu'il me priait d'accepter en souvenir de lui.

Vous voyez bien, madame, que je n'ai pas tort de regretter Madrid.

XII.

Aranjuez, 25 octobre.

Deux heures après avoir clos la dernière lettre que j'eus l'honneur de vous adresser, madame, nous devions partir pour Tolède.

Ce voyage devait se faire avec les mêmes amis et dans les mêmes conditions que celui de l'Escurial.

C'est-à-dire que Giraud, Maquet, Boulanger, Desbarolles, Achard et Alexandre, devaient, après changement de mules fatiguées contre des mules fraîches, s'emboîter dans la fameuse berline verte et jaune.

Don Riégo et moi, nous devions prendre la diligence. J'avais pris en affection ce bon prêtre, et je voulais ne m'en séparer que le plus tard possible.

Dès la surveille, nos provisions avaient été faites et emballées dans un immense panier, car nous ne devions plus revenir à Madrid. Les mêmes moyens de transport qui nous avaient conduits à Tolède devaient nous ramener à Aranjuez; la diligence péninsulaire dont nous avions retenu tout l'intérieur devait nous prendre et nous emporter à Grenade.

Le panier aux provisions était placé sous la surveillance immédiate de Giraud.

A l'heure convenue, je saluai d'un dernier adieu la case de monsieur Monnier, la place d'Alcala, la porte de Tolède, et nous sortîmes de Madrid.

La route suit les bords du Tage, qu'accompagne tout le long de son cours une ligne de verdure, d'autant plus remarquable qu'elle se profile au milieu d'immenses plaines de sable et de bruyère.

Je ne sais si nous prîmes la bonne route, ou si, pour nous faire gagner quelques kilomètres, notre mayoral adopta une route de fantaisie ; mais ce que je sais, c'est que nous fîmes la moitié du chemin à pied, émus de pitié pour les malheureux animaux qui traînaient notre voiture, et que dans deux ou trois circonstances même nous leur donnâmes, empêtrés qu'ils étaient par le sable ou par les ornières, un coup d'épaule qui ne leur parut pas indifférent.

Dans chacune de ces circonstances, je dois même ajouter que ce pauvre don Riégo poussait de grandes lamentations, se plaignant de l'état de la voirie en Espagne, et se faisant donner les plus exacts renseignemens sur l'état de la voirie en France, ce qui prouvait que, malgré son âge avancé, il n'avait pas perdu le désir de s'instruire.

Il y a une chose terrible en Espagne, madame, et contre laquelle il faut vous prémunir d'avance, c'est la différence qui existe toujours entre la distance accusée et la distance réelle.

Ainsi, de Tolède à Madrid, ou de Madrid à Tolède, on vous accuse douze lieues. Vous partez emportant dans votre esprit une vague idée des lieues de France. Vous vous dites tout bas, multipliant un par quatre, quatre fois douze quarante-huit, et vous comptez sur quarante-huit lieues, c'est-à-dire sur six heures de chemin, en supposant que vous al-

liez d'un train ordinaire. Vous partez dans cette confiance, vous cherchez sur la route ces points milliaires qui, en France, amusent notre impatience comme des morceaux de chocolat amusent un estomac affamé : point de bornes, de poteaux, rien. Première déception.

Mais vous vous répétez au fond de vous-même : douze lieues. Bah ! douze lieues, en supposant que nous ne marchions pas si bien que nous l'espérions, au lieu de six heures, c'est huit heures. Vous marchez ainsi six heures, huit heures, dix heures, douze heures, vous demandez à chaque instant si vous approchez ; à chaque demande, on vous fait une réponse consolante. Enfin, quinze ou seize heures après votre départ, vous voyez comme la silhouette d'une ville qui se découpe sur le soleil couchant.

Vous demandez : Est-ce là Tolède, Aranjuez, Burgos, Grenade ou Séville ? On vous dit non ; mais quand nous serons là, nous en approcherons. Il en résulte qu'après être partie à cinq heures du matin comme nous, vous ferez ce que nous avons fait : vous arriverez à huit heures du soir.

Dans les beaux chemins et avec les grandes exploitations, la vitesse vous console un peu. Il est vrai que cette consolation se compense par le risque de verser ; mais qu'importe qu'on verse, pourvu qu'on arrive !

En arrivant, Tolède nous saisit par son aspect peut-être plus imposant encore la nuit que le jour. Il est vrai que Dieu nous avait accordé, pour nous consoler des fatigues de la journée, une de ces nuits tièdes et transparentes comme il en donne seulement au pays qu'il favorise de son amour. Or, à la clarté mystérieuse et calme de cette nuit, nous apercevions une porte immense, une route escarpée longeant une montagne ; au haut de cette montagne, les crêtes den-

A l'heure convenue, je saluai d'un dernier adieu la case de monsieur Monnier, la place d'Alcala, la porte de Tolède, et nous sortîmes de Madrid.

La route suit les bords du Tage, qu'accompagne tout le long de son cours une ligne de verdure, d'autant plus remarquable qu'elle se profile au milieu d'immenses plaines de sable et de bruyère.

Je ne sais si nous prîmes la bonne route, ou si, pour nous faire gagner quelques kilomètres, notre mayoral adopta une route de fantaisie ; mais ce que je sais, c'est que nous fîmes la moitié du chemin à pied, émus de pitié pour les malheureux animaux qui traînaient notre voiture, et que dans deux ou trois circonstances même nous leur donnâmes, empêtrés qu'ils étaient par le sable ou par les ornières, un coup d'épaule qui ne leur parut pas indifférent.

Dans chacune de ces circonstances, je dois même ajouter que ce pauvre don Riégo poussait de grandes lamentations, se plaignant de l'état de la voirie en Espagne, et se faisant donner les plus exacts renseignemens sur l'état de la voirie en France, ce qui prouvait que, malgré son âge avancé, il n'avait pas perdu le désir de s'instruire.

Il y a une chose terrible en Espagne, madame, et contre laquelle il faut vous prémunir d'avance, c'est la différence qui existe toujours entre la distance accusée et la distance réelle.

Ainsi, de Tolède à Madrid, ou de Madrid à Tolède, on vous accuse douze lieues. Vous partez emportant dans votre esprit une vague idée des lieues de France. Vous vous dites tout bas, multipliant un par quatre, quatre fois douze quarante-huit, et vous comptez sur quarante-huit lieues, c'est-à-dire sur six heures de chemin, en supposant que vous al-

liez d'un train ordinaire. Vous partez dans cette confiance, vous cherchez sur la route ces points milliaires qui, en France, amusent notre impatience comme des morceaux de chocolat amusent un estomac affamé : point de bornes, de poteaux, rien. Première déception.

Mais vous vous répétez au fond de vous-même : douze lieues. Bah ! douze lieues, en supposant que nous ne marchions pas si bien que nous l'espérions, au lieu de six heures, c'est huit heures. Vous marchez ainsi six heures, huit heures, dix heures, douze heures, vous demandez à chaque instant si vous approchez ; à chaque demande, on vous fait une réponse consolante. Enfin, quinze ou seize heures après votre départ, vous voyez comme la silhouette d'une ville qui se découpe sur le soleil couchant.

Vous demandez : Est-ce là Tolède, Aranjuez, Burgos, Grenade ou Séville ? On vous dit non ; mais quand nous serons là, nous en approcherons. Il en résulte qu'après être partie à cinq heures du matin comme nous, vous ferez ce que nous avons fait : vous arriverez à huit heures du soir.

Dans les beaux chemins et avec les grandes exploitations, la vitesse vous console un peu. Il est vrai que cette consolation se compense par le risque de verser ; mais qu'importe qu'on verse, pourvu qu'on arrive !

En arrivant, Tolède nous saisit par son aspect peut-être plus imposant encore la nuit que le jour. Il est vrai que Dieu nous avait accordé, pour nous consoler des fatigues de la journée, une de ces nuits tièdes et transparentes comme il en donne seulement au pays qu'il favorise de son amour. Or, à la clarté mystérieuse et calme de cette nuit, nous apercevions une porte immense, une route escarpée longeant une montagne ; au haut de cette montagne, les crêtes den-

ţelées des maisons et les flèches aiguës des clochers s'élancent dans le ciel, tandis que dans les profondeurs qui ceignaient la montagne, nous entendions bondir et crier, sur un lit de roches, ce Tage que nous avions vu couler si tranquille dans la plaine, et qui, forcé de faire un détour, se plaint et murmure comme le voyageur dont un obstacle inattendu vient tout à coup allonger le chemin.

Nous descendîmes à huit heures ou descendait la voiture, c'est-à-dire à la posada del Lino.

Nous étions partis, mes compagnons à quatre heures du matin, et moi à cinq. Nous avions, toujours dans notre calcul erroné, nous avions douze lieues à faire. Donc, vers deux ou trois heures de l'après-midi, au plus tard, nous devions être à Tolède. A deux ou trois heures de l'après-midi, dans tous les pays du monde, excepté en Laponie, il fait jour, et quand il fait jour, dans une ville d'Espagne surtout, il est toujours facile de se retrouver. Nous n'avions en conséquence pris aucun rendez-vous.

Mais voilà qu'au lieu de cela, nous arrivions à huit heures du soir. Il était donc urgent de se retrouver le soir même.

J'envoyai donc tous les garçons de la posada del Lino à la recherche de la colonie, comptant bien que, de son côté, la colonie enverrait à ma recherche tous les garçons de la posada où elle était descendue.

A onze heures, j'eus des nouvelles ; la colonie soupait à la fonda de los Caballeros. Mon messager avait même cru remarquer que la colonie était fort peu préoccupée de moi.

Je pris mon manteau. En Espagne, madame, on prend toujours son manteau, et je fis marcher mon messager devant moi.

Après dix minutes de pérégrinations à travers des rues fabuleuses, après avoir parcouru un demi-kilomètre de précipices bordés de maisons qui me parurent devoir être admirables à voir au jour, mon messager s'arrêta devant une maison de modeste apparence, en disant : C'est ici.

J'entrai. Une fois ce seuil franchi, nul n'eut besoin de me guider. Vous connaissez mes amis, madame; aucun d'eux ne se pose en Hamlet, en Faust ni en Antony. Ils ont enrichi la gamme du rire d'un octave inconnu. Ils parcouraient cette gamme dans toute son étendue quand j'ouvris la porte : le maître et la maîtresse de la maison servaient en personne.

— Tiens, voilà papa ! s'écria Alexandre.

— L'amo, dirent tous les autres.

La colonie se leva et me salua respectueusement.

Je jure rarement, je bois peu, et je ne fume pas. Il en résulte que quand je fais une de ces trois choses défendues par les commandemens de Dieu et de l'Église, je le fais avec exagération.

J'avais amassé une dose incalculable de bile depuis trois heures, de sorte que je laissai échapper un juron qui eût fait bondir de joie le cœur d'un Allemand.

Giraud se retourna du côté de la colonie.

— Je vous en avais bien prévenu, dit-il, que le maître se fâcherait.

— C'est le prince, c'est le prince, répétèrent tout bas l'hôte et l'hôtesse.

Je ne comprenais rien à ces dénominations d'amo, de prince et de maître dont on m'honorait, non plus qu'à l'humilité affectée avec laquelle toute la colonie me saluait.

— Voyons, dis-je en riant à mon tour, finissons-en; qu'est-ce que cette plaisanterie ?

— Achard, dit Boulanger, vous qui êtes orateur, expliquez à l'amo ce qui s'est passé.

Achard s'inclina.

— Maître, dit-il.

Je n'y comprenais rien ; mais pour y comprendre quelque chose, j'étais décidé à laisser aller l'orateur jusqu'au bout ; d'ailleurs chacun était convenu d'avance de se prêter à toutes les fantaisies et à tous les caprices qui pouvaient donner à notre voyage le plaisir de l'inattendu.

— Maître, dit Achard, Votre Excellence saura, — je saluai, — Votre Excellence saura que, dans notre empressement à partir ce matin, nous n'oubliâmes qu'une chose, c'était la permission sollicitée et accordée hier par vous de nous faire ouvrir la porte.

— Je l'avais donnée à Desbarolles, interrompis-je.

— Voilà le tort, si toutefois Votre Excellence peut avoir un tort. Desbarolles a si bien rangé la permission, que personne ne la voyant au moment du départ, tout le monde l'a oubliée.

— Entends-tu ? dit Giraud en appuyant le pouce sur le nez de Desbarolles, qui avait profité, pour s'endormir, du moment de repos que devait lui donner le discours d'Achard.

— Quoi? demanda Desbarolles, se réveillant en sursaut.

— Rien, dit Giraud. Continue, Achard, tu parles très bien.

Achard salua modestement et continua.

— On retourna à la casa Monnier ; mais de permission, il n'en fut pas trouvé trace. Au bout d'une demi-heure de recherches, Desbarolles s'écria :

— Ah ! je me rappelle.

— Quoi ?

— J'ai chargé ma carabine avec.

— Avec la permission ?

— Oui.

— Desbarolles, comme Votre Excellence le comprend bien, fut couvert de malédictions. Nous revînmes à la porte à cinq heures, elle s'ouvrit.

— Il y avait en dehors de cette porte, continua Achard en se drapant dans son manteau, de grands convois de chariots et des caravanes de mules; des ânes sans nombre, rangés pêle-mêle dans les champs voisins, broutaient philosophiquement les carottes et les choux qu'on leur avait confiés. Les grands bœufs ruminans, les chariots aux roues pleines, les bergers armés de longues gaules, donnaient à la campagne un aspect plein de grandeur et de simplicité.

— Bravo ! murmura la colonie.

— Il parle très bien, dit Giraud; ce n'est pas moi ni Lepaule qui parlerions comme cela. Continue, homme de lettres, continue.

— Continuez, ajoutai-je avec dignité.

L'hôte et l'hôtesse regardaient et écoutaient toute cette scène, plongés dans le plus profond étonnement.

Achard reprit avec une intonation aussi juste que si, comme Caïus Gracchus, il avait eu derrière lui un joueur de flûte pour lui donner le *la*.

Toute cette foule était immobile et muette; les paysans, accoudés au timon des chariots comme les moissonneurs de Léopold Robert; les muletiers, rêveurs près de leurs mules et fumant leurs cigarettes; les bûcherons, drapés dans un bout de manteau et la tête ceinte d'un mouchoir; nul d'entre ces hommes ne pressait son voisin et ne cherchait à prendre sa place : celui qui arrivait le dernier restait le

dernier. Ce silence et cette gravité me firent songer au bruit et au tumulte qui retentissent aux barrières de Paris.

— O patrie ! dit Giraud.

— Très bien ! ajoutai-je.

— Alors, dit Achard, je puis envoyer cela à l'*Époque*?

— Parbleu !

Alexandre se leva, prit un charbon, et écrivit sur la muraille blanche de la posada :

— Lisez l'*Époque*.

Achard continua.

— Quand les grilles eurent tourné sur leurs gonds, chacun passa selon son rang. Une lueur blanche glaçait la terre, et les sillons humides de rosée éparpillaient, aux clartés de l'aube nouvelle, leurs ceintures d'argent ; une vapeur tremblante flottait, ainsi que le voile d'une fiancée, autour des campagnes lointaines, et de petits nuages traversaient le ciel vagabond et rose comme les amours que l'on voit dans les tableaux de l'Albane.

— Assez, dit Boulanger, ou je saisis mes pinceaux.

— Oui, oui, dit Alexandre, assez, ou nous n'en finirons jamais. Je vais te conter cela, moi, papa. Nous avons fait route par un chemin abominable. Nous avons mis quatorze heures au lieu de huit. Nous n'avons absolument rien trouvé à manger sur le chemin, ce qui fait que nous avons entamé le panier aux provisions.

Giraud baissa la tête avec un soupir.

— Enfin, nous sommes arrivés ici, mourant de faim. Pour tâcher d'avoir quelque chose à mettre sous notre dent, nous avons dit que nous étions toute la maison d'un grand seigneur que nous attendions. Ce grand seigneur, c'est toi. Te voilà arrivé, as-tu faim ? — Oui. — En ce cas, prends la

place de Desbarolles, qui s'est rendormi, mets-toi à table et mange.

— Bravo! cria toute la colonie.

— L'amo? demandèrent l'hôte et l'hôtesse en me regardant avec respect.

— Oui, fit toute la société.

L'hôte et l'hôtesse se précipitèrent pour me servir selon mes mérites.

Je fis un geste d'arrêt.

— J'ai soupé, dis-je.

— Eh bien! alors, dit Alexandre, si tu as soupé, assieds-toi tout de même, bois de ce mancenillo que Maquet a découvert, et raconte-nous ton voyage.

Je m'assis et racontai à mon tour mes douleurs.

— Messieurs, dit Giraud lorsque j'eus fini, je propose que nous reconduisions l'amo jusqu'à sa posada, d'abord pour lui faire honneur comme c'est notre devoir, ensuite pour être bien fixé sur la situation de sa posada.

— Soit, reconduisons l'amo, dit toute la société.

Giraud appuya son pouce sur le nez de Desbarolles.

— Hein, demanda-t-il, que quiere usted?

— Très bien, dit Giraud, très bien. Puisque tu es en train de parler espagnol, dis à ces braves gens que nous reconduisons notre maître à la posada, et qu'ils aient à nous établir nos lits pendant ce temps-là.

Desbarolles traduisit la phrase de Giraud, et accompagna ma sortie d'un salut mélancolique.

Je fus reconduit en grande pompe à travers les mêmes rues que j'avais traversées en venant. Mon guide m'attendait à la porte. Il reçut une piécette pour sa peine; c'était la première monnaie d'argent qu'il touchait de sa vie, aussi

cria-t-il Vive monseigneur! ni plus ni moins que Grippe-Soleil.

Le lendemain, tout Tolède fut réveillée avec cette nouvelle qu'elle possédait dans ses murs un prince voyageant incognito.

Retenez bien ceci, madame, car ceci a une plus grande importance que vous ne croyez.

La plaisanterie, bonne ou mauvaise, a failli coûter la vie à cinq de nos compagnons, qui ne vous reverront un jour que grâce à l'intervention de cette bonne Providence qui, montée avec nous dans la même voiture que nous, au moment de notre départ, a bien voulu traverser la frontière, invitée sans doute qu'elle était au mariage de Son Altesse le duc de Montpensier, et nous suivit jusqu'à Tolède.

Maintenant, madame, peut-être après ce que je vous ai dit de la dignité des aubergistes espagnols, vous étonnerez-vous de l'empressement du digne hôte et de la digne hôtesse de la fonda de los Caballeros.

Tolède est une ville qui se meurt, madame. De quoi meurt-elle? Sa fierté l'empêche d'avouer que c'est de faim.

Tolède, la vieille cité royale que se disputaient, comme le plus beau joyau de la couronne pour laquelle ils s'entr'égorgeaient, don Pèdre le Justicier, et don Henri de Transtamarre; Tolède, après avoir compté jusqu'à 100 et 120,000 habitans, en cherche maintenant, dans ses murailles désertes, 15,000 sans pouvoir les trouver. Tolède, madame, est maintenant loin de toute route, et, excepté la fameuse manufacture d'épées, séparée de tout commerce; Tolède enfin ne vit ou plutôt ne se soutient que par les rares étrangers qui se décident à traverser un désert bien autrement désert que celui de Suez, pour arriver jusqu'à elle.

Ces étrangers, qui apportent avec eux l'existence, sont, vous le comprenez, les bien-venus, et surtout par les hôteliers. Si la faim fait sortir les loups hors du bois, la faim peut bien faire sortir les aubergistes de leurs maisons.

Or, les aubergistes de Tolède, je signale ce fait, ont cette spécialité qu'ils sortent de leurs maisons pour aller au marché et pour venir au-devant des voyageurs.

Il en résulte que c'est dans la ville d'Espagne où il y a le plus d'affamés que l'on mange le mieux.

Au reste, madame, il faut se hâter de le dire, Tolède ne mérite pas cet abandon.

Tolède est une merveille de situation, d'aspect et de lumière. Tolède a vingt églises plus richement découpées dans la pierre qu'aucune de nos églises de France.

Tolède a des souvenirs à occuper un historien pendant dix ans, et un chroniqueur toute sa vie.

Et tout cela, sans compter cette majesté des grandes villes mortes ou mourantes, dans laquelle Tolède s'enveloppe avec la majesté d'une reine.

Tout le monde a fait des descriptions de Tolède, madame, depuis notre bon et excellent monsieur Delaborde jusqu'à notre spirituel et pittoresque ami Achard, qui, en même temps que je vous écris à vous, écrit à Solar, et qui a réuni en lui tout ce qui a été écrit avant lui. Si donc vous voulez connaître Tolède comme si vous l'aviez vue, je vous répéterai, madame, ce qu'Alexandre écrivait de cette écriture illisible que vous savez, sur les murailles de la fonda de los Caballeros.

— Lisez l'*Époque*.

Depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, nous visitâmes Tolède, tournant autour des couvens, entrant

dans les églises, montant sur les clochers, usant toutes les formes de l'admiration, et arrivant, à force d'admiration, à n'avoir plus la force d'admirer.

Si vous voyagez jamais en Espagne, madame, si vous visitez Madrid, frétez une voiture, créez une diligence, attendez une caravane s'il le faut, mais allez à Tolède, madame, allez à Tolède.

Seulement, précautionnez-vous de moyens de retour.

J'avais négligé cette précaution, et j'ai failli rester à Tolède avec don Riégo, pour y fonder une colonie.

En effet, vous vous rappelez, madame, que j'étais venu par la diligence. Or, toujours sous l'empire de cette erreur de calcul qui m'avait fait espérer accomplir le trajet en huit heures, j'avais espéré, en prenant la diligence d'Aranjuez, qui, au dire des Espagnols toujours, n'est éloignée de Tolède que de sept lieues, j'avais espéré faire ces sept lieues en trois heures. Pas du tout, il m'était démontré maintenant que si je faisais ces sept lieues en huit heures, je pouvais me regarder comme très favorisé du ciel.

Or, en partant de Tolède à six heures, j'arrivais à Aranjuez à deux heures juste, c'est-à-dire une heure après le passage de la diligence péninsulaire dans laquelle je crois vous avoir dit que nos sept places étaient retenues.

Il fallait donc trouver un autre mode de transport.

On lâcha Desbarolles à travers la ville, en mettant à sa disposition tous les fonds de la société.

Desbarolles revint avec deux mules, qui devinrent à l'instant même l'objet de l'ambition générale.

On tira au sort; les mules échurent, pour les deux premières lieues, à Giraud et à Achard.

Desbarolles et moi devions jouir de nos montures pen-

dant la troisième et la quatrième lieue; enfin Maquet et Boulanger pendant les trois dernières.

Boulanger s'était retiré des rangs en déclarant son incapacité dans l'équitation, et don Riégo en déclinant son caractère de prêtre.

A cinq heures, tout était prêt pour le départ.

Nous avions avec notre mayoral un contrat écrit par lequel nous étions convenus de lui donner dix douros par jour, c'est-à-dire trente douros pour les trois jours, soit cent cinquante francs.

Moyennant ces cent cinquante francs, il s'était obligé, de son côté, à nous prendre sains et saufs casa Monnier, et à nous déposer, toujours sains et saufs, le surlendemain, au parador de la Collurera, à Aranjuez.

Nous devions, pour être sûrs d'arriver à temps à Aranjuez, partir de Tolède à cinq heures, arriver à Villa-Mejor, petite posada située à trois lieues de Tolède, vers les neuf heures; y coucher, et partir le lendemain à cinq heures du matin, et arriver pour déjeuner à Aranjuez.

Tout cela était écrit et signé.

L'homme propose et Dieu dispose.

Je vous ai dit aujourd'hui ce que nous avions proposé, madame. Vous saurez demain ce que Dieu disposa.

En attendant, priez pour nous, car nous sommes, je vous l'avoue, madame, sous le poids d'un grand danger.

XIII.

Aranjuez, 25 octobre.

Vous nous avez laissés prêts à partir, madame; figurez-vous vos amis échelonnés dans une rue rapide comme une montagne russe. Ils sont à la porte de la fonda de los Caballeros; ils ont devant eux, de l'autre côté de la rue, le palais des anciens rois de Tolède. Ce palais, devenu une caserne, je crois, est du plus beau ton feuille-morte que puisse prendre la pierre chauffée pendant six siècles par un soleil de quarante-cinq degrés. A droite, c'est-à-dire sur le haut de la montagne, l'extrémité droite de notre rue mérite ce nom, les murs de ce vieux palais se profilent sur un ciel bleu indigo. A gauche, par échappée, s'offre l'aspect de la ville inférieure, avec ses toits rougeâtres, ses clochers aigus; enfin, par delà la ville, s'étend une plaine rousse qui va se fondre au lointain dans un horizon violet.

Devant moi est le mayoral, qui me demande, son chapeau à la main, un à-compte sur les cent cinquante francs que je ne lui dois pas encore, mais que je lui devrai quand il nous aura rendus *sains et saufs* à Aranjuez.

Cet à-compte, il désire qu'il soit le plus considérable possible, attendu la grande dépense qu'il a faite, dit-il.

Je tire ma bourse, qui contient une vingtaine d'onces, seize cents francs à peu près, et je lui donne une once.

La voiture est en face de nous, chargée de toutes nos malles. Giraud assure d'un dernier fil le panier aux provisions, auquel on a abandonnée l'impériale tout entière. Maquet et Boulanger ficèlent les fusils dans l'intérieur de la voiture. Desbarolles désire conserver sa carabine, et, sa carabine en bandoulière, est campé fièrement à la tête des mules. Don Riégo et Achard fument. Alexandre achète des grenades magnifiques, et cherche un récipient où les mettre, la voiture se refusant à contenir rien autre chose que ce soit, excepté ses-six voyageurs.

Les deux mules de selle sont tenues par le zagal.

Un Anglais attend que j'aie fini avec le mayoral pour me faire ses adieux.

Qu'est-ce que cet Anglais? me direz-vous, madame.

Cet Anglais est un gentleman de cinquante à cinquante-cinq ans, beau de tête, élégant de façons, possédant enfin toute la courtoisie des Anglais courtois. Il est venu en Espagne, comme on va partout, avec sa chaise de poste; mais à Madrid il a été forcé de laisser sa chaise, attendu que sur la route de Tolède il n'y a plus de poste; en conséquence de quoi je l'ai rencontré en diligence.

Mon Anglais avait compté encore sur autre chose, madame, c'était sur des dîners mangeables; mais mon Anglais s'était trompé. Comme tous les gens de fine organisation, il est gourmand; et voilà que, depuis son entrée en Espagne, il ne mangeait plus, quand, au premier déjeuner que nous fîmes ensemble, il goûta une de ces salades aux œufs frais et aux citrons que je vous disais.

Depuis ce moment, la vie lui est revenue, madame; il s'est

attaché à moi comme le naufragé à la planche qui flotte sur le vaste Océan. A Tolède, il a déjeuné avec moi, il a dîné avec moi, et, à cette heure, il ne regrette qu'une chose : c'est que la voiture ne contienne pas sept personnes, ou qu'il n'y ait pas trois mules pour rester un jour de plus avec moi.

En conséquence, il me demande mon itinéraire, me promet de me rejoindre partout où je serai, et, dans le cas où une fatalité nous empêcherait de nous revoir en Espagne ou en Algérie, il me donne son adresse à Londres et dans les Indes-Orientales.

Lorsque tout fut arrêté ; quand Giraud eut bien ficelé le panier aux provisions sur l'impériale ; que Maquet et Boulanger eurent assuré les armes ; qu'Alexandre eut, dans un mouchoir attaché par les quatre bouts au plafond de la voiture, déposé ses grenades ; que don Riégo et Achard eurent achevé leurs cigarettes ; que j'eus pris avec mon Anglais toutes les dispositions nécessaires pour nous retrouver un jour, soit en Espagne, soit en Algérie, soit à Londres, soit dans les Indes-Orientales, je montai dans la voiture; cinq de nos compagnons s'y entassèrent avec moi ; Giraud enfourcha la *Capitana*, et Achard la *Carbonara*, — c'étaient les noms des deux mules ; — et nous partîmes.

Ce fut alors que nous vîmes au grand jour cette rampe escarpée que nous n'avions vue que de nuit, et qui tombe du Muradoro aux bords du Tage, franchit le pont d'Alcantara, et, à travers la plaine rousse, se dessine comme un ruban de poussière, suivant, à un quart de lieue de lui, les mêmes sinuosités à peu près que suit le Tage.

Tout était pittoresque dans cette sortie. Les ruines d'un vieux moulin faisaient fabrique au bord du fleuve, qui brisait ses eaux avec un mugissement terrible aux rochers de

son lit. Des lavandières, en costume pittoresque, lavaient leur linge sous l'arche du pont, et deux choses rares en Espagne s'étaient réunies pour nous saluer à notre passage, des arbres et du vent.

Il en résultait un charmant murmure de feuilles qui semblait nous dire adieu.

Nous suivîmes pendant quelque temps une longue allée d'arbres que nourrit la fraîcheur émanée du Tage, mais qui diminue et s'altère au fur et à mesure qu'elle s'éloigne du fleuve, et finit par disparaître pour faire place à la plaine, dans laquelle, à l'exception de la ligne tracée par le Tage, on ne trouvera plus que quelques buissons pauvres et rabougris.

Au bout d'une heure de marche à peu près, la nuit descendit sur la terre, battant de son aile l'immensité des deux horizons : elle était calme et pure. Les pluies, qui depuis deux jours inondaient Madrid, paraissaient avoir cessé pour ne revenir jamais.

La voiture roulait lentement dans un chemin de sable. Giraud et Achard faisaient ce qu'ils pouvaient pour forcer leurs mules à nous dépasser; mais leurs mules, en fidèles compagnes, ne voulaient pas se séparer de leurs nouvelles amies, et, plus habituées à l'attelage qu'à la selle, venaient se placer en ligne à la tête de notre voiture.

C'était toujours cette fameuse voiture jaune et verte que vous savez, madame.

Nous marchâmes ainsi deux heures encore, la nuit était tout à fait tombée; le ciel, d'un bleu d'indigo, était tout constellé d'étoiles scintillantes.

Tout à coup, à l'horizon, nous vîmes ces étoiles obscur-

cies, ou plutôt éteintes, par une ligne sombre aux arêtes inégales.

Au fur et à mesure que nous approchions, cette ligne blanchissait, mais n'en restait pas moins opaque; enfin, nous reconnûmes que cette ligne se composait d'une maison accompagnée d'une espèce de grange.

La grange n'avait plus de toit; sans doute en le cherchant bien on l'eût trouvé sur le sol.

A travers les fenêtres de cette grange, fenêtres sans vitres et sans volets, on voyait le ciel comme un rideau brodé d'or.

Examinée de loin, la grange nous avait paru d'un bon augure; elle nous représentait un abri, sinon comfortable, du moins plein d'espace et de liberté.

Etudiée de près, la grange commençait à changer nos espérances en craintes; il n'y avait pas moyen de coucher dans une pareille masure, mieux valait coucher en plein air; on avait à craindre de moins, en plein air, la chute des pierres et le voisinage des rats.

Restait donc la maison.

La maison était bien petite pour huit voyageurs.

Il est vrai que cette maison s'annonçait à nous sous les apparences les plus hospitalières. Il en sortait par les fentes des contrevens et par les ouvertures de la porte quelques rayons de lumière assez vive, qui provenaient d'une illumination intérieure quelconque.

L'espérance trompeuse nous disait tout bas que c'était de la cuisine que sortait cette illumination.

A mesure que nous nous approchions, l'oreille se joignait à la vue pour nous rassurer. Des sons joyeux parvenaient jusqu'à nous. Ces sons, c'était le pétillement nerveux des castagnettes, le ronflement métallique du tambour de basque,

et le fronfron de la guitare nationale. Il y avait fête à Villa-Mejor.

— Bon! dit Alexandre, nous allons avoir non-seulement le gîte et le souper, mais encore soirée dansante. Desbarolles, mon ami, sautez à terre, présentez mes hommages à la maîtresse de la maison, et dites-lui, dans le meilleur espagnol que vous pourrez, que je l'invite pour la première.

Les mules étaient déjà arrêtées; la voiture suivit leur exemple, et nous approchâmes...

La maison, vue de plus près encore, perdait son aspect hospitalier; les portes étaient fermées comme celles d'une forteresse, et l'absence de tout être vivant au seuil et aux alentours donnait un aspect des plus étranges à cette maison si peuplée, si joyeuse, si bruyante au dedans, si déserte, si triste et si silencieuse au dehors.

Le mayoral reçut l'ordre de frapper à la porte.

Personne ne répondit.

Alexandre ramassa une pierre et s'apprêta à continuer la spirituelle exposition de *Passé minuit*.

— Arrêtez! dit Desbarolles, je connais les mœurs espagnoles, moi; vous enfoncerez la porte peut-être, mais on n'ouvrira qu'après le fandango : un Espagnol ne se dérange jamais quand il danse, quand il fume, ou quand il dort.

Desbarolles avait parmi nous l'autorité de Calchas. Alexandre déposa la pierre à terre, s'assit dessus, et nous attendîmes.

Desbarolles avait prophétisé aussi vrai qu'un évangéliste.

A peine le bruit des castagnettes se fut-il éteint, à peine le grondement du tambour de basque eut-il cessé que la porte s'ouvrit.

Cette porte donnait sur un corridor. A moitié de son étendue, ce corridor était percé par deux portes parallèles.

Une de ces portes, celle de gauche, donnait dans une cuisine assez bien éclairée par trois ou quatre lampes et par une énorme cheminée. L'autre, celle de droite, donnait dans une chambre sombre et humide, éclairée seulement par une veilleuse.

La chambre de gauche était le salon de bal; la chambre de droite était la salle des rafraîchissemens.

L'homme qui était venu nous ouvrir, sans autrement s'inquiéter de nous, était rentré aussitôt dans la salle de bal.

Les castagnettes cliquetaient à nouveau, le tambour de basque ronflait de plus belle, la guitare frémissait plus joyeuse que jamais.

La danse, un instant interrompue, piétinait avec l'acharnement que les Espagnols mettent à cet exercice.

Nous entrâmes, et huit nouvelles têtes se haussèrent au-dessus des têtes des spectateurs qui encombraient la porte.

A cette apparition inattendue, en France tout le monde se serait retourné, et vous toute la première, madame. A Villa-Mejor personne ne bougea.

Il y avait à peu près quarante à cinquante personnes entassées, tant spectateurs que danseurs, dans cette cuisine.

Deux ou trois hommes étaient remarquables au milieu de cette foule par une certaine élégance répandue sur leur costume et une certaine résolution empreinte sur leurs traits. Cette résolution, cette fermeté de physionomie, c'est la grande beauté des peuples du Midi.

Un ou deux autres s'appuyaient sur des escopettes, et,

sans chercher le moins du monde la pose, étaient posés comme jamais un modèle ne posera.

L'intérêt du spectacle nous absorba d'abord. C'était quelque chose pour des gens à la recherche du pittoresque que de trouver la nuit, au milieu d'un désert, dans une venta isolée et presque en ruine, cette joyeuse compagnie de danseurs et de danseuses, aux costumes nationaux. Madrid, la ville charmante mais la ville civilisée, a commencé par proscrire le pittoresque, comme doit faire toute ville civilisée qui sait son état de capitale. Nous l'y avions cherché vainement, et nous ne l'avions rencontré que sur les tréteaux officiels des places. Or, ce pittoresque-là, comme tous les pittoresques de commande, m'avait paru pécher par bien des points, tandis que celui qui surgissait ainsi tout à coup à nos yeux nous apparaissait dans un grand complet.

Lorsque quelqu'un des spectateurs avait besoin dans l'autre chambre à laquelle nous tournions le dos, il commençait par écarter ses compagnons, puis nous, et passait sans paraître faire plus d'attention à eux qu'à nous.

Il n'en était pas ainsi de nous. Nous remarquions au contraire que tous ces sortans allaient se grouper autour de notre mayoral, dans le coin le plus sombre de la salle aux rafraîchissemens, et là paraissaient agiter une question de la plus haute importance. Je ne sais si ce fut la faim qui aiguillonna notre estomac, ou si ce fut notre amour-propre blessé de cette indifférence qui parla le premier, mais tout à coup Achard dit :

— Messieurs, si nous nous occupions du souper et du coucher ; je crois que la chose ne serait pas inopportune.

La proposition recueillit à l'instant même tous les suffrages.

En ce moment, comme pour répondre à notre désir, le mayoral quitta le groupe dont il formait le centre et s'approcha de nous.

— Allons, senores, dit-il, en route; les mules ont froid.

— Comment, en route?

— Oui.

— Ne sommes-nous point à Villa-Mejor?

— Si fait.

— Eh bien! c'est ici que nous soupons et que nous couchons.

— C'est-à-dire que vous deviez souper et coucher; mais...

— Mais quoi?

— Mais il n'y a ni lit ni souper dans la maison.

— Comment! il n'y a ni lit ni souper dans la maison! Est-ce sérieux ce que vous dites là?

— Très sérieux.

— Desbarolles, mon ami, m'écriai-je, glissez-vous dans cette foule, pénétrez jusque auprès de la maîtresse de la maison, asseyez-vous à ses côtés, soyez éloquent comme toujours, aimable et séduisant comme à la posada de l'Escurial; rappelez-vous madame Calisto Burguillos, et dussiez-vous conduire celle-ci à la cave et au grenier comme vous avez fait de l'autre, rapportez-nous-en des œufs et des lits.

Desbarolles se glissa à travers la foule, une paillette dans l'œil et le sourire sur les lèvres.

Un instant après il était posé devant la maîtresse de la maison, et se dessinait debout, le coude appuyé sur le mur, et une jambe croisée sur l'autre.

La conversation commencée sur le ton de la simple politesse paraissait s'animer peu à peu.

Nous ne pouvions voir la physionomie de Desbarolles, qui

nous tournait le dos ; mais nous voyions le visage de notre hôtesse, et ce visage ne nous promettait rien de bon.

Desbarolles se retourna, et nous remarquâmes avec effroi que son visage confirmait entièrement ce qu'avait semblé promettre celui de la padrona. La paillette était éteinte et le sourire était disparu.

Il revint à nous l'oreille basse.

— Eh bien ! qu'arrive-t-il ? demandai-je.

— Il arrive qu'il faut continuer la route.

— Comment cela ?

— On ne veut pas de nous.

— Il n'y a donc ni lit ni souper ?

— Il y a tout cela ; mais nous avons le malheur de tomber au milieu d'un bal que donne la maîtresse de la maison, et elle ne veut pas se déranger pour nous.

— Voilà bien la maîtresse d'auberge espagnole, dit Giraud ; ô Catalogne hospitalière, je te reconnais !

— Et il n'y a pas moyen de revenir sur cette résolution? demandai-je.

— On voit bien que vous êtes depuis huit ou dix jours en Espagne, répondit-il ; si, comme nous, vous y étiez depuis quatre mois, vous ne me feriez même pas cette question.

— Allons, allons, messieurs, dit le mayoral, qui avait, pour ainsi dire, suivi nos paroles de l'œil, allons, en voiture.

— Mais, que diable ! en voiture, en voiture... Notre traité porte que nous souperons et que nous coucherons à Villa Mejor.

— Oui, mon cher ami ; mais c'est ici le cas de le dire, répondit Giraud avec la résignation de l'habitude, nous avons compté sans notre hôte, ou sans notre hôtesse.

— Si tu lui proposais de faire son portrait?

Giraud secoua la tête.

— Quand les Espagnols dansent, dit-il, il n'y a pas de proposition à leur faire.

— Ainsi ?

Je regardai Giraud et Desbarolles.

— Ainsi, il faut partir.

— Et à quelle distance sommes-nous encore d'Aranjuez ? demandai-je au mayoral.

— Oh ! senor, très proche; à deux lieues.

Je le regardai d'un œil de doute..

— Combien de temps demandes-tu pour faire ces deux lieues ?

Il parut hésiter un instant.

— Trois heures, dit-il.

— Eh bien ! je t'en donne quatre ; mais si dans quatre heures nous ne sommes pas à Aranjuez, je lui posai la main sur l'épaule, et je la laissai peser avec une certaine force, tu auras affaire à moi, continuai-je.

— C'est bien, senor, murmura le mayoral.

Je me retournai vers Desbarolles et Giraud.

— Messieurs, une dernière fois, leur dis-je, voyons, vous êtes bien certains qu'il n'y a pas moyen de demeurer ici?

— Mon cher, me répondit Desbarolles, connaissez-vous cette sentence de Sylla ; c'est la devise des aubergistes espagnols :

> Je puis parfois changer mes desseins; mes arrêts
> Sont comme ceux du sort, ils ne changent jamais.

— Pardon, fit Alexandre, c'est : *ils ne riment jamais* qu'il faudrait dire.

Alexandre est esclave de la rime, tout au contraire de monsieur de Voltaire, pour lequel, je dois le dire, madame, il n'a pas toute la vénération que je voudrais lui voir.

— En route ! senores, en route ! insista le mayoral.

— Eh ! que diable ! qu'on nous donne au moins un verre de vin ; ils ne diront pas qu'ils n'ont pas de vin ; nous en avons vu trois ou quatre outres pleines.

— Oh ! un verre de vin, c'est autre chose, dit le mayoral du ton d'un homme qui pense que c'est la dernière demande indiscrète qu'on se permettra.

Et rentrant dans la venta, d'où nous étions déjà sortis, il reparut au bout d'un instant, tenant une outre d'une main et un verre de l'autre.

— A l'hospitalité espagnole ! dis-je en levant mon verre et en buvant le premier.

Ce toast fut répété successivement par mes sept compagnons. Je remarquai même que don Riégo y mettait plus d'amertume que les autres. Depuis qu'il était de notre compagnie, il s'était fait dans les habitudes du digne prêtre une amélioration qui l'avait quelque peu francisé.

— Allons, senores, reprit le mayoral, en route, en route !

Boulanger jeta un dernier regard vers la maison dans laquelle, à grand regret, il abandonnait tant de croquis, et monta dans la voiture où l'avait déjà précédé don Riégo. Don Riégo aimait fort ses aises, et il pensait tout naturellement qu'en prenant la première place, il serait mieux placé. Giraud suivit Boulanger, Desbarolles suivit Giraud et Maquet Desbarolles.

Maquet représentait chez nous l'abnégation, don Riégo l'égoïsme.

J'enfourchai ma mule. Alexandre en fit autant, et Achard,

au milieu de nous deux, une main sur le cou de chaque monture, s'apprêta à s'instruire dans l'art dramatique, en écoutant le plan de notre tragédie. Quelques arrangemens intérieurs relatifs à la carabine de Desbarolles forcèrent la voiture de rester en arrière.

Nous partîmes en éclaireurs.

Je vois avec regret, madame, que les détails ont emporté le fond, et que ma lettre est déjà si longue que je suis forcé d'en remettre la suite à demain. A demain donc, madame, et apprêtez-vous à des choses terribles.

XIV.

Aranjuez, 25 octobre.

Derrière nous la voiture se mit en marche à son tour, éclairée par une seule lanterne placée au milieu de l'impériale en forme de pompon.

Peu à peu, au reste, la lune se levait en forme de croissant, et jetait une douce et charmante lueur sur le paysage.

Ce paysage était presque effrayant à force de grandeur.

A notre droite, il était borné par des monticules chargés de gazons épineux, au milieu desquels on voyait, de place en place, briller de grands lacs de sable.

A notre gauche, il s'étendait démesurément, et l'œil ne pouvait sonder les profondeurs de l'horizon.

Seulement, à mille pas de nous, une ligne d'arbres qui ressortait sur le paysage en ombre plus foncée indiquait le cours du Tage.

De place en place, une portion du fleuve se trouvait à découvert, et, pareil à un miroir, renvoyait à la lune les rayons qu'elle en recevait.

Devant nous, la route s'étendait, sablonneuse et jaune, comme un ruban de cuir.

De temps en temps, nos mules se détournaient de leur chemin pour laisser à droite ou à gauche un précipice à fleur de terre, une crevasse imprévue, restée béante depuis quelque tremblement de terre oublié.

De temps en temps aussi, nous nous retournions et nous voyions à trois cents pas, à quatre cents pas, à cinq cents pas derrière nous, car nous marchions plus vite qu'elle, trembler, comme un feu follet, la lumière de la voiture, retardée par le sable, où elle enfonçait jusqu'au tiers de ses roues.

Nous franchîmes une petite colline, et nous perdîmes la voiture de vue.

Nous continuâmes notre chemin.

Au bout d'une demi-heure de marche, la mule d'Alexandre fit un brusque mouvement à droite. Une gerçure, continuation d'un précipice, avait mordu sur la route et en barrait le tiers à peu près.

Nous ne fîmes pas autrement attention à cette gerçure et nous continuâmes notre route.

Nous marchâmes trois quarts d'heure encore, toujours riant, causant, et ne songeant en aucune façon au plan de la bienheureuse tragédie.

Cependant cinq ou six fois je m'étais retourné, m'éton-

nant de ne pas apercevoir la fameuse lanterne incrustée comme l'œil d'un cyclope au front de notre voiture.

Enfin, je m'arrêtai.

— Messieurs, dis-je, il faut qu'il soit arrivé quelque chose. Nous ne nous sommes pas aperçu qu'il y eût d'autre mouvement de terrain que le petit monticule que nous avons franchi, il y a tantôt trois quarts d'heure; et cependant, depuis trois quarts d'heure toute lumière a disparu. Je crois qu'il serait sage de nous arrêter.

Nous nous arrêtâmes en faisant pirouetter les mules.

La lune était d'une merveilleuse sérénité ; on n'entendait aucun bruit dans ces vastes landes, si ce n'est l'aboiement lointain d'un chien veillant dans quelque ferme isolée.

Les mules agitaient leurs oreilles avec inquiétude, et semblaient entendre quelque chose que nous n'entendions pas.

Tout à coup un frémissement imperceptible passa avec le vent.

C'était comme le vague écho d'une voix humaine perdue dans l'espace.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je.

Sans avoir rien entendu de distinct, Alexandre et Achard avaient cependant perçu quelque chose comme un son.

Nous demeurâmes immobiles et silencieux comme on l'est sous l'attente d'un événement inattendu.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis le même frémissement parvint jusqu'à nous, mais cette fois plus distinct et plus perceptible. C'était comme un cri de détresse.

Nous redoublâmes d'attention.

Enfin nous entendîmes distinctement mon nom prononcé par une voix qui se rapprochait toujours.

— Oh ! oh ! dit Achard, c'est à vous qu'on en veut.

— Ce sont nos amis, fit Alexandre.

— Vous verrez, dis-je à mon tour, essayant de rire encore, qu'ils auront été arrêtés par les six bandits du duc d'Ossuna, qui leur auront défendu de crier, et que voilà pourquoi ils appellent.

Un nouveau cri se fit entendre, mais plus distinct encore cette fois que les deux autres.

— C'est bien décidément moi qu'on appelle, messieurs, dis-je ; en avant du côté de la voix.

Alexandre et moi piquâmes nos mules, afin de leur imprimer la plus grande vitesse possible.

Achard nous suivit, les fouettant avec une badine.

A peine eûmes-nous fait dix pas que le même appel nous atteignit, mais cette fois avec un accent de détresse auquel il n'y avait point à se tromper.

— Allons, allons, dis-je en essayant de mettre ma mule au galop, décidément il est arrivé quelque chose : répondons ! répondons !

Nous mîmes nos mains en entonnoir, et nous poussâmes à notre tour trois cris.

Mais nous avions le vent en face ; le vent prit le son et l'emporta derrière nous.

Le même cri se fit encore entendre, saccadé, haletant, et jeté comme par une voix épuisée.

Un frisson nous saisit le cœur.

Nous essayâmes une seconde fois de répondre, mais nous comprenions que nous luttions contre le vent.

D'ailleurs, la même voix continuait d'appeler avec le même accent de plainte et de fatigue ; seulement, cette voix se rapprochait d'une manière sensible. Il était évident que la per-

sonne qui criait venait en même temps au-devant de nous de toute la rapidité de sa course.

Il y avait quelque chose d'effrayant dans ce cri qui se renouvelait de dix secondes en dix secondes avec la même intonation.

Nous pressâmes nos mules.

La voix se rapprochait sensiblement.

— C'est la voix de Giraud, dit Achard.

Nous savions Giraud peu facile à émouvoir; et forcés de reconnaître que c'était bien effectivement lui qui nous envoyait cet appel de détresse, nous en conçûmes une inquiétude plus grande qui si c'eût été tout autre.

Nous courûmes dix minutes encore à peu près; enfin, à travers l'obscurité transparente de cette belle nuit, nous commençâmes à distinguer, sur le ton clair de la route, une ombre qui venait à nous.

Cette ombre, comme le divin Mercure, semblait avoir des ailes aux talons.

Nous reconnûmes bientôt la silhouette de Giraud comme nous avions reconnu sa voix.

— Qu'y a-t-il? criâmes-nous tous les trois en même temps.

— Ah! c'est vous! s'écria Giraud avec effort; ah! c'est vous, enfin!

Et il arriva jusqu'à nous, haletant, épuisé, prêt à tomber de fatigue, posant, pour se soutenir, une de ses mains sur l'épaule d'Achard, et l'autre sur le cou de ma mule.

— Qu'y a-t-il? répétâmes-nous.

Mais notre pauvre ami avait fait pour nous rejoindre de tels efforts, qu'il ne pouvait plus parler.

Enfin, au bout d'un instant :

— Il y a, dit-il, que la voiture a versé.

— Où cela?

— Dans un précipice.

— Mon Dieu! personne de blessé, j'espère?

— Non, par miracle.

Un mouvement d'égoïsme me passa par le cœur : je jetai les yeux autour de moi pour voir si Alexandre était bien là.

— Est-ce tout? demandai-je; car une autre pensée se présenta subitement à mon esprit.

— Voilà justement, répondit Giraud, j'ai peur que ce ne soit pas tout; c'est pourquoi j'ai couru après vous.

— Alors, monte à mule, et moi, je vais aller à pied, dit Alexandre.

— Non pas, je me refroidirais.

— En route! en route! dis-je.

Et nous prîmes notre course, retournant sur nos pas avec toute la rapidité dont Carbonara et Capitana étaient capables.

Pendant tout ce retour, j'essayais de faire parler Giraud; mais à toutes mes questions il se contentait de répondre :

— Tu verras, tu verras.

Le *tu verras* n'était point rassurant, il était évident que Giraud ménageait son effet.

Nous marchâmes environ une demi-heure; nous ne comprenions pas que nous eussions fait tant de chemin.

Enfin, nous vîmes, en arrivant au haut du petit monticule dont j'ai déjà parlé, une lumière qui s'agitait à deux cents pas de nous, et autour de cette lumière, des ombres qui s'agitaient aussi, et bien autrement encore que la lumière qui les éclairait.

Nous imprimâmes un dernier élan à nos mules, et nous arrivâmes sur le théâtre de l'accident.

— Ah ! c'est vous, s'écrièrent nos amis. Par ma foi ! nous l'avons échappé belle !

Je jetai un coup d'œil rapide autour de moi.

— Et Desbarolles, m'écriai-je, et Boulanger, où sont-ils ?

Tous deux sortirent la tête par la portière de la voiture.

— Nous voilà ! nous voilà ! dirent-ils.

Ils s'occupaient du sauvetage des effets.

Maquet recevait ces effets de leurs mains et les déposait à terre.

Le zagal et le mayoral dételaient les mules retenues encore par les traits.

Don Riégo était assis sur le bord du fossé, et se plaignait d'avoir un nombre indéfini de côtes enfoncées.

— Maintenant, dit Giraud, contemple le paysage.

Et il me conduisit au bord du précipice.

Je fis un pas en arrière, une sueur froide me passa sur le front.

— Oh ! oui ! il y a miracle ! répondis-je.

Ils avaient versé dans cette crevasse que la mule d'Alexandre nous avait indiquée par un écart.

Un rocher qui sortait de la terre, comme une seule et unique dent demeurée à une mâchoire gigantesque, les avait retenus.

L'impériale de la voiture, complétement retournée, pesait sur le rocher.

Sans lui ils étaient tous précipités dans un abîme de cent pieds de profondeur.

Achard et Alexandre s'étaient, de leur côté, approchés du

précipice, et le même vertige s'était emparé d'eux comme de moi.

— Mais enfin, demandai-je en me retournant vers Maquet, comment tout cela est-il arrivé?

— Demandez à Giraud ; moi, je ne puis pas dire quatre paroles de suite, j'étouffe.

— Et quand je pense que c'est moi qui l'ai arrangé comme cela ! dit Giraud.

— Comment, toi ?

— J'avais la tête sur sa poitrine.

— Sans compter que don Riégo avait le pied sur mon cou, dit Maquet.

— Mais enfin, pour en arriver là?

— Oh ! la chose a été vite faite. Nous devisions de faits de guerre et d'amour, comme dit monsieur Annibal de Coconas. Desbarolles sommeillait, don Riégo ronflait. Je m'avançais tout doucement pour appuyer le pouce sur le nez de Desbarolles, lorsque la voiture incline.

— Tiens ! je crois que nous allons verser, dit Boulanger.

— Je crois que nous versons, ajoute Maquet.

— Je crois que nous avons versé, dis-je.

En effet, la voiture s'était couchée doucement sur le flanc.

Tout à coup, comme si elle se trouvait mal dans cette position, elle se retourne ; c'était la terre qui cédait sous nous.

Ici l'affaire changea de face ; nous étions la tête en bas et les pieds en l'air, nous débattant au milieu des couteaux de chasse et des fusils, Maquet dessous, moi sur Maquet, don Riégo sur moi.

Le tout était entrelardé de Boulanger et de Desbarolles.

— Messieurs, du calme, dit Boulanger ; je crois que nous sommes dans un précipice, que j'étais en train de regarder

quand la voiture a commencé son évolution; moins nous ferons de mouvemens, plus nous avons chance de nous tirer d'affaire.

Le conseil était bon, nous le suivîmes. Seulement, Maquet dit avec le sang-froid que tu lui connais :

— Faites pour le mieux; rappelez-vous seulement que j'étouffe, et que si cela dure cinq minutes seulement, je suis mort. Tu comprends l'effet de la recommandation. Desbarolles, tout à fait réveillé et le seul qui fût sur ses jambes, — en vérité, il y a un Dieu pour les gens qui dorment, — Desbarolles frappa au carreau en criant au mayoral d'ouvrir.

Le mayoral était occupé à dételer ses mules. Il ne fit pas plus attention à nous que si nous n'existions pas.

— Ouvrez, cria Desbarolles, ou je brise votre portière!

Oh! pour le coup, il entendit et vint ouvrir.

Desbarolles sortit le premier, sa carabine à la main.

Cela nous donna un peu d'espace, et don Riégo put soulever son pied du cou de Maquet.

Maquet profita de la chose pour renouveler l'air de ses poumons.

Une fois dehors, Desbarolles tira don Riégo à lui. Après des efforts inouïs, don Riégo se trouva près de Desbarolles.

Alors nous fûmes tout à fait à l'aise, et Boulanger commença à son tour son ascension.

Maintenant il s'agissait de me retourner et de retourner Maquet, qui était presque sans connaissance.

Avec l'aide de Boulanger et de Desbarolles, j'y parvins; quant à don Riégo, il était allé s'asseoir où tu le vois.

Restait Maquet. Maquet était le plus maltraité de nous tous, aussi était-il le plus furieux. Il en résulta que la première chose que fit Maquet quand il se retrouva debout, ce

fut de tomber sur le mayoral et de l'assommer de coups de poing.

— Bravo, Maquet! m'écriai-je, vous êtes de mon école. J'espère que vous vous êtes inquiété ensuite s'il y avait de sa faute?

— Étudiez les localités, dit Maquet, et vous en jugerez vous-même.

En effet, en jetant un regard sur le chemin, l'accident, en le supposant le résultat du hasard, l'accident devenait incompréhensible.

La gerçure barrait le chemin; il était impossible que le zagal, qui conduisait les mules par la bride, n'eût point aperçu le précipice, puisqu'il l'avait côtoyé, puisqu'il avait dû nécessairement en détourner les mules pour que les mules n'y tombassent point.

Puis un fait compliquait l'événement. A peine à bas de son siége, le mayoral avait arraché la lanterne et l'avait éteinte.

Ceci éclaira Maquet; il cessa de gourmer le mayoral, le prit au collet et l'entraîna vers l'abîme.

Le mayoral crut son dernier jour arrivé; il se raidit de toutes ses forces. Mais Maquet a le poignet solide, et malgré sa résistance, le mayoral, poussé d'ailleurs à coups de crosse dans le derrière, se trouva bientôt au bord de l'abîme.

Il devint livide.

— Si vous voulez me tuer, tuez-moi tout de suite, dit-il en fermant les yeux.

S'il eût résisté, il était probablement perdu. Cette humilité toucha Maquet, qui le lâcha.

— Maintenant, dit-il en le lâchant, il faut prévenir Dumas.

Nous ne sommes encore qu'au commencement de la pièce. Un homme de bonne volonté qui ait conservé la jouissance de ses jambes et de ses poumons pour courir après Dumas !

— Je m'offre, dit Giraud.

Et il partit.

— Vous savez le reste, ou plutôt vous ne savez rien encore, madame, car le reste descendait en ce moment-là d'une petite montagne qui se découpait en vigueur à l'horizon, et que la lune peignait de lueurs d'argent.

Cet horizon était fort rapproché de nous.

— Oh ! oh ! fis-je, une troupe d'hommes. — Voyez. — Et j'étendis la main vers les arrivans.

— Trois, quatre, cinq, six, sept, compta Giraud.

En ce moment, le canon d'une carabine refléta un rayon de la lune, qui, après avoir brillé, disparut comme un éclair.

— Bon, ils sont armés, cela va être drôle.

— Aux fusils ! messieurs, aux fusils ! dis-je à voix basse, mais cependant si intelligible, qu'en un moment chacun fut armé.

Achard, qui n'avait pas de fusil, sauta sur un couteau de chasse.

Alors on se souvint que les fusils n'étaient point chargés.

Les hommes étaient encore à cent pas de nous, on pouvait les compter, ils étaient sept.

— Messieurs, dis-je, nous avons trois minutes, c'est-à-dire le temps qu'il nous faut pour charger trois fois ; du calme, et chargeons.

Tout le monde s'était réuni autour de moi. Desbarolles, le seul dont la carabine fût prête à faire feu, se tenait à quatre pas en avant de nous.

Alexandre était à mes pieds, cherchant des cartouches.

dans son nécessaire de toilette; lui seul avait un fusil à système.

Tous les autres chargeaient à la baguette.

Les hommes étaient à vingt pas de nous quand j'eus fini de charger.

Je fis aussitôt claquer le ressort des deux chiens.

A ce bruit, qui s'entend si bien en pareille circonstance, et dont la signification n'est jamais douteuse, ils s'arrêtèrent.

Alexandre en avait déjà fait autant; Maquet, prêt le troisième, suivit notre exemple.

Nous nous trouvions avoir dix coups à tirer. Trois de nous étaient chasseurs, et n'auraient certes pas manqué leur homme à la distance où nous nous trouvions.

— Maintenant, dis-je à Desbarolles, monsieur l'interprète-juré, faites-moi le plaisir de demander à ces braves gens ce qu'ils désirent, et insinuez-leur que le premier d'entre eux qui fait un pas de plus est un homme mort.

En ce moment, soit innocemment, soit à dessein, le mayoral, que nous avions forcé d'éclairer sa lanterne, la laissa tomber à ses pieds.

Pendant ce temps, Desbarolles traduisait en espagnol le compliment que je l'avais chargé d'adresser à ces messieurs.

— Bien, dis-je lorsqu'il eut fini, et que nous eûmes vu que la traduction avait fait son effet. Maintenant, faites comprendre au mayoral que nous avons besoin d'y voir clair, et que ce n'est par conséquent pas le moment d'éteindre une seconde fois sa lanterne.

Le mayoral comprit sans qu'on eût besoin de lui rien traduire, il se hâta de ramasser son fallot.

Il se fit un moment de silence solennel; nous étions sé-

parés en deux groupes, se reliant l'un à l'autre par Desbarolles placé à quatre pas de nous et à quinze pas de nos adversaires, et se tenant dans la position d'une sentinelle qui reconnaît une patrouille.

Le groupe espagnol était dans l'ombre, notre groupe au contraire était éclairé par la lanterne tremblante. La lumière qui s'en échappait faisait étinceler le canon des fusils et la lame des couteaux de chasse.

— Maintenant, Desbarolles, continuai-je, veuillez demander à ces messieurs quelle bonne fortune nous procure l'honneur de leur visite.

Desbarolles traduisit ma demande.

— Nous venions pour vous porter secours, répondit celui qui paraissait le chef de la bande.

— Oh ! c'est charmant ! répondis-je ; mais comment ces messieurs ont-ils su que nous avions besoin de secours, puisque ni le mayoral ni le zagal ne nous ont quittés ?

— Tiens, au fait, c'est vrai, dit Desbarolles.

Et il reproduisit ma question en castillan.

Il était difficile d'y répondre ; aussi nos officieux coureurs de nuit n'y répondirent-ils point.

— Dis donc, papa, dit Alexandre, il me vient une idée ; si nous volions ces messieurs ?

— Ce petit Dumas est plein d'imagination, dit Giraud.

— Ma foi ! dit Achard, pendant que nous y sommes, autant vaudrait les éventrer tout de suite.

— Vous entendez la chose dont il est question, continua Desbarolles.

Nos visiteurs ne répondirent rien ; ils étaient abasourdis.

— Il est question de vous éventrer, si vous ne reprenez pas immédiatement le chemin par lequel vous êtes venus.

Cette déclaration jeta un certain trouble dans la bande.

— Mais, s'écria le chef, nous ne venons point à mauvaise intention, tout au contraire.

— Que voulez-vous ! nous avons l'esprit très mal fait, nous autres ; nous ne voulons être aidés que lorsque nous demandons qu'on nous aide.

Ils firent un mouvement de retraite.

— Messieurs, dit le mayoral, permettez que ces messieurs m'aident à relever ma voiture.

— Rien de mieux ; mais qu'ils attendent que nous soyons partis.

— Où cela ?

— De l'autre côté de la montagne.

Le mayoral leur dit quelques mots en espagnol.

— C'est bien, répondirent-ils ; nous nous éloignons.

Puis ils ajoutèrent le sacramentel :

— *Vaya usted, con Dios.*

Et ils disparurent derrière la montagne.

— Allons, dit Giraud en posant sa carabine à terre, voilà une scène dont je ferai le sujet de mon premier tableau.

XV.

Aranjuez, 25 octobre.

Vous nous avez laissés prenant congé de nos officieux voisins, madame, et les suivant de l'œil derrière le pli de terrain où ils ne tardèrent pas à disparaître.

Desbarolles et sa carabine furent placés en sentinelle à moitié de la distance qui nous séparait d'eux.

Puis nous nous occupâmes des préparatifs du départ.

Les bagages formaient au milieu de la route un monticule de caisses, de malles, de porte-manteaux et de sacs de nuit, que surmontait fièrement le panier aux provisions, sauvé par les soins de Giraud.

On chercha don Riégo, mais inutilement.

Comme le brave homme était dans son pays, qu'il n'avait pas, par conséquent, le droit de s'y perdre, nous ne nous inquiétâmes pas autrement de lui, bien certains qu'à un moment donné il se retrouverait.

Le mayoral nous fit observer que ce ne serait pas trop de ses quatre mules et des efforts réunis de ses sept compagnons pour tirer la voiture de la position où elle se trouvait

Il n'y avait pas à discuter là-dessus, c'était clair comme le jour; du moment où nous n'avions pas tué le mayoral sur le coup, il fallait se rendre aux bonnes raisons qu'il donnait.

Nous lui abandonnâmes ses quatre mules. Nous chargeâmes sur une des mules de selle les effets de la société, et nous laissâmes l'autre à la disposition générale.

Il y eut alors un combat de générosité qui eût certainement attendri les spectateurs, si nous eussions eu des spectateurs; malheureusement nous n'en avions pas, et cette scène touchante restera à tout jamais au rang des choses ignorées.

— Quel malheur, dis-je, que don Riégo soit perdu ! il eût coupé court à la discussion.

— Me voilà ! dit une voix.

Nous nous retournâmes, don Riégo était retrouvé.

Mais son état s'était fort aggravé pendant sa disparition; il tenait la main sur son côté, boitait tout bas, et se plaignait tout haut.

On eût dit que le pauvre homme n'avait pas vingt-quatre heures à vivre.

La mule lui appartenait donc de droit. On le hissa en conséquence sur Carbonara, les équipages étant échus à Capitana.

Sur les équipages, selon l'habitude, et je dirai presque selon son droit, s'était installé le loueur de mules, autrement dit l'arriéro.

Carbonara et don Riégo firent tête de colonne; Capitana, les équipages et l'arriéro suivirent Carbonara; enfin, nous suivîmes Capitana, les équipages et l'arriéro.

Nous marchions à pied et le fusil sur l'épaule.

Nous nous étions inquiétés de la distance à l'arriéro, qui nous avait répondu qu'il nous restait à faire deux lieues et demie, trois lieues au plus.

Nous avions regardé à nos montres avec une certaine sa-

tisfaction de voir que nous les possédions encore, et en faisant la part des variations habituelles à ce petit instrument lorsqu'il se trouve dans la société de ses semblables, nous avions établi qu'il devait être de dix heures à dix heures un quart.

En marchant raisonnablement, en mettant l'heure pour la lieue, nous devions être à une heure à Aranjuez.

Une chose nous consolait, c'est qu'en revenant de Séville à Madrid, Giraud et Desbarolles avaient fait la même route que nous allions faire, et par conséquent allaient nous servir, non pas de guides, nous suivions un grand chemin, mais de cicérones.

Nous partîmes donc gaiement et lestement, riant des périls courus, comme nous avons l'habitude de le faire, nous autres Français, aussitôt le péril passé, et souvent même pendant le péril.

Don Riégo lui-même riait; depuis qu'il avait une mule, et que par conséquent il était sûr de ne pas faire la route à pied, don Riégo se trouvait beaucoup mieux.

Nous marchâmes deux heures ainsi, sans trop nous apercevoir que nous étions depuis deux heures en route.

Enfin Maquet tira sa montre.

Maquet, le plus grave et le plus âgé de nous tous, était reconnu universellement pour avoir, par analogie, la montre la mieux réglée.

Maquet tira donc sa montre.

— Minuit un quart, dit-il; nous devons approcher.

— Pardieu! dit Desbarolles, je le crois bien que nous approchons, nous avons déjà fait plus de trois lieues de France.

Cette réponse, dans laquelle nous ne voyions ni évasion

ni faux-fuyant, nous suffit, et nous nous remîmes en route plus gais et plus allègres que jamais.

— Cependant, au bout d'une heure, Achard s'arrêta et dit :

— Ah ça mais... ah ça mais... Desbarolles?..

Chacun comprit à merveille l'interpellation d'Achard, et attendit la réponse de l'interprète-juré.

— Quand vous verrez une grande allée d'arbres, dit Desbarolles, tenez-vous pour certain que vous serez proches d'Aranjuez.

Cette réponse fut reçue avec moins de faveur que la première ; on y voyait quelque chose d'incertain et d'embarrassé.

D'ailleurs, à perte de vue, la campagne n'était qu'une immense lande.

Nous marchâmes une heure encore.

Les murmures commençaient à éclater.

— Messieurs, dis-je, je propose une chose : c'est de couper de la bruyère et des buissons, d'en faire un grand tas, d'y mettre le feu, de nous rouler dans nos manteaux, et de dormir auprès de ce feu.

La majorité flotta un instant et se réunit à mon avis.

— Messieurs, dit Desbarolles, je reconnais parfaitement la localité, nous l'avons parcourue le lendemain de la mort de notre pauvre lévrier, et nous fîmes dix-huit lieues ce jour-là. Nous étions donc encore plus fatigués que vous ne l'êtes. Giraud même s'assit sur la pierre où le petit Dumas est assis en ce moment. Te rappelles-tu cela, Giraud?

— Parfaitement. Mais pas de blague, répondit Giraud ; voyons, Desbarolles ?

— Nous avons encore une demi-heure avant d'atteindre les arbres.

— Mais les arbres atteints? demandai-je.

— Ah ! fit Giraud, les arbres atteints, le fait est que nous approchons d'Aranjuez.

La réponse n'était point tout à fait ce que nous l'eussions désirée, mais enfin elle nous rendit quelque courage, et nous nous remîmes en route, mais cette fois avec le calme de voyageurs qui se préparent à une lutte sérieuse avec ce grand athlète que l'on nomme la fatigue.

Au bout d'une demi-heure, effectivement, nous vîmes des arbres se dessiner à l'horizon, et une majestueuse allée d'ormes et de chênes se prolongea à notre droite et à notre gauche.

Cette vue nous rendit, sinon de la bonne humeur, du moins du courage.

Nous marchâmes quarante minutes à peu près.

— Elle est diablement longue votre allée d'arbres, dit Boulanger.

— Oui, répondit Desbarolles, c'est une très belle allée.

— Ce n'est pas cela que veut dire Boulanger, repris-je.

— Et que veut-il dire ?

— Parbleu ! il veut vous dire que votre allée n'a pas de fin.

— Voyons, Desbarolles, dit Achard : la vérité sur l'Espagne ; une fois, une seule fois, mon ami, sommes-nous encore bien loin d'Aranjuez ?

— Quand vous entendrez le bruit d'une chute d'eau, vous serez arrivés.

Nous marchâmes encore un quart d'heure.

— Silence ! dit Alexandre.

— Quoi ?

— J'entends la cascade promise.

Nous écoutâmes.

En effet, un charmant bruissement d'eaux brisées traversait le silence de la nuit et venait jusqu'à nous.

— Allons, allons, messieurs, dit Boulanger, il n'y a plus que patience à avoir.

Nous marchâmes dix minutes, et nous nous trouvâmes sur les rives d'un ruisseau qui brillait aux rayons de la lune comme un ruban de gaze argentée.

Tout autour du ruisseau paissait un troupeau de vaches; chaque bête avait une sonnette au col et faisait sonner sa sonnette. Parmi tous ces bruits mystérieux qui composent le langage de la nuit, le tintage des sonnettes est un des plus charmans.

Le tableau était des plus champêtres, mais ne tenait pas ce qui nous avait été promis. Nous demandions une ville, et l'on nous donnait une cascade et un troupeau. Nous réclamâmes la ville.

— La première porte que vous rencontrerez, nous dit Desbarolles, sera celle d'Aranjuez.

— Oui, mais combien y a-t-il de la porte à la ville?

— Un petit quart de lieue.

Un moment il fut sérieusement question, entre Maquet, Achard et Alexandre, d'étrangler Desbarolles; mais Desbarolles, comprenant le danger, jura que cette fois c'était la vérité vraie.

Au bout d'un quart d'heure nous atteignions la porte; au bout de dix minutes la ville. Cinq heures sonnaient comme nous traversions une suite d'arcades qui en décorent l'entrée.

Il était temps : le désespoir commençait à s'emparer de nous. Il y avait sept heures que nous marchions, et nous n'avions rien pris depuis la veille à deux heures, si ce n'est quelques gouttes d'eau à la cascade de Desbarolles.

Heureusement, l'auberge Parador de la Costurera n'était pas loin. Il s'agissait seulement de mettre de la circonspection dans la manière de nous présenter, afin de ne pas effrayer l'hôte.

Puis, une fois entrés, il s'agissait d'être bien aimables pour obtenir à souper. Rien ne forme aux bonnes manières comme un voyage en Espagne.

Nous frappâmes doucement; puis plus fort, puis un peu plus fort encore.

Enfin on entendit quelque bruit.

— Est-ce vous, Manuel? demanda Desbarolles.

Desbarolles avait logé à la Parador de la Costurera, et avait porté en note sur son carnet que tous les garçons s'appelaient Manuel.

Il ne craignait donc pas de se tromper en faisant cette question.

— Si, senor, répondit une voix.

Et la porte s'ouvrit pleine de confiance.

Il y eut un instant de terreur chez ce premier Manuel quand il vit apparaître, à travers l'encadrement de l'huis, sept hommes à pied, armés jusqu'aux dents, et deux hommes à mules.

— Ne craignez rien, mon cher ami, lui dit Desbarolles, nous sommes des gens de paix, *gente de pace;* seulement nous avons très faim et nous sommes très fatigués; ayez donc la complaisance d'éveiller les autres Manuels.

Le garçon nous laissa le soin d'entrer, de faire entrer les bagages et de refermer la porte; puis il alla frapper tout doucement à une porte, en appelant de sa voix la plus douce le second Manuel.

Au bout de cinq minutes, le second Manuel fut éveillé et s'occupa incontinent d'en éveiller un troisième.

Pendant ce temps, nous avions descendu don Riégo de sa mule, et laissant les bagages aux soins de l'arriéro, nous nous étions dispersés à la découverte de la salle à manger.

Nous la trouvâmes assez facilement. C'était une énorme pièce, avec un poêle dans lequel s'en allait mourant un reste de chaleur. Aux derniers charbons de ce poêle nous allumâmes deux lampes, que nous mîmes sur une table, et qui nous servirent à étudier la vaste solitude dans laquelle nous nous trouvions.

Ce côté effrayant des salles à manger espagnoles, c'est que rien au monde, à la vue ni à l'odorat, ne rappelle leur destination.

Nous appelâmes tous les Manoeli.

Le premier était le mosso, le second le sommelier, le troisième le camerier.

Après un interrogatoire affectueux, quoique mêlé d'une certaine fermeté, il devint probable que nous aurions à souper et des lits.

Nous promîmes des pourboires fabuleux si les engagemens pris se réalisaient.

Au bout d'un quart d'heure, et comme l'Aurore entr'ouvrait les portes de l'Orient, la table se trouva chargée de deux poulets froids, d'un reste de ragoût, et d'un énorme fromage. Quatre bouteilles de vin se dressaient aux angles de ce couvert, comme les quatre pieds du gril de l'Escurial.

Ce n'était pas le superflu, mais à la rigueur c'était le nécessaire.

On réveilla Alexandre qui dormait sur la table, et l'on se

mit à manger. Tout le monde tombait de fatigue, nous avions l'air de huit somnambules faisant un repas de corps.

Ce repas terminé, on nous mit un bougeoir à la main et l'on nous conduisit à nos chambres.

Voyant Desbarolles prendre sa carabine, je pris instinctivement la mienne.

Alexandre et moi couchions dans une grande chambre à alcôve. L'alcôve elle-même était grande comme une chambre ordinaire.

Le Manoel chargé de nous conduire ferma les volets, prit congé de nous et sortit.

Par quel mécanisme indépendant de la pensée nous déshabillâmes-nous et nous couchâmes-nous, c'est ce qu'il me serait impossible de dire ; ce que je sais, c'est que j'étais dans mon lit quand je fus éveillé par un bruit violent et par une secousse intempestive.

Ce bruit et cette secousse étaient causés par deux hommes : l'un ouvrait mes volets, l'autre me tirait par les bras.

Le tout était accompagné d'appellations énergiques.

J'avais encore dans la tête toute la scène de Villa-Mejor. Je crus que nos officieux visiteurs revenaient à la charge. Je sautai sur ma carabine déposée au chevet de mon lit, et d'une voix mise du premier coup au diapason de celles qui m'éveillaient :

— *Que quiere usted*, s. n. de D. ? m'écriai-je.

La question, l'accent avec lequel elle avait été faite, et le geste qui l'accompagnait, produisirent un effet merveilleux. L'homme qui ouvrait la fenêtre s'élança vers l'alcôve. L'homme qui me secouait le bras s'élança vers la fenêtre. Tous deux se rencontrèrent, se heurtèrent, tombèrent à la ren-

verse, se relevèrent et s'enfuirent comme si le diable les emportait.

J'entendis le bruit de leurs pas décroître dans le corridor, puis s'éteindre tout à fait.

Je me levai alors avec précaution, et je sortis de mon alcôve, la carabine toujours en arrêt.

Un chapeau et un sac à tabac étaient restés sur le champ de bataille.

Je les ramassai, comme pièces de conviction.

Pendant ce sabbat infernal, Alexandre n'avait pas bronché; je fermai la porte au verrou et me mis au lit.

Cinq minutes après, on gratta à la porte; je reconnus la manière de frapper de Manoel n° 1.

Il venait en parlementaire.

Les gens qui étaient entrés dans ma chambre faisaient partie d'une caravane d'arriéros ; arrivés de la veille, ils devaient partir tous ensemble et s'étaient promis de s'éveiller es uns les autres; les deux premiers éveillés s'étaient trompés de chambres et étaient entrés chez moi, croyant entrer chez leurs compagnons. Ils me présentaient leurs excuses et me faisaient demander leur chapeau et leur sac à tabac.

L'explication était logique; je l'admis pour bonne, et restituai à Manoel n° 1 les objets demandés.

J'avais éprouvé trop de secousses successives pour que je songeasse à me rendormir. Je m'habillai, et trouvai Maquet et Boulanger sur pied.

Aidés par eux, nous réveillâmes nos autres compagnons, à l'exception d'Alexandre qui ne consentit jamais à ouvrir les yeux.

Nous le laissâmes dans son lit et nous déjeunâmes.

Au milieu de notre déjeuner, la diligence de Tolède arriva.

Elle contenait notre Anglais; il arrivait à temps pour profiter des reliefs de notre repas.

En échange il nous donna des nouvelles de la fameuse berline verte et jaune.

La diligence avait été arrêtée par le timon de la voiture qui barrait le chemin. Les quatre mules de notre mayoral avaient fait de vains efforts pour la tirer du précipice où elle était suspendue, et n'avaient réussi qu'à en faire quelques morceaux de plus. Enfin, grâce aux huit mules de la diligence, postillon et mayoral en étaient venus à leur honneur.

La voiture suivait tout doucement, d'un pas de malade, et promettait d'arriver dans la journée.

Cependant le bruit de notre accident s'était répandu par la ville : don Riégo l'avait raconté dans tous ses détails, et il n'avait pas ménagé les expressions à l'endroit des danseurs de Villa-Mejor; il en résulta que le corrégidor,—vous croyez peut-être, madame, que la révolution avait emporté le corrégidor comme elle avait emporté les moines, — il en résulta que le corrégidor vint nous faire une visite.

Force nous fut, puisque nous avions l'honneur de causer bouche à bouche avec dame Justice, de lui dire la vérité ; or, nous partagions, à peu de chose près, l'opinion de don Riégo sur ses braves compatriotes. Nous racontâmes donc au corrégidor, comme quoi notre opinion était que c'était un grand bonheur pour nous d'avoir possédé dans cette circonstance chacun un fusil.

Le corrégidor hocha la tête en signe de doute, et nous répondit qu'il ne connaissait, à quinze lieues à la ronde, que les sept voleurs du duc d'Ossuna, et que ce ne pouvaient pas être eux, attendu que la veille ils avaient arrêté une chaise de poste dans les bois de l'Alamine.

Au reste, il promit de s'informer.

Deux heures après, nous reçûmes une lettre de monsieur le corrégidor; il s'était informé, et nous annonçait *que les gens qui nous avaient fait peur*, bien loin d'être des bandits, étaient des gardes de Sa Majesté la reine.

Je répondis à monsieur le corrégidor qu'il était bien heureux pour les gens dont il était question *qu'ils ne nous eussent pas fait peur*, attendu que s'ils nous eussent fait peur, la chose eût bien pu se mal passer pour eux.

J'ajoutai que j'invitais messieurs les gardes de la reine, si pareille chose se représentait, à ne pas venir ainsi, sans crier gare, se ruer à dix heures du soir sur une caravane française, attendu, je ne dirai pas qu'un jour ou l'autre, mais qu'une nuit ou l'autre, la chose pourrait mal tourner pour eux.

J'achevais de rédiger cette lettre en castillan de la façon de Desbarolles, lorsque nous entendîmes une grande rumeur; nous mîmes le nez à la fenêtre, et nous aperçûmes notre mayoral traînant les débris de la voiture. Toute la population d'Aranjuez suivait ces misérables restes.

Je vous enverrai un croquis d'après nature de cette malheureuse berline, et vous verrez que c'est affreux de penser qu'il y avait cinq personnes enfermées dans cette boîte lorsqu'elle a été accommodée ainsi.

A peine le mayoral se fut-il assuré que nous étions dans le Parador, qu'il monta pour nous réclamer ce qu'à son compte nous restions lui devoir.

Or, à son compte, nous lui devions jusqu'à Aranjuez.

Ce fut l'objet d'une discussion, attendu qu'à notre compte, nous ne lui devions que jusqu'à Villa-Mejor, c'est-à-dire jusqu'à l'endroit où il nous avait versés.

Il nous menaça de l'alcade; je le menaçai de le mettre à la porte.

Il sortit.

Un quart d'heure après, comme nous franchissions le seuil de l'hôtel pour aller visiter les curiosités de la ville, un alguazil vint m'annoncer que le senor alcade désirait faire ma connaissance.

Je répondis que je n'étais pas moins désireux de mon côté de voir un alcade en chair et en os, attendu qu'on croyait généralement en France qu'un alcade est un être de convention comme la pistole est une monnaie factice.

J'appelai à mon aide l'interprète Desbarolles, lequel passa sa carabine en bandoulière et m'accompagna chez le senor alcade.

L'alcade était un simple épicier. Il paraît que le cumul est toléré en Espagne.

Il crut que nous venions lui faire une commande de réglisse ou de cassonade, et fut désagréablement surpris lorsqu'il sut que c'était à l'alcade que nous avions affaire, et non au commerçant.

Mais, honneur soit rendu à la justice espagnole, le digne homme n'en écouta pas moins nos deux discours; et, comme eût fait feu Salomon, s'il se fût trouvé à sa place, il décida que nous ne devions payer voiture et mayoral que jusqu'au moment où nous avions versé; attendu que nous avions loué la voiture pour aller en voiture et non pour marcher à pied.

Ceci faisait une différence d'une soixantaine de francs, qui furent reçus à merveille par le caissier Giraud et par l'économiste Maquet.

Nous saluâmes l'alcade du nom de juste, et nous allâmes rejoindre nos compagnons sur la place.

Ils avaient fait lever Alexandre, mais ils n'y avaient rien gagné. Alexandre s'était emparé d'une guérite vide et il achevait sa nuit.

Aranjuez a la prétention d'être le Versailles de Madrid. Il y a un point sur lequel Aranjuez l'emporte encore sur Versailles, c'est celui de la solitude.

Rien ne vint donc nous déranger dans la contemplation des beautés d'Aranjuez, et nous pûmes admirer, les uns après les autres, les douze travaux d'Hercule, taillés en marbre, sur la place du château, sans qu'un seul passant nous tirât l'œil de son côté.

L'une des deux fontaines qui surgissent au milieu de la place est ornée d'un soleil qui nous parut ressembler énormément à la lune.

Nous laissâmes Alexandre dans sa guérite et nous nous acheminâmes vers le parc.

Pour y arriver, on traverse le Tage sur un pont de pierres disséminées aux rives du fleuve. Une troupe de lavandières froissait le linge à grands coups de battoir, et se mariait d'une façon pittoresque avec le paysage.

Nous nous promenâmes une heure sous des arbres merveilleux. Si l'on nous avait dit, douze heures auparavant, que nous nous promènerions jamais avec quelque plaisir, nous n'aurions certes pas voulu le croire.

L'heure nous pressait, non pas pour nous, mais pour Achard et pour don Riégo, qui retournaient à Madrid. Nous regagnâmes l'hôtel en reprenant Alexandre dans sa guérite

Trois personnes qui avaient passé sur la place, en notre absence, formaient rassemblement autour de lui.

Il était temps ; la voiture allait partir sans Achard et sans don Riégo. Nous nous embrassâmes, comme des gens qui ne

savent pas s'ils se reverront jamais, et nous les suivîmes des yeux jusqu'à ce que la diligence eût disparu.

Achard m'a promis, aussitôt son arrivée à Paris, de vous porter de nos nouvelles, madame, et moi, en attendant, je profite des deux heures qui me restent pour vous en envoyer.

Je profiterai de la première voiture qui versera, ou des premiers voleurs qui nous arrêteront, pour vous dire où nous sommes et ce que nous y faisons.

XVI.

Jaen, 26 octobre.

O Parador de la Costuera ! ô précieuse réunion de Manoeli, que notre ami Achard a si bien dépeints et additionnés, et que j'ai essayé de dépeindre et d'additionner après lui ! Oh ! séjour tant désiré, dont les froides chambres nous parurent si douces, dont les maigres poulets nous parurent si tendres ! Célèbre Parador, à qui je promettrais une immortalité pareille à celle que don Quichotte valut à la Puerto Lapice, si j'étais Michel Cervantes ! Parador eut l'honneur de loger sous l'auvent gauche de la grande cour la fameuse voiture verte et jaune déchiquetée par les roches du précipice de Villa-Mejor.

Que ton souvenir reste dans la mémoire de mes compagnons comme il reste dans la mienne !

Ne croyez point, madame, que ce soit là une de ces invocations poétiques destinées à ouvrir un chant de quelque Iliade comique. Non, en vérité ; c'est l'expression d'un sentiment de reconnaissance, que mon cœur éprouve le besoin d'épancher à son égard. En effet, si en certains momens on s'attache aux lieux qui nous ont vus souffrir, pourquoi ne vénérerait-on pas ceux qui nous ont vus respirer après la souffrance ?

La Parador de la Costuera est un de ces endroits-là, madame, car jamais voyageurs n'y entrèrent si affamés, si fatigués, si féroces que nous.

Aussi, malgré cette fameuse scène nocturne avec les deux muletiers pérégrinateurs, dans laquelle la carabine Devisme joua un si glorieux rôle, et qui donna naissance, sur notre anthropophagie, à des détails qui font, à cette heure, l'objet des conversations de tout Aranjuez ; aussi, malgré ma querelle avec le mayoral de la voiture verte et jaune, querelle dans laquelle le digne alcade fit éclater mon bon droit par un jugement digne du roi Salomon; malgré le soleil d'or de la fontaine du palais, malgré les blanchisseuses du Tage et les statues rococo du pont, peut-être même, — que voulez-vous, madame, l'homme est si étrange, — peut-être même à cause de tout cela, j'avais presque aimé cette triste ville d'Aranjuez, où nous avions trouvé la Parador de la Costuera, c'est-à-dire du pain, du vin, des lits et la vengeance.

Je vous ai dit comment nous avions quitté cette ville, madame, emportés par le galop de huit mules, et comment nous nous étions accommodés de notre mieux pour dormir, la nuit précédente ayant été loin de nous apporter le contingent de sommeil nécessaire au voyageur fatigué.

Eh bien ! madame, plaignez-nous ; malgré ces précautions

si bien prises, il était décidé que nous ne dormirions pas.

En effet, nous ignorions une chose, madame, c'est qu'en Espagne les voitures ne s'aventurent point la nuit par les grands chemins, ou pour mieux dire, qu'elles ne s'y aventurent que de trois heures du matin à dix heures du soir.

Tant il y a, madame, que nous étions tous partis pour ce beau pays de mensonges qu'on appelle le sommeil, quand nous fûmes réveillés en sursaut par l'annonce d'un coucher et d'un souper à Ocana.

Le nom me frappa.

Je me rappelais avoir vu dans mon enfance des images enluminées par un grossier pinceau, et représentant la *Bataille d'Ocana*, gagnée ou perdue, je ne me rappelle plus bien, par Sa Majesté l'empereur et roi, ou l'un de ses généraux. Il y avait sur cette image une armée française, se présentant sur un rang, et peinte d'un seul trait de noir pour les bonnets à poil, de bleu pour les habits, et de blanc pour les culottes.

Quant aux Espagnols, ils étaient jaunes.

L'empereur, ou un lieutenant, étendait au premier plan un grand bras armé d'un long sabre ou d'une longue épée, qui, appliquée sur le fond représentant un régiment bleu, semblait une broche garnie de martins-pêcheurs non plumés.

Au fond, il y avait, au trait, la silhouette d'une ville.

Cette ville, je me la rappelais parfaitement, ce qui me consolait de ne la voir en réalité que de nuit.

Or, tous ces souvenirs qui me retraçaient mon enfance, ce doux nid des plus charmans souvenirs, m'empêchèrent de trop murmurer pour mon compte contre le mayoral qui me réveillait.

Avec nous descendirent du coupé trois voyageurs enfon-

cés jusqu'aux yeux dans leurs manteaux et dans leurs chapeaux.

— Bon! dit Alexandre, voici trois Almaviva nature. Giraud, saisis tes crayons!

— En voilà des gaillards qui vont être récréatifs à une table d'hôte! dit Boulanger. Enfin!

— Chut! dis-je; vous savez que les Almaviva parlent français, et même un certain français qui en vaut bien un autre.

Nous emboîtâmes silencieusement le pas derrière les trois voyageurs en chapeaux et en manteaux.

Ces trois voyageurs nous précédèrent dans une chambre longue, froide et nue, au milieu de laquelle, ou plutôt dans laquelle une table colossale semblait attendre cent voyageurs.

Il est vrai qu'il n'y avait absolument rien sur cette table, si ce n'est des assiettes, des couteaux, des fourchettes et des carafes pleines d'eau, destinées sans doute à répercuter la lumière d'une maigre lampe brûlant au milieu de cette gigantesque plate-forme.

Il faisait froid et faim, rien qu'à regarder cette grande chambre déserte et cette longue table vide.

A notre invasion dans la salle, au bruit qui en fut la suite, le mosso apparut.

Il était vêtu d'un petit habit tabac d'Espagne et d'une culotte jaune; il portait sur sa tête des cheveux d'un blanc verdoyant.

Comme je n'ai jamais vu cheveux pareils, tout me porte à croire que c'était une perruque de fantaisie.

En outre, ridé comme une orange d'un an, et tremblant sur ses jambes comme s'il marchait sur deux roseaux.

D'âge, il était impossible d'en appliquer aucun à cette fi-

gure dont Hoffmann eût certes fait, si elle lui était apparue, un de ses personnages les plus fantastiques.

Il nous fit de la main un gracieux signe de nous mettre à table.

— Oh! oh! firent Giraud et Boulanger qu'en leur qualité de peintre cette figure frappa tout d'abord.

— Ah! ah! fit Alexandre.

— Messieurs, messieurs, dis-je à demi voix, fidèle à mon rôle éternel de conciliateur, nous voici en pleine Espagne. Ne rions pas, je vous prie, des choses qui nous semblent étranges et qui sont toutes naturelles; nous désobligerions les aborigènes, qui me paraissent tenir à l'habit tabac d'Espagne et aux culottes jaunes.

En ce moment un des Espagnols leva la tête, et, apercevant le mosso, il partit d'un éclat de rire.

— Tiens, Jocrisse, dit-il.

— Ah! bonjour, mon pauvre Brunet, dit le second; tu as donc pris des lettres de naturalisation en Espagne, grand homme?

— Vous verrez, dit le troisième, que nous allons voir entrer Potier, que l'on croit mort, et qui aura quitté son ingrat pays en voyant le succès des *Saltimbanques*.

Les trois Espagnols étaient :

Le premier, un Français de la rue Sainte-Apolline, voyageant pour une maison de commerce de la rue Montmartre;

Le second, un Italien naturalisé Français;

Et le troisième, un Espagnol né à Vaugirard, qui faisait son premier voyage en Espagne.

Nous nous trouvions donc en pays de connaissance. Sur neuf voyageurs, nous nous trouvions sept Français, un trois quart de Français et un demi-Français.

Aussi, en une seconde, de silencieux devînmes-nous bruyans, de réservés, indiscrets.

Il faut l'avouer, madame, le dîner d'Ocana excusait cette transition.

C'était une soupe au safran, de la vache bouillie pour deux, un poulet mort de la poitrine, flanqué à droite d'un de ces plats de garbansos dont j'ai déjà eu l'honneur de vous entretenir, et, à gauche, d'un plat d'épinards dont je ne vous entretiendrai pas.

Le dîner se terminait par une de ces salades impossibles et qui nagent dans l'eau, seul correctif à l'huile asphyxiante qu'on y mêle dans le seul but, je crois, d'empêcher les herbivores d'y toucher.

Lorsque ces différens objets eurent disparu comme s'ils eussent été mangeables, je me retournai vers le mosso.

— Est-ce qu'il n'y a plus rien? lui demandai-je en mauvais espagnol.

— *Nada*, *senores*, *nada !* nous répondit-il en pur castillan.

Ce qui voulait dire :

— Rien autre chose, messieurs, absolument rien.

— Et combien cet excellent dîner? demanda le Français de la rue Sainte-Apolline.

— *Tres pecetas*, *senor*, répondit Jocrisse.

Ce qui signifiait, dans notre langue, madame, trois francs.

J'ai remarqué, et ceci est une remarque générale à tous les pays qué j'ai parcourus, qu'il n'y a jamais de dîner plus cher qu'un mauvais dîner, ou même qu'un dîner absent.

Nous payâmes.

— Pardieu ! je prendrais bien quelque chose, dit Alexandre quand il eut payé.

— Messieurs, dit le Français de la rue Sainte-Apolline

j'ai dans une de mes poches du coupé un canard que mon hôte de Madrid, compère fort avisé, ma foi ! m'a fourré dans la poche au moment où je pris congé de lui.

— Et moi, messieurs, dis-je, j'ai sur l'impériale de la diligence un panier. Allons, Giraud, il est inutile que tu me donnes des coups de pied sous la table. J'ai, dis-je, un panier contenant...

— Bon ! dit Giraud, le voilà parti. Il durera longtemps le panier.

— Contenant un jambon de Grenade, deux paniers de beurre de Présalé, trois bouteilles d'huile et une bouteille de vinaigre, sans compter saucissons, olives et autres comestibles. Giraud, mon ami, toi qui es commissaire général des vivres...

Giraud poussa un soupir.

— Si tu ne veux pas remplir tes fonctions, dis-je, j'enverrai Desbarolles.

— Non pas ! s'écria Giraud, j'y vais. Peste ! je connais Desbarolles : il est si distrait, qu'il mangerait le jambon en route.

Desbarolles pensait à autre chose, et ne répondit point à l'accusation.

— Et moi, dit le voyageur de la rue Sainte-Apolline, je vais chercher mon canard.

Tous deux sortirent, et un instant après reparurent, apportant l'un son canard, l'autre son panier.

— Oh ! fîmes-nous d'un seul cri en apercevant le canard, il est rôti !

— Rôti, répéta-t-il.

Il faut vous dire, madame, que la broche est un instrument parfaitement inconnu en Espagne. On trouve bien dans

le dictionnaire le mot *asador*, qui sert à désigner cet instrument, mais cela ne prouve rien autre chose que la grande richesse de la langue espagnole.

A Madrid, j'avais été, mon dictionnaire à la main, chez tous les quincailliers, mais nulle part je n'avais pu trouver une *asador*. Trois ou quatre quincailliers plus lettrés que les autres connaissaient la chose de nom. Un quincaillier voyageur, qui avait été à Bordeaux, se rappela en avoir vu une.

— Mais il y avait donc une broche chez votre hôte de Madrid ? lui demandai-je.

— Non, mais il y avait une épée, une vraie dague de Tolède. Je l'ai détournée de sa destination primitive; je ne crois pas qu'elle ait dérogé pour cela.

— Bien venue soit cette épée, comme bien venu soit le canard.

En un instant le malheureux canard fut dévoré.

Ce fut au tour de Giraud à produire ses provisions.

Le jambon, les cervelas, le beurre, l'huile et le vinaigre, pour lesquels Giraud avait risqué si généreusement sa vie le soir de la catastrophe de Villa-Mejor, apparurent à leur tour sur la table, aux yeux effarouchés du mosso à la culotte jaune.

Puis, après brèche convenable, tout cela rentra dans le panier, qui lui-même rentra sous la bâche.

Après quoi l'on nous conduisit aux planches rembourrées qui devaient nous servir de lits.

Maintenant, laissez-moi vous dire très sérieusement qu'il nous arriva, au moment où nous allions nous glisser dans nos draps, ce qui arriva à ce pauvre monsieur Bonaventure dans les *Inconvéniens d'une diligence.*

Maître Jocrisse apparut.

— *Pronto ! pronto ! senores !* dit-il.

— *Porque pronto ?* demandâmes-nous au cocher.

— *Para la diligencia de Grenada.*

Nous nous retournâmes vers Maquet. Vous savez que Maquet joint à ses fonctions d'économisateur, place essentiellement créée pour lui, celle d'horloge ; c'est lui, comme les muezzins, qui est chargé de nous crier l'heure.

Il vit ce que nous attendions de lui.

— Bah ! répondit-il, je viens de monter ma montre ; il n'est qu'une heure.

— *Mira ! una hora*, dit Desbarolles.

— *Una hora y media !* répondit l'horrible mosso. *Pronto pronto ! senores !*

— Allons ! levons-nous, dis-je tristement. Au moins, cette fois-ci, nous nous endormirons tranquilles ; nous serons sûrs de ne pas être réveillés.

— Ma foi ! moi, dit Giraud de sa chambre, je n'aurai pas la peine de me lever ; je ne me suis pas encore couché.

— Et que faisais-tu donc ?

— Je me coiffais !

Il faut vous dire, madame, que Giraud a un faible : c'est sa chevelure. Longtemps il a porté les cheveux en brosse, et paraissait à cette époque avoir complétement perdu tout amour-propre à l'endroit de cet ornement. Mais, depuis son départ de Paris, il a permis à ses cheveux de repousser, et ses cheveux ont tellement profité de la permission, qu'il semble à les voir que les ciseaux ne les ont jamais touchés. Cette crue si rapide a donné à Giraud le seul sentiment de fatuité que je lui aie jamais vu ; il passe à sa toilette de tête une heure le matin et une heure le soir, distrait l'argent de

la masse pour acheter de la pommade, et vole tous les peignes qu'il rencontre sur son chemin.

Dix minutes après, les plus tardifs étaient sur pied; j'avais donné l'exemple. En voyage, l'exactitude est presque une vertu, et je puis dire, à ma louange, que le terrible *pronto* des Espagnols, et l'inexorable *fissa* des Arabes ne m'a jamais trouvé en retard.

Tout à coup, nous vîmes remonter Maquet pâle de colère et d'indignation; ses cheveux, ordinairement rejetés en arrière, comme le fameux Gibus de Desbarolles, étaient, comme dit la mère d'Hamlet à son fils, vivans et debout sur sa tête.

— Qu'y a-t-il? demandâmes-nous trois fois sans pouvoir obtenir une réponse.

— Il y a, répondit-il enfin, que les mules ne sont point attelées, que la diligence, comme feu Endymion, dort au milieu de la cour sous un rayon de lune, que ni mayoral ni zagal n'est levé, et que ce qui nous arrive est encore un tour de cet infernal coquin de Jocrisse.

— Je vais lui couper les oreilles, dit majestueusement Desbarolles ouvrant sa navaja.

— Coupe, dit Giraud, coupe.

Desbarolles avait compté que nous nous jetterions sur lui pour l'arrêter. Il se trompait. Mis en demeure par Giraud de réaliser sa menace, il lui fallut sortir.

Dix minutes après, il reparut, la navaja était rentrée dans sa poche, et ses mains étaient vierges de toute espèce d'oreilles.

Il avait cherché vainement: le folâtre vieillard s'était couché dans quelque Pandæmonium invisible à l'œil du voyageur, et il dormait probablement, à cette heure, de ce som-

meil que les coquins sont parvenus à dérober à l'homme juste.

En arrivant ici, madame, je me suis fait expliquer la tactique des valets d'auberge espagnols, tactique qui, je dois le dire, n'était point particulière au mosso à la culotte jaune.

Cette tactique, la voici :

Les voyageurs se couchent, après souper, à onze heures.

Ils doivent se remettre en route à trois heures.

Pour les réveiller à trois heures moins un quart, notez bien ceci, il faudrait que le mosso, soit en culotte jaune, soit en culotte d'une autre couleur, soit même en pantalon, se levât à trois heures moins vingt-cinq minutes.

Vous admettez cela, n'est-ce pas?

Or, le valet doit, pour reprendre son service, se lever tout à fait à cinq heures.

Il exécute sa petite besogne du lendemain de onze heures à minuit. A minuit, il réveille les voyageurs; puis, les voyageurs réveillés, il va se coucher dans sa mansarde inconnue, où le remords l'atteint peut-être, mais où le voyageur ne peut le poursuivre.

De cette façon, il lui reste cinq heures de repos, plus l'heure qu'il a gagnée en faisant le soir sa besogne du matin : total six heures.

C'est assez ingénieux, n'est-ce pas?

Mais, me direz-vous, les imprécations des voyageurs doivent le réveiller.

Non, madame, car il n'est pas encore endormi, et elles le bercent. D'ailleurs, comme l'explique très bien Desbarolles, les voyageurs en Espagne sont pour la plupart Allemands,

Anglais ou Français ; ils jurent dans leur langue maternelle, et le mosso ne les comprend pas.

Nous nous jetâmes tout habillés, les uns sur nos lits, les autres sur des chaises, les autres enfin sur des nattes : ces derniers étaient les Sybarites de la troupe.

A deux heures trois quarts, tombant de sommeil, nous montâmes en diligence, et nous quittâmes l'auberge d'Ocana.

Une fille nous servit le chocolat avant notre départ. Cette consolation d'un millimètre cube nous réchauffa mais ne nous ne consola point.

Puis nous partîmes, toujours au galop de huit mules.

Cette rapidité de la course serait une compensation si elle n'était pas une affliction.

En effet, la vitesse, cette volupté du voyage, n'est une volupté que sur les routes bien entretenues. Or, madame, pour vous prouver que la voiture ne peut pas être une volupté en Espagne, je vous dois une description des routes d'Espagne, des carrosses qui les sillonnent, et de la marche d'iceux, comme disait le bon Jehan Froissard ou le naïf et spirituel Brantôme.

Dans un rayon de dix à quinze lieues aux environs de Madrid, hâtons-nous de leur rendre cette justice, les routes sont carrossables : il faut cependant en excepter les jours où la pluie a détrempé le sol, les jours où le soleil a crevassé la terre ; enfin ceux où les cantonniers on travaillé à la restauration des chemins.

Ainsi, vous l'avez bien vu, et c'est une justice que vous me rendrez, madame, en vous rendant compte de notre excursion à l'Alameda, je ne vous ai pas dit un mot de la route. Donc elle était bonne, puisque je n'en parlais pas. Vous savez qu'on ne parle pas des bonnes choses. Le fait est que

nous avons été à l'Alameda d'un train extra-postal, et que durant les deux lieues d'aller et les deux lieues de retour, pas un seul cahot, pas une seule oscillation même, n'a mis en péril nos précieuses existences.

Mais, à partir d'Aranjuez (il y a juste dix lieues de France d'Aranjuez à Madrid), mais, à partir d'Aranjuez, comme on sent bien que le roi ni la reine n'auront jamais l'idée d'aller plus loin qu'Aranjuez, le cantonnier se repose sur l'indulgence du voyer.

Ah ! madame, la seule retraite que je demande à Dieu pour mes vieux jours, c'est de me faire cantonnier en Espagne.

Le cantonnier en Espagne est un individu qui a pour mission, drapé dans un grand manteau amadou, de regarder passer les voyageurs.

Or, rien n'est plus pittoresque que de regarder passer les voyageurs en Espagne, les uns dans les diligences, les autres à cheval, les autres à mules, les autres à pied, tous avec un costume et une allure différens.

Dans ses momens perdus, et quand il ne passe pas de voyageurs, le cantonnier porte des champs voisins, où il les collige, aux endroits défoncés, un nombre toujours limité de pierres d'une certaine grosseur dans un petit panier de jonc.

Je crois que, par les statuts établis entre les cantonniers, le nombre de ces pierres ne peut jamais dépasser la douzaine, et la grosseur celle d'un œuf.

Il en résulte que si le trou à boucher jauge cent paniers, contenant chacun douze pierres, grosses chacune comme un œuf, à dix paniers de pierres par jour, c'est juste dix jours que le trou mettra à se combler.

A quatre voitures par jour, deux allant, deux revenant, c'est quarante chances d'accident en dix jours.

Eh bien ! madame, grâce à la rapidité de la marche, qui ne donne pas le temps à la voiture de céder à son inclinaison, il est très rare qu'un accident arrive. Seulement le diable n'y perd rien, la secousse qu'on éprouverait en versant, on l'éprouve en se redressant ; la roue se heurte à l'autre côté du trou, et la voiture bondit, retombe, rebondit, jusqu'à ce qu'elle se soit retrouvée en terre ferme et sur ses quatre roues.

Or, voyez-vous les voyageurs, madame?

Vous comprenez, les voyageurs, au moment où ce trou, comblé au quart, à moitié, aux trois quarts, se présente, les voyageurs dorment, causent ou s'allongent, dans la sécurité la plus parfaite ; leurs muscles sont détendus, ils reposent tant bien que mal sur ces coussins que vous savez, atones, désossés, bercés par la rapidité de l'élan et par cette volupté de la vitesse que vous m'avez avoué ne vous être pas indifférente. Tout à coup, le choc se fait : voyageurs, fusils, sacs de nuit sautent au plafond, brisés, moulus les uns par les autres ; puis, après trois ou quatre rebondissemens, tout cela retombe en un plus grand nombre de morceaux qu'au départ.

Comptez dix de ces trous par chaque lieue d'Espagne, et, si quelqu'un nous conteste ce chiffre, rabattons-nous sur les pierres non encore réduites en cailloux par le marteau des cantonniers, sur les lits des fleuves qu'on traverse, sur les arbres coupés que l'on franchit, et, au lieu de dix casse-cous, vous en aurez trente.

Il est certain qu'en allant au trot seulement, le mayoral

éviterait tous ces sauts et ces soubresauts à ses voyageurs; mais le postillon espagnol a la réputation de conduire toujours ventre à terre, et il ne veut pas perdre sa réputation, de sorte que les arbres fuient, que les maisons s'envolent, que les horizons courent parallèlement à la voiture comme des banderolles fantastiques ; qu'après les campagnes grises viennent les montagnes bleues ; après les montagnes bleues d'autres campagnes bornées par des montagnes blanches, splendides tapis de velours violet sur lesquels la neige sème de grandes lames d'argent, comme fait l'étiquette funèbre des rois sur les manteaux de deuil de Saint-Denis.

C'est un pays sévère que cette Manche, aux landes arides, au milieu desquelles nous nous réveillâmes. Comme don Quichotte a dû faire souffrir ce pauvre Sancho, sur ces sables mouvans, alors que les quatre jambes de l'âne disparaissaient jusqu'au jarret dans ces mobiles et brûlantes profondeurs, et que le fromage mou, si fort apprécié du digne écuyer, manquait pour rafraîchir les deux héroïques aventuriers !

Et je pense à don Quichotte, madame, auquel je pense souvent d'ailleurs, parce que nous avons hier matin traversé Tembleque, dont les moulins à vent semblent défier une seconde fois l'amant de la belle Dulcinée ; parce que nous nous sommes arrêtés pour déjeuner à la venta de Quexada, dont le héros de Cervantes portait le nom; parce qu'enfin nous avons dîné à Puerto Lapice, c'est-à-dire dans cette fameuse auberge où le roi des chevaliers errans rencontra ces deux belles personnes qu'il prit pour des demoiselles, et qui, Dieu merci ! n'étaient rien moins que cela.

Il va sans dire que nous visitâmes la cour où le digne paladin fit sa veillée des armes, et tout en faisant sa veillée,

cassa la tête au muletier qui venait chercher au puits de l'eau pour abreuver ses chevaux.

Ma foi! nous aussi, madame, eussions-nous pu nous tromper comme don Quichotte, car cette auberge de Puerto Lapice est toujours vouée aux belles filles. Deux adorables visages nous reçurent en souriant, et ils n'étaient qu'un échantillon de ceux qui nous attendaient.

Le maître de la maison avait onze filles. Giraud, tout en mangeant un déjeuner passable, croqua les deux qui nous avaient reçus les premières, et qui avaient nom, l'une Concha, l'autre Dolorès.

Puerto Lapice est un col assez pittoresque situé entre deux chaînes de montagnes. Quant à la venta de Quexada, c'est une espèce de château presque ruiné, château en Espagne s'il en fut, dont les deux tourelles angulaires sont échancrées par la morsure du temps, et dont le corps de logis principal ouvre une seule porte, comme un œil mélancolique, sur une avant-cour semée de fumier et de paille d'orge.

Aux tourelles, ou plutôt à la moitié de ces tourelles, car le temps, qui a mordu les côtés, a aussi rongé le faîte; à la moitié de ces tourelles, disons-nous, il y a encore un rang de meurtrières. Hélas! le vaillant don Quexada n'a pas plus redouté les assauts des larrons et des mauresques que les habitans modernes ne craignent les christinos et les carlistes; et, siècle pour siècle, ma foi! les meurtrières du passé valent bien celles du présent.

J'ai compté deux fenêtres à cette venta de Quexada. Elles annoncent un premier étage. Trois autres lucarnes pittoresquement désordonnées éclairent la salle du bas. — Une quatrième ouvre sur une petite chambre, qui fut peut-être celle de cette bibliothèque chevaleresque que le bon curé brûla,

sans plus de pitié que le kalife Omar n'en avait eu pour la bibliothèque d'Alexandrie.

Mais, me direz-vous, madame, croyez-vous donc à l'existence de don Quichotte, et n'admettez-vous point avec tout le monde que ce soit une idéalité? Eh! qui sait, madame? Beaucoup de mes personnages à moi, que l'on croit des rêves de mon imagination, ont parlé, ont pensé, ont vécu, parlent, pensent et vivent encore. Et Cervantes a peut-être connu don Quichotte, comme j'ai connu, moi, Antony et Monte-Cristo.

Tout en déjeunant, nous avions froid; nous nous rappelions devant la porte une grande place inondée par le soleil. Aussi, le déjeuner fini, courûmes-nous vers la porte dans l'intention de nous réchauffer à cette place.

Mais le zagal était déjà en selle, mais le mayoral était déjà sur sa planchette, il nous fallut remonter en diligence et partir, ce que nous fîmes en échangeant force signes d'adieu avec les onze filles de notre hôte, lesquelles les reçurent avec la dignité de onze princesses des *Mille et une Nuits*.

Cependant, au fur et à mesure que nous avancions, les plaines devenaient moins arides, les horizons moins brûlés. On eût dit que là-bas, derrière la montagne, on sentait venir la belle et joyeuse Andalousie, ses castagnettes à la main, sa couronne de fleurs au front.

Bientôt les plaines s'égayent en réalité et nous apparaissent en certains endroits comme si elles étaient couvertes d'un tissu soyeux; lorsque nous nous penchons pour regarder par les portières le reflet de la terre, elles passent de la nuance de l'opale à celle d'un lilas violet du plus tendre et du plus harmonieux aspect.

C'est que nous sommes dans le pays du safran. Ces lacs

roses, ce sont des lacs de fleurs; ces lacs de fleurs, c'est la richesse de la plaine en même temps que c'en est la parure; encore quelques tours de roues, et nous entrerons dans la charmante petite ville de Manzanarès.

Quelle vie surabondante que celle de ces peuples du Midi ! quel bruit non interrompu de chansons ! quel éternel frôlement de guitares ! Chaque salle basse des maisons est remplie de tout un monde de jeunes filles épluchant la fleur du safran, dont elles arrachent les pistils; des monceaux de folioles de couleur mauve jonchent le plancher, s'amassent contre les murailles et rehaussent la vigoureuse carnation des travailleuses; sur ce fond délicat ressortent leurs cheveux bleus à force d'être noirs, leurs grands yeux de velours, l'ardent incarnat de leurs joues, et le blanc mat de leur front.

Nous restâmes une heure à regarder toutes ces petites mains jouer rapidement dans le calice des fleurs.

Pendant cette heure, nous entrâmes bien dans dix ou douze maisons; à chaque fois que nous entrions, et que l'interprète Desbarolles se chargeait de présenter nos compliments, les rires commençaient, montant de la sourdine aux tons les plus élevés de la gamme; mais dans ces rires, rien de malveillant, de la gaieté de jeune fille, voilà tout; et puis, l'on pardonne si facilement à une belle bouche qui rit et qui, en riant, vous montre de belles dents.

A ces rires étaient joints les saillies, les quolibets, les andaluzades, comme on dit dans le pays. C'était tout naturel : nous étions des Français, c'est-à-dire que nous appartenions à ce malheureux peuple que les Espagnols regardent comme le plus ridicule de tous les peuples. Les Espagnols ont trouvé le moyen de se moquer de nous. Que vou-

lez-vous, madame? cela prouve que nous sommes moins malins que les Espagnols, nous qui cependant avons créé le vaudeville.

Manzanarès nous a encore offert un autre genre de spectacle, c'est celui de l'improvisation. L'improvisation a fait élection de domicile sur la place de Manzanarès.

Elle nous apparut sous les traits d'une pauvre aveugle de trente à trente-cinq ans à peu près, qui aborde son monde un peu plus résolument que si elle y voyait, et qui distribue généreusement les complimens les plus fleuris. Elle parle indifféremment espagnol et latin; il ne m'appartient pas de juger son espagnol, mais j'oserai dire que son latin n'est point irréprochable.

Nous avions perdu, ou plutôt gagné beaucoup de temps à regarder les jolies filles de Manzanarès. Le mayoral nous joignit sur la place au moment où Giraud allait commencer un dessin de cette place, et nous somma de le suivre.

Il nous fallut obéir; rien n'est respectable comme la sommation d'un mayoral; d'ailleurs, l'improvisatrice qui nous poursuivait de ses vers latino-castillans nous adoucissait le chagrin du départ.

Si vous voulez voir un charmant dessin de cette petite place, madame, ne le demandez pas à Giraud, qui n'a pas eu le temps de le faire, mais demandez-le à Dauzats, qui l'a fait. Dauzats vous ouvrira ses cartons, et vous profiterez de cela pour voir les merveilles qu'il a rapportées de ses différens voyages aux lieux mêmes que nous parcourons.

Adieu, madame. Le mayoral nous annonce que nous coucherons ce soir à Val de Penas. Tant mieux! nous boirons enfin sur son terroir ce fameux vin dont le nom caresse si agréablement les oreilles espagnoles.

XVII.

Grenade, 27 octobre.

Cependant une chose nous inquiétait : nous avions appris en montant en voiture qu'une diligence se dirigeant sur Séville avait les devans sur nous. Comme nous, cette diligence devait souper à Val de Penas, et ce n'est point à l'Espagne que l'on peut appliquer ce proverbe pythagoricien : Quand il y en a pour un, il y en a pour deux.

Ce n'était point une vaine rumeur, nous étions en effet distancés par une voiture rembourrée de voyageurs. Aussi, en arrivant à l'hôtellerie, trouvâmes-nous les tables garnies, sinon de victuailles, du moins de convives.

Nous nous répandîmes aussitôt dans l'hôtel, ce qui fit froncer le sourcil aux douze voyageurs. Nous devions explorer tout l'établissement. Après l'exploration, le rendez-vous général était dans la salle à manger.

Dix minutes après, nous étions réunis, à l'exception d'Alexandre et de Desbarolles.

J'avais découvert la cuisine, et je m'étais entendu avec le chef.

Giraud avait découvert la chambrière, et s'était entendu avec elle pour les lits.

Boulanger avait découvert des marrons et en apportait plein ses poches.

Maquet avait découvert la poste, et avait appris qu'il n'y avait pas plus de lettres pour lui à Val de Penas qu'à Madrid et à Tolède.

Alexandre et Desbarolles arrivèrent. En ouvrant les portes au hasard, ils avaient découvert des choses bien autrement charmantes que tout ce que nous avions découvert, nous. Je ne vous dirai point ce qu'Alexandre et Desbarolles avaient découvert, madame; qu'il vous suffise seulement de savoir que les deux imprudens seraient revenus changés en cerf, comme Actéon... si le temps des métamorphoses n'était point passé.

Il nous restait à découvrir une place à table.

Les premiers venus, enchantés de nous voir réunis, et rassurés par cette réunion à l'endroit des découvertes que nous pouvions faire, s'empressèrent de se serrer et de nous offrir l'espace que nous ambitionnions.

Le souper commença.

Il va sans dire que nous avions demandé du Val de Penas.

Le premier qui goûta l'affreuse liqueur qu'on nous servit la cracha incontinent sous la table.

— Eh bien! fis-je à Desbarolles.

Il faut vous dire, madame, que Desbarolles nous entretenait depuis quinze jours des délices que réservait à notre sensualité la province que nous traversions.

Desbarolles fit un signe de la tête et appela le mosso.

Le mosso accourut.

— N'avez-vous pas de meilleur vin que celui-ci? demanda-t-il.

— Si fait, répondit le mosso.

— Alors, donnez-en.

Le mosso disparut, et cinq minutes après rentra, deux bouteilles à la main.

— Est-ce ce que vous avez de meilleur? demanda Desbarolles.

— Oui, monsieur.

Nous goûtâmes cette seconde édition. Elle était revue et corrigée, c'est-à-dire pire encore que la première.

Les imprécations commencèrent à pleuvoir sur Giraud et sur Desbarolles, qui nous avaient promis du nectar, tandis qu'on ne nous donnait pas même de la piquette.

— Allons, allons, dit Giraud en se levant, il ne s'agit pas ici de faire les messieurs; nous avons promis à la société du vrai Val de Penas... Allons-le chercher où il est.

— Allons, dit Desbarolles en se levant à son tour et en prenant sa carabine.

Tous deux sortirent.

Dix minutes après ils reparurent, portant chacun par une anse un énorme pot de terre contenant cinq ou six litres : il était plein d'un vin noir et épais qu'il dégorgea immédiatement dans nos verres.

Nous le goûtâmes celui-là : c'était bien du Val de Penas, avec son âpre et excitante saveur.

Giraud et Desbarolles étaient allés le chercher au cabaret.

Ce n'est pas pour vous que je donne ces détails, madame; vous vous contentez, vous, — tous ceux qui vous connaissent savent cela, — de tremper vos lèvres dans un verre d'eau, moyennant quoi vous êtes rafraîchie et désaltérée. Mais les lettres que j'ai l'honneur de vous écrire sont destinées à une certaine publicité, et il est bon que de moins immatériels

que vous sachent, madame, où se trouve ce fameux Val de Penas inconnu dans les posadas et posadores.

Ce vin épais et âpre, qui, pour les véritables buveurs, a l'avantage de ne point désaltérer, nous conduisit tout naturellement au désir de trouver les meilleurs lits possibles, afin de leur confier pendant quatre ou cinq heures nos personnes tout endolories par les soubresauts auxquels notre diligence s'était livrée tout le long de la route, et dont nous avions naturellement notre part.

Ceci rentrait dans la spécialité de Giraud, qui avait découvert la chambrière.

Cette chambrière était une enfant de quatorze ans, grande comme l'est en France une petite fille de dix. Elle avait natté avec une si négligente élégance ses immenses cheveux noirs, elle lançait de ses yeux bruns un feu si savamment combiné avec celui des interlocuteurs, qu'à la première vue elle s'attirait l'attention.

En effet, cette enfant nous força de la regarder plus curieusement que jamais femme belle ou laide ne l'aurait pu faire.

Tout en elle, accent, sourire, poses, signifiait je suis femme, admirez-moi ou aimez-moi, mais surtout regardez-moi.

Cette singulière petite créature, que nous nous contentâmes de regarder, nous indiqua nos chambres en nous demandant ce que nous désirions. Alors chacun ouvrit son nécessaire, fit sa demande d'eau chaude ou froide, et commença sa toilette nocturne. Soit naïveté, soit impudence, rien n'inquiéta notre muchacha. Elle continua son service, se cambrant et se glissant entre nous comme une couleuvre, comprenant et exécutant nos moindres demandes, soit ver-

bales, soit mimiques, avec une agilité, une ponctualité et une intelligence prodigieuses.

Persuadés que nous ne la verrions pas le lendemain, nous lui donnâmes deux piécettes et la renvoyâmes.

A minuit, comme nous l'avions prévu, le mosso nous réveilla. Nous vîmes alors que c'est une tactique familière à tous les mossos du midi de l'Espagne; mais nous ne tînmes aucun compte de l'appel, et nous nous contentâmes de répondre à l'instar des garçons de restaurant :

— C'est bien ! On y va !

Il est bien compris qu'à l'instar encore des garçons de restaurant, nous n'y allâmes point.

Nous savions que la voiture c'était nous, comme Louis XIV savait que l'État c'était lui.

A trois heures, le mayoral vint nous réveiller en personne.

Sur les talons du mayoral marchait notre petite servante.

— O senores ! dit-elle du ton le plus larmoyant qu'elle put trouver, la padrona m'a vu recevoir les deux piécettes que vous m'avez données, elle me les a prises, et je n'ai plus rien.

Et tout en parlant, les prunelles de jouer, les petites mains d'implorer, les cheveux de rouler sur ses épaules brunes.

Nous ne crûmes pas un mot de l'histoire, et cependant nous lui donnâmes la piécette qu'elle demandait.

Pauvre petite ! si pour une piécette tu prodigues autant de sourires, d'adorables clins d'yeux et de frôlemens de tes mains mignonnes, auras-tu beaucoup de piécettes, ou plutôt ne perdras-tu pas, avant le temps, tes sourires caressans et tes regards humides et magnétiques?

Nous partîmes; au bout de deux heures le jour parut, et

en paraissant nous envoya, avec son premier souffle, les plus douces émanations que nous eussions encore respirées.

Tout cela nous arrivait de la Sierra-Morena, dans laquelle nous allions entrer.

C'était un composé des aromes que jettent à la brise les lauriers-roses, les arbousiers aux fruits de pourpre, et les arbustes résineux, qui sont à cette magnifique chaîne de montagnes ce que le gazon est à la prairie.

La limite de l'Andalousie est marquée par une colonne qu'on appelle la Pierre de Sainte-Véronique, probablement parce que sur cette pierre est gravée la face du Christ.

Dans une rencontre entre les carlistes et les christines, la colonne a été criblée de balles, et miraculeusement aucune de ces balles n'a touché la face de Notre-Seigneur.

Nous mîmes pied à terre à Despena Perros. Rien de plus suave et de plus désolé en même temps, madame, que ce chemin que nous suivions.

Partout, comme je vous l'ai dit, des myrtes, des lentisques, des arbousiers, c'est-à-dire des fleurs, des fruits, des parfums. Puis, au milieu de cette immense oasis, de temps en temps, une malheureuse maison abandonnée depuis les guerres de 1809, et qui regarde passer les voyageurs avec ses fenêtres sans châssis, comme ferait un mort avec des orbites sans prunelles. Alors on approche avec curiosité de cette carcasse vide et silencieuse, et l'on reconnaît qu'en l'absence de l'homme elle est devenue la propriété des ramiers et des renards, hôtes incompatibles en apparence, mais qui s'accommodent à merveille, les uns du pignon, les autres de la cave.

Je ne puis trop vous dire, madame, le temps que nous mîmes à traverser cette admirable chaîne de montagnes, si

redoutée autrefois à l'endroit de ses voleurs. Je sais seulement que nous arrivâmes avec une grande faim à la Carolina, petite ville colonisée par Charles III, où nous devions trouver, nous assurait notre *Guide en Espagne*, le langage, les mœurs, et la rigide propreté de l'Allemagne, à laquelle Charles III avait emprunté ses premiers colons.

Nous n'y trouvâmes, nous, que des maisons à porte si basse, qu'en franchissant le seuil de celle qu'on nous indiquait comme une auberge, Maquet faillit s'y tuer.

Malheureusement, derrière ces portes fatales, nous ne trouvâmes que quelques tasses de chocolat qu'on nous fit payer six fois leur valeur.

Après la Carolina vint, comme ville importante, Baylen, tristement célèbre par la capitulation du général Dupont. Là, 17,000 Français se rendirent à 40,000 Espagnols. Nous laisserons aux historiens à résoudre ce problème de honte, première atteinte portée à la virginité de la gloire napoléonienne.

Il faut vous dire, madame, qu'avec un goût parfait, je ne sais plus quel journal espagnol a, pendant le séjour des princes français à Madrid, ouvert dans ses colonnes une souscription pour ériger un monument au vainqueur de Baylen.

Or, comme le vainqueur de Baylen est déjà grand cordon de la Légion d'honneur, vous voyez qu'il sera tout à la fois comblé par les Espagnols et par les Français.

Le soir, aux rayons du soleil couchant, nous nous sommes approchés de Jaen, ancienne capitale du royaume du même nom. Tout en nous approchant, nous trouvâmes pour la première fois le Guadalquivir, Oued-el-Kebir, c'est-à-dire la grande rivière. Les Maures, étonnés de voir tant d'eau à

la fois, saluèrent le fleuve de cette exclamation dont leurs successeurs ont fait, eux, Guadalquivir.

Jaen est une immense montagne, fauve comme la peau d'un lion. Le soleil en la dévorant lui a donné cette teinte bistrée, sur laquelle d'anciennes murailles mauresques détachent leurs capricieux zigzags. La ville africaine, bâtie sur la hauteur, est descendue peu à peu jusqu'à la plaine. Les rues commencent au premier contrefort, et vont en montant du moment où l'on dépasse la porte de Baylen.

Nous fîmes halte dans une auberge d'où nous ne devions partir qu'à minuit. Mes compagnons profitèrent de ce repos pour grimper au plus haut de la montagne. Quant à moi, je suis resté à l'hôtel. J'avais quelque chose de mieux à faire, j'avais à vous écrire.

Ils sont revenus avec cet enthousiasme acharné de gens qui veulent absolument inspirer aux autres le regret de n'avoir pas vu ce qu'ils ont vu.

Ils ont vu, éclairé par les derniers rayons du soleil, le paysage magnifique que nous venions de parcourir, et, éclairée par des torches, la gigantesque cathédrale qui semble vouloir lutter de masse et de hauteur avec la montagne à laquelle elle est adossée.

Cette cathédrale possède dans son trésor, — les chanoines du moins l'ont assuré à nos compagnons, madame, — le mouchoir authentique sur lequel sainte Véronique recueillit, avec la sueur de sa passion, l'empreinte du visage de Notre-Seigneur.

A minuit, nous sommes partis. Il paraît que l'heure des voleurs change selon les Espagnes. Vous vous le rappelez, madame, dans la Manche, c'était de minuit à trois heures

qu'ils veillaient; en Andalousie, c'est de minuit à trois heures qu'ils dorment.

Au reste, on nous en promet de féroces entre Grenade et Cordoue. On ne peut pas bien précisément nous dire juste l'endroit; mais quand nous nous approcherons de cet endroit, nous serons fixés. Quant à ceux-là, j'ai promis au monde qu'aucune considération ne nous empêcherait de les voler.

Nous partîmes à minuit, sans avoir besoin cette fois d'être éveillés ni par un mosso à culotte jaune, ni par une sémillante chambrière; car nous ne nous couchâmes point. Le mayoral nous promettait Grenade pour le lendemain sept heures du matin.

Le lendemain, en ouvrant les yeux, nous réclamâmes cette Grenade tant promise; on ne l'apercevait point encore; mais nous voyions se dessiner à l'horizon les pittoresques dentelures de la Sierra-Nevada, à laquelle Grenade est adossée.

Les neiges qui couvraient ces dentelures étaient teintes d'une admirable couleur rosée.

Nous avancions de plus en plus au sein d'une végétation africaine; aux deux côtés de la route nous laissions de gigantesques aloès et de monstrueux cactus. Au loin et de place en place, un palmier aux aigrettes immobiles semblait jaillir du milieu de la plaine, comme un enfant d'une autre terre oublié par les anciens conquérans de l'Andalousie.

Enfin Grenade apparut.

Tout au contraire des autres villes d'Espagne, Grenade envoie quelques-unes de ses maisons au devant des voyageurs. Une lieue avant d'aborder la cité reine, on rencontre sur la route, comme des pages et des dames d'honneur pré-

la fois, saluèrent le fleuve de cette exclamation dont leurs successeurs ont fait, eux, Guadalquivir.

Jaen est une immense montagne, fauve comme la peau d'un lion. Le soleil en la dévorant lui a donné cette teinte bistrée, sur laquelle d'anciennes murailles mauresques détachent leurs capricieux zigzags. La ville africaine, bâtie sur la hauteur, est descendue peu à peu jusqu'à la plaine. Les rues commencent au premier contrefort, et vont en montant du moment où l'on dépasse la porte de Baylen.

Nous fîmes halte dans une auberge d'où nous ne devions partir qu'à minuit. Mes compagnons profitèrent de ce repos pour grimper au plus haut de la montagne. Quant à moi, je suis resté à l'hôtel. J'avais quelque chose de mieux à faire, j'avais à vous écrire.

Ils sont revenus avec cet enthousiasme acharné de gens qui veulent absolument inspirer aux autres le regret de n'avoir pas vu ce qu'ils ont vu.

Ils ont vu, éclairé par les derniers rayons du soleil, le paysage magnifique que nous venions de parcourir, et, éclairée par des torches, la gigantesque cathédrale qui semble vouloir lutter de masse et de hauteur avec la montagne à laquelle elle est adossée.

Cette cathédrale possède dans son trésor, — les chanoines du moins l'ont assuré à nos compagnons, madame, — le mouchoir authentique sur lequel sainte Véronique recueillit, avec la sueur de sa passion, l'empreinte du visage de Notre-Seigneur.

A minuit, nous sommes partis. Il paraît que l'heure des voleurs change selon les Espagnes. Vous vous le rappelez, madame, dans la Manche, c'était de minuit à trois heures

qu'ils veillaient; en Andalousie, c'est de minuit à trois heures qu'ils dorment.

Au reste, on nous en promet de féroces entre Grenade et Cordoue. On ne peut pas bien précisément nous dire juste l'endroit; mais quand nous nous approcherons de cet endroit, nous serons fixés. Quant à ceux-là, j'ai promis au monde qu'aucune considération ne nous empêcherait de les voler.

Nous partîmes à minuit, sans avoir besoin cette fois d'être éveillés ni par un mosso à culotte jaune, ni par une sémillante chambrière; car nous ne nous couchâmes point. Le mayoral nous promettait Grenade pour le lendemain sept heures du matin.

Le lendemain, en ouvrant les yeux, nous réclamâmes cette Grenade tant promise; on ne l'apercevait point encore; mais nous voyions se dessiner à l'horizon les pittoresques dentelures de la Sierra-Nevada, à laquelle Grenade est adossée.

Les neiges qui couvraient ces dentelures étaient teintes d'une admirable couleur rosée.

Nous avancions de plus en plus au sein d'une végétation africaine; aux deux côtés de la route nous laissions de gigantesques aloès et de monstrueux cactus. Au loin et de place en place, un palmier aux aigrettes immobiles semblait jaillir du milieu de la plaine, comme un enfant d'une autre terre oublié par les anciens conquérans de l'Andalousie.

Enfin Grenade apparut.

Tout au contraire des autres villes d'Espagne, Grenade envoie quelques-unes de ses maisons au devant des voyageurs. Une lieue avant d'aborder la cité reine, on rencontre sur la route, comme des pages et des dames d'honneur pré-

cédant leur maîtresse, une foule de bâtisses qui semblent prendre la plaine elle-même pour jardins ; enfin, ces maisons se pressent, se serrent, forment une masse compacte ; on franchit une ceinture de murailles, on est à Grenade.

Avec ce joli nom de Grenade, madame, vous avez déjà bâti dans votre imagination une ville du moyen-âge, moitié gothique, moitié mauresque. Elle élance ses minarets jusqu'au ciel, elle ouvre ses portes en ogives orientales et ses croisées en trèfle sur des rues ombragées par des dais de brocart. Hélas ! madame, soufflez sur ce charmant mirage, et contentez-vous de la pure et simple vérité, la pure et simple vérité est déjà assez belle.

Grenade est une ville à maisons assez basses, à rues étroites et tortueuses ; ses fenêtres, ouvertes carrément et presque toujours sans ornementation, sont fermées par des balcons de fer aux grillages entrecroisés, et quelquefois entrecroisés de telle façon, qu'on aurait peine à passer le poing à travers les interstices de ces grillages.

C'est sous ces balcons que vont soupirer le soir les amoureux Grenadins. C'est du haut de ces balcons que les belles Andalouses écoutent les sérénades ; car, ne vous y trompez point, madame, nous sommes ici en pleine Andalousie, la patrie des Almaviva et des Rosine, et tout y est encore comme au temps de Figaro et de Suzanne.

Giraud et Desbarolles ont pris la responsabilité de notre logement. Ni l'un ni l'autre ne croyait revoir Grenade, aussi ont-ils salué chaque maison avec des cris de joie. Le fait est, madame, que je commence à croire qu'il y a un plus grand bonheur que celui de voir Grenade, c'est celui de le revoir.

En conséquence, Giraud et Desbarolles nous ont conduits

chez leur ancien hôte, le sieur Pepino. Ce sont eux qui l'ont baptisé ainsi. Ne me demandez pas pourquoi, madame, je l'ignore. Ce brave homme demeure calle del Silencio. Avec des compagnons aussi bruyans que nous, la rue du Silence risque fort de changer de nom.

Maître Pepino tient *una casa de pupillos*, ce qui correspond à certains hôtels des environs de la Sorbonne, lesquels donnent à manger et à coucher à nos étudians. Je ne sais pas encore ce que les pupillos de maître Pepino étaient. Si je l'apprends un jour, madame, j'aurai l'honneur de vous en faire part.

A peine entrés dans la maison, nous avons demandé des bains. Maître Pepino nous a regardés avec étonnement, et a répété : Banos ! banos ! en homme qui ne sait absolument pas ce qu'on veut lui dire.

Nous n'avons pas poussé plus loin l'indiscrétion.

Nous avons procédé, en conséquence, à l'installation, ne pouvant procéder à autre chose. Maître Pepino a fait déménager trois ou quatre pupillos, et nous a livré leur cuartos. Il résulte de cette évolution que j'ai à moi seul une jolie petite chambre de laquelle je vous écris. Nos compagnons, du moins à ce que j'ai entendu dire, sont aussi à peu près casés.

Il faut vous dire, madame, que notre arrivée était connue. Monsieur Monnier, je crois, avait écrit à l'avance. Il en résulta qu'une heure après mon arrivée, et comme j'étais en train de vous écrire, j'ai reçu une députation des rédacteurs du journal *el Capricho*, lesquels m'ont apporté de charmans vers imprimés en or sur du papier de couleur. J'ai pris une simple feuille de papier blanc, n'en ayant pas d'autre, et j'ai répondu à leur politesse par ce dizain, qui aura du moins

eu à leurs yeux le mérite de l'impromptu, s'il n'en a pas d'autre.

A MESSIEURS LES RÉDACTEURS DU CAPRICE.

Pourquoi quand le Seigneur eut d'amour et de miel
Fait Grenade, la sœur des deux fières Castilles,
A-t-il voulu semer sous ses noires mantilles
La moitié des rayons qu'il gardait pour son ciel?
Pourquoi, donnant jadis la douce sérénade
Aux anciens troubadours chantant les anciens preux,
Donne-t-il aujourd'hui les poëtes heureux
Qui parfument encor les jardins de Grenade?
C'est que Dieu n'a créé Grenade et l'Alhambra
Que pour le jour où Dieu du ciel se lassera.

Il faut vous dire, madame, que je n'ai encore vu que bien peu Grenade et pas du tout l'Alhambra. Mais je parle de confiance, certain que je suis d'avance de trouver tout cela merveilleux.

Avec nos poëtes se trouvait monsieur le comte de Ahumeda, grand chasseur, que j'ai mis aux prises avec tout notre arsenal, qu'il examine et admire tandis que je vous écris. Monsieur de Ahumeda me paraît un fort charmant hidalgo, et je suis d'avance convaincu que c'est un de ces hommes que je serai désespéré de n'avoir vu qu'en passant.

Derrière nos poëtes et derrière monsieur le comte de Ahumeda s'est présenté un de nos compatriotes, tellement espagnolisé, que je l'ai tout bon, tout franc, pris pour un Espagnol ; c'est un voyageur enragé qui, passant à Grenade avec un daguerréotype, s'y est arrêté en passant. Voici deux ans qu'il habite Grenade, madame, et qu'il ne peut point se décider à le quitter.

Circé retenait par la force de ses enchantemens, Grenade retient par le seul charme de son sourire.

Couturier, c'est le nom de notre compatriote, madame, s'est mis à notre disposition comme cicerone. Nous avons accepté, et le premier service que je réclame de lui est de me conduire à la poste, où, dans cinq minutes, j'aurai déposé cette lettre, que je charge de vous porter tous les respects de mon cœur.

Ensuite, madame, nous visiterons le Généralife et l'Alhambra.

XVIII.

Grenade, 28 octobre.

Quand vous recevrez des lettres datées de Grenade, madame, vous pourrez supposer que vous avez conservé des relations et établi des correspondances avec une âme qui habite encore un des coins du ciel que vous avez abandonné pour nous depuis si peu de temps, et que cette âme vous entretient de son pays enchanté et de ses impressions célestes. Grenade, plus éclatante que la fleur, et plus savoureuse que le fruit dont elle porte le nom, semble une vierge paresseuse qui s'est couchée au soleil depuis le jour de la création dans un lit de bruyères et de mousse défendu par une muraille de cactus et d'aloès ; le soir, elle s'endort gaiement

aux chansons des oiseaux, et le matin s'éveille souriante au murmure de ses cascatelles : Dieu, qui l'aimait parmi toutes ses sœurs, lui a fait une couronne qu'envierait un ange, couronne qui ne se fane jamais, et avec laquelle se confondent la nuit, dans un hymen mystérieux et parfumé, les étoiles du firmament, et qui s'emplit de tant de parfums que lorsqu'au réveil la vierge agite son front aux premières brises du matin et aux premiers rayons du soleil, les voyageurs qui passent dans les castilles voisines s'arrêtent et se demandent d'où viennent ces parfums inconnus et presque célestes; mais Grenade était femme et partant coquette. Faites bien attention, madame, que je ne veux pas plus attaquer la coquetterie, qui est l'esprit de la beauté, que l'esprit, qui est la coquetterie de l'intelligence, et quoiqu'une robe légère d'une entière blancheur soit toujours la parure dont monsieur Planard et moi sommes enchantés, je ne répudie pas certain goût pour ces adorables fleurs artificielles, par lesquelles, pendant certaines saisons de l'année et certaines années de la vie, la femme est quelquefois forcée de suppléer aux fleurs naturelles qui lui manquent.

Grenade était donc coquette; c'est chose convenue; et malgré sa nonchalance proverbiale, elle se retournait de temps en temps pour prendre une pose nouvelle, si bien que le matin la retrouvait souvent dans une attitude bien différente de celle qu'elle avait prise le soir. Vous dire que c'était pour des yeux étrangers que Grenade s'étudiait à poser ainsi, ce serait une accusation terrible, dont moi, son ami, je me garderai bien de prendre la responsabilité. Et je suis bien convaincu qu'à cette époque encore toutes les amours de la blanche espagnole étaient la nature et le soleil, sa mère et son amant.

Malheureusement Grenade était couchée sur une colline, si bien que les curieux pouvaient la découvrir de loin sans être découverts eux-mêmes, et la surprendre quelque beau jour comme Suzanne au bain. Si chaste que l'on soit, quand on est d'habitude paresseuse, on ne peut pas toujours se retourner chastement dans son lit; on montre, se croyant seule, son bras un peu plus haut que le coude, son pied un peu plus loin que la cheville; les cheveux peuvent se dérouler tout à coup, et dans le brusque mouvement que l'on fait pour arrêter le flot d'or ou d'ébène qui inonde les épaules, on ne s'aperçoit pas qu'un coin du voile se déchire, et que le sein blanc et arrondi se montre par la déchirure du voile. Or, qui empêche que pendant ce temps un amant, ignoré sans doute, mais présent néanmoins, n'ait collé son regard à quelque ouverture indiscrète de rocher où à quelque clairière d'arbres, et que, doutant encore de la beauté de celle qu'il convoite, il n'ait attendu que cette imprudence pour se convaincre et que cette conviction pour agir?

Hélas! madame, ce fut ce qui arriva à Grenade.

La malheureuse fille, avec cette ignorance de la virginité qui double le danger des vierges, s'abandonnait donc sans scupule et sans honte à tous les caprices de son esprit fantaque et changeant; mais cette innocence en plein soleil devit amener tôt ou tard quelque terrible catastrophe, et la Lucèce andalouse devait se perdre comme la Lucrèce romaie, par ce qu'elle croyait devoir la protéger.

Pe delà Grenade il y avait les mers; par delà les mers il y avit les Maures. Or les Maures ont été de tout temps les homes les plus débauchés du monde, il leur faut toujours un séil de villes pour leurs sérails de femmes; ils aperçurent e se haussant sur la pointe des pieds la pauvre Gre-

nade, qui, ne se croyant pas surveillée, faisait tout ce qu'une fille ingénue peut faire, et soudain ils furent pris d'un grand amour pour la vierge espagnole. Or, les Maures ont l'exécution du désir presque aussi rapide que le désir lui-même, et un beau jour que la pauvre enfant faisait la sieste, selon son habitude, ils fondirent en véritables vautours de l'Atlas sur la pauvre colombe de la Sierra, et bâtirent une muraille toute hérissée de bastions autour de son chaste nid de mousse. Grenade cria, pleura, se défendit, voulut mourir; mais pour gens aussi experts en matière d'amour que l'étaient les méchans Sarrasins, toutes oppositions n'étaient rien autre chose qu'une résistance affirmative; et en amans sensés, en séducteurs ingénieux, ils ne demandèrent rien à leur nouvelle maîtresse sans l'avoir auparavant enchaînée par un magnifique présent. En conséquence, ils se mirent aussitôt à ciseler deux bijoux qu'on appelle l'Alhambra et le Généralife. A la vue de ce don splendide, Grenade fit ce qu'eût fait toute femme, elle baissa le front; mais en baissant le front ses yeux se portèrent sur le Xenil. Le Xenil avait ce jour-là de l'eau par hasard. Grenade se vit avec sa nouvelle parure, et rougit de honte, disent les uns; car pauvre comme elle l'était, Grenade ne pouvait parer son front que pour y cacher une tache; de plaisir, disent les autres; car coquette comme nous l'avons vue, un si merveilleux diadème devait la faire sans remords du moment où il la faisait sans rivale.

Toujours est-il que, fatiguée de la lutte, elle se recoucha sur ses coussins un peu moins vierge, mais un peu plus belle. Et tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui, nous qui ne passons pas pour un moraliste, c'est que sondéshonneur lui va, à elle, comme à bien d'autres, à rair, et

que nous ne fûmes pas trompés, nous qui étions attirés vers elle beaucoup moins par sa virginité que par sa honte.

En effet, madame, soit jalousie, soit avarice, les Espagnols en reprenant Grenade ont fait peu de choses pour elle, et ses plus beaux bijoux, ses plus riches joyaux sont encore ceux qui ont été donnés à la pauvre fille par les Maures, c'est-à-dire par ses amans.

Mais vous le savez, madame, à tous les bonheurs excessifs il est des bonheurs préliminaires à travers lesquels on passe comme à travers l'aube pour arriver au jour, comme à travers le crépuscule pour arriver à la nuit. Il faut donc qu'avant d'arriver avec moi à l'Alhambra et au Généralife, vous fassiez la même route que moi. Ne vous inquiétez point, madame, la route est charmante, et si vous la trouvez longue, la faute en sera bien certainement à moi.

Nous trouverons sur la route, d'ailleurs, une petite maison qu'on appelle el Carmen de los Siete Suelos. En Espagne tout le monde est noble ou à l'air de l'être, hommes et maisons. Or, Carmen de los Siete Suelos est, dans cette chaîne non interrompue d'étonnemens et de merveilles qui conduisent à l'Alhambra, un des plus charmans anneaux que je connaisse.

Et cependant Carmen de los Siete Suelos avec son doux nom n'est qu'un cabaret, madame. Hélas! oui, un simple cabaret; mais nous avons à ce cabaret trop de reconnaissance pour ne pas vous en parler, et je vous sais trop artiste pour m'exposer à ne pas vous le décrire.

Figurez-vous en sortant de la porte de Grenade, c'est-à-dire après avoir marché pendant dix minutes sous un ciel de tôle rougie et sous un soleil de feu, figurez-vous, madame, se dressant devant vous comme par enchantement, une allée

nade, qui, ne se croyant pas surveillée, faisait tout ce qu'une fille ingénue peut faire, et soudain ils furent pris d'un grand amour pour la vierge espagnole. Or, les Maures ont l'exécution du désir presque aussi rapide que le désir lui-même, et un beau jour que la pauvre enfant faisait la sieste, selon son habitude, ils fondirent en véritables vautours de l'Atlas sur la pauvre colombe de la Sierra, et bâtirent une muraille toute hérissée de bastions autour de son chaste nid de mousse. Grenade cria, pleura, se défendit, voulut mourir; mais pour gens aussi experts en matière d'amour que l'étaient les méchans Sarrasins, toutes oppositions n'étaient rien autre chose qu'une résistance affirmative; et en amans sensés, en séducteurs ingénieux, ils ne demandèrent rien à leur nouvelle maîtresse sans l'avoir auparavant enchaînée par un magnifique présent. En conséquence, ils se mirent aussitôt à ciseler deux bijoux qu'on appelle l'Alhambra et le Généralife. A la vue de ce don splendide, Grenade fit ce qu'eût fait toute femme, elle baissa le front; mais en baissant le front ses yeux se portèrent sur le Xenil. Le Xenil avait ce jour-là de l'eau par hasard. Grenade se vit avec sa nouvelle parure, et rougit de honte, disent les uns; car pauvre comme elle l'était, Grenade ne pouvait parer son front que pour y cacher une tache; de plaisir, disent les autres; car coquette comme nous l'avons vue, un si merveilleux diadème devait la faire sans remords du moment où il la faisait sans rivale.

Toujours est-il que, fatiguée de la lutte, elle se recoucha sur ses coussins un peu moins vierge, mais un peu plus belle. Et tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui, nous qui ne passons pas pour un moraliste, c'est que sondéshonneur lui va, à elle, comme à bien d'autres, à rair, et

que nous ne fûmes pas trompés, nous qui étions attirés vers elle beaucoup moins par sa virginité que par sa honte.

En effet, madame, soit jalousie, soit avarice, les Espagnols en reprenant Grenade ont fait peu de choses pour elle, et ses plus beaux bijoux, ses plus riches joyaux sont encore ceux qui ont été donnés à la pauvre fille par les Maures, c'est-à-dire par ses amans.

Mais vous le savez, madame, à tous les bonheurs excessifs il est des bonheurs préliminaires à travers lesquels on passe comme à travers l'aube pour arriver au jour, comme à travers le crépuscule pour arriver à la nuit. Il faut donc qu'avant d'arriver avec moi à l'Alhambra et au Généralife, vous fassiez la même route que moi. Ne vous inquiétez point, madame, la route est charmante, et si vous la trouvez longue, la faute en sera bien certainement à moi.

Nous trouverons sur la route, d'ailleurs, une petite maison qu'on appelle el Carmen de los Siete Suelos. En Espagne tout le monde est noble ou à l'air de l'être, hommes et maisons. Or, Carmen de los Siete Suelos est, dans cette chaîne non interrompue d'étonnemens et de merveilles qui conduisent à l'Alhambra, un des plus charmans anneaux que je connaisse.

Et cependant Carmen de los Siete Suelos avec son doux nom n'est qu'un cabaret, madame. Hélas! oui, un simple cabaret; mais nous avons à ce cabaret trop de reconnaissance pour ne pas vous en parler, et je vous sais trop artiste pour m'exposer à ne pas vous le décrire.

Figurez-vous en sortant de la porte de Grenade, c'est-à-dire après avoir marché pendant dix minutes sous un ciel de tôle rougie et sous un soleil de feu, figurez-vous, madame, se dressant devant vous comme par enchantement, une allée

large, ombreuse, ascendante. De chaque côté de cette allée des arbres qui se rejoignent au-dessus de la tête des promeneurs, enlaçant leurs branches comme des amis qui se donnent la main. Plus de soleil, mais seulement des langues de lumières qui, tamisées par les feuilles, éclairent doucement la route sans lui rien ôter de sa fraîcheur, et impriment aux choses et aux individus cette teinte chaude et vivace que jusques aujourd'hui je n'ai encore trouvée qu'en Espagne. Au milieu de tout cela, des fleurs avec des parfums à faire damner un sage, des oiseaux avec des chants à faire croire un athée.

Cette allée peut avoir cinq ou six cents pas de long.

Au bout de cette allée le soleil éclate de nouveau dans toute sa force et dans toute sa volonté, montrant une petite maison blanche, au pied de laquelle coule un ruisseau ; sur sa muraille s'étend une treille, à l'ombre de laquelle presque toujours cinq ou six Grenadins, paresseux, Dieu merci! comme Grenade leur mère, absorbent la chaleur, les parfums et les chants, rendant en échange à la nature qui leur donne cette fête éternelle, l'éternelle fumée de leurs cigaritos. En Espagne comme en France, et plus même qu'en France, madame, la fumée du cigare est la vapeur de cet alambic humain où toutes les choses de la nature travaillent et se transforment.

Si vous suivez cette allée jusqu'au bout, madame, vous allez au Généralife; si vous vous arrêtez à la venta de los Siete Suelos, et qu'après avoir jeté un coup d'œil sur cette riante maison vous tourniez brusquement à gauche et que vous continuiez de monter, vous allez à l'Alhambra.

Nous allion[illegible]rd au Généralife.

Mais arrivés [illegible]ngle que forment les deux allées, nous

entendîmes le cabaret dont je vous parlais tout à l'heure, lequel chantait si gaiement au soleil, en s'accompagnant de castagnettes, que nous nous arrêtâmes tout court à regarder cette maison éclatante de blancheur, sur laquelle se balançait gracieusement la silhouette mouvante des feuilles bercées par la brise de la montagne. Ce qui donnait surtout un caractère étrange à cette maison, c'était une longue grappe de pimens rouge pendante à l'une des fenêtres; on eût dit une fantaisie de Decamps. On montait dans le jardin par trois marches, et alors on se trouvait sous cette treille défrayée par un seul pied qui montait en se tordant comme un serpent noueux autour du tronc d'un figuier, et qui courait de folâtre et vagabonde façon à travers le grillage de bois que le maître du logis lui avait fait faire pour s'ébattre tout à son loisir. Sous cette treille étaient plusieurs tables, ni plus riches ni plus pauvres que les tables de Montmorency et de Saint-Cloud, c'est-à-dire se composant de quatre troncs d'arbustes plantés en terre, de deux planches clouées sur ces quatres troncs, et d'une nappe trop courte. A l'une de ces tables, dont par prudence sans doute on avait cru devoir ôter la nappe, buvaient deux Bohémiens, deux purs Bohémiens, madame, je vous réponds d'eux, et sur trois ou quatre autres réunies en une seule, s'offrait un des plus gracieux spectacles que les yeux de l'appétit aient jamais aperçu et apprécié.

Des couverts en nombre égal à notre nombre, des assiettes représentant la prise d'Arcole, la mort de Virginie et les amours de la jeune Adèle, étoilaient circulairement la table de leur zodiaque appétissant; un vin qui semblait de la topaze en fusion brillait dans des carafes transparentes; enfin des hors-d'œuvre au vinaigre, dont la seule vue trans-

formait l'appétit en faim féroce, brillaient aux mouvans rayons du soleil que la vigne voulait bien laisser tomber sur la table.

Tous les regards se portèrent sur Couturier.

Alors il nous avoua que c'était une surprise qu'il nous avait faite. Je vous laisse à juger, madame, vous à qui nous avons avoué notre gourmandise, je vous laisse à juger, dis-je, de quels sourires de reconnaisance cette attention fut payée.

En effet, en homme d'un sens profond, Couturier avait pensé que le Généralife et l'Alhambra nous prendraient une partie de la journée, et comme leurs généreux possesseurs n'étaient plus là pour nous offrir l'hospitalité, il n'avait pas voulu nous laisser entrer l'estomac vide dans ces jardins enchantés et dans ces palais magiques, auxquels les préoccupations de la faim auraient, tant sont faibles les pauvres mortels, dirait monsieur l'abbé Delille, auxquels les préoccupations de la faim auraient pu, disons-nous, ôter de leur valeur.

Desbarolles ne se sentait pas d'aise; sa chère Espagne nous apparaissait enfin dans toute sa splendeur. Alexandre, chez qui les grandes émotions ont un écho dans l'estomac, se mit à table; Giraud et Boulanger serrèrent sans rien dire les crayons qu'ils venaient de tirer à la vue de ce charmant cabaret. Maquet nous annonça qu'il était onze heures, et moi je retroussai mes manches, et, défiant comme toujours, j'entrai dans la cuisine pour voir un peu quelles espèces de choses on allait nous mettre sur ces assiettes historiques.

Alors, madame, je fus frappé d'un tableau touchant, et qui me rappela, à quelques détails près, les anciens patriarches. Dans la salle précédant la cuisine, à l'odeur des côtelettes qui rôtissaient, le maître de la maison dansait gravement avec sa servante, aussi grave que lui, le fandango national,

dans ce que le fandango a de plus simple et de plus honnête; la voûte de cette salle était toute constellée de magnifiques grenades pendues au plafond avec des ficelles, et destinées à être mangées à la venue de la bise, si toutefois la bise vient jamais à Grenade. Une vaste cheminée, avec un feu sur lequel bouillait un pachero, décorait hospitalièrement cette salle; auprès de ce feu, la maîtresse du cabaret, tout en berçant un petit chérubin andalous qui dormait sur son sein, regardait, le sourire sur les lèvres, la danse de son mari et de sa servante. Un bruit cadencé de castagnettes accompagnait cette scène, et un grand rayon de soleil, qui entrait hardiment par la porte, traversait la danse, et allait faire cligner de l'œil un magnifique chat blanc qui faisait béatement sa sieste.

Vous comprenez que lorsque je parus la danse s'interrompit; mais sur un signe auquel mon ignorance de la langue espagnole ne me permettait pas de joindre une intonation satisfaisante, la danse recommença. Mes amis, prévenus par un mouvement de tête, s'approchèrent alors à leur tour, et restèrent, ainsi que moi, quelque temps occupés à contempler cette scène de famille, si commune dans le pays qu'il fallait être étrangers pour y faire attention. Enfin, ce fut la servante, la première, qui, honteuse, quitta la partie, moitié riant, moitié rougissant, et son maître, resté seul, nous salua tout en détachant ses castagnettes et en s'étonnant du plaisir que nous paraissions prendre à une chose qui lui paraissait une occupation naturelle à tout être intelligent.

Couturier nous regarda en proférant un de ces heim? qui veulent dire vous ne vous attendiez pas à cela, n'est-ce pas? puis, comme la servante avait profité de l'interruption de la danse pour servir les côtelettes, il nous ramena vers la table, avec un venez! non moins enthousiaste que le heim?

Ce fut un déjeuner charmant que ce déjeuner del Carmen de los Siete Suelos, sans compter le soleil qui s'était assis familièrement à notre table, et une douce brise qui caressait le soleil. Nous avions nos deux Bohémiens, auxquels une bouteille de ce même vin doré qui brillait dans nos carafes avait donné la plus haute opinion de nous, et qui, en reconnaissance du don, accompagnaient notre repas d'une chanson mélodieuse et monotone, comme le bruit du ruisseau qui coulait à quatre pas de nous.

Couturier, qui, en sa qualité de presque indigène, était chargé d'avoir des idées pour les étrangers dont il s'était constitué le cicérone, Couturier nous demanda si en revenant de visiter le Généralife et l'Alhambra nous voulions voir une danse de Bohémiens.

Vous comprenez, madame, que la proposition fut accueillie avec des hourras.

En conséquence, Couturier s'approcha des deux Bohémiens, qui laissèrent mourir la chanson sur leurs lèvres et les sons sur les cordes de leurs guitares, pour écouter ce que ledit Couturier avait à leur dire.

Nous attendîmes le résultat de la négociation, qui se fit aussi heureusement que si l'ambassade anglaise s'y était opposée, et il fut convenu que le même jour, à deux heures de l'après-midi, le père, accompagné de son fils et de ses deux filles ornées de leurs plus belles basquines, se trouveraient tous à la venta de los Siete Suelos pour nous offrir le bal que nous demandions.

Nous devions d'ici là faire connaissance avec le Généralife et avec l'Alhambra.

Vous voyez, madame, que Titus, ce prétentieux occupé,

n'avait pas beaucoup de journées mieux remplies que la nôtre.

Comme nous entrons dans le pays des songes, madame, vous me permettez bien, n'est-ce pas, de me recueillir quelques instans. Un songe passe si vite, et puis je veux que mon récit, vrai de tout point, ne vous paraisse pas invraisemblable.

Vous ai-je dit qu'il faisait beau? est-il d'ailleurs nécessaire de dire qu'il fait beau à Grenade? Oui, car ce me sera une occasion d'ajouter qu'il ne fait pas beau à Grenade de la même façon qu'ailleurs. Là, le ciel n'est point comme les autres ciels; il y a une vapeur dans l'air qui tamise les couleurs et qui adoucit le ton des horizons, à tel point que l'œil semble se reposer sur des océans de velours; c'était ce qui nous avait frappés, surtout lorsque nous avions passé sous ce délicieux berceau de sycomores et de platanes qui conduit, comme nous l'avons dit, à la venta de los Siete Suelos.

En sortant, nous plongeâmes un dernier regard sous la voûte ombreuse pour y chercher une fois encore ces fantastiques effets de lumière qui sont le charme inconnu, impalpable, invincible de l'Espagne. Puis nous nous acheminâmes, à travers un espace tout en flammes, vers un carrefour, au bord duquel s'élevait une petite maison blanche, au milieu duquel une porte ouverte dessinait un carré sombre.

On se fût cru en face d'une métairie normande: des poules sur un fumier, des charrettes les bras en l'air, des chiens couchés paresseusement la tête entre les pattes; enfin à droite, sous une vigne trapue, des femmes travaillant et riant, tandis qu'un bambin vêtu d'un sayon grisâtre se barbouillait, comme un véritable Egipan, de raisins noirs qu'il déchirait de ses dix gros doigts bistrés.

Cette porte, madame, qui, hâtons-nous de le dire, ne ressemble en rien à l'entrée d'un palais mauresque, est la limite du Généralife ou plutôt de ses dépendances. Ces femmes en sont les gardiennes, ces raisins que déchire l'enfant, il les arrache à des ceps qui marient leurs racines aux racines des cyprès qui ont abrité Boabdil. Encore quelques pas et nous allons entrer dans l'avenue à angles obtus qui monte insensiblement vers le palais, déployant toutes ses merveilles de végétation, et découvrant peu à peu toutes ses perspectives comme pour accoutumer l'œil aux prodiges qu'il embrassera bientôt dans tout leur ensemble.

Cette avenue rappellerait assez celles de nos jardins anglais, si les arbres n'avaient pas cent cinquante pieds de haut, si le ciel n'était pas d'un bleu indigo, si dans ce fouillis de verdure qu'on perce si difficilement du regard n'apparaissaient point des plantes inconnues, des buissons de formes étranges, des lauriers-roses mêlés avec des myrtes, si l'automne n'y confondait pas fruits et fleurs avec le printemps, si le voyageur tout ébahi ne sentait pas enfin ruisseler sur sa tête, lorsqu'il regarde en haut, les graines rubicondes des grenades crevant de maturité, s'il ne respirait un parfum de fleur d'oranger en admirant la grâce nonchalante d'un groupe de palmiers, et si enfin, au faîte de ces cyprès dont la hauteur est vertigineuse, il ne voyait reluire comme des escarboucles et des topazes les grappes de muscat blanc et rare, dont la vigne, serpent gigantesque, le couronne triomphalement lorsqu'elle a pu marier sa tête à la cime aromatique du géant, son appui.

Jamais vous n'aurez respiré, madame, plus douces violettes que celle que je cueille pour vous, et qui poussent au bord de ces chemins, sous les églantiers et sous les aveliniers touffus ;

leurs couches moelleuses appellent la main; elles tapissent le cours d'un ruisseau grondant qui fait le furieux pour un pauvre caillou jeté sur sa route; mais on lui sait gré de sa colère écumeuse, car cette colère finit toujours par un flocon de mousse, c'est-à-dire par quelque arc-en-ciel; car notez-le bien, madame, dans cette nature splendide les élémens s'entr'aident pour concourir à l'effet sublime. Le soleil donne ses feux à l'eau, dont il change chaque goutte en diamant, en perle ou en saphir. La terre fait jaillir un manteau d'herbe ou de mousse autour de chaque fleur, enfin l'air n'est si doux que pour laisser chanter dans toute la pureté de leur chant les fauvettes et les rossignols.

Vous me croirez, madame, moi qui suis assez peu enthousiaste de ces sortes de choses, quand je vous dirai que cette ascension au Généralife, par l'allée que je viens de vous décrire, restera pour moi l'une des émotions les plus suaves et les plus enivrantes de ma vie.

Chemin faisant, Maquet et Boulanger, qui ne disaient mot, mais qui causaient des yeux, s'arrêtèrent devant une vigne gigantesque entrelacée à un cyprès perdu dans le ciel. Un homme travaillait à deux pas de là, ou pour mieux dire feignait de travailler; il interpréta le désir de mes deux amis, qui en ce moment avaient, en se haussant sur la pointe des pieds, emprunté l'allure du renard de la fable. Il se mit à gravir lentement, mais sûrement, les échelons noueux qui formaient chaque anneau de l'énorme spirale, et parvint à détacher de la tige plusieurs grappillons d'un muscat velouté comme je n'en ai vu nulle part, et qui mûrissait plein de confiance, croyant n'avoir rien à craindre que des guêpes et des oiseaux. Évidemment cet homme était un génie envoyé vers nous par la fée bienheureuse qui règne sur ce palais enchan-

Cette porte, madame, qui, hâtons-nous de le dire, ne ressemble en rien à l'entrée d'un palais mauresque, est la limite du Généralife ou plutôt de ses dépendances. Ces femmes en sont les gardiennes, ces raisins que déchire l'enfant, il les arrache à des ceps qui marient leurs racines aux racines des cyprès qui ont abrité Boabdil. Encore quelques pas et nous allons entrer dans l'avenue à angles obtus qui monte insensiblement vers le palais, déployant toutes ses merveilles de végétation, et découvrant peu à peu toutes ses perspectives comme pour accoutumer l'œil aux prodiges qu'il embrassera bientôt dans tout leur ensemble.

Cette avenue rappellerait assez celles de nos jardins anglais, si les arbres n'avaient pas cent cinquante pieds de haut, si le ciel n'était pas d'un bleu indigo, si dans ce fouillis de verdure qu'on perce si difficilement du regard n'apparaissaient point des plantes inconnues, des buissons de formes étranges, des lauriers-roses mêlés avec des myrtes, si l'automne n'y confondait pas fruits et fleurs avec le printemps, si le voyageur tout ébahi ne sentait pas enfin ruisseler sur sa tête, lorsqu'il regarde en haut, les graines rubicondes des grenades crevant de maturité, s'il ne respirait un parfum de fleur d'oranger en admirant la grâce nonchalante d'un groupe de palmiers, et si enfin, au faîte de ces cyprès dont la hauteur est vertigineuse, il ne voyait reluire comme des escarboucles et des topazes les grappes de muscat blanc et rare, dont la vigne, serpent gigantesque, le couronne triomphalement lorsqu'elle a pu marier sa tête à la cime aromatique du géant, son appui.

Jamais vous n'aurez respiré, madame, plus douces violettes que celle que je cueille pour vous, et qui poussent au bord de ces chemins, sous les églantiers et sous les aveliniers touffus ;

leurs couches moelleuses appellent la main; elles tapissent le cours d'un ruisseau grondant qui fait le furieux pour un pauvre caillou jeté sur sa route; mais on lui sait gré de sa colère écumeuse, car cette colère finit toujours par un flocon de mousse, c'est-à-dire par quelque arc-en-ciel; car notez-le bien, madame, dans cette nature splendide les élémens s'entr'aident pour concourir à l'effet sublime. Le soleil donne ses feux à l'eau, dont il change chaque goutte en diamant, en perle ou en saphir. La terre fait jaillir un manteau d'herbe ou de mousse autour de chaque fleur, enfin l'air n'est si doux que pour laisser chanter dans toute la pureté de leur chant les fauvettes et les rossignols.

Vous me croirez, madame, moi qui suis assez peu enthousiaste de ces sortes de choses, quand je vous dirai que cette ascension au Généralife, par l'allée que je viens de vous décrire, restera pour moi l'une des émotions les plus suaves et les plus enivrantes de ma vie.

Chemin faisant, Maquet et Boulanger, qui ne disaient mot, mais qui causaient des yeux, s'arrêtèrent devant une vigne gigantesque entrelacée à un cyprès perdu dans le ciel. Un homme travaillait à deux pas de là, ou pour mieux dire feignait de travailler; il interpréta le désir de mes deux amis, qui en ce moment avaient, en se haussant sur la pointe des pieds, emprunté l'allure du renard de la fable. Il se mit à gravir lentement, mais sûrement, les échelons noueux qui formaient chaque anneau de l'énorme spirale, et parvint à détacher de la tige plusieurs grappillons d'un muscat velouté comme je n'en ai vu nulle part, et qui mûrissait plein de confiance, croyant n'avoir rien à craindre que des guêpes et des oiseaux. Évidemment cet homme était un génie envoyé vers nous par la fée bienheureuse qui règne sur ce palais enchan-

caissé dans la brique ; ce ruisseau a trois pieds de large, et court comme un forcené dans sa cuvette inflexible et profonde.

C'est au bord de ce ruisseau, madame, que vous pouvez vous asseoir pour oublier le monde entier ; vous entendrez seulement alors le murmure de l'eau et le chant des fauvettes cachées dans les profondeurs des ifs ; vous entendrez courir le lézard qui égratigne les murs baignés par le soleil et qui vous paraîtront du sein de l'ombre une ceinture de flamme ; mais de la terre, mais des hommes, plus rien ; puis enfin, quand votre œil se dilatant dans l'ombre saura distinguer jusqu'au dernier les joyaux les plus obscurs de cet écrin, quand votre oreille reposée saura saisir le moindre frôlement de ces harmonies aériennes, alors vous verrez les espaliers de citrons, d'orangers et de jasmins, enfermer ces jardins, dont vous pourrez vous croire la souveraine, d'une ceinture parfumée. Alors vous entendrez des bruits inconnus, formés par les ramures des hauts cyprès que vous pourrez prendre pour les soupirs d'amour des anciens hôtes de ces palais.

Ce qu'il y a de merveilleux au Généralife, madame, ce ne sont point ses salles, ses bains, ses corridors, nous retrouverons tout cela à l'Alhambra, plus beau et mieux conservé ; ce sont ses jardins, ses eaux, sa vue. Restez donc au milieu des jardins le plus longtemps que vous pourrez, enivrez-vous de parfums comme vous n'en retrouverez nulle part ; car nulle part ne seront réunis dans un plus petit espace tant d'orangers, tant de roses, tant de jasmins ; imprégnez-vous de la molle fraîcheur qui monte de l'eau ; car nulle part vous ne verrez sourdre tant de sources, bondir tant de cascades, rouler tant de torrens ; enfin regardez par toutes les

ouvertures, et chaque ouverture sera une fenêtre ouverte sur le paradis.

Et ce qui vous charmera surtout, madame, c'est cette senteur d'Arabie restée flottante dans l'air. A part les couches de blanc dont on a plâtré ces beaux murs, ciselés autrefois comme des éventails d'ivoire, et qui, en remplissant tous les interstices, n'ont plus laissé qu'une espèce de vermicel courant sur les murailles; à part cette espèce de désordre que la nature joyeuse d'être enfin libre après tant d'années de captivité a introduit dans les jardins; vous croyez les Maures à cent pas de vous, et vous vous attendez à chaque instant à voir la belle sultane Zoréide sortir par une des portes mystérieuses du palais de Boabdil, pour venir s'asseoir sous le gigantesque cyprès qui a gardé son nom.

Aussi, madame, aujourd'hui encore, quand un descendant de ces Maures qui ont possédé tant de merveilles et qui les ont perdues après les avoir possédées, est triste, là-bas, de l'autre côté de la mer, au bord du lac de Bizerte ou au pied de l'Atlas, on dit en souriant : *Il pense à Grenade.*

Nous restâmes deux heures au Généralife; nous y serions restés toute notre vie sans songer même à aller voir l'Alhambra, tant nous nous sentions merveilleusement reposés et satisfaits.

Personne de nous n'y fit rien que boire de l'air, respirer des aromes inconnus, à l'exception de Maquet, madame, qui, à notre honte à tous, a trouvé moyen de crayonner sur son album des vers charmans que je vous envoie :

Voyageur qui suivez lentement les chemins
Du vieux Généralife aux parvis de dentelles,
Voyageur qu'assoupit le bruit des cascatelles,
Qu'enivre l'espalier de roses, de jasmins;

Le calice étoilé des grenades trop mûres,
Sur votre front rêveur égraine ses rubis :
L'orange avec amour caresse vos habits.
Que veulent ces parfums ? Que disent ces murmures ?

L'eau qui frémit, la fleur qui baise vos genoux,
L'oiseau chantant, les ifs ouvrant leur palais sombre,
De ciel offrant l'azur, le marbre versant l'ombre,
Vous disent : Voyageur, reste, reste avec nous.

Toute chose en ces lieux cherche à garder votre âme.
Défiez-vous des bruits magiques du cyprès,
Du ruisseau qui vous flatte et qui vous raille après,
Du soleil qui vous boit de ses lèvres de flamme.

Défiez-vous du chant des syrènes d'ici,
Voyageur, il pourrait vous empêcher d'entendre
Cette voix de là-bas qui vous dit, triste et tendre :
Ceux que vous oubliez vous oublîront aussi.

Les peintres eux-mêmes ont remis leurs dessins à demain, et nous avons quitté le Généralife pour l'Alhambra.

Nous avons repris le même chemin que nous avions suivi pour venir. En vérité, madame, il semblait que pour nous retenir dans ces autres jardins d'Armide, les fleurs sortissent de terre plus colorées et plus odoriférantes que jamais ; les grappes de raisin, les oranges, les grenades nous faisaient une voûte à la portée de la main. Oh ! ne venez pas ici, madame, vous qui êtes libre de votre temps, de votre fortune et de votre cœur, ne venez pas ici, nous ne nous reverrions plus là-bas où nous sommes forcés de retourner, nous.

Adieu, madame, ou plutôt au revoir. Si je ne craignais pas que vous me prissiez pour un fou, je cueillerais la première venue de ces fleurs et je vous l'enverrais ; peut-être vous di-

rait-elle mieux que moi ce que l'on éprouve dans ce paradis du monde où elle est née, et que par malheur, moi, je ne visite qu'en passant.

XIX.

Grenade, 27 octobre 1846.

Nous repassâmes devant la porte de los Siete Suelos, nous nous informâmes de nos Bohémiens, et nous apprîmes qu'ils étaient à la recherche les uns des autres, mais que le père avait grande espérance de rassembler la famille pour l'heure convenue. Décidément notre journée promettait d'être complète.

Nous nous acheminâmes vers l'Alhambra par une pente douce et par un chemin délicieux.

Une porte borne ce chemin. Cette porte, ouverte en ogive cintrée en forme de cœur, a été bâtie par Yusef Abul Hagiag, qui régnait vers l'an 1348 de Jésus-Christ. Deux symboles signalent cette porte à l'attention des croyans et à la curiosité des étrangers. Sur l'arcade extérieure est gravée une main aux doigts étendus, mais non écartés ; sur l'arcade intérieure est gravée une clef. La main est là comme elle est partout chez les Arabes pour conjurer le mauvais œil. La clef est là pour rappeler le verset du Coran qui commence par ces mots : *Il a ouvert....* Ces deux sens étaient ou trop simples ou trop profonds pour le peuple, qui a donné aux

Le calice étoilé des grenades trop mûres,
Sur votre front rêveur égraine ses rubis :
L'orange avec amour caresse vos habits.
Que veulent ces parfums? Que disent ces murmures?

L'eau qui frémit, la fleur qui baise vos genoux,
L'oiseau chantant, les ifs ouvrant leur palais sombre,
De ciel offrant l'azur, le marbre versant l'ombre,
Vous disent : Voyageur, reste, reste avec nous.

Toute chose en ces lieux cherche à garder vote âme.
Défiez-vous des bruits magiques du cyprès,
Du ruisseau qui vous flatte et qui vous raille après,
Du soleil qui vous boit de ses lèvres de flamme.

Défiez-vous du chant des syrènes d'ici,
Voyageur, il pourrait vous empêcher d'entendre
Cette voix de là-bas qui vous dit, triste et tendre :
Ceux que vous oubliez vous oublîront aussi.

Les peintres eux-mêmes ont remis leurs dessins à demain, et nous avons quitté le Généralife pour l'Alhambra.

Nous avons repris le même chemin que nous avions suivi pour venir. En vérité, madame, il semblait que pour nous retenir dans ces autres jardins d'Armide, les fleurs sortissent de terre plus colorées et plus odoriférantes que jamais; les grappes de raisin, les oranges, les grenades nous faisaient une voûte à la portée de la main. Oh! ne venez pas ici, madame, vous qui êtes libre de votre temps, de votre fortune et de votre cœur, ne venez pas ici, nous ne nous reverrions plus là-bas où nous sommes forcés de retourner, nous.

Adieu, madame, ou plutôt au revoir. Si je ne craignais pas que vous me prissiez pour un fou, je cueillerais la première venue de ces fleurs et je vous l'enverrais ; peut-être vous di-

rait-elle mieux que moi ce que l'on éprouve dans ce paradis du monde où elle est née, et que par malheur, moi, je ne visite qu'en passant.

XIX.

Grenade, 27 octobre 1846.

Nous repassâmes devant la porte de los Siete Suelos, nous nous informâmes de nos Bohémiens, et nous apprîmes qu'ils étaient à la recherche les uns des autres, mais que le père avait grande espérance de rassembler la famille pour l'heure convenue. Décidément notre journée promettait d'être complète.

Nous nous acheminâmes vers l'Alhambra par une pente douce et par un chemin délicieux.

Une porte borne ce chemin. Cette porte, ouverte en ogive cintrée en forme de cœur, a été bâtie par Yusef Abul Hagiag, qui régnait vers l'an 1348 de Jésus-Christ. Deux symboles signalent cette porte à l'attention des croyans et à la curiosité des étrangers. Sur l'arcade extérieure est gravée une main aux doigts étendus, mais non écartés ; sur l'arcade intérieure est gravée une clef. La main est là comme elle est partout chez les Arabes pour conjurer le mauvais œil. La clef est là pour rappeler le verset du Coran qui commence par ces mots : *Il a ouvert....* Ces deux sens étaient ou trop simples ou trop profonds pour le peuple, qui a donné aux

deux symboles une autre explication : « Quand la main prendra la clef, a-t-il dit, Grenade sera conquise. »

La main n'a pas pris la clef, madame, et cependant les Maures, à mon grand désespoir, ont été chassés de Grenade; donc nous nous en tiendrons, si vous le voulez bien, à la première explication.

Sous cette porte est un autel consacré à la Vierge. C'est devant cet autel que la première messe a été dite, après la conquête de Ferdinand, et cela juste au moment où le roi Boabdil poussait au haut de la montagne ce soupir qui a fait donner à la montagne le nom de *Soupir du Maure.*

C'est à ce soupir et aux larmes qui l'accompagnaient que sa mère répondit :

— Pleure Grenade comme une femme, puisque tu n'as pas su la défendre comme un homme.

Lorsqu'on a franchi cette porte, on se trouve dans l'enceinte de l'Alhambra, et l'on aperçoit, non pas le palais mauresque, les Maures, madame, cachent leurs femmes et leurs trésors; mais un affreux palais bâti par Charles V; peut-être viens-je de proférer un abominable blasphème, et les architectes, les purs bien entendu, préfèrent-ils l'œuvre du vainqueur de Pavie à celle des vainqueurs du Guadaleté. Mais Charles-Quint, vous en conviendrez, madame, Charles V, qui avait l'ennui de ne point voir le soleil se coucher sur ses Etats, pouvait choisir, dans cette moitié du monde dont il était possesseur, un tout autre endroit pour bâtir son palais que celui qui avait été choisi par les Maures pour bâtir le leur. Il n'eût point eu besoin alors de détruire la moitié de l'Alhambra, ce qui lui a porté malheur, ou du moins à son palais, lequel n'a jamais été achevé, et, Dieu merci ! ne le sera jamais.

C'est pour les Arabes surtout que la vie privée est murée, au réel comme au figuré. Je ne sais si en faisant le tour de l'Alhambra on trouverait plus de trois ou quatre fenêtres ouvrant sur l'extérieur. A peine voit-on la porte par laquelle on entre, et l'on est déjà à dix pas d'elle, que l'on est encore tenté de croire que l'on sera forcé de pénétrer dans l'enceinte magique, comme on pénètre dans certains monastères de l'Orient, c'est-à-dire à l'aide d'un panier, d'une poulie et d'une corde.

La porte existe néanmoins, s'ouvrant sur un corridor assez obscur qui conduit à une grande cour portant indifféremment trois noms : la cour des Myrtes, la cour du Réservoir, ou la cour du Bain.

Une fois dans cette cour, madame, vous venez de rajeunir de cinq siècles, et vous avez très positivement quitté l'Occident pour l'Orient.

Ne me demandez point de vous décrire les unes après les autres toutes ces merveilles, que l'on appelle la salle des Ambassadeurs, la cour des Lions, la salle des Deux Sœurs. C'est au pinceau et non à la plume d'essayer de pareils tableaux. Fouillez dans les cartons des artistes, demandez à Horeau, à Dauzats, de vous montrer leurs dessins et leurs estampages. Faites-vous apporter par Hauser le magnifique ouvrage qu'il publie sur ces deux rêves des *Mille et une Nuits*, qui seront éternellement à l'Espagne ce que Herculanum et Pompéia seront éternellement à l'Italie, c'est-à-dire les souvenirs pétrifiés d'un monde évanoui, et peut-être alors, madame, aurez-vous quelque faible idée des merveilles au milieu desquelles nous errâmes une partie de la journée, nous attendant à chaque instant à voir venir à nous sous

quelque sombre arcade la sultane Chaîne des cœurs, ou le Maure Tarfé.

Ah! il y a encore Gautier, madame, que vous pouvez lire; Gautier, qui écrit à la fois avec une plume et un pinceau; Gautier qui, grâce à cette technicité de mots et à cette vérité de couleur que lui seul possède entre nous tous, pourra vous donner une idée complète de ce que moi je ne tente pas même d'esquisser.

Malheureusement, madame, tout en ayant l'air d'avoir été bâti par des génies, l'Alhambra a été bâti par des hommes; or, les chefs-d'œuvre des hommes sont mortels comme les hommes eux-mêmes, et la poussière des monumens doit se mêler un jour à la poussière de ceux qui les ont bâtis. Eh bien! le temps n'est pas éloigné, madame, où l'Alhambra ne sera plus que poussière. Le miracle de la création humaine, ce songe solidifié par la baguette d'un enchanteur et qu'on appelle la cour des Lions, craque, se fend, menace de choir, et serait déjà tombé même sans les étais dont on l'a soutenu.

Priez pour la cour des Lions, madame, priez pour que le Seigneur la maintienne debout, ou priez tout au moins pour que si elle tombe, on ne la relève pas. J'aime mieux un cadavre qu'une momie.

En sortant de ce palais enchanté, nous fîmes une visite au gouverneur, lequel, avec une complaisance parfaite, quoique un peu silencieuse, nous conduisit dans ses jardins. Ces jardins, disposés en terrasses, sont de véritables serres où poussent les fleurs tropicales les plus exigeantes.

Je n'ai pas pu y résister, j'en ai cueilli une, je l'ai enveloppée d'un papier, et sur ce papier, que j'ai mis à l'adresse

de quelqu'un de votre connaissance, j'ai écrit au crayon, et comme si c'était la fleur qui parlât :

Salut, ma sœur; je fus cueillie
Dans les jardins de l'Alhambra
Par quelqu'un que ta bouche oublie,
Mais dont ton cœur se souviendra,
Et qui me charge de t'apprendre
Qu'un jour si Grenade est à vendre,
C'est pour toi qu'il l'achètera.

Après quoi, tout honteux de ce marivaudage, j'ai entraîné mes amis hors de la porte du Jugement, en leur rappelant que nous étions attendus à la posada de los Siete Suelos.

Comme vous, madame, ils avaient oublié nos Bohémiens.

Il y avait déjà foule aux environs de la posada; les amateurs de chorégraphie avaient été prévenus par notre hôte que d'illustres étrangers allaient se donner le plaisir d'une danse de Bohémiens, et ils venaient sans façon pour en prendre leur part.

Un prélude de castagnettes essayées et de guitares que l'on accordait, nous annonça de loin qu'on n'attendait plus que nous. Nous montâmes au premier étage, qui avait été choisi pour la salle de bal. Les spectateurs parasites étaient déjà rangés tout autour de cette salle. Les deux Bohémiennes qu'on était allé querir sur notre demande, et que nous apercevions pour la première fois, causaient et riaient avec leur père, tandis qu'un jeune garçon de quatorze ou quinze ans, debout et appuyé contre la muraille, sifflottait un air avec des modulations étranges, et qui appartenaient bien plus au serpent qu'à l'homme.

On voyait entre le visage de cet enfant et celui des deux

jeunes filles quelques-uns de ces traits de ressemblance qui indiquent la famille; en effet, c'était leur frère.

J'ai rêvé et vu bien des types vicieux, madame, soit que je m'égarasse dans le monde fictif, soit que je marchasse dans le monde réel, mais en vérité je n'ai jamais compris une physionomie aussi bassement avilie que celle de ce garçon. Figurez-vous un être au teint maladif, aux joues creuses, aux yeux cerclés de bistre, aux pommettes saillantes; joignez à cela un regard presque éteint, sur lequel un chapeau andalous jetait l'ombre de ses larges bords, et vous aurez une faible idée de l'aspect que présentait cette repoussante créature.

Il était adossé, comme je vous l'ai dit, à la muraille, les deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon, une de ses deux jambes croisant l'autre ; mais ce n'était point là cette attitude élégamment paresseuse que nous avions si souvent retrouvée depuis notre passage de la Bidassoa. C'était cette prostration presque complète qui résulte d'une débauche continuelle; c'était l'abrutissement hideux d'une luxure précoce, si bien que ce petit être étiolé, hâve, vieilli avant l'âge, était répugnant, malgré le sourire pâle et fiévreux dont de temps en temps il essayait d'éclairer son visage, terne et mat comme le vieil ivoire.

Les deux filles riaient et riaient même assez franchement; elles avaient l'air misérable, mais à part les signes caractéristiques de la famille que nous avons indiqués, leurs traits ne rappelaient en rien l'expression des traits de leur frère. Elles avaient ce ton de peau particulier aux Bohémiens et qui tire sur la sepia, avec de grands yeux noirs qu'on eût dit faits de velours et de nacre. Ces yeux étaient beaux, mais si voisins de cheveux mal peignés, qu'on oubliait la beauté

des uns pour ne voir que la sale et attristante coquetterie des autres. En effet, des tours de tête ornés de rubans d'un rose criard entouraient ces cheveux d'un noir bleuâtre, et de grandes marguerites, dont elles avaient fait avec quelques œillets d'un rouge vif chacune un bouquet pareil, se mouraient au milieu de ces oripeaux fanés, et semblaient toutes honteuses de mourir en si mauvaise compagnie, elles qui étaient nées sous un si beau soleil et au milieu de parfums si purs. Joignez à cela une robe blanche à petites raies bleues; mettez à cette robe fripée une ceinture du même rose que les rubans du tour de tête; supposez que la jupe de cette robe descende au-dessus de la cheville, et les manches au-dessous du poignet, couvrez ce qu'on voit des jambes de bas autrefois blancs et aujourd'hui de la même couleur que la chemise de la reine Isabelle, chaussez des pieds larges et courts de souliers qui ne déparent en rien le reste du costume, et vous aurez un portrait assez exact de nos deux danseuses.

Nous avions demandé des Bohémiens, nous en avions.

Les premiers roulemens des castagnettes se firent entendre, les premiers accords de la guitare frémirent; le père se mit à chanter cette même chanson bohémienne qu'on retrouve sans cesse en Espagne, dont je n'ai jamais pu me faire noter l'air par aucun musicien; chanson qui accompagne tout, le travail, le sommeil, la danse, et une des deux filles commença de se mettre en mouvement avec son frère.

Ce fut d'abord de part et d'autre un balancement assez monotone, un piétinement lent et sans accentuation, un faible mouvement de hanche qu'essayaient en vain d'animer les regards lascifs du frère et de la sœur. Mais ces regards de-

deux symboles une autre explication : « Quand la main prendra la clef, a-t-il dit, Grenade sera conquise. »

La main n'a pas pris la clef, madame, et cependant les Maures, à mon grand désespoir, ont été chassés de Grenade; donc nous nous en tiendrons, si vous le voulez bien, à la première explication.

Sous cette porte est un autel consacré à la Vierge. C'est devant cet autel que la première messe a été dite, après la conquête de Ferdinand, et cela juste au moment où le roi Boabdil poussait au haut de la montagne ce soupir qui a fait donner à la montagne le nom de *Soupir du Maure.*

C'est à ce soupir et aux larmes qui l'accompagnaient que sa mère répondit :

— Pleure Grenade comme une femme, puisque tu n'as pas su la défendre comme un homme.

Lorsqu'on a franchi cette porte, on se trouve dans l'enceinte de l'Alhambra, et l'on aperçoit, non pas le palais mauresque, les Maures, madame, cachent leurs femmes et leurs trésors; mais un affreux palais bâti par Charles V; peut-être viens-je de proférer un abominable blasphème, et les architectes, les purs bien entendu, préfèrent-ils l'œuvre du vainqueur de Pavie à celle des vainqueurs du Guadaleté. Mais Charles-Quint, vous en conviendrez, madame, Charles V, qui avait l'ennui de ne point voir le soleil se coucher sur ses Etats, pouvait choisir, dans cette moitié du monde dont il était possesseur, un tout autre endroit pour bâtir son palais que celui qui avait été choisi par les Maures pour bâtir le leur. Il n'eût point eu besoin alors de détruire la moitié de l'Alhambra, ce qui lui a porté malheur, ou du moins à son palais, lequel n'a jamais été achevé, et, Dieu merci ! ne le sera jamais.

C'est pour les Arabes surtout que la vie privée est murée, au réel comme au figuré. Je ne sais si en faisant le tour de l'Alhambra on trouverait plus de trois ou quatre fenêtres ouvrant sur l'extérieur. A peine voit-on la porte par laquelle on entre, et l'on est déjà à dix pas d'elle, que l'on est encore tenté de croire que l'on sera forcé de pénétrer dans l'enceinte magique, comme on pénètre dans certains monastères de l'Orient, c'est-à-dire à l'aide d'un panier, d'une poulie et d'une corde.

La porte existe néanmoins, s'ouvrant sur un corridor assez obscur qui conduit à une grande cour portant indifféremment trois noms : la cour des Myrtes, la cour du Réservoir, ou la cour du Bain.

Une fois dans cette cour, madame, vous venez de rajeunir de cinq siècles, et vous avez très positivement quitté l'Occident pour l'Orient.

Ne me demandez point de vous décrire les unes après les autres toutes ces merveilles, que l'on appelle la salle des Ambassadeurs, la cour des Lions, la salle des Deux Sœurs. C'est au pinceau et non à la plume d'essayer de pareils tableaux. Fouillez dans les cartons des artistes, demandez à Horeau, à Dauzats, de vous montrer leurs dessins et leurs estampages. Faites-vous apporter par Hauser le magnifique ouvrage qu'il publie sur ces deux rêves des *Mille et une Nuits*, qui seront éternellement à l'Espagne ce que Herculanum et Pompéia seront éternellement à l'Italie, c'est-à-dire les souvenirs pétrifiés d'un monde évanoui, et peut-être alors, madame, aurez-vous quelque faible idée des merveilles au milieu desquelles nous errâmes une partie de la journée, nous attendant à chaque instant à voir venir à nous sous

deux symboles une autre explication : « Quand la main prendra la clef, a-t-il dit, Grenade sera conquise. »

La main n'a pas pris la clef, madame, et cependant les Maures, à mon grand désespoir, ont été chassés de Grenade; donc nous nous en tiendrons, si vous le voulez bien, à la première explication.

Sous cette porte est un autel consacré à la Vierge. C'est devant cet autel que la première messe a été dite, après la conquête de Ferdinand, et cela juste au moment où le roi Boabdil poussait au haut de la montagne ce soupir qui a fait donner à la montagne le nom de *Soupir du Maure.*

C'est à ce soupir et aux larmes qui l'accompagnaient que sa mère répondit :

— Pleure Grenade comme une femme, puisque tu n'as pas su la défendre comme un homme.

Lorsqu'on a franchi cette porte, on se trouve dans l'enceinte de l'Alhambra, et l'on aperçoit, non pas le palais mauresque, les Maures, madame, cachent leurs femmes et leurs trésors; mais un affreux palais bâti par Charles V; peut-être viens-je de proférer un abominable blasphème, et les architectes, les purs bien entendu, préfèrent-ils l'œuvre du vainqueur de Pavie à celle des vainqueurs du Guadaleté. Mais Charles-Quint, vous en conviendrez, madame, Charles V, qui avait l'ennui de ne point voir le soleil se coucher sur ses Etats, pouvait choisir, dans cette moitié du monde dont il était possesseur, un tout autre endroit pour bâtir son palais que celui qui avait été choisi par les Maures pour bâtir le leur. Il n'eût point eu besoin alors de détruire la moitié de l'Alhambra, ce qui lui a porté malheur, ou du moins à son palais, lequel n'a jamais été achevé, et, Dieu merci ! ne le sera jamais.

C'est pour les Arabes surtout que la vie privée est murée, au réel comme au figuré. Je ne sais si en faisant le tour de l'Alhambra on trouverait plus de trois ou quatre fenêtres ouvrant sur l'extérieur. A peine voit-on la porte par laquelle on entre, et l'on est déjà à dix pas d'elle, que l'on est encore tenté de croire que l'on sera forcé de pénétrer dans l'enceinte magique, comme on pénètre dans certains monastères de l'Orient, c'est-à-dire à l'aide d'un panier, d'une poulie et d'une corde.

La porte existe néanmoins, s'ouvrant sur un corridor assez obscur qui conduit à une grande cour portant indifféremment trois noms : la cour des Myrtes, la cour du Réservoir, ou la cour du Bain.

Une fois dans cette cour, madame, vous venez de rajeunir de cinq siècles, et vous avez très positivement quitté l'Occident pour l'Orient.

Ne me demandez point de vous décrire les unes après les autres toutes ces merveilles, que l'on appelle la salle des Ambassadeurs, la cour des Lions, la salle des Deux Sœurs. C'est au pinceau et non à la plume d'essayer de pareils tableaux. Fouillez dans les cartons des artistes, demandez à Horeau, à Dauzats, de vous montrer leurs dessins et leurs estampages. Faites-vous apporter par Hauser le magnifique ouvrage qu'il publie sur ces deux rêves des *Mille et une Nuits*, qui seront éternellement à l'Espagne ce que Herculanum et Pompéia seront éternellement à l'Italie, c'est-à-dire les souvenirs pétrifiés d'un monde évanoui, et peut-être alors, madame, aurez-vous quelque faible idée des merveilles au milieu desquelles nous errâmes une partie de la journée, nous attendant à chaque instant à voir venir à nous sous

jeunes filles quelques-uns de ces traits de ressemblance qui indiquent la famille; en effet, c'était leur frère.

J'ai rêvé et vu bien des types vicieux, madame, soit que je m'égarasse dans le monde fictif, soit que je marchasse dans le monde réel, mais en vérité je n'ai jamais compris une physionomie aussi bassement avilie que celle de ce garçon. Figurez-vous un être au teint maladif, aux joues creuses, aux yeux cerclés de bistre, aux pommettes saillantes; joignez à cela un regard presque éteint, sur lequel un chapeau andalous jetait l'ombre de ses larges bords, et vous aurez une faible idée de l'aspect que présentait cette repoussante créature.

Il était adossé, comme je vous l'ai dit, à la muraille, les deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon, une de ses deux jambes croisant l'autre ; mais ce n'était point là cette attitude élégamment paresseuse que nous avions si souvent retrouvée depuis notre passage de la Bidassoa. C'était cette prostration presque complète qui résulte d'une débauche continuelle; c'était l'abrutissement hideux d'une luxure précoce, si bien que ce petit être étiolé, hâve, vieilli avant l'âge, était répugnant, malgré le sourire pâle et fiévreux dont de temps en temps il essayait d'éclairer son visage, terne et mat comme le vieil ivoire.

Les deux filles riaient et riaient même assez franchement; elles avaient l'air misérable, mais à part les signes caractéristiques de la famille que nous avons indiqués, leurs traits ne rappelaient en rien l'expression des traits de leur frère. Elles avaient ce ton de peau particulier aux Bohémiens et qui tire sur la sepia, avec de grands yeux noirs qu'on eût dit faits de velours et de nacre. Ces yeux étaient beaux, mais si voisins de cheveux mal peignés, qu'on oubliait la beauté

des uns pour ne voir que la sale et attristante coquetterie des autres. En effet, des tours de tête ornés de rubans d'un rose criard entouraient ces cheveux d'un noir bleuâtre, et de grandes marguerites, dont elles avaient fait avec quelques œillets d'un rouge vif chacune un bouquet pareil, se mouraient au milieu de ces oripeaux fanés, et semblaient toutes honteuses de mourir en si mauvaise compagnie, elles qui étaient nées sous un si beau soleil et au milieu de parfums si purs. Joignez à cela une robe blanche à petites raies bleues; mettez à cette robe fripée une ceinture du même rose que les rubans du tour de tête; supposez que la jupe de cette robe descende au-dessus de la cheville, et les manches au-dessous du poignet, couvrez ce qu'on voit des jambes de bas autrefois blancs et aujourd'hui de la même couleur que la chemise de la reine Isabelle, chaussez des pieds larges et courts de souliers qui ne déparent en rien le reste du costume, et vous aurez un portrait assez exact de nos deux danseuses.

Nous avions demandé des Bohémiens, nous en avions.

Les premiers roulemens des castagnettes se firent entendre, les premiers accords de la guitare frémirent; le père se mit à chanter cette même chanson bohémienne qu'on retrouve sans cesse en Espagne, dont je n'ai jamais pu me faire noter l'air par aucun musicien; chanson qui accompagne tout, le travail, le sommeil, la danse, et une des deux filles commença de se mettre en mouvement avec son frère.

Ce fut d'abord de part et d'autre un balancement assez monotone, un piétinement lent et sans accentuation, un faible mouvement de hanche qu'essayaient en vain d'animer les regards lascifs du frère et de la sœur. Mais ces regards de-

quelque sombre arcade la sultane Chaîne des cœurs, ou le Maure Tarfé.

Ah! il y a encore Gautier, madame, que vous pouvez lire; Gautier, qui écrit à la fois avec une plume et un pinceau; Gautier qui, grâce à cette technicité de mots et à cette vérité de couleur que lui seul possède entre nous tous, pourra vous donner une idée complète de ce que moi je ne tente pas même d'esquisser.

Malheureusement, madame, tout en ayant l'air d'avoir été bâti par des génies, l'Alhambra a été bâti par des hommes; or, les chefs-d'œuvre des hommes sont mortels comme les hommes eux-mêmes, et la poussière des monumens doit se mêler un jour à la poussière de ceux qui les ont bâtis. Eh bien! le temps n'est pas éloigné, madame, où l'Alhambra ne sera plus que poussière. Le miracle de la création humaine, ce songe solidifié par la baguette d'un enchanteur et qu'on appelle la cour des Lions, craque, se fend, menace de choir, et serait déjà tombé même sans les étais dont on l'a soutenu.

Priez pour la cour des Lions, madame, priez pour que le Seigneur la maintienne debout, ou priez tout au moins pour que si elle tombe, on ne la relève pas. J'aime mieux un cadavre qu'une momie.

En sortant de ce palais enchanté, nous fîmes une visite au gouverneur, lequel, avec une complaisance parfaite, quoique un peu silencieuse, nous conduisit dans ses jardins. Ces jardins, disposés en terrasses, sont de véritables serres où poussent les fleurs tropicales les plus exigeantes.

Je n'ai pas pu y résister, j'en ai cueilli une, je l'ai enveloppée d'un papier, et sur ce papier, que j'ai mis à l'adresse

de quelqu'un de votre connaissance, j'ai écrit au crayon, et comme si c'était la fleur qui parlât :

Salut, ma sœur; je fus cueillie
Dans les jardins de l'Alhambra
Par quelqu'un que ta bouche oublie,
Mais dont ton cœur se souviendra,
Et qui me charge de t'apprendre
Qu'un jour si Grenade est à vendre,
C'est pour toi qu'il l'achètera.

Après quoi, tout honteux de ce marivaudage, j'ai entraîné mes amis hors de la porte du Jugement, en leur rappelant que nous étions attendus à la posada de los Siete Suelos.

Comme vous, madame, ils avaient oublié nos Bohémiens.

Il y avait déjà foule aux environs de la posada; les amateurs de chorégraphie avaient été prévenus par notre hôte que d'illustres étrangers allaient se donner le plaisir d'une danse de Bohémiens, et ils venaient sans façon pour en prendre leur part.

Un prélude de castagnettes essayées et de guitares que l'on accordait, nous annonça de loin qu'on n'attendait plus que nous. Nous montâmes au premier étage, qui avait été choisi pour la salle de bal. Les spectateurs parasites étaient déjà rangés tout autour de cette salle. Les deux Bohémiennes qu'on était allé querir sur notre demande, et que nous apercevions pour la première fois, causaient et riaient avec leur père, tandis qu'un jeune garçon de quatorze ou quinze ans, debout et appuyé contre la muraille, sifflottait un air avec des modulations étranges, et qui appartenaient bien plus au serpent qu'à l'homme.

On voyait entre le visage de cet enfant et celui des deux

jeunes filles quelques-uns de ces traits de ressemblance qui indiquent la famille; en effet, c'était leur frère.

J'ai rêvé et vu bien des types vicieux, madame, soit que je m'égarasse dans le monde fictif, soit que je marchasse dans le monde réel, mais en vérité je n'ai jamais compris une physionomie aussi bassement avilie que celle de ce garçon. Figurez-vous un être au teint maladif, aux joues creuses, aux yeux cerclés de bistre, aux pommettes saillantes; joignez à cela un regard presque éteint, sur lequel un chapeau andalous jetait l'ombre de ses larges bords, et vous aurez une faible idée de l'aspect que présentait cette repoussante créature.

Il était adossé, comme je vous l'ai dit, à la muraille, les deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon, une de ses deux jambes croisant l'autre ; mais ce n'était point là cette attitude élégamment paresseuse que nous avions si souvent retrouvée depuis notre passage de la Bidassoa. C'était cette prostration presque complète qui résulte d'une débauche continuelle; c'était l'abrutissement hideux d'une luxure précoce, si bien que ce petit être étiolé, hâve, vieilli avant l'âge, était répugnant, malgré le sourire pâle et fiévreux dont de temps en temps il essayait d'éclairer son visage, terne et mat comme le vieil ivoire.

Les deux filles riaient et riaient même assez franchement; elles avaient l'air misérable, mais à part les signes caractéristiques de la famille que nous avons indiqués, leurs traits ne rappelaient en rien l'expression des traits de leur frère. Elles avaient ce ton de peau particulier aux Bohémiens et qui tire sur la sepia, avec de grands yeux noirs qu'on eût dit faits de velours et de nacre. Ces yeux étaient beaux, mais si voisins de cheveux mal peignés, qu'on oubliait la beauté

des uns pour ne voir que la sale et attristante coquetterie des autres. En effet, des tours de tête ornés de rubans d'un rose criard entouraient ces cheveux d'un noir bleuâtre, et de grandes marguerites, dont elles avaient fait avec quelques œillets d'un rouge vif chacune un bouquet pareil, se mouraient au milieu de ces oripeaux fanés, et semblaient toutes honteuses de mourir en si mauvaise compagnie, elles qui étaient nées sous un si beau soleil et au milieu de parfums si purs. Joignez à cela une robe blanche à petites raies bleues; mettez à cette robe fripée une ceinture du même rose que les rubans du tour de tête; supposez que la jupe de cette robe descende au-dessus de la cheville, et les manches au-dessous du poignet, couvrez ce qu'on voit des jambes de bas autrefois blancs et aujourd'hui de la même couleur que la chemise de la reine Isabelle, chaussez des pieds larges et courts de souliers qui ne déparent en rien le reste du costume, et vous aurez un portrait assez exact de nos deux danseuses.

Nous avions demandé des Bohémiens, nous en avions.

Les premiers roulemens des castagnettes se firent entendre, les premiers accords de la guitare frémirent; le père se mit à chanter cette même chanson bohémienne qu'on retrouve sans cesse en Espagne, dont je n'ai jamais pu me faire noter l'air par aucun musicien; chanson qui accompagne tout, le travail, le sommeil, la danse, et une des deux filles commença de se mettre en mouvement avec son frère.

Ce fut d'abord de part et d'autre un balancement assez monotone, un piétinement lent et sans accentuation, un faible mouvement de hanche qu'essayaient en vain d'animer les regards lascifs du frère et de la sœur. Mais ces regards de-

jeunes filles quelques-uns de ces traits de ressemblance qui indiquent la famille; en effet, c'était leur frère.

J'ai rêvé et vu bien des types vicieux, madame, soit que je m'égarasse dans le monde fictif, soit que je marchasse dans le monde réel, mais en vérité je n'ai jamais compris une physionomie aussi bassement avilie que celle de ce garçon. Figurez-vous un être au teint maladif, aux joues creuses, aux yeux cerclés de bistre, aux pommettes saillantes; joignez à cela un regard presque éteint, sur lequel un chapeau andalous jetait l'ombre de ses larges bords, et vous aurez une faible idée de l'aspect que présentait cette repoussante créature.

Il était adossé, comme je vous l'ai dit, à la muraille, les deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon, une de ses deux jambes croisant l'autre ; mais ce n'était point là cette attitude élégamment paresseuse que nous avions si souvent retrouvée depuis notre passage de la Bidassoa. C'était cette prostration presque complète qui résulte d'une débauche continuelle; c'était l'abrutissement hideux d'une luxure précoce, si bien que ce petit être étiolé, hâve, vieilli avant l'âge, était répugnant, malgré le sourire pâle et fiévreux dont de temps en temps il essayait d'éclairer son visage, terne et mat comme le vieil ivoire.

Les deux filles riaient et riaient même assez franchement; elles avaient l'air misérable, mais à part les signes caractéristiques de la famille que nous avons indiqués, leurs traits ne rappelaient en rien l'expression des traits de leur frère. Elles avaient ce ton de peau particulier aux Bohémiens et qui tire sur la sepia, avec de grands yeux noirs qu'on eût dit faits de velours et de nacre. Ces yeux étaient beaux, mais si voisins de cheveux mal peignés, qu'on oubliait la beauté

des uns pour ne voir que la sale et attristante coquetterie des autres. En effet, des tours de tête ornés de rubans d'un rose criard entouraient ces cheveux d'un noir bleuâtre, et de grandes marguerites, dont elles avaient fait avec quelques œillets d'un rouge vif chacune un bouquet pareil, se mouraient au milieu de ces oripeaux fanés, et semblaient toutes honteuses de mourir en si mauvaise compagnie, elles qui étaient nées sous un si beau soleil et au milieu de parfums si purs. Joignez à cela une robe blanche à petites raies bleues; mettez à cette robe fripée une ceinture du même rose que les rubans du tour de tête; supposez que la jupe de cette robe descende au-dessus de la cheville, et les manches au-dessous du poignet, couvrez ce qu'on voit des jambes de bas autrefois blancs et aujourd'hui de la même couleur que la chemise de la reine Isabelle, chaussez des pieds larges et courts de souliers qui ne déparent en rien le reste du costume, et vous aurez un portrait assez exact de nos deux danseuses.

Nous avions demandé des Bohémiens, nous en avions.

Les premiers roulemens des castagnettes se firent entendre, les premiers accords de la guitare frémirent; le père se mit à chanter cette même chanson bohémienne qu'on retrouve sans cesse en Espagne, dont je n'ai jamais pu me faire noter l'air par aucun musicien; chanson qui accompagne tout, le travail, le sommeil, la danse, et une des deux filles commença de se mettre en mouvement avec son frère.

Ce fut d'abord de part et d'autre un balancement assez monotone, un piétinement lent et sans accentuation, un faible mouvement de hanche qu'essayaient en vain d'animer les regards lascifs du frère et de la sœur. Mais ces regards de-

vinrent de plus en plus provocateurs. Les danseurs se rapprochèrent peu à peu et se croisèrent, non plus en se touchant de la main, mais en s'effleurant des lèvres. Des trépignemens qui semblaient le combat des sens et de la pudeur résultaient de ces deux bouches à moitié confondues, et le frère et la sœur s'arrêtaient ainsi, se regardant, et prêts à s'abandonner au désir qui brûlait leurs yeux et les poussait l'un vers l'autre. Pendant ce temps, le père entremêlait son chant de cris obscènes qui faisaient fort rire l'assemblée, et qui étaient destinés ou à lever les derniers scrupules de la danseuse, ou à donner la dernière excitation au danseur. Enfin le frère ôta son chapeau, le prit à la main, fit deux ou trois fois le tour de sa sœur, qui, sans bouger de place, renversait sa tête en arrière comme une bacchante enivrée, et donnait à ses reins la souplesse la plus provocante; puis tout à coup le chapeau tomba; le danseur fit entendre un sifflement aigu comme celui du serpent, et qui était dans cette danse l'expression du désir près d'être satisfait; il devint plus ardent, sa sœur plus folle, et il la poursuivit ainsi jusqu'à ce que, aux dernières notes de la guitare et aux derniers cris du chanteur, elle tombât dans la pose la plus épuisée, et que son frère s'arrêtât après son sifflement le plus expressif.

Nous ne méprisons pas plus ces sortes de danses qu'autre chose; mais nous voulons, par un sybaritisme bien naturel, que les mains des danseurs et danseuses soient fines, que leurs pieds soient petits, que leur peau soit blanche ou tout au moins dorée. Nous voulons comprendre le désir chez l'homme, désirer l'abandon chez la femme, et nous ne voulons pas par conséquent que cette danse ne soit que le développement incestueux et la poésie repoussante d'une luxure

de famille entre frère et sœur, qui a précédé sans doute et qui va certainement suivre ce que nous voyons.

Il y a un sentiment que vous n'avez jamais pu éprouver, madame, et que je vais essayer de vous faire comprendre : c'est cette peur pudique qu'on ressent en face de ces sortes de scènes, dont vous n'avez jamais été témoin, la pudeur de la femme étant chez vous trop forte pour permettre un pareil spectacle à votre curiosité d'artiste.

Certes, tous tant que nous étions là, nous avions vu des danses folles. On ne vit pas depuis vingt ans comme Boulanger et Giraud dans des ateliers ; on ne voyage pas depuis quinze ans comme moi et Desbarolles ; on n'a pas vu comme nous enfin tous les bals des Variétés et de l'Opéra sans savoir ce que c'est qu'une pose de modèle, ou qu'une danse de gens ivres. Mais au moins le modèle subit la volonté du peintre : il n'est nu et provocant qu'autant que le peintre le veut, et l'exigence de l'art couvre la nudité du corps. Mais au moins les danseurs et les danseuses des bals que nous venons de nommer réunissent les qualités que nous demandions tout à l'heure. Puis ce n'est pas l'impudeur isolée de deux êtres, mais bien la folie entraînante de douze cents individus ; et parmi tous ces corps qui, nous l'avouons, semblent quelque peu venus de l'enfer, pas un qui danse ainsi en face de sa sœur, aux cris excitans de son père. Aussi nous vous avouons, mes compagnons et moi, qu'à cette famille que nous avions sous les yeux et à qui nous avions promis quelques douros pour la faire venir, nous eussions volontiers donné le double pour qu'elle s'en allât, si, historiens et peintres forcés de tout voir, il ne nous avait fallu, Giraud et Boulanger compléter leur album, Maquet et moi compléter nos impressions et nos études.

Quant à Desbarolles, qui est, je ne sais pas si je vous l'ai dit, madame, le voyageur le plus pudique de France, il fermait à moitié les yeux, peut-être pour ne pas voir, peut-être aussi pour dormir. Quant à Alexandre, tout ce que je puis dire, c'est que lorsque je le consultais du regard pour avoir son avis, je le voyais avancer dédaigneusement la lèvre inférieure et regarder avec envie l'allée ombreuse qui nous avait menés à l'Alhambra.

Mais dans tout cela c'était surtout cet enfant incestueux qui nous répugnait.

Chaque fois donc que ce petit être s'approchait de l'un de nous, celui-là se reculait instinctivement et semblait honteux d'assister à pareil spectacle ; enfin, la première scène se termina comme je vous l'ai dit : le jeune Bohémien ramassa son chapeau, remit ses mains dans ses poches, et retourna prendre la place qu'il occupait quand nous étions entrés.

Nous vîmes alors les deux sœurs s'apprêter à danser ensemble.

L'espérance nous vint aussitôt que ce que nous venions de voir était à leurs habitudes une de ces exceptions comme en demandent quelquefois certains voyageurs blasés qui croient n'avoir rien vu s'ils n'ont vu ces sortes de choses ; mais cette espérance fut bien vite trompée, car après la danse des deux sœurs, peut-être moins licencieuse dans la forme, mais aussi libertine dans l'intention, la première danse recommença. Cependant, comme après tout, les deux types de physionomie étaient assez étranges, Giraud et Boulanger en avaient commencé des croquis, qu'ils remirent au lendemain de terminer. Ils demandèrent donc que le lendemain les Bohémiens, père, fils et sœurs, vinssent poser, sans danser cette fois. Couturier nous offrit sa terrasse sur laquelle il

faisait les daguerréotypes. On accepta, et après des adieux métalliques, chacun se sépara, les Bohémiens assez satisfaits de nous, je crois, et nous assez mécontens des Bohémiens.

Comme il faisait jour encore, nous entrâmes dans une maison qui se trouvait sur notre route; c'était la maison du signor Contrairas, lequel nous avait été indiqué et recommandé comme ayant fait une réduction de l'Alhambra, merveilleuse, disait-on, de travail et d'exactitude.

Ce signor Contrairas, qui était un jeune homme, demeurait en face de la maison de Couturier. Nous entrâmes chez lui en le priant de nous montrer cette réduction. Il nous fit passer sous un petit hangard et découvrit son œuvre. C'était la salle des Deux Sœurs, reproduite sur six pieds de haut, un pied et demi de large, et cinq pieds de tour environ. Il n'y avait rien à dire en voyant cette merveille, qu'à admirer la persévérance de celui qui ayant eu l'idée d'un pareil travail avait eu la patience de l'exécuter.

Je pris le nom de l'auteur; je l'inscrivis sur mon album, en lui promettant à mon retour en France d'informer le ministre de ce curieux travail, et d'obtenir pour lui la récompense, ou tout au moins l'encouragement qu'un pays comme le nôtre doit à une œuvre comme celle-là, de quelque pays qu'elle soit.

Vous rappelez-vous, madame, que je vous ai priée un jour de ne pas perdre de vue certaine voiture verte et jaune, et que vous avez bien voulu la suivre des yeux jusqu'à ce que nous versions avec elle ? Oui, n'est-ce pas, vous vous rappelez cela? Eh bien! je vous en prie, ne perdez pas de vue la maison Contrairas.

Dans ma prochaine lettre vous saurez d'où vient ce commandation.

Agréez, etc.

XX.

Grenade, 28 octobre 1846.

Il nous restait à visiter la partie la plus curieuse d nade peut-être, las Cuevas.

Las Cuevas, ou les grottes, est le quartier des miens. Dans toute l'Espagne, madame, c'est-à-dire les villes d'Espagne où il y a des Bohémiens, ces Boh ont un quartier particulier.

Il est difficile de faire comprendre la répulsion qui chez les Espagnols à l'égard des Bohémiens, et la hai existe chez les Bohémiens à l'égard des Espagnols.

A Grenade, cette répulsion d'une part et cette h l'autre, sont peut-être encore plus accentuées qu'en autre pays. Rarement un Bohémien vient à Grenade ment un Espagnol sort de Grenade pour visiter le q des Bohémiens.

Ce quartier est tout à fait hors de la ville, de l'aut du Xénil. Du haut du Généralife, où on le découvr toute son étendue, il est impossible de croire qu'une lation de douze mille âmes est renfermée là. On ne

effet que le versant d'une montagne toute hérissée d'aloès et de cactus, puis au milieu de ces aloès et de ces cactus, quelques bouches béantes, soupiraux des cavernes où se sont réfugiés ces parias de l'Occident.

De place en place un léger filet de fumée bleuâtre, qui monte verticalement au milieu de l'air blond qui caresse la montagne, indique une habitation souterraine.

On devine tout ce qu'avait de curieux pour nous un pèlerinage au milieu de l'étrange population dont un échantillon venait de nous être offert à la parador de los Siete Suelos.

Tout au contraire des Espagnols, les étrangers sont les bienvenus chez ces pauvres gens; c'est qu'ils ne sentent point chez les étrangers ce mépris dont les écrasent leurs compatriotes privilégiés. En effet, pour nous autres Français, les Bohémiens sont des hommes un peu plus curieux que les autres hommes, tandis que pour les Espagnols, les Bohémiens sont des chiens, moins que des chiens.

Aussi avant que nous eussions parlé nous avait-on reconnus pour amis, et chaque enfant venait il à nous avec un sourire, tandis que les jeunes filles, qui rapportaient à la maison l'eau qu'elles venaient de puiser, s'arrêtaient l'amphore sur l'épaule comme des statues antiques pour nous voir passer, et que leurs parens curieux se groupaient à l'ouverture de leurs grottes, immobiles comme des groupes de cariatides. De temps en temps, notre regard plongeait dans l'intérieur de quelque cavité, et alors dans la pénombre on distinguait ou un homme tissant de la paille, ou une jeune fille peignant debout ses longs cheveux aux reflets bleuâtres et tombant jusqu'à terre.

Tout cela avait un caractère inouï d'étrangeté et de mi-

sère, tout cela était sale à faire frémir, et cependant sous ces haillons et cette crasse, sous ces cheveux qui avaient si grand besoin d'être peignés, brillaient des yeux noirs admirables, et se cambraient des torses qui eussent pu servir de modèle à des statuaires.

Ces yeux et ces torses font quelquefois impression sur certains voyageurs, et particulièrement sur les Anglais, gens excentriques et grands chercheurs de nouveautés ; mais on assure que malgré la misère profonde qui ronge la pauvre population, il n'y a pas d'exemple de ces alliances d'un instant, si communes chez les peuples civilisés.

Les Bohémiens se marient entre eux, avec des rites primitifs et étranges. Ces rites ont pour but de constater avant toutes choses la chasteté des épouses. Aucun étranger ne peut être admis à ces fêtes, que l'on ne connaît en conséquence que par tradition.

Rien n'est plus charmant et plus pittoresque à la fois, madame, que cette excursion à las Cuevas. A chaque instant les accidens du chemin qui contourne la montagne donnent un aspect nouveau aux objets que l'on a devant soi, derrière soi et autour de soi. Si l'on suit le même sentier que nous, c'est-à-dire si l'on remonte la rive droite du fleuve, on a derrière soi la basse ville de Grenade, vue à vol d'oiseau, toute hérissée de clochers et de clochetons, datant presque tous de la renaissance ; puis, à travers cloches et clochetons, la campagne, blonde et baignée par le soleil, avec les horizons plus ou moins violâtres, selon le plus ou moins de distance des montagnes qui les bornent ; devant soi, les pics neigeux de la Sierra-Nevada, se dentelant sur un ciel d'azur ; à droite, de l'autre côté de la vallée et sur la hauteur, les chaudes silhouettes de l'Alhambra et du pa-

lais de Charles V; enfin, à gauche, cette montagne aux flancs habités et ces terriers humains perdus au milieu de toute cette famille épineuse d'aloès et de cactus.

De place en place, une croix, laquelle rappelle qu'on voyage chez un peuple chrétien ou à peu près.

Nous entrâmes dans une ou deux de ces cavernes qui se louent ou se vendent comme de véritables maisons; une vieille femme, qui habitait avec sa fille un simple trou, interrogée par nous combien elle payait ce trou par an, répondit qu'elle le payait une piécette, c'est-à-dire vingt sous, et encore, malgré l'exiguité de cette somme, était-elle prête à recevoir congé pour deux termes arriérés, c'est-à-dire pour cinquante centimes.

Alexandre fit venir le propriétaire, lui paya dix années d'avance, et remit à la pauvre femme une quittance en bonne forme de ces dix années.

Les deux termes arriérés étaient compris dans la quittance, à titre d'escompte.

Quand nous fûmes las de causer, de voir et de croquer, nous prîmes un petit sentier à droite, nous nous enfonçâmes dans une fraîche vallée sous des berceaux continus de pampres et de grenadiers, et nous allâmes regagner le flanc de la montagne opposée, sur laquelle est bâtie la haute ville de Grenade, c'est-à-dire la ville mauresque.

Autant le versant de la montagne opposée était aride et desséché, autant celui que nous venions d'atteindre était frais et ombreux. A tout moment ces sources dont les rois maures avaient fait les délices de l'Alhambra et du Généralife bondissaient sous nos pieds et se précipitaient en cascade dans les profondeurs que nous dominions. Il y avait aux flancs de cette montagne, qui semble n'appartenir à personne, de

quoi faire des jardins magnifiques comme nous les ente
en France et en Angleterre.

Nous rentrâmes chez maître Pepino émerveillés de c
nous avions vu, jurant de revenir habiter Grenade: Bo
ger, Giraud et Desbarolles pour faire de la peinture, M
et moi pour faire du roman ou de la poésie, et Alex
pour ne rien faire.

Nous trouvâmes en rentrant le programme du specta

Il faut vous dire, madame, et ma modestie souffre bea
d'avoir à vous dire de ces choses-là, que cette petite pa
de gloire après laquelle nous courons, nous autres pa
fous de renommée, et qu'en France on nous contest
cesse, nous est libéralement et largement accordée d
nous mettons le pied à l'étranger. Il en résulte que
que la critique française s'amuse à déchirer à belles
tout ce que nous produisons, comme fait une meute d'
aux abois, là-bas, on nous accueille, on nous fête, or
élève peut-être autant au-dessus de ce que nous so
qu'on nous abaisse en France au-dessous de ce qu
valons.

Ceci soit dit à propos du programme en question.

En effet, dès que mon arrivée à Grenade fut conn
reçus entre autres visites celle du directeur du théât
directeur venait non-seulement m'offrir mes entrées po
et mes amis, mais encore me prier, pendant tout le ten
mon séjour dans la ville, de faire le spectacle de c
jour. C'était une attention qui m'était d'autant plus agr
qu'elle m'offrait au lieu du répertoire ordinaire, presqu
jours traduit sur celui du Gymnase, un répertoire tout
nal. J'avais en conséquence, pour ce soir-là, deman
ballet composé de danses andalouses et deux saynètes

Nous avons déjà parlé des danses espagnoles à propos de madame Guy Stephen ; nous n'avons donc rien à en dire de plus, si ce n'est que Calenderia Melindès est sa digne rivale.

Les saynettes ont une valeur extrême comme représentations de mœurs nationales : toutes les faces du caractère andalous sont reproduites dans ces charmantes bleuettes, jouées admirablement par des acteurs qui redeviennent fort médiocres lorsqu'il s'agit de représenter des pièces de Scribe ou de Bayard, c'est-à-dire peignant des mœurs qui n'ont aucun rapport avec leurs mœurs à eux.

La salle était comble.

Le spectacle finit à onze heures.

En sortant, nous trouvâmes Grenade enveloppée d'une de ces nuits transparentes et étoilées que le ciel semble avoir faites pour elle seule : quelque chose de diaphane comme de l'opale volatilisée flotte dans l'air, et caresse doucement tout ce qui existe, tout ce qui respire, de son souffle vaporeux et velouté ; à ce souffle il semble que toute poitrine s'élargit et se dilate, et que si ce grand mystère de la vie éternelle, tant cherché par les alchimistes du quinzième siècle, existe quelque part, c'est à Grenade qu'il doit être découvert.

La sortie du théâtre donne sur une place charmante ; au coin de cette place veillent éternellement cinq ou six cierges de différentes grandeurs allumés devant une Madone. Cette Madone est ravissante de virginité et de pudeur.

Maintenant vous dirai-je, madame, quelles sont les mains qui allument ces cierges, et quelle espèce de service les fidèles attendent de cette Madone qu'ils viennent implorer.

Toutes les femmes malheureusement ne méritent pas et même n'ont pas la prétention de mériter cette réputation de vertu que l'on a faite aux Bohémiennes ; beaucoup, au con-

traire, seraient très fâchées qu'on la leur fît, car la chose nuirait non-seulement à leurs plaisirs, mais à leurs intérêts. Eh bien! madame, ces clergés sont allumés par ces dernières, et ont pour but de rendre la Madone favorable à leurs intérêts, à laquelle, nous le disions tout à l'heure, une réputation de vertu par trop féroce serait on ne peut plus préjudiciable.

Je me suis laissé dire qu'en entrant dans la maison même de la Madone, on pouvait se procurer l'adresse de ces belles fidèles ou plutôt de ces belles infidèles.

Je dois consigner ici à la louange de mes compagnons et à la mienne, que nous ne vérifiâmes point le fait. Nous ne pouvons donc donner sur la validité de l'anecdote que des renseignemens tout à fait vagues et incertains.

Nous suivions de notre pas le plus lent le chemin qui devait nous ramener à l'hôtel, lorsque nous entendîmes sortir d'une maison ces sons joyeux de guitare et de castagnettes qui dénoncent un bal espagnol. Ce bruit nous rappela la soirée dansante de Villa-Méjor, mais cette fois, entourés d'amis et au milieu d'une ville, nous n'avions point à craindre le même dénoûment. Aussi nous arrêtâmes-nous instantanément, l'oreille tendue vers ce bruit provocateur; Giraud seul paraissait plus préoccupé d'étudier la maison que de reconnaître si l'air, dont quelques fragmens arrivaient jusqu'à nous, appartenait au jaléo de Xérès, au fandango ou à la cachucha.

Le résultat de l'auscultation fut de nous demander les uns aux autres s'il n'y aurait pas moyen de prendre notre part de ce bal. Desbarolles fut à l'instant même chargé d'aller présenter cette demande au maître ou à la maîtresse de la maison.

Mais, à notre grand étonnement, ce fut Giraud, qui ne

disait pas un mot d'espagnol, qui réclama l'honneur dangereux d'être chargé de cette commission.

Giraud frappa à la porte, qui lui fut ouverte et qui se referma derrière lui. Quant à nous, nous demeurâmes à la porte, non-seulement pour attendre la réponse de Giraud, mais encore pour le réclamer s'il tardait trop à reparaître.

Au bout de dix minutes Giraud reparut et nous fit triomphalement signe de le suivre.

Le bal avait lieu au premier étage. La maison, d'une chétive apparence, était desservie par une allée, et au fond de cette allée on apercevait les marches ascendantes d'un escalier; sur les marches supérieures se tenaient deux ou trois jeunes femmes et autant de jeunes gens, la lampe à la main.

Tant de prévenances nous étonnaient fort de la part des commensaux de la maison. L'Espagnol est froid, grave, peu démonstratif, et il faut le dire, plus démonstratif encore qu'il n'est hospitalier.

Ces réflexions ne nous empêchèrent point de remarquer au premier rang de ceux ou plutôt de celles qui nous éclairaient, une belle Andalouse au teint bruni, comme dit notre ami Alfred de Musset, laquelle Andalouse, pour n'être pas marquise, n'en était pas moins fort charmante.

Un sourire des plus gracieux et des plus invitans découvrait sous ses lèvres un fil de perles.

— Venez, dit Giraud, nous sommes dans une maison amie.

La chose était évidente, et nous ne fîmes en conséquence aucune difficulté.

En entrant dans la chambre de bal, la première chose qui nous frappa fut un admirable pastel représentant une jeune fille mourante. Sa tête, pâle et agonisante, reposait sur

l'oreiller, tout parsemé de roses blanches qui semblaient destinées à mourir en même temps qu'elle.

Puis la seconde remarque que nous fîmes fut la ressemblance singulière qui existait entre cette jeune fille mourante et celle qui nous avait accueillis d'un sourire tout gracieux.

Il était évident que là était le mystère de notre introduction amicale dans la maison.

En deux mots il nous fut expliqué.

Six semaines auparavant, Giraud était à Grenade, et devant cette même maison dessinait un pauvre, qui, sans se douter qu'il fût bon à dessiner, ne semblait préoccupé, comme le petit mendiant de Murillo, que d'une chose, celle de faire filer de toute la longueur de ses cheveux quelques insectes qu'il mettait à mort avec l'insouciance de l'habitude. Tout à coup une femme éplorée sortit; sa fille se mourait; elle venait prier Giraud de faire un croquis de sa fille mourante, afin que, son enfant morte, il lui restât au moins quelque chose de son enfant.

Giraud se rendit à l'instant même à ce désir maternel, et fit d'après nature ce beau pastel, qui avait tout d'abord attiré notre attention; puis il sortit de la maison, laissant toute la famille en larmes et courbée sur le lit mortuaire.

Mais la jeunesse a horreur du néant. La jeunesse lutta contre la mort; la belle mourante au bout de quinze jours retrouva ses couleurs, et au bout de six semaines elle était la reine modeste de cette petite fête donnée à sa convalescence.

De tout ce funèbre événement, il ne restait donc plus que le pastel qui l'avait consacré.

Voilà pourquoi nous étions reçus par toute la famille avec des sourires amis. C'est que nous étions les compagnons de celui qui avait donné à une pauvre mère une consolation que

dans sa miséricorde Dieu avait faite heureusement inutile et superflue.

A minuit, le bal était fini, et à minuit dix minutes la porte de la Casa de Pupillos se refermait à grand bruit sur nous, donnant un véhément démenti au nom de la rue que nous habitions.

Je crois vous avoir dit, madame, que nous habitons calle del Silencio; ce qui veut dire tout simplement rue du Silence.

Le lendemain, nous nous réveillâmes avec le jour, c'est-à-dire vers sept heures du matin. Toute la nuit nous avions rêvé Généralife, Alhambra, tour Vermeille, Toccador de la reine et Cuevas.

C'est qu'il faut le dire, rien ne nous avait encore tant émerveillé que Grenade.

Aussi en un instant fûmes-nous prêts, et nous lançâmes-nous comme une troupe d'écoliers vers ce charmant berceau de verdure qui s'étend entre la tour Vermeille et l'Alhambra. Nous fîmes une halte d'un instant à la fonda de los Siete Suelos, juste le temps de commander notre déjeuner; et nous nous séparâmes, les uns pour faire une nouvelle visite au Généralife, les autres pour revoir une seconde fois l'Alhambra.

Soyez tranquille, madame, je ne vous fatiguerai point d'une seconde description. On revoit plus facilement qu'on ne relit.

Vous n'avez peut-être pas oublié, madame, qu'à onze heures nous avions rendez-vous chez notre ami Couturier pour y faire des dessins d'après nos danseurs d'hier. A onze heures précises nous frappions à la porte de sa maison, située piaza de Cucilleros, autrement dit place des Couteliers.

Quelques mots topographiques sur cette maison ne seront peut-être point inutiles.

Cette maison, située, comme nous l'avons dit, place des Couteliers, s'élevait juste en face de cette même maison Contrairas, où la veille nous avions été faire une visite à cette réduction de l'Alhambra dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma dernière lettre. Elle était à peu près de la même hauteur, et se terminait comme elle en terrasse.

De cette terrasse on dominait toute la place.

Sur cette terrasse, Couturier avait fait tendre des draps, lesquels mettaient une portion de la terrasse à l'ombre en laissant l'autre dans le soleil.

Les Bohémiens, habitués à une chaleur presque tropicale, devaient se tenir au soleil; Couturier et son daguerréotype devaient opérer à l'ombre.

A l'ombre aussi nous devions être assis, Giraud, Desbarolles et Boulanger, pour dessiner; Maquet et moi pour mettre nos notes au courant; Alexandre pour faire quelques vers en réponse à des vers qu'on nous avait adressés.

Les Bohémiens groupés sur la partie de la terrasse exposée au soleil, le père fumant et jouant de la guitare, les filles assises à ses pieds et nattant leurs cheveux, les fils debout et caressant un chien, tournaient le dos à la maison Contrairas.

Nous, au contraire, étant assis ou couchés sur la partie ombreuse, faisions face à cette maison.

Les dessins commencèrent.

En cinq ou six minutes tout au plus, Couturier fit trois essais merveilleux; les moindres détails des étoffes, les raies des pantalons, les franges des châles, tout était venu, plein de couleur et de modelé.

De leur côté, Giraud et Boulanger croquaient à l'envi, moitié au pastel, moitié aux trois crayons.

Maquet et moi nous prenions nos notes; Alexandre faisait ses vers : à la droite des Bohémiens, un pan du drap avait été relevé pour laisser passer la brise qui venait de ce côté.

Tout à coup la Bohémienne qui était à la droite du vieillard, et appuyée au drap flottant, poussa un léger cri; elle venait de ressentir un choc à l'épaule. En même temps une pierre, décrivant une parabole, vint frapper à un demi-pied de la tête de Desbarolles.

La douleur éprouvée par la Bohémienne venait évidemment d'une autre pierre devant l'impulsion de laquelle avait cédé le drap.

Ces pierres n'étaient point des aérolithes; au lieu de tomber verticalement du ciel, l'une avait décrit une parabole, l'autre avait suivi la diagonale.

Il était évident que ces pierres avaient été lancées à notre intention de quelque croisée ou de quelque terrasse voisine.

Les recherches que nous fîmes à l'instant même pour nous assurer de quel côté venait l'attaque, ne servirent qu'à indiquer à nos assaillans qu'il était urgent de se cacher. Toutes les fenêtres étaient fermées, toutes les terrasses étaient désertes.

Cependant la direction dans laquelle elles étaient venues indiquait la maison Contrairas comme étant le lieu de refuge de nos modernes frondeurs. Le plus jeune des Bohémiens changea de position et appliqua son œil à un trou de la toile.

Garantis par cette sentinelle, nous reprîmes nos travaux.

Au bout de dix minutes le Bohémien nous fit un signe de

la main. Presque en même temps je vis Alexandre bondir de son siége et s'élancer vers l'escalier.

En même temps Maquet jeta son calepin et son crayon, et le suivit.

— Qu'y a-t-il donc? demandai-je.

— Je n'en sais rien, répondit Boulanger ; mais il me semble qu'Alexandre avait du sang à la figure.

Le petit Bohémien, avec son sifflement habituel, se baissa, ramassa un morceau de brique de la grosseur d'un œuf, et me le montra.

Ce morceau de brique avait été détaché d'une brique entière, afin d'être plus maniable.

Le Bohémien l'avait vu lancer de la terrasse de la maison Contrairas, et il avait passé par l'ouverture que formait en se relevant le pan du drap.

Trois hommes avaient apparu sur la terrasse, avaient lancé chacun leur pierre, et voyant au mouvement qui s'était opéré parmi nous qu'une de ces pierres avait porté, ils s'étaient enfuis.

Je devinai tout.

Alexandre avait reçu la pierre au visage, et emporté par le premier sentiment de la douleur, il s'était élancé pour tirer vengeance de cet adversaire inconnu.

Maquet l'avait suivi, avec la double volonté, ou de le calmer ou de le soutenir.

Je me penchai hors de la terrasse. Alexandre, déjà dans la rue, frappait à la porte de la maison Contrairas.

— Est-tu bien sûr, demandai-je au Bohémien, que trois hommes ont jeté ces pierres, dont une a atteint mon fils?

Le Bohémien me montra ses deux yeux.

Il n'y avait pas de doute à conserver après cette simple et énergique réponse.

Je m'élançai à mon tour dans l'escalier.

La porte de la maison Contrairas était restée ouverte.

A peine eus-je atteint le premier étage, que je fus guidé par un bruit effroyable, lequel venait des combles.

J'enjambai les marches quatre à quatre, bousculai deux ou trois personnes qui sortaient de leur chambre, s'enquérant d'où venait cette rumeur, et j'atteignis une espèce de grenier où je trouvai Alexandre et Maquet aux prises avec trois hommes.

Deux de ces hommes s'étaient armés de leurs chaises, l'autre tenait à la main une lime fine et aiguë comme un poignard.

Hélas ! madame, vous le savez, comme tous ceux qui me connaissent, je suis doué d'une certaine force musculaire. Ce don, fort précieux chez les nations primitives qui ont des monstres à terrasser, est quelquefois une dangereuse faculté chez les nations civilisées qui doivent procéder sous le couvert de dame Justice.

J'oubliai que je faisais la trente-deux millionnième partie d'un peuple civilisé, je saisis deux de ces hommes, l'homme à la lime et l'homme à la chaise, au col, et je serrai.

Il paraît que je serrai avec une certaine force, car l'un lâcha la lime et l'autre sa chaise.

Peut-être à mon tour eussé-je dû faire comme eux et lâcher ce que je tenais, mais, je l'avoue, l'idée ne m'en vint pas.

Alexandre tenait son genou sur la poitrine du troisième.

Maquet s'était élancé à l'orifice de l'escalier, pour faire face aux autres commensaux de la maison Contrairas, qui

paraissaient disposés à venir prêter main-forte à leurs compatriotes.

Malheureusement pour ces généreux auxiliaires, le reste de la colonie française, moins Couturier, avait envahi la maison, et tenait le bas de l'escalier dont Maquet défendait le haut.

A la porte de la rue, une vieille femme criait de tous ses poumons au meurtre et à l'assassin, ameutant toute la population, qui commençait à refluer de la place dans sa cour.

Desbarolles se glissa au milieu de tout ce conflit, et parvint jusqu'à nous.

Nos amis proposaient une retraite honorable, qui dans cinq minutes devenait difficile et dans dix impossible.

Nous transigeâmes avec nos trois lanceurs de pierres; Alexandre souleva son genou, je desserrai les doigts, et il fut convenu que par aucun signe, par aucun geste, par aucun cri, ils ne s'opposeraient à notre retraite.

Nous ramassâmes comme pièces de conviction la brique écornée, la lime dont les dents rougies gardaient encore des fragmens de la pierre qu'elle avait aidé à briser, et nous descendîmes.

Les commensaux de la maison se rangèrent devant nous, quelques-uns même nous saluèrent.

En arrivant en bas nous trouvâmes la garde et le corrégidor.

Toute la population nous accusait d'une seule voix; nous avions violé une maison tranquille pour aller assommer trois enfans qui dormaient dans un grenier.

Il y avait d'autant plus à craindre que ce fût cru, que la chose n'était point croyable.

Nous exposâmes les faits à notre tour; la brique, le mor-

ceau de brique qui s'y adaptait parfaitement, la lime dénonciatrice, et, plus que tout cela, la joue ensanglantée d'Alexandre, parlaient hautement en notre faveur.

Nous trouvâmes le corrégidor de Grenade aussi juste que l'avait été l'alcade d'Aranjuez. Honneur aux juges espagnols !

Il déclara que nous avions eu tort d'envahir la maison Contrairas, mais que le premier tort avait été à ceux dont l'attaque sans cause avait provoqué cet envahissement.

D'ailleurs, il annonça qu'une enquête serait faite, et nous invita à nous retirer en attendant cette enquête.

Nous ne nous fîmes pas répéter l'invitation à deux fois.

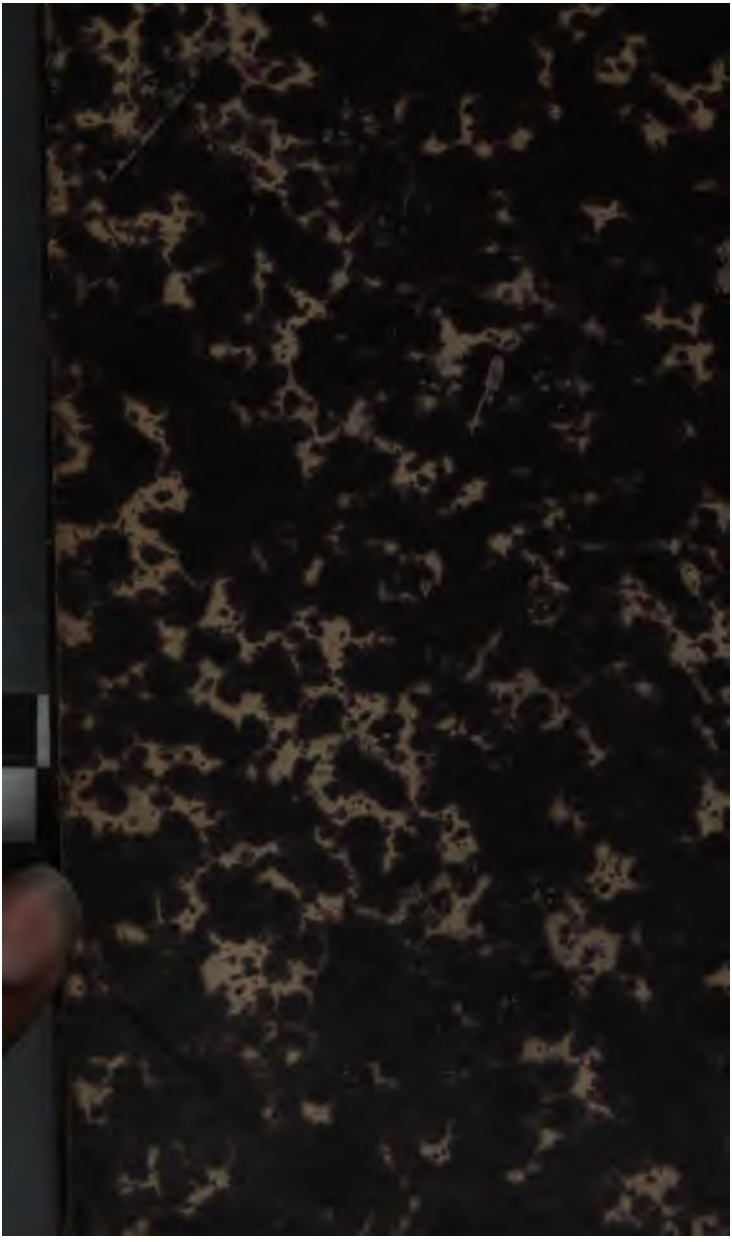
La garde nous ouvrit la porte et nous sortîmes.

Il n'y avait que la rue à traverser pour regagner la maison de Couturier, mais dans cette rue il y avait bien trois cents personnes.

Tous les yeux menaçaient, toutes les bouches grinçaient des dents.

Nous mîmes nos mains dans nos poches et nous passâmes. J'ouvrais la marche, Desbarolles la fermait.

Nous arrivâmes jusqu'à la porte de Couturier, sans qu'aucune des menaces muettes ou bruyantes dont nous étions entourés eût son effet.

La porte s'ouvrit devant nous et se referma sur nous.

Les Bohémiens étaient restés sur la terrasse et n'en avaient point bougé. Ils comprenaient, les pauvres diables, que l'on n'aurait pas pour eux le même respect que, grâce à notre qualité d'étrangers, on avait eu pour nous, et qu'ils pourraient bien devenir les boucs émissaires de tout cet événement.